

John Buchan

LE PROPHÈTE AU MANTEAU VERT

1916
Traducteur Marc Logé

1

Où il s’agit d’une mission

J’achevais de déjeuner et je bourrais ma pipe lorsqu’on me remit la dépêche de Bullivant.

Ceci se passait à Furling, la grande maison de campagne du Hampshire où j’étais venu terminer ma convalescence, après la blessure reçue à Loos. Sandy, qui s’y trouvait dans les mêmes circonstances que moi, était, à ce moment précis, à la recherche de la marmelade d’oranges. Je lui jetai le télégramme qu’il parcourut en sifflant.

– Eh bien ! Dick, vous voilà à la tête d’un bataillon… À moins que vous ne soyez versé dans un état-major ! Vous allez devenir un sale embusqué et vous dédaignerez les malheureux officiers de troupe ! Quand je songe à votre manière de traiter les embusqués autrefois !

Je demeurai songeur quelques instants. Le nom de Bullivant me reportait à dix-huit mois en arrière, à cet été brûlant qui précéda la guerre. Je n’avais pas revu Bullivant depuis, mais les journaux avaient souvent parlé de lui. Depuis plus d’un an, j’étais tout occupé de mon bataillon, n’ayant d’autre souci que de former de bons soldats. J’y avais assez bien réussi, et il n’y eut sûrement jamais d’homme plus fier que Richard Hannay lorsqu’il franchit les parapets des tranchées à la tête de ses Lennox Highlanders, par cette glorieuse et sanglante journée du 25 septembre. La bataille de Loos ne fut pas une partie de plaisir, et nous avions déjà connu quelques chaudes journées auparavant. Mais j’ose dire que les plus durs moments de la

campagne traversés jusque-là étaient fort anodins, comparés à l'affaire à laquelle je m'étais trouvé mêlé en compagnie de Bullivant, au début de la guerre.

La vue de son nom au bas de ce télégramme sembla changer toute ma manière de voir. J'espérais être appelé à prendre le commandement d'un bataillon et je me réjouissais d'assister à la curée du Boche. Mais ce télégramme fit dévier mes pensées vers un nouvel ordre d'idées. Peut-être cette guerre comportait-elle d'autres devoirs que celui de se battre tout simplement ? Pourquoi, au nom du ciel, le Foreign Office désirait-il voir, dans le plus bref délai possible, un obscur major de la Nouvelle Armée ?

– Je prends le train de 10 heures pour Londres, déclarai-je. Je serai revenu pour le dîner.

– Je vous engage à faire l'essai de mon tailleur, me conseilla Sandy. Il dispose les galons rouges avec un goût très sûr. Allez le trouver de ma part.

Une idée me frappa soudain.

– Vous êtes à peu près guéri, lui dis-je. Si je vous télégraphiais, seriez-vous capable de boucler votre valise et la mienne et de me rejoindre ?

– C'est dit. J'accepte un poste dans votre état-major, au cas où l'on vous confierait un corps d'armée. Mais si par hasard vous revenez ce soir, soyez un chic type et rapportez-nous un baril d'huîtres de chez Sweeting.

Je voyageai jusqu'à Londres dans un vrai brouillard de novembre, qui se dissipa vers Wimbledon pour faire place à un soleil pluvieux. Londres est insupportable pendant la guerre. La grande ville semble avoir perdu tout sens de direction. Elle s'est affublée de toutes sortes d'uniformes et d'emblèmes, et cette mascarade ne s'accorde pas à l'idée que je m'en fais. On sent la guerre plus vivement dans les rues de Londres qu'au front, ou plutôt on y sent la confusion de la guerre sans en deviner le but. Toujours est-il qu'il ne m'est jamais arrivé, depuis août 1914,

de passer un jour en ville sans rentrer chez moi avec le cafard.

Je pris un taxi qui me déposa devant le Foreign Office. Sir Walter ne me fit pas attendre longtemps.

Son secrétaire m'introduisit dans son bureau. Mais comment reconnaître l'homme que j'avais vu dix-huit mois auparavant ? Il avait maigri, ses épaules s'étaient cassées, voûtées. Son visage avait perdu sa fraîcheur et était plaqué de taches rouges, comme celui d'un homme qui ne prend pas assez l'air. Ses cheveux étaient très gris et clairsemés près des tempes, mais les yeux restaient les mêmes : vifs, perçants, et pourtant bienveillants. Sa mâchoire carrée était toujours vigoureuse.

– Veillez à ce qu'on ne nous dérange sous aucun prétexte, dit-il à son secrétaire.

Et lorsque le jeune homme fut sorti, il alla fermer les portes à clef.

– Eh bien, major Hannay, dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil près du feu. Aimez-vous toujours la vie de soldat ?

– Beaucoup, répondis-je, bien que cette guerre ne soit pas tout à fait ce que j'aurais choisi ! C'est une aventure lugubre, sanglante. Mais nous avons la mesure du Boche, maintenant, et c'est la ténacité qui gagnera la guerre. Je compte retourner au front d'ici une semaine ou deux.

– Obtiendrez-vous votre bataillon ? demanda-t-il.

Il paraissait avoir suivi de près mes faits et gestes.

– Je crois avoir une assez bonne chance. Mais je ne me bats ni pour l'honneur ni pour la gloire. Je veux faire de mon mieux. Dieu sait si je souhaite voir la fin de cette guerre ! Je voudrais seulement ne pas y laisser ma peau.

Il rit.

– Vous vous faites injure. Que dites-vous de l'incident du poste d'observation de l'Arbre solitaire ? Ce jour-là, vous n'avez pas songé à votre peau.

Je me sentis rougir.

– Ce n'était rien, dis-je, et je ne puis comprendre qui a pu vous en parler. L'entreprise ne me souriait guère, mais il fallait bien m'y résoudre, si je voulais empêcher que mes hommes n'allassent en paradis. C'étaient un tas de jeunes fous, des cervelles brûlées. Si j'avais envoyé l'un d'eux à ma place, il se serait agenouillé devant la Providence et… n'en serait pas revenu.

Sir Walter souriait toujours.

– Je ne discute pas votre prudence. Vous l'avez prouvée, sans quoi nos amis de la Pierre Noire vous eussent cueilli lors de notre dernière rencontre. Je n'en doute pas plus que de votre courage. Ce qui me préoccupe, c'est de savoir si votre prudence trouve tout son emploi dans les tranchées ?

– Serait-on par hasard mécontent de moi au War Office ? demandai-je vivement.

– On est au contraire extrêmement satisfait de vous. On a même l'intention de vous donner le commandement d'un bataillon. Vous serez sans doute bientôt général de brigade, si vous échappez à quelque balle perdue. Cette guerre est merveilleuse pour la jeunesse et les débrouillards… Mais… Hannay, je présume que dans toute cette affaire, vous désirez surtout servir votre pays ?

– Évidemment, répliquai-je. Je n'y suis certainement pas pour ma santé !

Il considéra ma jambe où les médecins avaient été dénicher plusieurs fragments de shrapnell et eut un sourire railleur.

– Êtes-vous à peu près retapé ? me demanda-t-il.

– Je suis dur comme un sjambok{1}. Je manie la raquette avec dextérité et je mange et dors comme un enfant.

Il se leva et demeura debout, le dos au feu, regardant d'un air distrait le parc hivernal que l'on apercevait par la fenêtre.

– La guerre est une belle partie, et vous êtes homme à la

jouer. Mais d'autres que vous en savent les règles, car aujourd'hui, la guerre réclame plutôt des qualités moyennes qu'exceptionnelles. C'est comme une grande machine dont tous les rouages sont réglés. Vous ne vous battez pas parce que vous n'avez rien de mieux à faire, vous vous battez parce que vous désirez servir l'Angleterre. Mais que diriez-vous s'il vous était possible de l'aider plus efficacement qu'en commandant un bataillon, une brigade ou une division ? Que diriez-vous s'il existait une œuvre que vous seul puissiez accomplir ? Je ne parle pas d'une corvée d'embusqué dans un bureau, mais d'une tâche à côté de laquelle votre expérience de Loos ne serait qu'une plaisanterie. Vous ne craignez pas le danger ? Eh bien, dans l'affaire que je vous propose, vous ne vous battriez pas entouré d'une armée : vous vous battriez seul. Vous aimez jouer les difficultés ? Eh bien, je puis vous confier une mission qui mettra toutes vos facultés à l'épreuve. Avez-vous quelque chose à dire ?

Mon cœur battait à coups redoublés, car sir Walter n'était pas homme à exagérer.

– Je suis soldat, répondis-je, et j'obéis aux ordres qu'on me donne.

– C'est vrai. Mais ce que je vais vous proposer ne rentre en aucune façon dans les devoirs d'un soldat. Je comprendrais très bien que vous décliniez ma proposition. En le faisant, vous agiriez comme tout homme sain d'esprit agirait à votre place, comme j'agirais moi-même. Je ne veux exercer aucune pression sur vous. Et si vous le préférez, je ne vous dirai pas ma proposition, je vous laisserai partir à l'instant en vous souhaitant bonne chance ainsi qu'à votre bataillon. Je ne veux pas embarrasser un bon soldat en lui demandant de prendre des décisions impossibles.

Cette dernière phrase me piqua d'honneur.

– Je ne m'enfuis pas avant que les canons aient tiré, m'écriai-je. Dites-moi ce que vous me proposez.

Sir Walter se dirigea vers un secrétaire qu'il ouvrit avec une

clef pendant à sa chaîne de montre, et dans un des tiroirs, il prit un morceau de papier.

– Je crois comprendre que vos voyages ne vous ont jamais mené en Orient, dit-il.

– Non, répondis-je, à l'exception d'une partie de chasse dans l'Est africain.

– Avez-vous par hasard suivi la campagne qui se poursuit là-bas en ce moment ?

– Je lis les journaux assez régulièrement depuis mon séjour à l'hôpital. J'ai des amis qui font campagne en Mésopotamie, et bien entendu, j'aimerais beaucoup savoir ce qui va se passer à Gallipoli et à Salonique. Il me semble que l'Égypte est assez tranquille.

– Si vous voulez bien m'écouter dix minutes, je compléterai vos lectures.

Sir Walter s'étendit dans un fauteuil et se mit à adresser des paroles au plafond. Il me fit la meilleure version, et aussi la plus détaillée et la plus claire, que j'eusse entendue d'aucune phase de la guerre. Il me dit pourquoi et comment la Turquie avait lâché prise. Il me parla des griefs qu'elle eut contre nous lorsque nous saisîmes ses cuirassés, du mal que fit la venue du *Gœben* ; il m'entretint d'Enver et de son Comité, et de la façon dont ils avaient serré les pouces aux Turcs.

Lorsque sir Walter eut parlé ainsi pendant quelques instants, il se mit à m'interroger.

– Vous êtes un garçon intelligent ; vous allez me demander comment un aventurier polonais (je veux parler d'Enver) et une collection de juifs et de romanichels ont pu asservir à ce point une race orgueilleuse. Un observateur superficiel vous affirmera qu'il s'agissait d'une organisation allemande soutenue par de l'argent allemand et des canons allemands. Vous me demanderez ensuite comment l'Islam a joué un si petit rôle dans tout cela, étant donné que la Turquie est avant tout une puissance religieuse. Le Cheik el Islam est très négligé et le

Kaiser a beau proclamer la guerre sainte, s'appeler Hadji-Mohammed-Guillaume et déclarer que les Hohenzollern descendent du Prophète, tout cela semble être tombé à plat. L'observateur superficiel vous répondra encore qu'en Turquie, l'Islam tient le deuxième rang et qu'aujourd'hui les nouveaux dieux sont les canons Krupp. Et cependant, je ne sais ! Je ne crois pas tout à fait que l'Islam soit relégué au second plan.

» Considérons la chose d'un autre point de vue, continua-t-il. Si Enver et l'Allemagne étaient bien seuls à entraîner la Turquie dans une guerre européenne dont les Turcs se moquent comme d'une guigne, nous pourrions nous attendre à trouver l'armée régulière et Constantinople obéissants, mais il y aurait des troubles dans les provinces, là où l'Islam est encore très puissant. Nous avons même beaucoup compté sur cela, et nous avons été déçus. L'armée syrienne est aussi fanatique que les hordes du Mahdi. Les Senoussi se sont mis de la partie. Les musulmans perses sont très menaçants. Un vent sec souffle sur tout l'Orient et les herbes desséchées n'attendent que l'étincelle propice pour prendre feu. Et ce vent souffle vers la frontière des Indes… Dites-moi, d'où pensez-vous que vient ce vent ?

Sir Walter avait baissé la voix et parlait très bas, mais très distinctement. J'entendais la pluie qui dégouttait des bords de la fenêtre et, dans le lointain, les trompes des taxis remontant Whitehall.

– Pouvez-vous expliquer cela, Hannay ? me demanda-t-il une deuxième fois.

– On dirait que l'Islam a plus à voir dans tout ceci que nous ne le pensions, dis-je. Je m'imagine que la religion est le seul lien qui puisse unir un empire aussi disséminé.

– Vous avez raison, dit-il. Vous devez avoir raison. Nous nous sommes moqués de la guerre sainte, de la Djihad, prédite par le vieux Von der Goltz, mais je crois que ce stupide vieillard aux grandes lunettes avait raison. Une Djihad se prépare. Mais la question est : comment ?

– Je n'en sais rien, dis-je. Mais je parie qu'elle ne se produira

pas par l'intermédiaire d'un tas de gros officiers allemands en *pickelhaubes*. Il ne me semble pas qu'on puisse fabriquer des guerres saintes simplement avec des canons Krupp, quelques officiers d'état-major et un cuirassé aux chaudières éclatées.

– D'accord. Pourtant, ce ne sont pas des imbéciles, bien que nous essayions de nous en persuader. Supposons donc qu'ils disposent de quelque objet saint, livre ou évangile, ou même quelque nouveau prophète venu du désert, enfin quelque chose qui jetterait sur tout le vilain mécanisme de la guerre allemande comme le mirage de l'ancien raid irrésistible qui fit crouler l'empire byzantin et trembler les murs de Vienne. Le mahométisme est une religion guerrière, et l'on voit encore le mullah debout dans la chaire, le Coran dans une main et l'épée dans l'autre. Admettons qu'ils aient conclu un pacte sacré qui affolera le moindre paysan mahométan avec des rêves du paradis. Qu'arriverait-il dans ce cas, mon ami ?

– Alors, l'enfer se déchaînerait bientôt dans ces parages.

– Un enfer qui risque de s'étendre. Rappelez-vous que l'Inde se trouve au-delà de la Perse.

– Vous vous bornez à des suppositions. Que savez-vous au juste ? demandai-je.

– Très peu de chose, à part un fait. Mais ce fait est indiscutable. Je reçois de partout des rapports de nos agents, colporteurs de la Russie du Sud, marchands de chevaux afghans, négociants musulmans, pèlerins sur la route de La Mecque, cheiks de l'Afrique du Nord, marins caboteurs de la mer Noire, Mongols vêtus de peaux de moutons, fakirs hindous, marchands grecs, aussi bien que de consuls fort respectables qui se servent de codes. Tous me racontent la même histoire : l'Orient attend une révélation qu'on lui a promise. Une étoile, un homme, une prophétie ou une amulette va faire son apparition venant de l'Occident. Les Allemands savent ceci et c'est l'atout avec lequel ils pensent surprendre le monde.

– Et la mission que vous me proposez ?… C'est d'aller m'assurer de cela…

Il hocha la tête gravement.

– Voilà précisément cette folle et impossible mission.

– Dites-moi une chose, sir Walter. Je sais qu'en Angleterre, la mode exige que si un homme possède quelques connaissances spéciales, on lui confie une tâche absolument opposée à ses aptitudes. Je connais bien le Damaraland, mais au lieu d'être nommé à l'état-major de Botha, comme je l'avais demandé, on m'a retenu dans la boue du Hampshire jusqu'à ce que la campagne de l'Afrique occidentale allemande fût terminée. Je connais un homme qui pourrait très bien passer pour un Arabe. Mais croyez-vous qu'on l'a envoyé en Orient ? Non, on l'a laissé dans mon bataillon, ce qui fut très heureux pour moi, car il me sauva la vie à Loos. Je sais bien que c'est la mode, mais n'est-elle pas un peu exagérée ? Il doit y avoir des milliers d'hommes qui ont vécu en Orient et qui parlent le turc ? Ils sont tout désignés pour cette affaire. Quant à moi, en fait de Turc, je n'ai jamais vu qu'un lutteur à Kimberley ! En me choisissant, vous êtes tombé sur l'homme le moins désigné pour entreprendre pareille mission.

– Vous avez été ingénieur des mines, Hannay, répondit sir Walter. Si vous vouliez envoyer un prospecteur d'or au Barotseland, vous demanderiez qu'il connaisse le langage et le pays, mais vous exigeriez avant tout qu'il ait le flair nécessaire pour dénicher l'or et qu'il sache son métier. Eh bien, voici précisément notre position. Je crois que vous possédez le flair qui nous permettra de découvrir ce que nos ennemis essayent de cacher. Je sais que vous êtes brave, doué de sang-froid, et très débrouillard. Voilà pourquoi je vous ai raconté cette histoire. D'ailleurs…

Il déroula une grande carte d'Europe accrochée au mur.

– Je ne puis vous dire où vous tomberez sur la piste du secret, mais je puis mettre une limite à vos recherches. Vous ne découvrirez rien à l'est du Bosphore, du moins, pas encore. Le secret se trouve toujours en Europe. Peut-être à Constantinople ou en Thrace, peut-être plus à l'occident, mais il se dirige vers

l'orient. Si vous arrivez à temps, vous arrêterez sans doute sa marche sur Constantinople. Voilà tout ce que je puis vous dire. Le secret est connu également en Allemagne par qui de droit. C'est en Europe que le chercheur doit travailler… pour le moment.

– Dites-moi encore. Vous ne pouvez me donner ni détails ni instructions, et évidemment, vous ne pourrez m'aider si un malheur m'arrive ?

Il hocha la tête.

– Vous seriez hors la loi.

– Vous me donnez toute liberté d'action ?

– Absolument. Vous aurez tout l'argent que vous désirez et vous vous procurerez l'aide qu'il vous plaira. Suivez le plan qui vous sourit et allez où vous croyez nécessaire. Nous ne pouvons vous donner aucune direction.

– Une dernière question. Vous me dites que cette mission est importante. Donnez-moi au moins une idée du degré de cette importance.

– C'est la vie ou la mort, dit-il d'un ton solennel. Je ne puis l'exprimer autrement. Une fois que nous saurons ce qu'est cette menace, nous pourrons y faire face. Tant que nous l'ignorons, cette menace poursuit son travail sans être inquiétée, et nous arriverons peut-être trop tard pour la parer. Il faut évidemment que la guerre soit gagnée ou perdue en Europe. Fort bien. Mais si l'Orient s'enflamme, notre effort sera distrait de l'Europe et le coup peut manquer. Hannay, les enjeux de la mission ne signifient pas moins que la victoire… ou la défaite.

Je me levai de ma chaise et me dirigeai vers la fenêtre. Je vivais un des moments les plus critiques de ma vie. J'étais heureux dans ma carrière militaire et j'appréciais surtout la compagnie des officiers, mes frères d'armes. On me demandait de partir pour des pays ennemis, chargé d'une mission pour laquelle je persistais à me croire tout à fait incompétent, et qui comporterait bien des journées solitaires et une tension fort

énervante, pendant qu'un péril mortel m'envelopperait de toutes parts comme un linceul. Je frémissais en regardant la pluie tomber. C'était là une tâche trop farouche, trop inhumaine pour un être de chair et de sang ! Mais sir Walter avait dit qu'il s'agissait d'une affaire de vie ou de mort, et je lui avais déclaré que je cherchais seulement à servir mon pays. Il ne pouvait me donner aucun ordre ; pourtant, n'étais-je pas sous des ordres encore plus élevés que ceux de mon général de brigade ? Je me croyais incompétent, mais certains hommes plus intelligents que moi me jugeaient suffisamment capable pour avoir une chance raisonnable de succès. Je savais en mon for intérieur que si je déclinais cette offre, je le regretterais toute ma vie.

Cependant sir Walter avait qualifié ce projet de « folie » et avait avoué qu'il ne l'aurait pas accepté si on le lui avait proposé.

Comment prend-on une grande décision ?

Je jure qu'au moment où je me retournai pour parler, j'avais l'intention de refuser. Pourtant je répondis : « Oui », et je franchis ainsi le Rubicon. Ma voix sonnait très lointaine et comme fêlée.

Sir Walter me serra la main et cligna des yeux.

– Je vous envoie peut-être à la mort, Hannay. Grand Dieu ! Quel sacré tyran que le devoir ! Si cela arrive, je serai hanté de regrets, mais vous ne vous repentirez jamais, ne craignez pas cela. Vous aurez choisi la route la plus dure, mais elle mène droit aux cimes.

Il me tendit la demi-feuille de papier. Trois mots y étaient inscrits : *Kasredin, Cancer* et *v. I.*

– Voilà le seul indice que nous possédions, dit-il. Je vais vous raconter l'histoire, bien que je ne puisse l'expliquer. Depuis des années, nos agents travaillent en Mésopotamie et en Perse. Ce sont pour la plupart de jeunes officiers appartenant à l'armée des Indes. Ils risquent leur vie continuellement. De

temps à autre, l'un d'eux disparaît, et les égouts de Bagdad pourraient raconter bien des choses. Néanmoins, ces jeunes officiers font nombre de découvertes intéressantes, et ils estiment que le jeu vaut la chandelle. Ils nous ont tous parlé d'une étoile qui se levait à l'Occident, mais aucun ne put préciser de nom. Aucun sauf un, le meilleur. Il travaillait entre Mosul et la frontière perse en qualité de muletier, et avait pénétré bien au sud parmi les collines des Bakhtyiari. Il découvrit quelque chose, mais ses ennemis l'apprirent ; ils savaient qu'il savait, alors, ils se mirent à sa poursuite. Il y a environ trois mois, un peu avant l'affaire de Kut, il est arrivé en titubant dans le camp de Delamain, percé de dix balles et le front balafré. Il murmura son nom. Mais il ne put rien dire, sauf que Quelque Chose allait se lever à l'Occident. Il mourut quelques instants plus tard. On trouva ce papier sur lui, et avant de mourir, il s'écria : « Kasredin ! » Sans doute ce mot avait-il quelque rapport avec ses recherches. À vous maintenant d'en trouver la signification.

Je pliai la feuille de papier avec soin et la glissai dans mon portefeuille.

– Quel noble garçon ! m'écriai-je. Comment s'appelait-il ?

Sir Walter ne répondit pas immédiatement. Il regardait par la fenêtre. Enfin, il dit :

– Il s'appelait Harry Bullivant. C'était mon fils. Que Dieu bénisse son âme !

2

Le choix des missionnaires

Je rédigeai un télégramme pour Sandy, lui demandant de venir me rejoindre par le train de 2h15 et de me retrouver chez moi.

– J'ai choisi mon collègue, dis-je à sir Walter.

– Le fils de Billy Arbuthnot ? Son père était à Harrow en même temps que moi. Je le connais, car Harry l'amenait souvent pêcher chez nous. C'est un grand garçon au visage maigre, avec des yeux bruns de jolie fille. Je connais sa réputation. On a souvent parlé de lui dans ce bureau. Il a traversé le Yémen, ce qu'aucun Blanc n'avait réussi avant lui. Les Arabes l'ont laissé passer, car ils le croyaient fou, et ils déclarèrent que la main d'Allah pesait sur lui assez lourdement sans qu'il fût besoin de lui faire sentir le poids de la leur. Il est le frère de sang de toutes sortes de bandits arabes. Il se mêla aussi de politique turque et y acquit une véritable réputation. Un Anglais déplorait un jour devant le vieux Mahmoud Shevkat la rareté des hommes d'État en Europe occidentale, et Mahmoud lui répondit : « N'avez-vous pas l'Honorable Arbuthnot ? » Vous dites qu'il est de votre bataillon ? Je me demandais ce qu'il était devenu. Nous avons essayé plusieurs fois de nous mettre en rapport avec lui, mais il ne nous a pas laissé d'adresse. Ludovick Arbuthnot… Oui, c'est bien lui. Enterré dans les rangs de la Nouvelle Armée ! Eh bien, nous allons l'en faire sortir, et vite.

– Je savais que Sandy avait voyagé un peu partout en

Orient, mais j'ignorais qu'il fût un numéro aussi exceptionnel. Il n'est pas homme à se vanter.

– Non, répondit sir Walter. Il a toujours été doué d'une réserve plus qu'orientale. Eh bien ! j'ai un autre collègue à vous proposer, s'il peut vous plaire.

Il regarda sa montre.

– Un taxi vous mènera au grill-room du Savoy en cinq minutes. Vous entrerez par la porte donnant sur le Strand ; vous tournerez à gauche et vous verrez dans le renfoncement, à votre droite, une table à laquelle sera assis un grand Américain. Il est bien connu au grill-room et il occupera seul la table. Je désire que vous alliez vous asseoir auprès de lui. Dites-lui que vous venez de ma part. Il s'appelle John Scantlebury Blenkiron, citoyen de Boston, mais né et élevé en Indiana. Mettez cette enveloppe dans votre poche, mais n'en lisez le contenu qu'après avoir eu une conversation avec M. Blenkiron. Je veux que vous vous formiez une opinion personnelle sur lui.

Je sortis du Foreign Office l'esprit aussi embrouillé que celui d'un diplomate. Je me sentais atrocement déprimé. Pour commencer, j'avais une frousse intense. Je m'étais toujours cru aussi brave que la bonne moyenne des hommes ; mais il y a courage et courage, et le mien n'était certainement pas du genre impassible. Fourrez-moi dans une tranchée, j'y supporterai tout aussi bien que quiconque de servir de cible et je m'échaufferai vite à l'occasion. Sans doute avais-je trop d'imagination. Je n'arrivais pas à me débarrasser des pressentiments lugubres qui agitaient mon esprit.

Je calculai que je serais mort d'ici une quinzaine de jours, fusillé comme espion : une vilaine fin ! En ce moment, j'étais en sûreté, tandis que je cherchais un taxi au beau milieu de Whitehall, et néanmoins, la sueur perlait sur mon front. J'éprouvais une sensation analogue à celle que j'avais eue lors de mon aventure d'avant-guerre. Mais cette fois, c'était bien pis, car tout était prémédité et il ne me semblait pas que j'eusse la moindre chance. Je regardais les soldats en kaki passer sur les

trottoirs et je songeai combien leur avenir était assuré comparé au mien, en admettant même qu'ils fussent la semaine prochaine à la redoute Hohenzollern, ou dans la tranchée de l'Épingle à Cheveux, parmi les Carrières, ou dans ce vilain coin près de Hooge. Je me demandais pourquoi je n'avais pas été plus heureux le matin même avant de recevoir cette maudite dépêche. Tout à coup, toutes les trivialités de la vie anglaise m'apparurent comme infiniment chères et très lointaines. Je fus furieux contre Bullivant jusqu'au moment où je me souvins combien il avait été juste. J'étais seul responsable de mon destin.

Pendant toutes mes recherches au sujet de la Pierre Noire, l'intérêt du problème à résoudre m'avait soutenu. Mais aujourd'hui, quel était ce problème ? Mon esprit ne pourrait travailler qu'à déchiffrer trois mots d'un jargon incompréhensible tracés sur une feuille de papier, et un mystère dont sir Walter était convaincu, mais auquel il ne pouvait donner de nom. Cela ressemblait un peu à la légende de sainte Thérèse partant, à l'âge de 10 ans, accompagnée de son petit frère, pour convertir les Maures ! Je demeurai assis dans un coin du taxi, le menton baissé, regrettant presque de n'avoir pas perdu la jambe à Loos, ce qui m'eût tiré d'affaire pour le restant de la guerre.

Je trouvai mon homme au grill-room. Il mangeait solennellement, une serviette nouée sous le menton. Il était grand et gros, gras de visage, imberbe et blafard.

J'écartai d'un geste le garçon qui s'était précipité à ma rencontre, et je m'assis à la petite table de l'Américain. Il tourna vers moi des yeux dont le regard nonchalant était pareil à celui d'un ruminant.

– M. Blenkiron ? dis-je.

– C'est bien ça, monsieur, répondit-il. Mr John Scantlebury Blenkiron. Je vous souhaiterais volontiers le bonjour, si je voyais quoi que ce soit de bon dans ce sacré climat anglais.

– Je viens de la part de sir Walter Bullivant, continuai-je en

parlant très bas.

– Vraiment ! Sir Walter est un de mes bons amis. Je suis heureux de vous rencontrer, monsieur, ou plutôt colonel…

– Hannay, dis-je. Major Hannay.

Je me demandai en quoi ce Yankee endormi pourrait bien m'aider.

– Permettez-moi de vous inviter à déjeuner, major. Garçon, la carte ! Je regrette de ne pouvoir échantillonner les efforts culinaires de cet hôtel. Je souffre de dyspepsie, monsieur, de dyspepsie duodénale. Cela me prend deux heures après les repas et me torture un peu au-dessous du sternum. Je suis donc obligé de suivre un régime. Croiriez-vous, monsieur, que je me nourris de poisson, de lait bouilli et d'un peu de toast très sec ? Cela me change bien mélancoliquement des jours où je faisais justice à un lunch chez Sherry et où je soupais de crabes farcis aux huîtres.

Et il poussa un soupir qui semblait sortir des profondeurs de sa vaste personne.

Je commandai une omelette et une côtelette de mouton. J'examinai de nouveau mon compagnon. Ses grands yeux paraissaient me regarder fixement sans me voir. Ils étaient aussi vides que ceux d'un enfant distrait. Cependant, j'éprouvai l'impression désagréable qu'ils voyaient beaucoup mieux que les miens.

– Vous vous êtes battu, major ? La bataille de Loos ? Ça devait barder ! Nous autres, Américains, nous respectons les qualités militaires du soldat britannique, mais la tactique de vos généraux nous échappe quelque peu. Nous sommes d'avis que vos grands chefs possèdent plus d'ardeur guerrière que de science. C'est exact ? Mon père s'est battu à Chattanooga, mais votre serviteur n'a rien vu de plus excitant qu'une élection présidentielle ! Dites, n'y aurait-il pas moyen d'assister à une scène de vrai carnage ?

Son sérieux me fit rire.

– On compte nombre de vos compatriotes dans la guerre actuelle, dis-je. La Légion étrangère est pleine de jeunes Américains, et aussi notre Army Service Corps. La moitié des chauffeurs militaires qu'on rencontre en France semblent venir d'Amérique.

Il soupira.

– Il y a un an, j'avais bien songé à me lancer dans la tourmente ; j'ai réfléchi que le bon Dieu n'avait pas doué John S. Blenkiron d'une silhouette qui ferait honneur aux champs de bataille. Puis je me suis souvenu que nous autres, Américains, nous étions neutres, des neutres bienveillants ! Il ne me convenait guère de m'immiscer dans les luttes des monarchies épuisées de l'Europe. Alors, je suis resté chez moi. Cela m'a coûté beaucoup, major, car, pendant toute l'affaire des Philippines, j'avais été malade et je n'ai encore jamais vu les passions déréglées de l'humanité déchaînée sur le théâtre de la guerre. Je désirerais vivement voir ce spectacle, car j'aime à étudier l'humanité.

– Alors, qu'avez-vous fait ? lui demandai-je.

Ce personnage flegmatique commençait à m'intéresser.

– Eh bien, j'ai attendu, tout simplement. Le Seigneur m'a gratifié d'une fortune à gaspiller, ce qui fait que je n'ai pas eu à me décarcasser pour contracter des engagements de guerre. Et puis je me disais que je serais certainement mêlé à la partie d'une façon ou d'une autre, et c'est ce qui est arrivé. Étant neutre, j'étais particulièrement bien placé pour faire mon jeu. Pendant quelque temps, ça a marché comme sur des roulettes. Alors, je me suis résolu à quitter le pays pour aller voir un peu ce qui se passait en Europe. Je me suis tenu à l'écart du carnage, mais, comme dit votre poète : « La paix compte des victoires non moins glorieuses que celles remportées par la guerre » ; ce qui veut dire, major, qu'un neutre peut se mêler à la lutte aussi bien qu'un belligérant.

– Voilà bien la meilleure sorte de neutralité dont j'aie jamais entendu parler, déclarai-je.

– C’est la vraie neutralité, dit-il solennellement. Voyons, major, pourquoi vous battez-vous, vous et vos copains ? Pour essayer de sauver vos peaux, votre empire et la paix de l’Europe. Eh bien, voilà des idéaux qui ne nous concernent aucunement. Nous ne sommes pas européens et, jusqu’à présent, il n’y a pas de tranchées boches sur Long Island. Vous avez dressé l’arène en Europe ; si nous venions nous y mêler, ce serait contre les règles, et vous ne nous feriez pas bon accueil ! Vous auriez sans doute raison. Notre délicatesse nous empêche d’intervenir, et voilà ce que voulait dire mon ami, le président Wilson, lorsqu’il a déclaré que l’Amérique était trop fière pour se battre. Donc, nous sommes neutres, mais nous sommes aussi des neutres bienveillants. D’après ce que je vois des événements, un putois en liberté parcourt en ce moment le monde, et son odeur va empuantir la vie jusqu’à ce qu’on ait réussi à l’abattre. Nous n’avons rien fait pour exciter ce putois, mais il nous faut tout de même aider à désinfecter la planète. Vous concevez. Nous ne nous battons pas, mais, Bon Dieu ! certains d’entre nous vont suer sang et eau jusqu’à ce que ce grabuge ait cessé. Officiellement, nous nous contentons de lâcher des notes, comme une chaudière qui fuit lâche la vapeur. Mais en tant qu’individus, nous nous sommes engagés dans la lutte corps et âme. Donc, me conformant à l’esprit de Jefferson Davis et de Wilson, je m’en vais être le plus neutre des neutres et je ferai si bien que le Kaiser regrettera bientôt de n’avoir pas déclaré la guerre à l’Amérique dès le début !

J’avais retrouvé toute ma bonne humeur. Ce personnage valait son pesant d’or et sa verve me redonnait de l’énergie.

– Vous autres, Anglais, vous étiez, je crois, des neutres de la même espèce, lorsque votre amiral prévint la flotte allemande de ne pas entraver les plans de Dewey dans la baie de Manille, en 98, ajouta M. Blenkiron en buvant une dernière goutte de lait, après quoi, il alluma un mince cigare noir.

Je me penchai vers lui.

– Vous avez vu sir Walter ? dis-je.

– Je l'ai vu et il m'a donné à comprendre qu'il avait une affaire en train que vous alliez diriger. Ce grand homme n'exagère rien, et s'il dit que c'est sérieux, vous pouvez me compter de la partie.

– Vous savez qu'il s'agit d'une aventure très dangereuse ?

– C'est ce que j'avais compris. Mais il ne faut pas nous mettre à compter les risques. Je crois en une Providence d'une sagesse suprême et bienfaisante ; mais il faut nous fier à elle et la laisser agir. Qu'est-ce que la vie, après tout ? Pour moi, cela se traduit ainsi : observer un régime sévère et avoir de fréquentes douleurs d'estomac. Pourvu que le jeu en vaille la chandelle, ce n'est pas grand-chose après tout que de renoncer à la vie. D'ailleurs, le risque est-il tellement grave ? À 1 heure du matin, pendant une insomnie, il vous paraîtra haut comme le mont Blanc, mais si vous courez bravement à sa rencontre, il ne vous semblera plus qu'une colline que vous franchirez facilement. Vous jugez le grizzly bien effrayant quand vous prenez votre billet pour les montagnes Rocheuses, mais ce n'est qu'un ours tout comme un autre lorsque vous épaulez votre fusil pour le viser. Je ne songerai aux risques que lorsque j'y serai enfoncé jusqu'aux oreilles… sans savoir comment m'en dépêtrer.

J'écrivis mon adresse sur un morceau de papier que je tendis à ce gros philosophe.

– Venez dîner ce soir chez moi à 8 heures, lui dis-je.

– Avec plaisir. N'ayez pour moi qu'un peu de poisson bouilli et du lait chaud. Vous m'excuserez si je vous emprunte votre chaise longue après dîner, et si je passe la soirée étendu sur le dos, mais c'est ce que me conseille mon nouveau médecin.

Je sautai dans un taxi et me rendis à mon club. En chemin, j'ouvris l'enveloppe que sir Walter m'avait donnée. Elle contenait plusieurs fiches : le dossier de M. Blenkiron. Il avait accompli des merveilles aux États-Unis en faveur des Alliés. Ce fut lui qui révéla le complot de Dumba et qui aida à la saisie du portefeuille du Dr Albert. Les espions de Von Papen avaient

même essayé de l’assassiner, après qu’il eut déjoué un attentat contre une des grandes fabriques de munitions.

À la fin du dernier feuillet, sir Walter avait écrit ces mots : « C’est le meilleur de nos agents, meilleur que Scudder. Il sortirait de l’enfer muni d’une boîte de tablettes de bismuth et d’un jeu de patience ».

Je m’installai dans un petit fumoir. Après avoir ravivé le feu et emprunté une carte à la bibliothèque du club, je me mis à songer. M. Blenkiron m’avait ragaillardi. Mon cerveau commençait à travailler et à entrevoir toute l’affaire. Je ne pouvais résoudre le mystère en demeurant à réfléchir assis dans un fauteuil, mais je commençais à bâtir un plan d’action. À mon grand soulagement, Blenkiron, en me faisant honte, m’avait empêché de songer davantage au danger. Je n’aurais pas moins de ressort qu’un dyspeptique sédentaire !

Je retournai à mon appartement à 5 heures. Paddock, mon valet de chambre, était parti à la guerre depuis longtemps, et j’avais emménagé dans une de ces nouvelles constructions de Park Lane où l’on fournit, en même temps que le logement, le service et la nourriture. Je conservais ce pied-à-terre afin d’avoir un lieu où descendre lorsque je revenais en permission ; car ce n’est pas drôle de passer sa perme à l’hôtel !

Je trouvai Sandy qui dévorait des biscuits chauds avec toute la résolution sérieuse d’un convalescent.

– Eh bien, Dick ! Quelles nouvelles ?

– Sachez que vous et moi, nous allons disparaître de l’armée de Sa Majesté. Nous sommes mobilisés pour le service spécial.

– Ô ma mère ! s’écria Sandy. De quoi s’agit-il ? Pour l’amour de Dieu, ne me faites pas languir. Devons-nous piloter des missions de neutres suspects à travers les fabriques de munitions, ou bien nous faut-il conduire en auto le journaliste frissonnant, là où il peut s’imaginer voir un Boche ?

– Les détails peuvent attendre. Je vous dirai toujours ceci : il n’y a pas plus de risques à se lancer à travers les lignes boches

armé seulement d'une canne qu'à courir l'aventure que nous allons entreprendre.

– Tiens, ce n'est pas si mal ! dit Sandy.

Et il attaqua joyeusement les muffins.

Il faut que je présente Sandy au lecteur, car on ne peut lui permettre de rentrer dans cette histoire par la petite porte.

Consultez le *Peerage* et vous trouverez que Edward Cospatrick, quinzième baron Clanroyden, eut, en 1882, un fils cadet, Ludovick-Gustave Arbuthnot, appelé l'Honorable Arbuthnot. Ce fils fit ses études à Eton et au New Collège d'Oxford ; il devint ensuite capitaine dans un régiment du Tweeddale, et servit quelques années comme attaché dans plusieurs ambassades.

Le *Peerage* ne vous donnera pas d'autres renseignements. Pour connaître la fin de l'histoire, il faut vous adresser à des sources bien différentes. On voit parfois des hommes maigres et bruns, venus des confins de la terre, vêtus d'habits froissés, qui marchent du pas long et léger des montagnards, et se faufilent furtivement dans les clubs comme s'ils ne se rappelaient plus très bien s'ils en font ou non partie. Ils vous donneront des nouvelles de Sandy. On vous parlera encore de lui dans les petits ports de pêche oubliés, là où les montagnes de l'Albanie baignent dans l'Adriatique. Rencontrez-vous un pèlerinage sur le chemin de La Mecque ? Il est fort probable que vous trouverez plusieurs amis de Sandy parmi les pèlerins. Dans les huttes des bergers, au milieu des montagnes du Caucase, vous trouverez des lambeaux de ses vêtements, car il a la manie d'éparpiller ses costumes là où il passe. Il est connu dans les caravansérails de Bokhara et de Samarkand, et certains shikaris, parmi les Pamirs, parlent encore de lui lorsqu'ils s'assemblent autour de leurs feux… Si vous aviez l'intention de visiter Rome, Pétrograd ou Le Caire, il serait bien inutile de lui demander des lettres d'introduction, car s'il vous en donnait, elles vous mèneraient dans des repaires étranges. Mais si le destin vous obligeait à aller à Lhassa, à Yarkand ou à Seistan, il vous

tracerait le plan de votre voyage et passerait le mot à des amis tout-puissants.

Nous autres, Anglais, nous nous appelons insulaires, mais en vérité, nous sommes la seule race qui produise des hommes capables de s'identifier aux autres peuples. Les Écossais excellent en cela peut-être plus encore que les Anglais ; mais nous sommes mille fois supérieurs à tous les autres. Sandy personnifiait l'Écossais errant à un degré de perfection frisant le génie. Dans les temps anciens, il eût certainement prêché une croisade ou découvert une nouvelle route menant aux Indes ; de nos jours, il avait erré au gré de sa fantaisie, jusqu'au moment où la guerre l'entraîna dans son tourbillon et le déposa dans mon bataillon.

Je tirai de mon portefeuille le papier que sir Walter m'avait remis. Ce n'était pas l'original du document (qu'il désirait très naturellement conserver), mais une copie très soignée. Je me dis qu'Harry Bullivant n'avait probablement pas pris ces notes pour son usage personnel. Les gens de sa carrière possèdent en général une bonne mémoire. Envisageant la possibilité de sa mort, il avait dû prendre ces précautions afin que ses amis eussent ainsi une indication au cas où son corps serait retrouvé. Je me dis donc que ces notes seraient sans doute intelligibles à quelqu'un de notre langue, mais qu'elles seraient le plus pur galimatias pour le Turc ou l'Allemand qui les liraient.

Je n'arrivai pas à comprendre le premier mot, « Kasredin ». J'en demandai la signification à Sandy.

– Vous voulez dire Nasr-ed-din, déclara-t-il tout en mangeant paisiblement des madeleines.

– Qu'est-ce que c'est ? demandai-je vivement.

– C'est le général qui commande, croit-on, les forces qui luttent contre nous en Mésopotamie. Je me rappelle l'avoir vu il y a très longtemps, à Alep. Il parlait un français exécrable et buvait le plus doux des champagnes.

J'examinai le papier attentivement.

Le K était tracé très clairement. On ne pouvait pas s'y méprendre.

– *Kasredin* ne signifie rien. En arabe, cela veut dire la maison de la foi, et cela peut s'appliquer à tout ce qu'on veut depuis Hagia Sofia jusqu'à une villa suburbaine. Voyons l'énigme suivante, Dick. Prenez-vous part à un concours de journaux ?

– C'est *Cancer*, dis-je.

– En latin, cela signifie crabe. C'est également le nom d'une pénible maladie, et c'est aussi un des signes du zodiaque.

– v. I., dis-je enfin.

– Ah ! là, vous m'arrêtez. On dirait le chiffre d'une auto. La police découvrirait cela pour vous. Il me semble qu'il s'agit d'un concours assez difficile ? Quel est le prix d'honneur ?

Je lui tendis le papier.

– Qui a écrit cela ? demanda-t-il. On dirait quelqu'un de bien pressé.

– C'est Harry Bullivant, dis-je.

Le visage de Sandy s'allongea.

– Ce vieil Harry ! Nous avions le même précepteur. C'était le meilleur garçon du monde. Oui, j'ai vu son nom dans la liste de nos pertes devant Kut… Harry ne faisait pas les choses sans raison. Quelle est l'histoire de ce papier ?

– Donnez-moi quelques heures, lui répondis-je. Je vais prendre un bain et me changer. J'attends un Américain pour dîner ; je vous dirai tout après. Il fait partie de la combinaison.

Mr Blenkiron arriva, ponctuel, vêtu d'un manteau de fourrure digne d'un grand-duc. Maintenant que je le voyais debout, je le jugeais plus facilement. Bien que son visage fût gras, il n'avait pas trop d'embonpoint et on devinait des poignets vigoureux sous ses manchettes. Je m'imaginais qu'il saurait se servir de ses mains si l'occasion s'en présentait.

Sandy et moi fîmes un repas solide, mais l'Américain

s'amusa avec son poisson bouilli et but son lait goutte à goutte.

Lorsque le garçon eut débarrassé la table, Blenkiron tint parole et s'étendit sur le sofa. Je lui offris un bon cigare, mais il préféra fumer un des siens. Sandy s'installa à l'aise dans un fauteuil et alluma sa pipe.

– Et maintenant, Dick, nous attendons votre histoire, me dit-il.

Je commençai donc, à l'exemple de sir Walter, à leur parler du mystère de l'Orient. Je leur fis un exposé assez réussi, car j'y avais réfléchi longuement et le mystère de cette affaire m'attirait. Sandy fut vivement intéressé.

– Tout cela est fort possible. Je m'y attendais même, bien que je ne puisse imaginer quel atout les Allemands détiennent. Cela peut être vingt choses différentes. Il y a une trentaine d'années, une fausse prophétie a causé un beau gâchis dans le Yémen. Il s'agit peut-être d'un drapeau comme celui que possédait Ali-Wad-Helt ou d'un joyau comme le collier de Salomon en Abyssinie ? On ne sait jamais ce qui détermine une Djihad ! Mais je crois qu'il s'agit plutôt d'un homme.

– Mais d'où vient sa puissance ?

– C'est difficile à dire. S'il ne s'agissait que de tribus sauvages comme les Bédouins, cet homme aurait pu acquérir la réputation d'un saint et d'un faiseur de miracles. Mais n'est-ce pas plutôt quelque individu prêchant une religion pure, comme celui qui a fondé la secte des Senoussi ? Cependant, je serais porté à croire qu'il s'agit d'une personnalité douée d'une influence particulière, s'il peut jeter un sort sur le monde musulman tout entier. Le Turc et le Persan ne suivraient pas le nouveau truc théologique ordinaire. Il doit être du Sang. Les Mahdis, Mullahs et Imans étaient des rien du tout, car ils n'avaient qu'un prestige local. Pour captiver tout l'Islam (et c'est ce que nous craignons, n'est-ce pas ?), l'homme doit appartenir au *Koreish*, à la tribu même du Prophète.

– Mais comment un imposteur prouverait-il cela ?… Car je

présume qu'il s'agit d'un imposteur.

– Il lui faudrait combiner pas mal de titres. D'abord, il faut que sa descendance soit à peu près établie, et rappelez-vous que certaines familles se réclament du sang des Koreishites. Ensuite, il lui faudrait être une personnalité assez remarquable, très saint, très éloquent, etc. Et sans doute devrait-il montrer un signe, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que ce signe pourrait être.

– Mais vous qui connaissez, l'Orient mieux que personne, croyez-vous pareille chose possible ? dis-je.

– Parfaitement, dit Sandy, avec un visage très grave.

– Eh bien ! voilà du moins le terrain préparé. Il y a ensuite les témoignages de presque tous ces agents secrets. Tout cela semble prouver le fait. Mais nous n'avons pas d'autres données, ni d'autres détails que ceux fournis par cette feuille de papier.

Sandy l'examina, les sourcils froncés.

– Cela me dépasse, mais c'est peut-être la clef du mystère, malgré tout. À Londres, tel indice peut être muet, et devenir lumineux à Bagdad.

– Voilà précisément où je voulais en venir. Sir Walter déclare que cette affaire est aussi importante pour la réussite de notre cause que le développement de notre artillerie lourde. Il ne peut me donner aucun ordre, mais il m'offre d'aller découvrir quel est le mal. Seulement, il faut agir au plus vite, car à tout moment la mine peut sauter. J'ai accepté. Voulez-vous m'aider ?

Sandy considérait attentivement le plafond.

– J'ajouterai que cette tâche présente à peu près autant de sûreté que si nous avions joué à pile ou face au carrefour de Loos, le jour où nous étions de la partie. Et en cas d'insuccès, personne ne pourra nous aider.

– Oh ! naturellement, répondit Sandy d'une voix distraite.

Ayant terminé sa sieste de digestion, M. Blenkiron s'était

assis et avait attiré un petit guéridon près de lui. Prenant un jeu de cartes dans sa poche, il se mit à faire une réussite. Il paraissait ne prendre aucun intérêt à notre conversation.

J'eus tout à coup l'impression que je m'embarquais dans une entreprise absolument folle. Nous voilà, tous trois réunis dans un appartement de Londres, projetant de nous rendre dans la citadelle de l'ennemi sans avoir une idée très nette de ce que nous devions y faire, ni de la manière dont nous procéderions. L'un des trois considérait le plafond, en sifflant doucement à travers ses dents, l'autre faisait une réussite ! Je fus si frappé par le comique de la situation que j'éclatai de rire.

Sandy me jeta vivement un regard.

– Vous avez ce sentiment ?… Moi aussi, c'est idiot – mais toute guerre est idiote –, et c'est l'idiot le plus convaincu qui gagne. Il faut nous lancer sur cette folle piste là où nous pensons pouvoir la découvrir… Eh bien ! je suis des vôtres. Mais je veux bien vous avouer avoir une sale frousse. Je m'étais ajusté à la vie des tranchées et j'y étais très heureux. Et maintenant que vous m'en arrachez, je suis glacé !

– Je croyais que vous ignoriez la peur, dis-je.

– Vous vous trompez, Dick, répondit-il sérieusement. Tout homme qui n'est pas un maniaque connaît la peur. J'ai couru nombre de folles aventures, mais je ne les ai jamais entreprises sans souhaiter qu'elles fussent terminées. Une fois embarqué, je me sens plus à l'aise, et au moment de m'en tirer, je regrette que ce soit fini… mais au début, j'ai toujours les pieds gelés !

– Alors, si je comprends bien, vous me suivez ?

– Je vous crois, dit-il. Voyons, vous ne supposiez pas que j'allais vous lâcher ?

– Et vous, monsieur ? dis-je à Blenkiron dont la réussite touchait à sa fin.

Il complétait huit petits tas de cartes avec un grognement satisfait. En m'entendant, il leva ses yeux lourds vers moi et

hocha la tête.

– Mais certainement, dit-il. J'espère que vous n'avez pas cru que je n'ai pas suivi votre intéressante conversation. Je n'en ai pas perdu un mot. À mon avis, les réussites stimulent la digestion après les repas, et aident à réfléchir tranquillement. John S. Blenkiron est des vôtres, soyez-en sûrs.

Il battit les cartes et les aligna ensuite de nouveau.

Je ne m'attendais pas à un refus de sa part. Toutefois, son assentiment spontané me rasséréna considérablement. Je n'aurais pas pu tenter l'aventure seul.

– Voilà qui est décidé. Maintenant, voyons les moyens et le chemin à suivre. Nous devons nous mettre en mesure de découvrir le secret de l'Allemagne… et aller là où le secret est connu. Il nous faut donc atteindre Constantinople – d'une façon quelconque, – et, afin de battre la plus grande étendue de territoire possible, il faut y aller par trois routes différentes. Vous, Sandy, vous allez pénétrer en Turquie. Vous êtes le seul d'entre nous qui connaisse ce charmant peuple. Vous ne pourrez pas y pénétrer facilement par l'Europe ; il vous faut donc y aller par l'Asie. Que diriez-vous d'essayer la côte d'Asie Mineure ?

– Ça peut se faire, répondit-il. Mais laissez-moi décider tout cela. Je verrai le meilleur moyen. Je présume que le Foreign Office m'aidera à parvenir à mon point de départ ?

– Rappelez-vous qu'il est inutile de pénétrer trop avant en Orient, lui dis-je, car en ce qui nous concerne, le secret se trouve encore à l'ouest de Constantinople.

– C'est ce que je vois. Je remonterai le Bosphore par le chemin le plus court.

– Quant à vous, monsieur Blenkiron, dis-je me tournant vers lui, je vous conseillerai de suivre la route directe. Vous êtes américain, vous pouvez donc voyager directement via l'Allemagne. Mais je me demande pourtant jusqu'à quel point vos agissements à New York vous permettront de passer pour

neutre ?

– J'ai réfléchi à cela, dit-il ; j'ai du reste accordé quelque réflexion à la psychologie particulière de la grande nation allemande. D'après mes déductions, les Boches sont malins comme des chats, et si vous essayez de ruser avec eux, ils vous rouleront à chaque coup. Oui, monsieur, ce sont des limiers de premier ordre. J'aurai beau acheter une paire de faux favoris, teindre mes cheveux, m'habiller comme un pasteur baptiste, et aller en Allemagne pour faire une propagande pacifiste, ils me dépisteront en deux temps et trois mouvements. Et je serai ou fusillé avant une semaine, ou au secret dans la prison Moabite. Mais les Allemands n'ont pas la vue large. On peut les bluffer. Donc, avec votre approbation, je visiterai le Vaterland tout bonnement comme John S. Blenkiron, dont le départ d'Amérique enleva jadis une épine du pied de leurs plus brillants partisans de là-bas. Mais ce sera un John S. Blenkiron très différent. Je crois qu'il aura éprouvé un revirement de sentiments. Il en sera venu à apprécier la grande âme pure et noble de l'Allemagne… et il regrettera amèrement son passé. Il sera, lui aussi, victime de la bassesse et de la perfidie du gouvernement britannique. Je m'en vais avoir une sale histoire avec votre Foreign Office au sujet de mon passeport, et je dirai volontiers, ouvertement, dans tout Londres, ce que je pense de cette institution. Je m'en vais être filé par vos limiers jusqu'à mon port d'embarcation, et sans doute me disputerai-je quelque peu avec les légations britanniques en Scandinavie. À ce moment, nos amis boches seront en train de se demander ce qui est arrivé à John S… et ils se diront qu'ils se sont peut-être trompés sur son compte.

» J'espère donc que lorsque je parviendrai en Allemagne, ils m'attendront les bras ouverts. Je leur confierai certains renseignements importants sur les préparatifs anglais et je dépeindrai le lion britannique comme étant le plus vil bâtard. Fiez-vous à moi. Je produirai une impression excellente. Après quoi, je me dirigerai vers l'Orient afin d'assister au dépouillement de la Grande-Bretagne dans cette partie du

globe. À propos, où nous retrouverons-nous ?

– Nous sommes aujourd'hui le 17 novembre. Si d'ici deux mois nous n'arrivons pas à découvrir ce que nous cherchons, autant renoncer à l'affaire. Il faut nous réunir à Constantinople le 17 janvier. Le premier arrivé attendra les autres. Si à cette date nous ne sommes pas présents tous trois, les autres considéreront que le manquant se trouve empêché et renonceront à l'attendre. À propos, si jamais nous y parvenons, comme nous viendrons chacun de différents côtés et sous des aspects divers, il nous faut un lieu de réunion où s'assemblent d'ordinaire les gens les plus hétéroclites. Sandy, vous connaissez bien Constantinople. À vous de fixer notre rendez-vous.

– J'y ai déjà pensé, dit-il.

Il se leva, et allant vers mon bureau, il prit une feuille de papier et se mit à y tracer un petit plan.

– Voyez-vous cette allée ? Elle conduit du bazar kurde de Galata au bac de Ratchik. À mi-chemin, sur la gauche, se trouve un café tenu par un Grec nommé Kuprasso. Derrière le café, il y a un jardin entouré de murs très hauts qui appartenaient autrefois au vieux théâtre byzantin. Au bout du jardin s'élève un édifice appelé le Pavillon de Soliman le Rouge. Cela a été un lieu de danse, un tripot… et Dieu sait quoi ! Ce n'est certainement pas un endroit pour des gens respectables, mais les extrémités du monde semblent y converger et l'on n'y demande rien à personne. C'est le meilleur rendez-vous auquel je puisse songer.

La bouilloire chantait sur le feu. Il faisait une nuit claire et froide, et l'heure était propice au punch.

– Et quant au langage, dis-je, vous n'aurez pas de difficulté, Sandy ?

– Je connais l'allemand assez bien et parle couramment le turc. J'écouterai le premier, et parlerai le second.

– Et vous ? dis-je à Blenkiron.

– Moi ?… On m'a oublié le jour de la Pentecôte, répondit-il. J'ai le regret de vous avouer que je n'ai pas le don des langues. Mais le rôle que je me suis attribué ne m'oblige pas à être polyglotte. Songez que je suis tout simplement John S. Blenkiron, citoyen de la grande république américaine.

– Vous ne nous avez pas encore dit votre rôle, Dick, observa Sandy.

– Je vais atteindre le Bosphore via l'Allemagne. Et n'étant pas neutre, ce ne sera pas une plaisanterie.

Sandy eut l'air grave.

– Ça paraît sérieux ! Êtes-vous assez sûr de votre allemand ?

– Oh ! je le parle bien… tout à fait assez bien pour passer pour Boche, mais officiellement, je n'en comprendrai pas un mot. Je serai un Bœr, venant de la partie ouest de la colonie du Cap : je serai un des anciens adhérents de Maritz qui aura réussi à parvenir en Angola après bien du mal et qui viendra de débarquer en Europe. Je ne parlerai que le hollandais. Et ma parole ! le *taal* contient quelques jurons passables. Je serai très ferré sur l'Afrique et j'aspirerai à pouvoir taper sur les *verdommt ruinek*. Avec quelque chance, je puis espérer que l'on m'enverra en Ouganda ou en Égypte. J'aurai soin de m'y rendre via Constantinople. Si les Boches ont l'intention de se servir de moi auprès des indigènes musulmans, ils me révéleront presque sûrement l'atout qu'ils détiennent. Du moins… c'est mon avis.

Nous remplîmes nos verres – deux de punch et un de whisky – et nous bûmes à notre prochaine réunion.

Puis Sandy se mit à rire, et je l'imitai. Je fus de nouveau frappé par la folie insensée de cette aventure. Les meilleurs plans que nous pouvions tracer ressemblaient à quelques seaux d'eau jetés pour soulager la sécheresse du Sahara. Je songeai avec sympathie à la petite sainte Thérèse.

3

Peter Pienaar

Nos départs eurent lieu sans bruit, sauf celui de l'Américain. Sandy passa une quinzaine fort occupé à sa façon obscure, tantôt au British Museum, tantôt parcourant le pays pour revoir de vieux compagnons d'exploration, tantôt au War Office. Mais on le trouvait le plus souvent chez moi méditant profondément, enfoui dans un fauteuil. Il partit enfin pour Le Caire le 1er décembre comme messager du Roi. Je savais qu'une fois là, le messager du Roi disparaîtrait et serait remplacé par quelque étrange chenapan oriental. C'eût été de l'impertinence de ma part de m'informer de ses projets, car Sandy était un véritable professionnel, alors que je n'étais qu'un amateur.

Avec Blenkiron, ce fut tout différent. Sir Walter m'avertit qu'il y aurait du grabuge, et je me doutais, rien qu'à son regard, de ce qui allait se passer.

L'Américain se hâta d'écrire aux journaux une lettre ouverte, signée de son nom. Il venait d'y avoir à la Chambre des Communes un débat sur la politique étrangère. Le speech d'un idiot quelconque lui fournit le thème qu'il cherchait. Blenkiron déclara qu'au début de la guerre, il avait été de cœur et d'âme avec les Anglais, mais qu'il se voyait maintenant obligé, quoique à regret, de changer d'avis. Il affirma hautement que notre blocus constituait un défi aux lois de Dieu et de l'humanité, et que la Grande-Bretagne était, au moment actuel, l'incarnation même du prussianisme.

Cette lettre provoqua un gros esclandre, et le journal qui

l'imprima eut maille à partir avec la censure.

Mais ce n'était là que le début de la campagne de Mr Blenkiron. Il s'acoquina avec quelques individus qui se disaient appartenir à la Ligue des Démocrates contre l'Agression, et qui estimaient que l'on ne pourrait rien reprocher à l'Allemagne si nous voulions bien nous abstenir de la froisser ! Un meeting organisé sous leurs auspices, où il fit un discours, fut dispersé par la foule indignée. Mais John S. avait eu le temps d'exprimer nombre de sentiments extraordinaires. Je n'y étais pas, mais un de mes amis m'affirma qu'il n'avait jamais entendu un pareil ramassis de sottises.

Blenkiron déclara, entre autres choses, que l'Allemagne avait raison de désirer la liberté des mers, que l'Amérique la soutiendrait en cela et que la paix mondiale était autrement menacée par la flotte britannique que par l'armée du Kaiser. Il admit qu'il avait pensé autrement, mais étant honnête homme, il ne craignait pas de regarder les faits en face. Son discours se termina brusquement au moment où un chou de Bruxelles, lancé d'une main experte, vint l'atteindre en plein dans l'œil. Et sur ce, il se mit à jurer de la façon la moins pacifiste du monde.

Il écrivit ensuite d'autres lettres à la presse, déclarant que la liberté de parole n'existait plus en Angleterre, et il trouva un tas d'imbéciles pour le soutenir. Quelques Américains voulurent le lyncher et on l'expulsa du Savoy. On agita la question de le déporter et il y eut même des interpellations à ce sujet au Parlement. Le sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères affirma qu'il suivait l'affaire. Trouvant que Blenkiron dépassait peut-être la mesure, j'allai voir sir Walter qui me rassura.

– Notre ami est extrêmement minutieux dans tout ce qu'il entreprend, me dit-il. Il sait très bien ce qu'il fait. Nous venons de lui demander officiellement de quitter le pays, et il s'embarquera lundi à Newcastle. Nous allons le filer partout où il ira, et nous espérons provoquer de nouveaux troubles. C'est un garçon très habile !

Je vis Blenkiron pour la dernière fois dans Saint James

Street ; je m'approchai la main tendue, mais il me dit que mon uniforme était une pollution et fit même un petit discours à ce sujet à quelques badauds qui s'étaient réunis. Il fut sifflé et dut se réfugier dans un taxi.

Mais au moment où le taxi démarrait, il me décocha un clignement d'œil. Je lus, le lundi suivant, qu'il venait de partir, et tous les journaux remarquèrent que c'était un fameux débarras.

Le 3 décembre, je m'embarquai à mon tour à Liverpool sur un navire à destination de l'Argentine, faisant escale à Lisbonne. Je dus naturellement obtenir un passeport du Foreign Office afin de pouvoir quitter l'Angleterre, mais dès lors, je n'eus plus aucun rapport avec le gouvernement.

J'avais envisagé avec soin tous les détails de mon voyage. Lisbonne était un excellent endroit où débarquer, car c'est le rendez-vous de chenapans venant des différentes parties de l'Afrique. Mon équipement se composait d'une vieille valise et mes vêtements étaient les reliques de ma campagne sud-africaine. Je laissai pousser ma barbe plusieurs jours avant mon départ, et j'eus vite un menton broussailleux digne d'un véritable jeune Bœr. Je m'appelai Brandt, Cornélius Brandt. C'est du moins ce qu'affirmait mon passeport, et les passeports ne mentent jamais.

Il n'y avait que deux autres passagers sur cet horrible bateau. Ils ne firent leur apparition que lorsque nous eûmes franchi le golfe de Biscaye. Je fus assez malade moi-même, mais je réussis pourtant à me tenir debout, car la puanteur de ma cabine eût dégoûté un hippopotame… Le vieux sabot mit deux jours et deux nuits pour aller d'Ushant au Finisterre. Puis le temps changea, et nous laissâmes derrière nous les bourrasques de neige pour plonger en plein été. Les collines du Portugal étaient bleues et vertes comme le Kalahari, et avant d'atteindre le Tage, je commençais à oublier que j'eusse jamais quitté la Rhodésie. Parmi les marins, il y avait un Hollandais avec qui je baragouinais le *taal* – et ce fut là toute ma conversation

pendant la traversée, à part le « Bonjour » et le « Bonsoir » que j'échangeai quotidiennement avec le capitaine.

Nous amarrâmes près des quais de Lisbonne par un matin bleu et très chaud. Il me fallait dorénavant être très prudent. Je laissai partir la barque qui allait à terre et ne quittai pas le bateau, mais déjeunai lentement. Je remontai ensuite sur le pont et j'aperçus, jetant l'ancre au milieu du fleuve, un autre navire à la cheminée bleue et blanche que je connaissais bien. Je me dis qu'un mois auparavant, ce même navire avait quitté les marais de manguiers d'Angola. Rien ne pouvait mieux servir mon dessein. Je résolus de l'aborder (prétendant que je cherchais un ami) et de n'aller à terre que dans un de ses canots. De cette façon, si quelqu'un à Lisbonne témoignait une curiosité quelconque à mon égard, il penserait que j'arrivais tout droit de l'Afrique portugaise.

Je hélai un des nombreux passeurs et descendis dans sa barque avec ma valise. Nous abordâmes le navire, qui s'appelait *Henri le Navigateur*, au moment où le premier canot quittait le bord, emportant une foule de Portugais, ce qui me convenait à merveille.

La première personne que je rencontrai au haut de l'échelle fut le vieux Peter Pienaar.

C'était là une chance absolument invraisemblable.

Peter ouvrait des yeux et une bouche démesurés, et il venait de prononcer : *Allemachtig*, lorsque je le rembarrai brusquement.

– Brandt, dis-je. Je suis Cornélius Brandt à présent. Qui est capitaine de ce navire ? Est-ce toujours le vieux Sloggett ?

– Ja, dit Peter en se ressaisissant. Il parlait de vous hier.

De mieux en mieux. J'envoyai Peter à la recherche de Sloggett, avec qui j'eus bientôt une petite conversation derrière la porte close de sa cabine.

– Il faut m'inscrire sur le livre de bord, lui déclarai-je. J'ai

embarqué à Mossamedes, et je m'appelle Cornélius Brandt.

Au début, Sloggett fit quelques objections. Il déclara que c'était une félonie. Je lui répondis que c'était bien possible, mais qu'il devait le faire quand même pour des raisons que je ne pouvais lui dire, mais qui étaient à l'éloge de tous. À la fin, il consentit, et je vérifiai la chose. J'avais l'avantage sur lui, car je le connaissais depuis longtemps, alors qu'il possédait un remorqueur délabré sur la baie de Delagoa.

Peter et moi débarquâmes. Nous nous pavanâmes dans les rues de Lisbonne comme si nous possédions des De Beers. Nous prîmes des chambres au *Grand Hôtel*, situé en face de la gare, et nous nous conduisîmes comme deux vulgaires Sud-Africains bambochards. Il faisait très beau ; je louai une auto que je conduisis moi-même. On nous recommanda d'aller visiter Sintra et on nous indiqua la route. Je voulais trouver un endroit tranquille où parler sans crainte, car j'avais beaucoup de choses à dire à Peter Pienaar.

Je baptisai l'auto « La Terreur de Lusitanie ». C'est par miracle que nous ne fûmes pas tués. Il y avait quelque chose d'irrémédiablement détraqué dans l'embrayage. Nous dérapâmes plusieurs fois sur la route évitant la catastrophe. Nous arrivâmes néanmoins sains et saufs à Sintra où nous déjeunâmes vis-à-vis du palais mauresque. Laissant l'auto au garage, nous allâmes faire un tour parmi les collines. Ce fut là, assis sur l'herbe maigre qui ressemblait beaucoup à celle du veldt, que je mis Peter au courant de la situation.

Mais il faut tout d'abord vous dire quelques mots de Peter. C'est lui qui m'a appris tout ce que j'ai jamais su concernant la vie du veldt, et concernant la nature humaine par-dessus le marché. Il venait de l'ancienne colonie de Burghersdorp je crois, mais il émigra au Transvaal lorsqu'on inaugura les mines d'or de Lydenbourg. Il fut tour à tour prospecteur, agent de transport et chasseur, mais surtout chasseur. Et dans ces temps-là, ce n'était guère un citoyen recommandable. Il avait été au Swaziland avec Bob Macnab, et vous savez ce que cela veut

dire, n'est-ce pas ? Puis il se mit à vendre de fausses mines d'or à de gros bonnets de Kimberley et de Johannesburg – et je vous prie de croire qu'il n'ignorait rien de l'art de truquer une mine ! Ensuite, il alla au Kalahari, où son nom devint célèbre. Il connut une ère de respectabilité relative pendant la guerre Matabele, car il fut un éclaireur remarquable. Cecil Rhodes voulut l'installer dans une ferme à bestiaux du côté de Salisbury, mais Peter était trop indépendant pour se reconnaître un maître. Il se mit alors à chasser le gros gibier : c'était sa spécialité, car il savait suivre un *tsessebe*{2} à travers la brousse, et de ma vie je ne rencontrai meilleur tueur de gibier. Il conduisait des bandes de chasseurs aux hauteurs de Pungwe et dans le Barotseland, et même jusqu'au Tanganyika. Puis il se spécialisa dans la région de Ngami, où j'ai chassé une fois avec lui, et il m'accompagna lorsque je partis comme prospecteur dans le Damaraland.

Quand la guerre des Bœrs éclata, Peter se rangea du côté des Anglais, comme beaucoup d'autres de ses pareils, et il se chargea du service des renseignements dans le nord du Transvaal. Beyers l'aurait fait pendre s'il avait pu mettre la main sur lui, et pendant très longtemps, les relations entre Peter et ses compatriotes furent très tendues. La guerre finie et le calme à peu près rétabli, il s'installa à Bulawayo, et il m'accompagnait lorsque je partais sur le trek. Au moment où je quittai l'Afrique deux ans auparavant, je l'avais perdu de vue depuis des mois et j'appris qu'il était au Congo en train de voler des éléphants. Il avait toujours eu derrière la tête l'idée de provoquer des troubles en Angola, afin que le gouvernement de l'Union soit forcé de l'annexer pour rétablir la paix. Après Cecil Rhodes, Peter était certainement l'homme possédant les plus vastes idées au sud de l'Équateur.

Pienaar mesurait plus de 1,80 mètre ; il était très maigre, très actif et fort comme un buffle. Ses yeux étaient d'un bleu pâle, son visage était doux comme celui d'une jeune fille, et il avait une voix traînante et douce. D'après sa mise, il était évident qu'il venait de passer de durs moments, car ses habits

provenaient sûrement de Lobito Bay. Maigre comme un clou, très hâlé par le soleil, la barbe entremêlée de nombreux fils gris, il avait 56 ans et paraissait bien son âge.

Je lui demandai ce qu'il avait fait depuis le début de la guerre. Il cracha à terre selon l'habitude cafre et dit qu'il avait passé par l'enfer.

– J'ai été retardé sur le Kafue, me dit-il. Lorsque le vieux Letsitela m'apprit que les Blancs se battaient, j'eus la brillante idée d'essayer de pénétrer dans le Sud-Ouest africain allemand par le nord ; vous comprenez, je savais très bien que Botha ne resterait pas longtemps étranger à la guerre. Eh bien, j'ai en effet réussi à entrer en territoire allemand ; mais une fois là, un *skellum*{3} d'officier est arrivé qui a réquisitionné tous mes mulets et voulait me réquisitionner moi-même ! C'était un homme très laid, au visage tout jaune.

Peter se mit à bourrer une pipe avec le tabac qu'il tirait d'une blague en peau de *kudu*.

– Et avez-vous été réquisitionné ? demandai-je.

– Non. Je lui ai tiré un coup de fusil. Je ne voulais pas le tuer, mais seulement le blesser grièvement. J'étais dans mon droit, car il avait tiré le premier, et la balle m'avait atteint à l'épaule gauche. Alors, j'ai voyagé aussi vite que possible, et je suis enfin parvenu à Ovamba. J'ai fait bien des voyages, mais jamais de plus dur. Je fus quatre jours sans eau et six jours sans nourriture. Puis la malchance voulut que je rencontre N'Kitla. Vous vous souvenez de lui ? Il affirma que je lui devais de l'argent pour le bétail que je lui avais acheté, lorsque j'avais passé par là avec Carowab. Ce n'était pas vrai, mais il ne voulut pas en démordre, et refusa de me donner des moyens de transport. J'ai donc traversé les monts Kalahari à pied. Brr ! J'avançai aussi lentement qu'une *vrow*{4} revenant de *nachtmaal*{5}. Je mis plusieurs semaines à franchir ces montagnes, et lorsque je parvins enfin au kraal de Lechwe, j'appris que les combats avaient cessé et que Botha avait vaincu les Allemands. Cela n'était pas vrai non plus, mais cette

nouvelle me trompa, et je me dirigeai vers le nord, du côté de la Rhodésie, où j'appris la vérité. Alors, je jugeai que la guerre était trop avancée pour pouvoir en tirer aucun profit, et je m'en fus en Angola à la recherche de réfugiés allemands. Dès ce moment, je haïssais ce peuple plus que le diable.

– Mais que pensiez-vous donc en faire ? demandai-je.

– J'avais dans l'idée qu'ils essayeraient de susciter quelques ennuis au gouvernement dans ces régions. Je n'aime guère le Portugais, mais je suis toujours pour lui contre les Allemands. Eh bien, j'avais raison, il y eut en effet du grabuge et je me suis bien amusé pendant un mois ou deux. Peu à peu, tout s'est tassé. Alors, je me suis dit que je ferais mieux de déguerpir pour l'Europe, car l'Afrique du Sud se calmait précisément au moment où le spectacle devenait intéressant. Ainsi, mon vieux Cornélius, me voilà. Croyez-vous qu'ils m'accepteraient dans l'aviation si je me rasais la barbe ?

– Vous venez avec moi, mon gars, lui répondis-je. Nous allons en Allemagne.

Peter ne témoigna aucun étonnement. Il se contenta de dire :

– Rappelez-vous que je n'aime guère les Allemands. Je suis bon chrétien, mais j'ai un sacré caractère.

Alors, je lui racontai l'histoire de notre mission.

– Nous allons nous faire passer tous deux pour des partisans de Maritz. Nous sommes allés en Angola, et maintenant, nous nous dirigeons vers le Vaterland pour nous venger un peu de ces diables d'Anglais. Nous ne parlons pas allemand, du moins, pas en public. Il faut nous mettre d'accord sur les batailles auxquelles nous avons pris part : que pensez-vous de Kakamas et de Schuit Drift ? Avant la guerre, vous étiez un chasseur de Ngamiland. Comme ils n'auront pas votre dossier, vous pourrez leur raconter toutes les blagues que vous voudrez. Quant à moi, je serai un Afrikander instruit, un des bras droits de Beyers et un copain du vieil Hertzog. Nous pouvons donner libre cours à nos imaginations, seulement il ne faut pas nous contredire.

– Ja, Cornélius, dit Peter. (Il m'avait appelé Cornélius dès l'instant où je lui avais appris mon nom d'emprunt. Il excellait à comprendre immédiatement un rôle nouveau.) Mais qu'arrivera-t-il quand nous serons en Allemagne ?… Au début, ça ira à la douce. Mais je ne saisis pas très bien notre rôle une fois que nous serons au milieu de ces piffres{6} ? Il nous faut découvrir ce qui se passe en Turquie ? Quand j'étais enfant, le prédicateur nous parlait souvent de ce pays. Que ne suis-je mieux instruit et que ne puis-je me rappeler au juste où la Turquie se trouve sur la carte !

– Laissez-moi ce soin, dis-je, je vous expliquerai tout cela avant que nous arrivions. Nous n'avons pas une piste bien fameuse, mais avec un peu de chance, nous la trouverons. Je vous ai vu faire aussi difficile quand nous chassions des kudu, sur le Kafue.

Peter hocha la tête.

– Allons-nous nous enterrer dans une ville allemande ? demanda-t-il d'une voix inquiète. Je n'aimerai guère cela, Cornélius.

– Nous nous orienterons peu à peu vers l'est, et vers Constantinople, dis-je.

Peter eut un ricanement silencieux.

– Allons, nous verrons du pays. Ça me va. Comptez sur moi, Cornélius, mon ami. J'ai toujours désiré voir l'Europe.

Il se leva et s'étira.

– Commençons tout de suite. Sacrebleu ! je me demande ce qu'est devenu ce vieux Solly Maritz, avec sa trompette de poivrot. Ah ! ça bardait ferme pendant que j'étais assis jusqu'au cou dans la rivière de l'Orange, espérant que les gars de Brits prendraient ma tête pour une pierre !

Une fois lancé, Peter était un aussi fieffé comédien que Blenkiron. Pendant le trajet de retour jusqu'à Lisbonne, il discourut si éloquemment sur Maritz et ses aventures dans

l’Afrique occidentale allemande que je crus presque qu’elles étaient vraies. Il imagina une excellente histoire de nos faits et gestes, et insista si bien que je la sus vite par cœur. Telle était la manière de Peter. Il déclarait que si on devait jouer un rôle, il fallait y songer, s’en convaincre comme d’une vérité jusqu’à ce qu’on soit arrivé à agir tout naturellement. Et de fait, si les deux hommes qui avaient quitté l’hôtel le matin même étaient des imposteurs, ceux qui y rentrèrent le soir étaient de véritables desperados qui mouraient d’envie de se mesurer contre l’Angleterre !

Nous passâmes toute la soirée à empiler des preuves en notre faveur. Une république quelconque venait d’être déclarée au Portugal. En temps ordinaire, les cafés eussent été remplis de politiciens, mais la guerre avait mis fin à toutes les disputes locales, et on ne s’entretenait que de ce qui se passait en France et en Russie. Nous nous dirigeâmes vers un café très éclairé, dans une des principales artères de la ville. Il y avait là nombre d’hommes aux regards perçants qui allaient et venaient. Je devinai que c’étaient sans doute des policiers et des espions. Je savais que l’Angleterre est peut-être le seul pays qui ne se soucie pas de ce genre de sport et que nous pouvions nous laisser aller en toute sécurité.

Je connaissais le portugais assez bien, et Peter le parlait comme un cabaretier de Lourenço-Marques ; il ajoutait même des quantités de mots shangaan comme remplissage. Il prit d’abord du curaçao ; c’était sans doute un breuvage nouveau pour lui, car sa langue se délia vite. Plusieurs de nos voisins de table dressèrent l’oreille, et nous fûmes bientôt le centre d’un petit cercle.

Nous parlâmes de Maritz et de nos aventures, sujets qui ne furent pas appréciés par notre public. Un grand garçon, très bien, déclara que Maritz n’était qu’un sale porc qui serait bientôt pendu. Peter saisit cet impudent à la gorge et au poignet et exigea qu’il lui fît des excuses. Il les obtint.

Après cet incident, notre coin fut plutôt houleux. Nos voisins

immédiats demeurèrent polis et froids. Mais les autres firent des remarques. Peter déclara que si le Portugal – qu'il avouait aimer beaucoup – demeurait fidèle à l'Angleterre, il misait sur le mauvais cheval. À ces mots, un murmure de désapprobation s'éleva dans la salle. Un vieil homme très respectable, qui paraissait être capitaine de vaisseau, rougit de tout son honnête visage et se leva, regardant Peter droit dans les yeux. Je compris que nous venions de froisser un Anglais, et je le dis à Peter en hollandais. Ce dernier joua son rôle à la perfection. Il se tut tout à coup, jeta des regards furtifs autour de lui et se mit à me parler à voix basse. Il était l'image crachée d'un conspirateur de mélodrame.

Le vieil Anglais nous considérait toujours fixement.

– Je ne comprends pas très bien votre sacré patois, dit-il. Mais si, par hasard, vous dites quoi que ce soit contre l'Angleterre, je vous demanderai de bien vouloir le répéter. Et si vous le répétez, je vous casserai la gueule à l'un ou à l'autre !

C'était un homme à mon goût, mais je devais avant tout jouer mon rôle. Je dis à Peter qu'il ne fallait pas nous disputer dans un endroit public.

– Rappelez-vous la grande affaire ! lui dis-je mystérieusement.

Peter fit un signe affirmatif, et après nous avoir considérés quelques instants avec mépris, le vieux capitaine sortit en crachant par terre.

– Le temps approche où l'Anglais déchantera ! fis-je observer à la foule.

Après avoir payé un verre à deux ou trois hommes présents, nous gagnâmes la sortie à notre tour. À peine étions-nous dans la rue que je sentis une main me saisir le bras. Baissant les yeux, je vis un tout petit homme enfoui dans un grand manteau de fourrure.

– Ces messieurs veulent-ils prendre un verre de bière avec moi ? dit-il dans un hollandais hésitant.

– Qui diable êtes-vous ? demandai-je.

– *Gott strafe England* ! Que Dieu punisse l'Angleterre ! répondit-il.

Et, rejetant le revers de son manteau, il me montra un insigne quelconque passé à sa boutonnière.

– Amen ! dit Peter. Conduis-nous, l'ami. Nous voulons bien.

Le petit homme nous mena jusqu'à une rue transversale où, après avoir gravi deux étages, nous nous trouvâmes dans un appartement fort agréable rempli de belles laques rouges, ce qui me fit croire que nous étions chez un antiquaire. Car, depuis que la république a dissout les couvents et vendu les biens des grands nobles, on trouve des occasions merveilleuses au Portugal en tant que laques et curiosités.

Notre hôte remplit deux grands bocks d'une très bonne bière munichoise.

– *Prosit* ! dit-il en levant son verre. Vous venez de l'Afrique du Sud. Que faites-vous en Europe ?

Nous prîmes tous deux un air maussade et renfrogné.

– Ça nous regarde, dis-je. Vous ne pensez pas acheter notre confiance avec un verre de bière, je présume ?

– Vraiment ? Alors, je vous parlerai différemment. D'après votre conversation dans le café, j'ai bien vu que vous ne portiez pas les Anglais dans votre cœur.

À cela, Peter répondit qu'il aimerait « piétiner leurs grand-mères », phrase cafre qui sonnait d'une façon sinistre en hollandais.

L'homme se mit à rire.

– Voilà tout ce que je voulais savoir. Vous êtes pour les Allemands ?

– Ça, ça reste à voir, dis-je. S'ils me traitent bien, je me battrai pour eux, ou pour quiconque fait la guerre à l'Angleterre. L'Angleterre a volé mon pays, corrompu mes

compatriotes et m'a exilé ! Nous autres, Afrikanders, nous n'oublions pas. Peut-être sommes-nous lents, mais à la fin, nous gagnons toujours. Nous deux, nous valons un gros prix. L'Allemagne combat l'Angleterre dans l'Est africain ? Nous connaissons les indigènes comme aucun Anglais ne pourra jamais les connaître. Ils sont trop bons enfants, trop mous… et les Cafres s'en moquent. Mais nous, nous savons manier les Noirs et les faire combattre comme des démons, tant ils nous craignent. Et quel sera le prix de nos services, mon petit homme ?… Je vais vous le dire. Il n'y aura pas de prix, nous n'en demandons pas ! Nous nous battons par haine de l'Angleterre.

Peter émit un grognement d'approbation.

– Voilà qui est bien parlé, dit notre hôte dont les yeux brillèrent. Ah ! il y a du travail en Allemagne pour des hommes de votre trempe. Où allez-vous maintenant ?

– En Hollande, dis-je. Nous irons ensuite peut-être en Allemagne. Nous sommes las de voyager et nous voulons nous reposer. La guerre sera longue et notre chance se présentera un de ces jours.

– Mais vous manquerez peut-être votre coup, dit-il d'une voix significative. Si vous m'en croyez, vous vous embarquerez sur le navire qui lève l'ancre demain pour Rotterdam.

C'était ce que je voulais, car si nous nous attardions à Lisbonne, il était fort possible qu'un véritable soldat de Maritz arrivât gâter notre jeu.

– Je vous conseille de voyager sur le *Machado*, répéta-t-il. Il y a du travail… beaucoup de travail pour vous, en Allemagne. Mais si vous tardez trop, la chance peut passer. Je vais m'occuper de votre voyage. C'est mon rôle d'aider les alliés du Vaterland.

Il prit note de nos noms et écrivit un résumé de nos aventures que Peter consentit à lui raconter avec l'aide de deux bocks de bière. C'était un Bavarois, et nous bûmes à la santé du

prince Rupprecht, le même que j'avais essayé de descendre à Loos ! C'était d'une ironie que Peter ne put malheureusement pas apprécier. Autrement, il en eût été ravi.

Le petit homme nous reconduisit à notre hôtel et vint nous trouver le lendemain à déjeuner, nous apportant nos billets. Mais, suivant mon avis, il ne nous accompagna pas jusqu'au navire. Je lui dis qu'étant des sujets britanniques rebelles, nous ne voulions courir aucun risque à bord, dans le cas où nous serions surpris par un croiseur anglais. Mais Peter le soulagea de 20 livres sterling, pour ses frais de voyage, car c'était chez lui un principe de ne jamais oublier de refaire ses ennemis.

Comme nous descendions le Tage, nous passâmes le *Henri le Navigateur*.

– J'ai rencontré Sloggett dans la rue, ce matin, me dit Peter. Il m'a confié qu'un petit bonhomme allemand avait abordé, dès l'aube, pour examiner la liste des passagers. Vous avez eu un rude flair, Cornélius, mon ami. Je suis content que nous allions voir les Allemands. C'est un peuple prudent qu'il est agréable de rencontrer.

4

Les aventures des deux Bœrs

Les Allemands sont un peuple prudent, comme disait Peter. Nous rencontrâmes un homme sur le quai de Rotterdam. Je craignais qu'on ait appris quelque chose contre nous à Lisbonne, et que notre petit ami ait averti ses copains par télégramme. Mais tout allait bien, évidemment.

Pendant le voyage, nous avions tracé nos plans avec soin. Nous nous étions efforcés à ne parler que le hollandais et à jouer nos rôles de partisans de Maritz, même entre nous, afin d'entrer dans la peau de nos personnages. Et ma foi ! lorsque nous débarquâmes en Hollande, je n'étais plus très certain de ce qu'avait été mon passé. Il était même à craindre que l'autre côté de mon esprit, qui aurait dû être tout occupé par le grand problème, ne s'atrophiât, et que je ne me trouvasse sous peu au niveau intellectuel du desperado ordinaire de l'arrière-veldt. Nous avions décidé qu'il valait mieux nous diriger directement vers l'Allemagne, et lorsque l'agent boche que nous rencontrâmes sur le quai nous apprît qu'un train partait à midi, nous décidâmes de le prendre.

J'eus encore un accès de cafard au moment de franchir la frontière. Je reconnus à la gare un messager du Roi que j'avais vu en France, et un correspondant de guerre qui s'était amusé à se balader dans notre secteur près de Loos, puis j'entendis une femme parler anglais. Ce fut comme le chant d'une alouette au milieu des sonorités rauques des voix hollandaises. Dans le kiosque, on vendait des journaux anglais. J'éprouvais une réelle

angoisse et je me demandais si jamais je reverrais tout cela.

Mais cette humeur disparut dès que le train s'ébranla. Il faisait une journée très claire, très venteuse, et pendant que nous traversions lentement les longs pâturages hollandais, je m'efforçais de répondre aux questions de Peter. C'était la première fois qu'il visitait l'Europe, il était émerveillé de la culture du sol. Nous étions tout absorbés par notre conversation lorsque le train parvint à la station frontière, traversa lourdement le pont du canal et s'arrêta en Allemagne.

Je m'attendais à voir une grande palissade toute hérissée de fils de fer et de tranchées. Mais je ne vis rien, du côté allemand, qu'une demi-douzaine de sentinelles en tenue de campagne, telles que je les avais vues à Loos. Un sous-officier, orné du bouton noir et or du Landsturm, fit descendre les voyageurs du train. Nous fûmes tous escortés jusqu'à une grande salle d'attente, où un poêle ronflait. On nous mena ensuite, deux par deux, dans une petite pièce où on nous interrogea, sans oublier de nous fouiller. J'avais prévenu Peter de cette formalité, mais je dus le tancer assez vertement pour le forcer à se tenir tranquille, car on nous obligea à nous mettre nus comme des vers. Les hommes chargés de cette besogne se montrèrent relativement polis, mais excessivement minutieux. Ils firent une liste de tous les objets que nous avions dans nos poches et dans nos valises ; ils notèrent tous les détails inscrits sur les passeports que nous avait remis l'agent de Rotterdam.

Nous étions en train de nous rhabiller lorsqu'un lieutenant entra tout à coup, tenant un papier à la main. C'était un jeune homme d'environ 20 ans, portant des lunettes.

– Herr Brandt ! appela-t-il.

Je fis un signe de tête.

– Et voici Herr Pienaar ? demanda-t-il en hollandais.

Il nous fit le salut militaire.

– Je vous dois mille excuses, messieurs. La lenteur de l'auto du Herr commandant est cause de mon retard. Si j'étais arrivé à

temps, vous n’auriez pas eu à vous conformer à cette cérémonie. On nous a avisé de votre arrivée et j’ai reçu l’ordre de vous accompagner pendant votre voyage. Le train pour Berlin ne part que dans une demi-heure. Faites-moi, je vous prie, l’honneur de prendre un bock avec moi.

Ce fut avec un petit sentiment de supériorité que nous nous séparâmes de la foule des voyageurs ordinaires et suivîmes le lieutenant jusqu’au buffet. Il se lança tout de suite dans une conversation, parlant le véritable hollandais, et Peter avait quelque peine à le suivre. Il nous apprit qu’il était inapte au service armé, à cause d’une faiblesse visuelle et d’une maladie de cœur, ce qui ne l’empêchait pas de prêcher sang et feu dans ce buffet étouffant. À l’entendre, l’Allemagne dévorerait la France et la Russie quand elle voudrait, mais elle visait d’abord à s’emparer de toute l’Asie centrale, afin de sortir conquérante de la lutte, ayant pratiquement le contrôle de la moitié du monde.

– Vos amis les Anglais écoperont les derniers, dit-il avec un ricanement. Lorsque nous les aurons affamés, lorsque nos sous-marins auront anéanti leur commerce, nous leur montrerons un peu la force de notre flotte. Depuis un an, ils ont perdu du temps à parler et à faire de la politique, mais nous, nous avons construit un grand nombre de navires énormes. Mon cousin qui est à Kiel…

Nous n’en entendîmes pas davantage. À ce moment, un petit homme très hâlé entra dans le buffet : notre lieutenant se leva d’un bond, et le salua tout enjoignant brusquement les talons.

– Voilà les deux Sud-Africains en question, Herr capitaine, dit-il.

Le nouveau venu nous considéra avec des yeux vifs et intelligents, et commença à interroger Peter en *taal*. Nous avions eu raison de combiner notre histoire avec soin, car cet homme avait passé des années en Afrique occidentale allemande et connaissait toutes les frontières. Il s’appelait Zorn, et Peter et moi eûmes l’impression d’avoir déjà entendu parler

de lui.

Je suis heureux de dire que nous nous en tirâmes tous deux avec honneur. Peter raconta son histoire à la perfection, sans exagération, se tournant de temps à autre vers moi pour me demander un nom ou pour vérifier un détail quelconque. Le capitaine Zorn parut satisfait.

– Vous m'avez l'air bien trempés, me dit-il. Mais rappelez-vous que dans ce pays, nous ne comprenons rien à la ruse. Si vous êtes honnêtes, on vous récompensera, mais si vous osez jouer un double jeu, nous vous abattrons comme des chiens. Votre race a produit trop de traîtres pour mon goût.

– Je ne souhaite aucune récompense, dis-je rudement. Nous ne sommes ni Allemands, ni esclaves de l'Allemagne. Mais nous combattrons pour elle tant qu'elle luttera contre l'Angleterre.

– Voilà des paroles hardies, dit-il, mais il faut d'abord vous soumettre à la discipline. La discipline a toujours été un point faible chez vous autres, Bœrs. Vous en avez souffert du reste. En Allemagne, la discipline prime tout. Voilà pourquoi nous allons conquérir le monde. Allez, filez. Votre train part dans trois minutes. Nous verrons ce que von Stumm fera de vous.

Le trajet jusqu'à Berlin me frappa surtout par sa banalité. Le lieutenant aux lunettes s'endormit et nous eûmes le wagon à nous pendant la plus grande partie du trajet. De temps à autre, des permissionnaires s'y faufilaient. C'était en général des hommes à l'air très las, aux yeux fatigués, pauvres diables revenant de l'Yser ou du saillant d'Ypres. J'aurais bien voulu leur parler, mais officiellement, je ne connaissais pas l'allemand, et les conversations que je surpris ne m'apprirent pas grand-chose. Ils s'entretenaient surtout de détails concernant leurs régiments. L'un d'eux, qui paraissait avoir un meilleur moral, observa que c'était leur dernier Noël de misères, et que l'année prochaine, il passerait les fêtes chez lui, les poches bien garnies. Les camarades acquiescèrent, mais sans grande conviction.

La journée d'hiver était courte et la plus grande partie de

notre voyage se passa dans l'obscurité. Je voyais de ma portière les lumières clignotantes de petits villages et, de temps à autre, le flamboiement d'aciéries et de forges. Nous nous arrêtâmes pour dîner dans une gare, dont le quai était bondé de détachements qui se portaient vers le front. Nous ne remarquâmes pas la rareté des vivres dont on parlait si volontiers dans les journaux anglais. Nous fîmes un excellent repas au buffet de la gare, lequel nous coûta 3 schillings par tête, y compris une bouteille de vin blanc. Il est vrai que le pain n'était pas fameux. Mais je m'en passe facilement, lorsqu'on me sert un filet de bœuf succulent avec des légumes tels qu'on nous en donne au *Savoy Hôtel* de Londres.

Je craignais de dormir. Ne me trahirai-je pas dans le sommeil ? Mais cette crainte fut toute gratuite, car notre escorte ronfla comme un porc la bouche grande ouverte pendant tout le trajet. Et comme nous roulions à toute allure à travers la nuit, je me pinçais furtivement afin de m'assurer que j'étais bien en pays ennemi pour une mission insensée.

La pluie se mit à tomber et nous traversâmes des villes ruisselantes, où les lumières se reflétaient sur les pavés mouillés. À mesure que nous avancions vers l'est, l'éclairage devenait plus abondant. Après l'obscurité de Londres, ce m'était une impression bizarre de glisser à travers des gares rutilantes de lumière et de voir de longues rangées de réverbères se prolongeant jusqu'à l'horizon. Peter s'endormit de bonne heure, mais je demeurai éveillé jusqu'à minuit, essayant de concentrer mes pensées vagabondes. Puis je sommeillai, à mon tour. Je me réveillai vers 5 heures du matin ; nous entrions dans une gare aussi animée qu'en plein midi. En somme, le voyage le plus facile et le plus banal que j'eusse fait de ma vie !

Le lieutenant s'étira et répara le désordre de sa tenue. Nous portâmes nos légers bagages jusqu'à un *droschke,* car il n'y avait pas de porteurs. Notre escorte jeta au cocher l'adresse d'un hôtel quelconque et nous roulâmes à travers des rues vides, mais excessivement éclairées.

– C’est une *dorp*, – une ville puissante, remarqua Peter. En vérité, l’Allemagne est une grande nation !

Le lieutenant fit un signe de tête convaincu.

– C’est le plus grand peuple de la terre, dit-il, et ses ennemis devront bientôt le reconnaître.

J’aurais donné beaucoup pour pouvoir prendre un bain, mais je pensai que cela s’accorderait peu avec mon rôle. Et puis Peter n’était pas très partisan de fréquentes ablutions. Mais nous fîmes un excellent déjeuner d’œufs et de café au lait, après lequel le lieutenant téléphona. Il fut d’abord dictatorial. Puis on le mit sans doute en rapport avec les autorités voulues, car il se montra plus poli, et à la fin de sa communication, son ton était d’une obséquiosité servile.

Il nous annonça que dans l’après-midi, il nous conduirait voir un personnage dont il ne pouvait traduire le titre en hollandais. En parlant de lui, la voix du lieutenant était empreinte d’une nuance de vénération. J’en conclus qu’il s’agissait d’un gros bonnet.

Lorsque Peter et moi eûmes fait notre toilette, le lieutenant nous mena promener. Nous avions l’air le plus bizarre du monde, mais nous étions aussi sud-africains que si nous sortions du veldt. Nous portions tous deux des complets en tweed, des chemises de flanelle et des chapeaux mous à larges rebords, tels qu’on n’en voit pas en Europe. J’avais de lourds souliers ferrés et Peter portait une paire de ces abominables brodequins couleur moutarde que les Portugais affectionnent, et qui le faisaient marcher clopin-clopant comme une Chinoise. Il arborait de plus une cravate de satin écarlate qui devait se voir de 1 kilomètre à la ronde. Ma barbe avait poussé et je la taillai comme celle du général Smuts. La barbe de Peter était longue et molle ; pareille à celle d’un *taakhaar*, il la peignait la semaine des quatre jeudis. Je dois le reconnaître, nous formions une paire de lurons.

Le temps s’était remis au beau ; nous nous promenâmes pendant deux heures. Les rues étaient pleines de monde, et les

devantures des boutiques étaient très attrayantes, avec leurs étalages de Noël. J'achetai un couteau de poche dans un grand magasin qui était littéralement bondé d'acheteurs. On voyait peu de jeunes gens, et la plupart des femmes étaient en deuil. Les uniformes abondaient, mais ceux qui les portaient ressemblaient plutôt à des récupérés ou à des ronds de cuir qu'à des guerriers. En apercevant le grand édifice qui abritait le GQG nous nous découvrîmes respectueusement. Puis nous considérâmes le *Marinamt*, et je me demandai quels complots couvaient derrière les favoris du vieux Tirpitz. Berlin m'apparut morne et me produisit une impression de propreté fort laide. Et pourtant, j'éprouvai une sensation de dépression beaucoup plus grande qu'à Londres. Je ne sais comment l'exprimer ; on eût dit qu'il n'y avait pas d'âme dans toute la capitale, qui rappelait plutôt une grande fabrique qu'une ville. Et vous n'arriverez jamais à faire qu'une fabrique ressemble à une maison, même si vous en décorez le fronton et si vous l'entourez de rosiers. Berlin me déprima tout en me réconfortant. Le peuple allemand me parut amoindri.

À 3 heures, le lieutenant nous mena à un grand bâtiment blanc, dont l'entrée était gardée par des sentinelles. Un jeune officier d'état-major vint à notre rencontre et nous pria d'attendre cinq minutes dans une antichambre. On nous fit ensuite entrer dans une grande salle où flambait un feu de bois, et dont le parquet était si bien ciré que Peter faillit s'asseoir par terre. Un petit homme portant des lunettes, les cheveux rejetés en arrière, était assis devant une table. C'était évidemment un haut personnage, car le lieutenant lui fit le salut militaire et annonça nos noms. Puis il disparut, et l'homme aux lunettes nous fit signe de nous asseoir vis-à-vis de lui.

– Vous êtes bien Herr Brandt et Herr Pienaar ? nous demanda-t-il en nous considérant par-dessus ses lunettes.

Cependant, toute mon attention était attirée par l'autre occupant de la pièce. Il se tenait accoudé à la cheminée, le dos au feu. C'était un véritable colosse de près de 2 mètres, avec des épaules larges comme le poitrail d'un bœuf. Il était en uniforme

et le ruban de la Croix de Fer décorait sa boutonnière. Sa tunique était tendue et plissée comme si elle contenait avec peine sa vaste poitrine, et ses mains gigantesques étaient croisées devant lui. Ses bras étaient aussi longs que ceux d'un gorille. Il avait un grand visage paresseux et souriant, un menton carré à fossette, très proéminent ; un front fuyant et un cou qui débordait de son col. Sa tête était piriforme.

Il me regarda fixement avec de petits yeux brillants ; je le regardai également. Je sentais que j'étais tombé sur un spécimen que je cherchais depuis longtemps sans jamais le rencontrer. C'était le Boche des caricatures… le vrai Boche, celui que nous voulions abattre. Il était hideux comme un hippopotame, mais très capable.

L'homme assis à la table se mit à parler. Je le pris pour un haut fonctionnaire ; c'était peut-être un sous-secrétaire d'État. Il parlait le hollandais avec lenteur, mais très correctement… trop correctement pour Peter. Il tenait une feuille de papier sur laquelle étaient inscrites quelques questions qu'il nous posait. C'était en somme une répétition de l'interrogatoire de Zorn. Je lui répondis sans hésitation, car je savais tous nos mensonges par cœur.

Alors, l'homme debout près de la cheminée prit part à la conversation.

– Je vais leur parler, Votre Excellence, dit-il en allemand. Vous êtes trop académique pour ces porcs d'outre-mer !

Et il se mit à nous parler en *taal*, avec l'accent épais et guttural de l'Afrique occidentale allemande.

– Vous avez entendu parler de moi, dit-il. Je suis le colonel von Stumm qui vainquit les Hereros.

Peter releva vivement la tête.

– Ja, Baas, vous avez tranché la tête du chef Bavaian, et l'avez exposée, conservée dans de l'alcool, dans tout le pays.

Von Stumm se mit à rire, et se tournant vers son ami, il lui

dit :

– Vous voyez, on ne m'a pas oublié !

Puis il ajouta, nous regardant :

– L'Allemagne traitera ses ennemis comme je traite les miens. Et l'on vous traitera ainsi si vous nous manquez en quoi que ce soit.

Il éclata d'un rire bruyant. Il y avait quelque chose d'horrible dans sa joie turbulente. Peter le regardait, les yeux mi-clos, comme je l'ai souvent vu surveillant un éléphant sur le point de charger.

Von Stumm se jeta dans un fauteuil, appuya les coudes sur la table et projeta son visage en avant.

– Il y a un beau grabuge dans votre pays ! Si je tenais Maritz, je le ferais fouetter attaché à un wagon. Tas d'imbéciles et de chiens ! Ils tenaient la victoire et l'ont lâchée ! Nous aurions pu allumer une conflagration qui eût chassé les Anglais jusqu'à la mer… et ils l'ont laissée s'éteindre par manque de combustible ! Mais ils essayent ensuite de la rallumer quand les cendres ne sont pas refroidies.

Il roula une boulette de papier entre ses doigts et d'une chiquenaude l'envoya en l'air.

– Voilà ce que je pense de votre idiot de général et de vous tous, dit-il. Vous êtes lents comme une grosse *vrow* et gourmands comme une *assvogel*{7}.

Nous prîmes un air boudeur et renfrogné.

– Vous êtes une paire de chiens muets ! cria-t-il. Bah ! Mille de nos Brandebourgeois eussent gagné la guerre en quinze jours. Seitz ne disposait que de fermiers, d'employés et de demi-sang, et pourtant, il fallut Botha, Smuts et une douzaine de généraux pour le réduire ? Mais Maritz !

Son mépris nous cingla comme une bouffée de vent.

– Maritz lutta tant qu'il put ! déclara Peter d'un ton

maussade. En tout cas, il n'a pas eu la frousse comme vos hommes, en voyant le kaki !

– Peut-être pas, répondit le géant d'une voix doucereuse, mais sans doute avait-il de bonnes raisons pour cela ! Vous autres, Bœrs, vous retombez toujours sur vos pattes. Il vous est toujours facile de trahir ! N'oubliez pas que Maritz s'appelle aujourd'hui Robinson et qu'il reçoit une pension de son ami Botha.

– Ça, c'est un sacré mensonge ! affirma Peter catégoriquement.

– Je voulais tout simplement me renseigner, répliqua von Stumm, avec une soudaine politesse. Mais tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Maritz n'a guère plus d'importance que vos Cronje et vos Krüger. Vous cherchez la sécurité et peut-être un nouveau maître. Mais qu'avez-vous à nous proposer ?… Que pouvez-vous nous apporter ?… Vous autres, Bœrs, vous êtes affalés dans la poussière… le joug au cou. Les avocats de Pretoria vous ont tourné la tête ! Tenez, voyez-vous cette carte ? dit-il en désignant le mur. L'Afrique du Sud y est teinte en vert. Les conquêtes anglaises y font une tache rouge ; les conquêtes allemandes, une tache jaune. Un jour viendra où la tache entière sera jaune. Ce qui reste pourtant demeurera vert encore quelque temps… Couleur des neutres, des propres à rien, des jeunes gens et des petites demoiselles.

Je me demandais où il voulait en venir.

Il fixa les yeux sur Peter.

– Pourquoi venez-vous ici ? La partie est manquée chez vous. Que pouvez-vous nous offrir, à nous autres, Allemands ? Vous ne pourriez rien faire, en admettant que nous vous donnions 10 millions de marks et que nous vous renvoyions chez vous. Tout au plus réussiriez-vous à soulever quelques villages et à tuer un policeman. Botha est malin. Il a su vaincre vos rebelles. Le niez-vous ?

Peter ne le pouvait. Il avait certains scrupules et c'étaient là

ses opinions.

– Non, dit-il, ça, c'est vrai, Baas.

– Alors, nom de Dieu, que pourriez-vous faire ? hurla von Stumm.

Peter se mit à marmotter quelques bêtises à propos de l'Angola, où l'on pourrait fomenter une révolution parmi les indigènes. Stumm leva les bras au ciel et se mit à jurer ; le sous-secrétaire d'État éclata de rire.

Il était grand temps que j'intervienne. Je commençais à comprendre le genre d'homme qu'était von Stumm. Pendant qu'il parlait, j'avais songé à ma mission, qui s'était un peu effacée derrière mon passé bœr. Je me dis que Stumm me serait peut-être utile.

– Laissez-moi parler, dis-je. Mon ami est un grand chasseur, mais il se bat mieux qu'il ne parle. Ce n'est pas un politicien. Vous dites vrai. Pour l'instant, l'Afrique du Sud est une porte fermée dont la clef se trouve ailleurs… Ici en Europe, en Orient, et dans les autres parties de l'Afrique. Nous sommes venus vous aider à trouver cette clef.

Stumm m'écoutait.

– Continuez, mon petit Bœr, dit-il. Ce sera nouveau d'entendre un *taakhaar* discourir sur la politique mondiale.

– Vous combattez dans l'Est africain, repris-je avec assurance, et vous vous battrez peut-être bientôt en Égypte. Votre champ de bataille sera toute la côte occidentale du Zambèze du Nord. Les Anglais parcourent le monde entier à la tête de petites expéditions. Je ne sais pas exactement où, mais j'ai lu cela dans les journaux ; je connais mon Afrique. Vous voulez les battre ici en Europe et sur mer ; donc, vous vous efforcez sagement de les diviser et de les éparpiller à travers le globe, tandis que vous restez chez vous. C'est bien là votre plan ?

– Vous êtes un deuxième Falkenhayn, répliqua Stumm en

riant.

– Eh bien ! l'Angleterre ne lâchera pas l'Est africain. Elle craint pour l'Égypte et aussi pour les Indes. Si vous la pressez, elle enverra armées sur armées jusqu'à ce qu'elle soit si faible en Europe qu'un enfant pourra l'écraser. C'est sa manière. Elle se soucie plus de son empire que de ce qui peut advenir de ses alliés. Je vous dis donc d'exercer toujours une plus forte pression là-bas ; détruisez la voie ferrée des lacs, brûlez la capitale et internez tous les Anglais dans l'île de Mombaza. En ce moment, cela vaut plus pour vous que mille Damaralands.

Stumm était vraiment intéressé et le sous-secrétaire d'État dressait l'oreille.

– Nous pouvons garder notre territoire, dit le premier. Mais comment diable voulez-vous que nous exercions une plus forte pression ? Ces maudits Anglais tiennent les mers. Nous ne pouvons y envoyer ni hommes, ni munitions. Au sud, il y a les Portugais, et à l'ouest, les Belges. On ne peut bouger une masse sans levier.

– Mais le levier est tout prêt, il vous attend, dis-je.

– Alors, montrez-le-moi, pour l'amour de Dieu !

Je jetai un coup d'œil vers la porte pour m'assurer qu'elle était bien fermée, comme si ce que j'allais dire était confidentiel.

– Vous avez besoin d'hommes, et les hommes sont là qui attendent. Ce sont des Noirs, mais de vrais guerriers. Tout autour de vos frontières, vous trouverez les restes des grandes tribus guerrières : les Angoni, les Masai, les Manyumwezi, et surtout les Somalis du Nord et les habitants du Nil supérieur. C'est là que les Anglais recrutent leurs régiments nègres, et vous aussi. Mais il ne suffit pas d'obtenir des recrues. Il vous faut déclencher des nations entières, comme lorsque les Zoulous, sous la conduite de Tchaka, ont débordé sur toute l'Afrique du Sud.

– C'est impossible, déclara le sous-secrétaire d'État.

– C’est très possible, au contraire, affirmai-je résolument. Mon ami et moi sommes tout prêts à le faire.

Il m’était très difficile de continuer cette conversation, surtout à cause des fréquents apartés de Stumm en allemand au sous-secrétaire d’État. Il me fallait surtout établir d’une façon indiscutable que j’ignorais l’allemand, et lorsque l’on connaît bien une langue et qu’on est interrompu à tout moment, il n’est pas facile de ne pas montrer qu’on la comprend, soit par une réponse directe, soit en faisant quelque allusion à l’interruption, dans la phrase suivante.

Je devais être continuellement sur mes gardes et cependant déployer une persuasion infinie, afin de les convaincre que je pourrais leur être utile ; car il me fallait à tout prix gagner leur confiance.

– J’ai parcouru l’Afrique entière depuis des années, voyageant à travers l’Ouganda, le Congo et le Nil supérieur. Aucun Anglais ne connaît les Cafres mieux que moi. Nous autres, Afrikanders, nous lisons jusque dans le cœur des Noirs qui nous obéissent tout en nous haïssant. Vous autres, Allemands, vous êtes comme les Anglais : de trop gros bonnets pour comprendre les hommes ordinaires. Vous vous écriez : « Civilisons ! » Les Anglais proclament : « Instruisons ! » Et alors le Noir obéit et met de côté ses dieux… mais il ne cesse de les adorer dans son âme. Il nous faut donc mettre ses dieux de notre côté, et alors, il remuera ciel et terre. Il nous faut faire ce que Jean Laputa fit avec le collier de la reine de Saba.

– Tout ça, ce sont des sornettes, déclara Stumm.

Mais il ne riait plus.

– C’est du bon sens, répliquai-je. Mais il faut commencer par le bon bout. Il faut d’abord découvrir la race qui craint ses prêtres : elle vous attend. Les musulmans de Somalie britannique, de la frontière d’Abyssinie et du Nil Bleu et Blanc prendraient feu comme des herbes desséchées si vous vous serviez de leur religion pour allumer l’incendie. Regardez ce que l’Angleterre a souffert de la part d’un mullah fou, qui ne

régnait que sur une douzaine de villages. Allumez les flammes et elles consumeront tous les païens du sud et de l'ouest. Voilà l'Afrique : des milliers de guerriers de l'armée du Mahdi n'avaient jamais entendu parler du Prophète avant de voir les drapeaux noirs des émirs les conduire à la bataille !

Stumm souriait. Il se tourna vers le sous-secrétaire d'État et, une main placée devant sa bouche, il dit :

– Voilà l'homme pour Hilda.

L'autre répondit par une moue un peu effarouchée.

Stumm sonna ; le lieutenant entra et fit le salut militaire. Stumm désigna Peter.

– Emmenez cet individu. Nous avons terminé avec lui, l'autre suivra bientôt.

Peter sortit, l'air ahuri, et Stumm se tourna vers moi.

– Vous êtes un rêveur, Brandt, dit-il. Mais je ne refuserai pourtant pas votre concours. Les rêves se réalisent parfois, lorsqu'une armée suit le visionnaire. Mais qui allumera la flamme ?

– Vous, dis-je.

– Que diable voulez-vous dire ? demanda-t-il.

– Ça, c'est votre rôle. Vous êtes le peuple le plus ingénieux de la terre. Déjà, les pays musulmans sont plus qu'à moitié en votre pouvoir. À vous de nous montrer comment on déchaîne une guerre sainte, car il est clair que vous en détenez le secret. Nous croyons en Dieu, nous exécuterons vos ordres.

– Nous n'avons pas de secret, répliqua-t-il vivement en jetant un coup d'œil vers le sous-secrétaire d'État qui regardait par la fenêtre.

Je pris une expression consternée, comme si j'éprouvais une profonde déception.

– Je ne vous crois pas, déclarai-je. Vous vous moquez de moi. Je n'ai pas fait un voyage de 6 000 kilomètres pour qu'on

se paie ma tête !

– De la discipline, nom de Dieu ! cria Stumm. Je ne suis pas un de vos « commandos » déguenillés.

En deux enjambées, il me rejoignit ; se dressant au-dessus de moi, il me souleva de mon siège. Les pouces passés sous mes aisselles, il me serrait les épaules. Il me semblait subir l'étreinte d'un orang-outang. Puis il me secoua très lentement et ma tête se mit à tourner ; j'avais l'impression que toutes mes dents se détachaient de mes gencives. Puis il me lâcha tout à coup, et je retombai mollement sur mon siège.

– Maintenant, allez ! *Futsack* ! Rappelez-vous que je suis votre maître, moi, Ulric von Stumm, qui vous possède comme un Cafre possède son chien bâtard. L'Allemagne trouvera peut-être à vous employer lorsque vous me craindrez comme vous n'avez jamais craint votre Dieu.

Et comme je m'éloignais en titubant, le géant souriait de son horrible sourire et le petit sous-secrétaire d'État souriait aussi tout en clignant les yeux. J'étais vraiment dans un pays étrange, si étrange que je n'avais pas eu le temps de me rendre compte que, pour la première fois de ma vie, on m'avait insulté sans que je rendisse coup pour coup. J'étouffais presque de rage en y songeant. Mais je remerciai Dieu d'avoir su refréner ma colère en me souvenant de ma mission. Le hasard m'avait fait faire d'utiles connaissances.

5

Autres aventures des mêmes

Le lendemain, l'air était vif et piquant, et je me réveillai tout à la joie de vivre. J'oubliais ma situation précaire et le long trajet qu'il me restait à parcourir. Je descendis déjeuner, frais et dispos, et retrouvai Peter dont l'humeur généralement sereine paraissait très froissée. Il s'était souvenu de Stumm au milieu de la nuit, et ce souvenir lui avait été désagréable ; il me confia ceci au moment où nous nous bousculâmes à l'entrée de la salle à manger, car nous n'eûmes pas la chance de nous parler en particulier, le lieutenant ne nous quittant pas d'une semelle. On nous avait même enfermés à clef dans nos chambres pendant la nuit. Peter avait découvert ce détail en essayant d'aller à la recherche d'allumettes, car il avait la mauvaise habitude de fumer au lit.

Notre guide se mit à téléphoner. Il nous annonça bientôt qu'il allait nous faire visiter un camp de prisonniers. Il était déjà convenu que dans l'après-midi, j'accompagnerais Stumm.

– Vous allez voir, nous dit le lieutenant, comment un grand peuple sait se montrer miséricordieux. Vous verrez aussi en notre pouvoir quelques-uns de ces Anglais abhorrés. Cela vous réjouira. Ils annoncent le sort de leur nation.

Nous roulâmes en taxi par les faubourgs, nous dirigeant vers de petites collines boisées, à travers une longue étendue de cultures maraîchères. Une heure plus tard, nous franchissions la grille d'un édifice qui ressemblait à une grande maison de correction ou à un hôpital. Des sentinelles veillaient, et nous

passâmes sous un arc formé de cercles massifs et concentriques de fils de fer barbelés que l'on abaissait la nuit comme un pont-levis.

Le lieutenant exhiba son permis de circulation et l'auto s'arrêta dans une cour pavée de briques. Nous nous rendîmes ensuite au bureau du commandant en passant devant de nombreuses sentinelles.

Le commandant était absent, mais son remplaçant, un jeune homme très pâle et presque chauve, nous reçut aussitôt. Puis eurent lieu les présentations d'usage que notre guide s'empressa de traduire en hollandais, et notre hôte nous adressa de longues phrases très fleuries où il déclarait que l'Allemagne était la première nation du monde, tant au point de vue des sentiments d'humanité qu'au point de vue militaire. Puis on nous offrit des sandwichs et de la bière, et nous partîmes ensuite en bande pour notre tournée d'inspection. Notre procession se composait de deux médecins, l'air doux derrière leurs lunettes, et de deux gardiens, sous-offs de type rude et robuste que je me rappelais bien. Ils représentaient le ciment qui unit les différentes parties de l'armée allemande, dont les hommes et les officiers n'ont guère de valeur, même dans les corps d'élite comme les Brandebourgeois. Mais cette armée paraît disposer d'une réserve inépuisable de sous-officiers durs et compétents.

Nous visitâmes les buanderies, le terrain de récréation, les cuisines, l'infirmerie, occupée seulement par un type souffrant de la grippe. Ce n'avait pas l'air mal tenu. Cette prison était uniquement réservée aux officiers. Sans doute était-ce un endroit de parade que l'on montrait aux visiteurs américains, car si la moitié des histoires que l'on racontait étaient vraies, il existait des camps de prisonniers bien lugubres dans le sud et l'est de l'Allemagne.

Toute cette cérémonie ne me plaisait guère. Être prisonnier m'a toujours semblé un sort affreux. La vue d'un prisonnier boche m'a toujours produit un sentiment étrange, douloureux, alors que je contemplais des cadavres ennemis avec une

profonde satisfaction. Et puis ne courais-je pas la mauvaise chance d'être reconnu ? Je me dissimulais autant que possible lorsque nous croisions quelqu'un dans les corridors.

Les quelques prisonniers que nous rencontrâmes passèrent près de nous avec indifférence. Ils nous prenaient sans doute pour des Allemands se réjouissant de leur impuissance. Ils paraissaient en bonne santé, mais ils avaient les yeux bouffis d'hommes qui ne prennent pas assez d'exercice. Ils étaient maigres. Sans doute la nourriture laissait-elle à désirer, malgré les affirmations contraires du commandant. Dans une salle chauffée par un tout petit poêle, des prisonniers écrivaient des lettres ; dans une autre, un homme faisait une conférence à une douzaine d'auditeurs et traçait des chiffres sur un tableau noir. Quelques-uns des prisonniers portaient leur costume kaki, d'autres étaient vêtus de tous les vieux habits qu'ils avaient pu ramasser. La plupart se drapaient dans des manteaux, car le sang s'appauvrit, lorsqu'on n'a rien à faire qu'à espérer contre tout espoir, à songer à ses amis et au passé.

J'avançai, écoutant le bavardage du lieutenant ou les exclamations bruyantes du délégué du commandant, lorsque je faillis mettre une fin rapide à mon entreprise.

Nous traversions une salle de convalescents. C'était une pièce vaste et un peu mieux chauffée que le reste du bâtiment, mais sentant abominablement le renfermé. Il y avait environ une demi-douzaine de prisonniers, lisant ou jouant à des jeux divers. Ils nous considérèrent tous d'un air morne pendant quelques instants, tous, sauf un, qui faisait une réussite à une petite table à part, au moment où nous passions. J'étais très attristé de voir tous ces braves enfermés dans cette geôle, alors qu'ils auraient pu être au front en train de flanquer une pile aux Boches.

Le commandant marchait en tête avec Peter qui professait un intérêt profond pour tout ce qui concerne les prisons. Puis venaient notre lieutenant et un des médecins, suivis des deux gardiens. Je fermais la procession en compagnie du second

médecin. À ce moment précis, j'étais un peu distrait et je marchais bon dernier.

Le faiseur de réussites leva soudainement la tête et j'aperçus son visage. C'était Dolly Riddell, qui avait commandé notre brigade de mitrailleuses à Loos. J'avais entendu dire que les Boches l'avaient pincé lorsqu'ils firent sauter une mine aux Carrières.

Je dus agir très vite, car il me considérait bouche bée et je vis qu'il allait parler. Le médecin me précédait d'environ un mètre.

Je trébuchai et renversai par terre toutes les cartes de Dolly. Je me baissai vivement pour les ramasser et je lui saisis le genou. Il baissa la tête et je lui glissai quelques mots à l'oreille.

– Je suis bien Hannay, mais pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! Je suis ici en mission secrète.

Le médecin s'était retourné pour voir ce qui se passait. Je réussis à glisser encore quelques mots à Dolly.

– Bon courage, vieux ! Nous gagnons cartes sur table.

Puis je me mis à parler en hollandais avec véhémence, tout en finissant de ramasser les cartes. Dolly s'acquittait bien de son rôle, et souriait comme si mes gestes l'amusaient beaucoup. Les autres revenaient vers nous, et les yeux ternes du délégué-commandant jetaient des regards courroucés.

– Il est interdit de parler aux prisonniers, cria-t-il.

Je le regardai ahuri jusqu'à ce que notre lieutenant m'eût traduit ses paroles.

– En voilà un type, dit Dolly au médecin. Il interrompt ma partie de cartes et ensuite, il se met à me dire des sottises en hollandais !

Officiellement, j'étais censé connaître l'anglais, et ces remarques de Dolly me donnèrent la repartie. Je fis semblant d'être furieux contre ce sacré Anglais et je sortis de la salle, sur les talons du délégué-commandant, en grommelant entre les

dents. Après cet incident, je crus plus prudent de jouer un peu la comédie. Nous visitâmes en dernier lieu la partie de la prison réservée aux prisonniers soumis au régime cellulaire, pour les punir d'avoir enfreint certaines règles. Les pauvres diables paraissaient fort déprimés. Pourtant, je feignis d'éprouver un grand plaisir à ce spectacle, et je le dis au lieutenant, qui traduisit mes paroles aux autres. Jamais je ne me suis senti un tel goujat !

Au retour, le lieutenant nous entretint des prisons et des camps de détention, car il avait été à Ruhleben. Peter, qui s'était fait fourrer au bloc plus d'une fois dans sa vie, était très intéressé et l'interrogeait sans cesse. Le lieutenant nous dit entre autres choses que les Allemands glissaient souvent de faux prisonniers parmi les autres comme espions. S'il se complotait une évasion, ces faux prisonniers l'encourageaient. Ils n'intervenaient jamais jusqu'au jour où la tentative avait lieu, et alors, ils pinçaient les coupables. Car le Boche est toujours heureux d'avoir un bon motif d'envoyer un pauvre bougre au régime cellulaire.

Je me séparai de Peter cet après-midi-là. Il demeura avec le lieutenant, tandis qu'un sergent de la Landsturm m'emmenait à la gare avec ma valise. Peter était fort grognon et je n'aimais guère la tournure que prenaient nos affaires. Mais je me rassérénai un peu en apprenant que j'allais accompagner Stumm. Il croyait donc que je pouvais lui être utile, puisqu'il désirait me revoir. Et s'il avait l'intention de se servir de moi, il devrait forcément me montrer son jeu. J'aimais Stumm à peu près autant qu'un chien aime un scorpion, et pourtant, je recherchais sa compagnie.

Je ne l'aperçus pas sur le quai de la gare, où la présence de mon compagnon de la Landsturm m'évita tout ennui. Je l'attendis. Une grande cohue de soldats passait devant moi et s'engouffrait dans les wagons à l'avant du train. Un officier m'ordonna rudement de m'éloigner et de me tenir derrière une barrière de bois. Je lui obéis et je vis tout à coup Stumm qui me considérait.

– Vous connaissez donc l’allemand ? demanda-t-il vivement.

– Oh ! à peine quelques mots, répondis-je nonchalamment. J’ai été à Windhuk, où j’ai appris à commander mon dîner. Peter, mon ami, le parle un peu aussi.

– So ! répondit-il. Eh bien, montez vite. Pas dans ce wagon-là, imbécile ! Dans celui-ci.

J’obéis. Il me suivit et on referma la porte à clef derrière nous, précaution bien inutile, car la vue du profil de Stumm, s’encadrant dans la fenêtre, eût suffi pour faire hésiter le plus téméraire. Je me demandais si j’avais éveillé ses soupçons. Il me fallait faire très attention à ne trahir aucune connaissance de l’allemand, s’il lui prenait tout à coup la fantaisie de m’interroger dans cette langue. Cela ne me serait guère facile, car je connaissais l’allemand aussi bien que le hollandais.

Nous traversâmes la campagne, mais je ne vis rien du paysage, car les vitres étaient couvertes de givre. Stumm était tout occupé à parcourir certains papiers et il me laissa la paix. Voyant une affiche qui interdisait aux voyageurs de fumer, je tirai immédiatement ma pipe afin de montrer que je ne connaissais pas l’allemand. Stumm leva la tête, surprit mon geste et me pria sèchement de remettre ma pipe dans ma poche, comme s’il était une vieille dame que l’odeur du tabac incommodait.

Au bout d’une demi-heure, je m’ennuyais royalement, car je n’avais rien à lire et ma pipe était *verboten*{8}. De temps à autre, quelqu’un passait dans le couloir, mais personne n’entrait dans notre compartiment. Sans doute, l’uniforme de Stumm imposait le respect. Je me proposai d’aller dégourdir mes jambes lorsqu’on repoussa la porte, et un homme de forte taille obstrua la lumière.

L’étranger portait une houppelande. Il était coiffé d’un feutre vert. Il salua Stumm, qui releva la tête d’un air furieux, et il nous adressa à tous deux des sourires aimables.

– Pardon, messieurs, dit-il. Avez-vous une petite place à me

céder ? Vos braves soldats m'ont tellement enfumé qu'ils m'ont chassé de mon compartiment. J'ai l'estomac délicat et…

Mais Stumm s'était levé, furibond, et je crus qu'il allait expulser l'intrus. Puis il parut se ressaisir au moment où un sourire amical détendait les traits de l'inconnu.

– Mais c'est le colonel Stumm ! s'écria-t-il. Que je suis heureux de vous revoir ! J'ai eu l'honneur de faire votre connaissance à notre ambassade. Je crois que M. Gérard n'a guère apprécié notre conversation d'hier soir.

Et le nouveau venu se laissa choir sur la banquette qui me faisait face.

Je m'attendais bien à rencontrer Blenkiron en Allemagne, mais je ne croyais pas le voir de sitôt. Il me regardait fixement de ses grands yeux vagues, débitant des platitudes à Stumm qui éclatait presque, tant il faisait d'efforts pour se montrer courtois. Quant à moi, je pris un air revêche et méfiant.

– Les choses traînent un peu à Salonique, dit M. Blenkiron pour engager la conversation.

Stumm indiqua une affiche qui prévenait les officiers d'éviter de discuter les opérations militaires en wagon avec le premier venu.

– Tous mes regrets, dit Blenkiron. Je ne sais pas lire votre langue monumentale. Mais je devine que cet avis aux intrus ne s'applique ni à vous ni à moi, car je présume que monsieur est votre ami.

Je pris un air menaçant en fixant sur l'Américain un regard chargé de méfiance.

– C'est un Hollandais, expliqua Stumm. C'est un Bœr ; il est malheureux, car il n'aime pas entendre parler anglais.

– Nous sommes d'accord sur ce point, déclara Blenkiron cordialement. Qui a dit que je parlais anglais ? Je parle l'américain le plus pur. Allons, courage ! mon ami. Je hais John Bull plus qu'un serpent venimeux. Le colonel peut vous le dire.

Je n'en doutais pas ! À ce moment, notre train ralentit en entrant dans une gare. Stumm se leva et se dirigea vers la porte.

– Au revoir, Herr Blenkiron, cria-t-il par-dessus son épaule. Ne parlez pas anglais en voyage si vous voulez éviter des désagréments.

Je le suivis précipitamment, mais Blenkiron me rappela.

– Eh, l'ami ! cria-t-il, vous oubliez votre valise.

Et il me tendit mon sac. Mais il ne parut pas me reconnaître, et je le vis qui s'installait dans un coin, la tête penchée sur la poitrine, comme s'il allait s'endormir. Il jouait bien son rôle !

Une automobile nous attendait, une grande auto militaire toute grise, et nous nous lançâmes à une allure vertigineuse sur de mauvaises routes forestières. Stumm avait remis ses papiers dans son portefeuille, et de temps à autre, il m'adressait quelques mots à propos de notre voyage.

– Je ne suis pas encore fixé à votre sujet, Brandt, me dit-il. Vous êtes ou un imbécile, ou un vaurien, ou un brave garçon. Si vous êtes un vaurien, nous vous fusillerons.

– Et si je suis un imbécile ? demandai-je.

– Nous vous enverrons soit sur l'Yser, soit sur la Dwina. Vous ferez de l'excellente chair à canon.

– Vous ne pouvez le faire sans mon consentement, déclarai-je.

– Ah ! vous croyez ! dit-il avec un méchant sourire. N'oubliez pas que vous êtes citoyen de nulle part. Techniquement, vous êtes un rebelle. Les Anglais vous pendront si vous tombez en leur pouvoir, en admettant qu'ils aient encore quelque bon sens. Vous êtes à notre merci, mon ami, et nous disposerons de vous comme il nous plaira.

Il se tut un instant. Puis il dit d'un ton méditatif :

– Mais je ne crois pas que vous soyez un imbécile. Vous êtes peut-être un vaurien. Or, certains vauriens sont fort utiles ;

d'autres sont hissés au bout d'une corde. Nous saurons bientôt à quelle catégorie vous appartenez.

– Et si je suis un honnête homme ?

– Vous aurez la chance de servir l'Allemagne. C'est assurément le plus grand privilège qui soit donné à aucun être humain.

Et cet homme étrange prononça ces paroles avec une sincérité vibrante qui me fit une véritable impression.

L'auto quitta l'ombre des arbres et pénétra dans un parc. Dans le crépuscule, j'aperçus une maison qui ressemblait à un chalet suisse démesuré. Elle était pourvue d'une sorte de voûte, d'un faux pont-levis et d'une terrasse munie de créneaux en stuc. L'auto stoppa devant une porte gothique où nous attendait un homme maigre, d'un certain âge, vêtu d'un veston de chasse.

J'examinai notre hôte comme nous pénétrions dans le hall éclairé. Il était très basané et légèrement voûté, comme quelqu'un qui va beaucoup à cheval. Ses cheveux poivre et sel étaient rejetés en désordre, sa barbe était inculte et ses yeux bruns étaient très myopes.

– Soyez le bienvenu, colonel, dit-il. Vous amenez sans doute l'ami dont vous m'avez parlé ?

– Voici le Bœr, répondit Stumm. Il s'appelle Brandt. Brandt, vous voyez devant vous Herr Gaudian.

Je connaissais ce nom, naturellement. Peu de gens de ma profession l'ignorent. C'est celui d'un des plus grands ingénieurs du monde. Gaudian a construit les chemins de fer de Bagdad et de Syrie et les nouvelles voies dans l'Afrique orientale allemande. Il est une autorité en matière de construction tropicale. Il n'ignore rien de l'Asie et de l'Afrique, et je me rendis compte qu'on m'avait amené chez lui afin qu'il pût me tirer les vers du nez.

Une servante très blonde me mena dans une chambre, au parquet usé et aux fenêtres qui semblaient s'ouvrir par un

système contraire à tous ceux que j'avais vus en Allemagne jusqu'à ce jour.

Lorsque je me fus débarbouillé, je descendis dans un hall tout orné de trophées de voyage : jibbahs derviches, boucliers masais et une ou deux belles têtes de buffles. Une cloche retentit bientôt et Stumm apparut avec son hôte. Nous allâmes souper.

J'avais grand-faim et j'aurais fait un fameux repas si je n'avais pas été constamment sur le qui-vive. Stumm et Gaudian parlaient allemand, et Stumm me traduisait les questions qu'on me posait. Il me fallait donc faire semblant de ne rien comprendre et m'amuser à regarder distraitement la chambre tandis qu'ils causaient. Mais je devais aussi faire attention à ne pas perdre une syllabe de leur conversation, car tout dépendait de ce que je pourrais surprendre. De plus, il me fallait toujours être prêt à répondre à des questions imprévues, en ayant soin de donner l'impression que je n'avais pas suivi la conversation. Mes répliques devaient être aussi intelligentes que possible afin de convaincre Stumm et Gaudian que je pouvais leur être utile. Tout cela exigeait beaucoup d'attention. Il me semblait être un témoin à la barre soumis à un interrogatoire des plus serrés, ou un joueur s'efforçant de jouer trois parties d'échecs en même temps !

J'entendis Stumm raconter à Gaudian la substance de mon projet. L'ingénieur fit un signe négatif de la tête.

– Trop tard ! dit-il. On aurait pu entreprendre cela au début. Mais nous avons négligé l'Afrique. Vous savez pourquoi.

Stumm se mit à rire.

– La von Einem ! Peut-être ! Pourtant, son charme travaille assez bien.

Gaudian me jeta un regard. J'étais tout occupé par une salade d'oranges.

– J'ai des choses à vous raconter à ce sujet, dit-il. Mais cela peut attendre. Votre ami a pourtant raison de dire que

l’Ouganda est un point sensible chez les Anglais. Si nous leur y portions un coup imprévu, tout l’empire en tremblerait. Mais comment frapper ? Ils tiennent toujours la côte et nos renforts diminuent de jour en jour.

– Il nous est impossible d’envoyer des renforts. Mais avons-nous épuisé toutes les ressources locales ? répondit Stumm. Je ne puis arriver à m’en assurer. Zimmermann est affirmatif sur ce point, mais Tressler ne partage pas son avis. Voici ce garçon qui nous tombe du ciel et qui confirme mes doutes. Il me semble connaître son affaire. Interrogez-le un peu.

Gaudian se mit à me questionner d’une façon très serrée. J’étais juste assez renseigné pour lui répondre, et je crois que je m’en tirai à mon honneur. J’ai une mémoire prodigieuse et au cours de ma vie, j’ai rencontré de nombreux chasseurs et pionniers dont j’ai écouté les récits. Il me fut donc assez facile de prétendre que je connaissais tel ou tel endroit même lorsque je n’y avais jamais mis les pieds. D’ailleurs, à un moment donné, j’avais été sur le point d’entreprendre une affaire dans la région du lac Tanganyika et je m’étais assez bien documenté sur cette partie de l’Afrique.

– Vous dites qu’il vous est possible, avec notre aide, de fomenter des troubles contre l’Angleterre sur les trois frontières ? dit enfin Gaudian.

– Je puis propager l’incendie à condition que d’autres l’allument, répondis-je.

– Mais il existe des milliers de tribus sans aucune affinité entre elles, objecta-t-il.

– Ce sont tous des Africains, et vous admettrez avec moi que les peuplades africaines se ressemblent toutes sur ce point : elles perdent facilement la raison, et la folie de l’une affecte l’autre. Les Anglais le savent bien, du reste.

– Et où allumeriez-vous l’incendie ?

– Là où le combustible est le plus sec, vers le nord, parmi les peuplades mahométanes. Mais voilà où vous devez m’aider.

J'ignore tout de l'Islam, mais j'imagine que vous en savez quelque chose.

– Pourquoi ? demanda-t-il.

– À cause de ce que vous avez déjà fait, répondis-je.

Stumm nous servait d'interprète, et jusque-là, il avait traduit le sens de mes paroles assez exactement. Mais avec ma dernière réponse, il prit certaines libertés. Il dit :

– Parce que le Bœr croit que nous détenons quelque gros atout dans nos relations avec le monde musulman.

Puis, baissant la voix et élevant les sourcils, il prononça un mot que je ne saisis pas très bien, mais qui ressemblait à *Ühnmantel*.

Gaudian me jeta vivement un regard d'appréhension.

– Nous ferons mieux de continuer notre conversation en tête à tête, Herr colonel, dit-il. Nous allons laisser Brandt se distraire un peu tout seul, s'il veut bien nous excuser.

Il poussa une boîte de cigares vers moi et ils quittèrent la salle.

Je tirai ma chaise vers le poêle et j'aurais bien aimé piquer un petit somme, car la tension de notre conversation m'avait beaucoup fatigué. Ces hommes m'acceptaient précisément pour ce que je me donnais. Stumm pouvait me soupçonner d'être une canaille, mais une canaille bœr. Tout de même, je jouais gros jeu. Il m'était impossible de m'abandonner tout à fait à mon rôle, car alors je n'apprendrais rien. Il me fallait avoir l'esprit constamment éveillé et combiner l'apparence et les manières d'un Bœr de l'arrière-veldt avec la mentalité d'un agent d'informations du gouvernement britannique. À tout moment les deux rôles risquaient de se heurter, et mes deux personnages seraient alors confrontés avec la méfiance la plus alerte et la plus profonde.

Il ne fallait m'attendre à aucune clémence de la part de Stumm. Ce géant commençait à me fasciner, bien que je le

détestasse. Gaudian était évidemment un brave homme et un gentleman. J’aurais pu travailler avec lui. Mais Stumm incarnait tout ce qui rend l’Allemagne haïssable. Ce n’était pourtant pas l’Allemand commun, et je ne pouvais m’empêcher de l’admirer. Je remarquai qu’il n’avait ni bu ni fumé. Sa grossièreté ne tenait donc pas à des appétits charnels. J’avais entendu dire dans le Sud-Ouest africain que la cruauté était sa manie. Mais il y avait d’autres éléments en lui, par exemple, cette espèce de patriotisme farouche qui devient une religion. Je me demandai pourquoi il n’avait pas un haut commandement au front, car il avait la réputation d’être un bon soldat. Il était sans doute très calé dans sa partie, quelle qu’elle pût être. Le sous-secrétaire d’État s’était effacé devant lui, et il était clair que Gaudian, tout célèbre qu’il était, lui témoignait du respect. Sans doute, la bizarre tête piriforme de Stumm abritait-elle un puissant cerveau.

Assis près du poêle, je m’efforçai de voir si j’avais découvert le moindre filon se rapportant à ma véritable mission. Jusqu’à présent, je ne trouvais rien. Stumm avait parlé d’une femme, von Einem, qui appartenait à son service. C’était peut-être la même que cette Hilda à laquelle il avait fait allusion la veille chez le sous-secrétaire d’État. Cela ne signifiait pas grand-chose. C’était sans doute la femme de quelque ministre ou ambassadeur qui aimait à se mêler de grande politique. Si seulement j’avais pu saisir le mot que Stumm avait murmuré à Gaudian, le mot qui avait fait tressaillir ce dernier. Je n’avais perçu qu’un son ressemblant à *Ühnmantel*, ce qui ne me disait rien.

La chaleur me fit sommeiller et je commençais à me demander ce qu’étaient devenus mes amis. Où se rendait Blenkiron et que faisait-il à cet instant même ? Il était évidemment à tu et à toi avec les ambassadeurs et je me demandais s’il avait fait quelque découverte. Que faisait Peter ? J’espérais ardemment qu’il se conduisait bien, car je craignais qu’il ne se rendît pas compte de la délicatesse de notre mission. Et où était Sandy ? Sans doute roulait-il dans la cale de quelque

chalutier grec sur la mer Égée. Je songeai ensuite à mon bataillon, campé quelque part sur le front entre Hulluch et La Bassée, tout occupé à taper sur le Boche, tandis que je me trouvais à environ 800 kilomètres au-delà de la frontière allemande.

C’était une pensée comique, si comique qu’elle me réveilla. Après avoir essayé en vain de ranimer le feu, car il faisait une nuit glaciale, je me levai et j’arpentai la pièce. Je vis les portraits de deux bons vieillards, sans doute les parents de Gaudian. Il y avait aussi des agrandissements de travaux d’ingénieurs et un bon portrait de Bismarck. Et tout près du poêle, j’aperçus un étui contenant des cartes montées sur des cylindres.

J’en tirai une au hasard. C’était une carte géologique de l’Allemagne ; je m’assurai, non sans quelque peine, de l’endroit où je me trouvai. J’étais extrêmement éloigné de mon but et nullement sur la route de l’Asie. Pour m’y rendre, il me fallait d’abord aller en Bavière, et de là, en Autriche. Je notai que le Danube coulait vers l’est et me souvins qu’il menait vers Constantinople. J’examinai ensuite une autre carte qui contenait toute l’Europe, depuis le Rhin jusqu’à la Perse. Cette carte était sans doute destinée à montrer le chemin de fer de Bagdad et les routes directes d’Allemagne en Mésopotamie. J’y relevai plusieurs marques. En regardant la carte plus attentivement, je vis qu’on y avait noté des dates au crayon bleu, comme pour marquer toutes les étapes d’un voyage. Ces dates commençaient en Europe et continuaient jusqu’en Asie Mineure, puis descendaient vers le sud jusqu’en Syrie.

Mon cœur battit très fort, car je crus que j’étais tombé par hasard sur l’indice que je cherchais. Je ne pus malheureusement pas examiner cette carte. Entendant un bruit de pas dans le corridor, je la laissai retomber et elle s’enroula doucement autour du cylindre. Je me détournai. Quand la porte s’ouvrit, j’étais penché au-dessus du poêle, essayant d’y allumer ma pipe.

Gaudian entra, me priant de le rejoindre, ainsi que Stumm,

dans son bureau. Comme nous nous y dirigions, il me mit la main sur l'épaule d'un geste bienveillant. Je crois qu'il trouvait que Stumm me malmenait et qu'il désirait me faire comprendre qu'il était mon ami. Seulement, il ne savait s'exprimer autrement que par une tape sur l'épaule !

Nous trouvâmes le colonel accoudé à la cheminée, dans sa position habituelle. Sa mâchoire formidable était projetée en avant d'une façon particulièrement agressive.

– Écoutez, dit-il. Herr Gaudian et moi sommes disposés à nous servir de vous. Vous êtes peut-être un charlatan : dans ce cas, si vous vous trouvez dans un vilain embarras, ce sera uniquement de votre faute. Si vous êtes une canaille, nous veillerons à ce que vous ne puissiez utiliser votre talent. Si vous êtes un imbécile, vous seul en souffrirez. Mais si vous êtes un honnête homme, vous aurez une chance loyale. Nous ne vous oublierons pas, si vous réussissez. Je retourne demain chez moi. Vous m'accompagnerez afin de recevoir mes instructions.

J'eus de la peine à lui faire le salut militaire.

Gaudian se mit à me parler d'une voix aimable, comme s'il désirait atténuer la rudesse de Stumm.

– Voyez-vous, Herr Brandt, nous aimons notre patrie, dit-il. Vous n'appartenez pas à cette patrie ; mais pourtant vous détestez ses ennemis. Nous sommes donc alliés, et en tant qu'alliés, nous avons confiance l'un en l'autre. Notre victoire est ordonnée par Dieu et nous ne sommes que ses instruments.

Stumm me traduisit ceci d'une voix solennelle. Il leva la main droite en même temps que Gaudian, comme s'il prêtait serment ou faisait le geste d'un prêtre bénissant ses ouailles.

Alors, je me rendis compte de la puissance de l'Allemagne. Elle produit des hommes bons et mauvais, des goujats et des gentlemen, mais dans tous, elle sait infuser un peu de fanatisme.

6

Les indiscrétions des mêmes

Le lendemain matin, Stumm entra chez moi en coup de vent tandis que debout, tout nu au milieu de ma chambre à coucher glacée, j'essayai de prendre mon bain dans environ un litre d'eau ! Il marcha droit sur moi et me dévisagea fixement. Et comme j'avais une demi-tête de moins que lui et qu'on n'a guère d'assurance, privé de celle que vous donnent vos habits, il avait décidément l'avantage sur moi.

– J'ai d'excellentes raisons de croire que vous êtes un menteur ! gronda-t-il.

Je m'enveloppai tant bien que mal dans le couvre-pieds. Je grelottais, car les serviettes allemandes sont grandes comme des mouchoirs de poche. J'avoue que j'avais une forte frousse.

– Un menteur ! répétait-il. Et ce cochon de Pienaar aussi !

Je lui demandai ce que nous avions fait, d'un ton que je m'efforçais de rendre aussi hargneux que possible.

– Vous avez menti, car vous m'avez dit que vous ne connaissiez pas l'allemand. Votre ami le sait pourtant assez bien pour tenir des propos séditieux et blasphématoires.

Cette nouvelle me rendit du courage.

– Je vous ai dit que je connaissais quelques mots d'allemand. Et j'ai ajouté hier, à la gare, que Peter le parlait un peu.

Je me félicitai de cette remarque fortuite.

Il s'en souvint sans doute, car son ton se radoucit un peu.

– Vous êtes de fiers roublards, répliqua-t-il. Si l'un de vous est un vaurien, pourquoi l'autre ne le serait-il pas ?

– Je ne suis aucunement responsable de Peter, dis-je.

Et en disant ces mots, je me traitai de goujat, bien que dès le début de notre entreprise, nous eussions convenu d'agir ainsi.

– Je sais depuis longtemps que c'est un grand chasseur et un brave, ajoutai-je. Je sais qu'il s'est battu vaillamment contre les Anglais. Mais je ne pourrai rien vous en dire de plus. Il faut le juger vous-même. Qu'a-t-il fait ?

Alors, Stumm me raconta ce qu'il venait d'apprendre par téléphone. Et il voulut bien me permettre d'enfiler mon pantalon tandis qu'il me parlait.

C'était bien ce que j'avais pu prévoir. Peter, laissé seul, s'était d'abord ennuyé, puis il était devenu imprudent. Ayant persuadé le lieutenant de le mener souper dans un grand restaurant berlinois, il s'était enivré, sans doute sous l'influence des lumières et de la musique, qui étaient des nouveautés pour un chasseur de l'arrière-veldt.

Depuis que je connaissais Peter, ceci lui arrivait une fois tous les trois ans, et toujours pour la même raison. Solitaire et ennuyé, Peter avait fait la bombe. Il avait la tête solide comme un rocher, mais il parvenait à la condition désirée en procédant à des mélanges fantastiques. Pris de vin, il demeurait toujours un gentleman et n'était jamais violent, mais sa langue se déliait facilement. C'est ce qui était arrivé à *la Franciscana*.

Il avait, paraît-il, débuté en insultant l'empereur. Il but d'abord à sa santé, mais déclara ensuite qu'il lui rappelait un porc à verrues. Cette affirmation froissa le lieutenant. Puis un officier, personnage fort important, assis à une table voisine, se plaignit que Peter parlait trop haut. Peter lui répondit fort insolemment en excellent allemand. Après cela, les choses s'embrouillèrent. Il y eut une bagarre au cours de laquelle Peter calomnia l'armée prussienne et tous ses ascendants féminins. Je

ne comprends pas comment il ne fut pas abattu, si ce n'est que le lieutenant affirma hautement que c'était un Bœr à demi fou. En tout cas, Peter fut mis au violon, et je me trouvais dans de bien vilains draps.

– Je ne crois pas un mot de toute cette histoire, déclarai-je résolument.

J'étais complètement habillé et me sentais beaucoup plus courageux.

– Il s'agit d'un guet-apens, repris-je, pour l'amener à se mettre dans son tort afin de pouvoir l'envoyer au front.

À mon étonnement, Stumm ne tempêta pas à cette déclaration. Il se contenta de sourire.

– C'est ce qui l'attendait depuis que je l'ai vu pour la première fois, déclara-t-il. Il ne peut nous être utile qu'un fusil en main. C'est de la chair à canon, et rien de plus. Vous imaginez-vous, imbécile, qu'au beau milieu de la guerre, ce grand empire s'amusera à tendre des pièges à un vulgaire *taakhaar* ?

– Je m'en lave les mains, dis-je. Si ce que vous me dites est exact, je ne veux y être mêlé en aucune façon. Pourtant, c'était mon compagnon et je lui veux du bien. Que vous proposez-vous d'en faire ?

– Nous le garderons à vue, répondit-il avec une méchante contraction de la bouche. J'ai dans l'idée que cette histoire cache des dessous qui n'apparaissent pas tout d'abord. Nous allons nous renseigner sur les antécédents de Herr Pienaar. Et sur les vôtres aussi, mon ami, car nous vous avons à l'œil.

Alors, je fis ce que j'avais de mieux à faire. Partagé entre l'inquiétude et le dégoût, je me fâchai pour de bon.

– Voyons, monsieur, m'écriai-je, j'en ai assez ! Je suis venu en Allemagne haïssant l'Angleterre, souhaitant lutter pour vous, mais vous ne me donnez guère de raisons de vous aimer. Depuis deux jours, vous me traitez avec la méfiance la plus insultante.

Herr Gaudian est le seul homme propre que j'aie rencontré jusqu'ici. Cependant, je suis prêt à continuer cette affaire et à travailler de mon mieux, parce que je crois qu'il y a en Allemagne beaucoup d'hommes qui lui ressemblent. Mais, par Dieu ! je ne lèverai pas un doigt pour vous.

Il me regarda très fixement pendant un moment.

– Vos paroles sonnent vrai, dit-il d'une voix courtoise. Vous feriez mieux de descendre déjeuner.

J'étais sauvé pour l'instant, mais je me sentais très déprimé.

Quel serait le sort de mon pauvre Peter ? Je ne pouvais l'aider, même si je le voulais, et du reste, mon premier devoir était de me souvenir de ma mission. Je lui avais fait comprendre cela très clairement à Lisbonne, et nous étions d'accord sur ce point. Cependant, c'était affreux de songer que ce vieux brave était à la merci du peuple qu'il haïssait le plus. Je me réconfortai en me disant qu'ils ne pouvaient pas grand-chose contre lui. S'ils l'envoyaient au front (et ils ne pouvaient rien faire de pire), il s'échapperait, car je parierais qu'il saurait se faufiler à travers toutes les lignes possibles. Et ce n'était pas très drôle pour moi non plus ; je compris tout ce que sa compagnie signifiait, maintenant que j'allais en être privé. J'étais absolument seul et cela ne me plaisait guère. Il me semblait que j'avais autant de chances de rejoindre Blenkiron et Sandy que de m'envoler à la lune.

Après déjeuner, on me dit de m'apprêter. Lorsque je demandai où j'allais, Stumm m'enjoignit de me mêler de ce qui me regardait. Je me souvins cependant qu'il avait parlé, la veille, de m'emmener chez lui et de m'y donner des instructions. Je me demandais où il habitait. Lorsque nous partîmes, Gaudian me donna une tape amicale sur l'épaule et me serra la main. C'était un homme de premier ordre, et j'étais un peu honteux de songer que je le trompais. Nous montâmes dans la même auto grise et le domestique de Stumm s'assit à côté du chauffeur. Il gelait ferme ; les champs nus étaient couverts de givre et les sapins en étaient tout poudrés. Nous

suivîmes une autre route que celle de la veille et, après avoir franchi environ 10 kilomètres, nous parvînmes à une petite ville pourvue d'une gare très importante. C'était l'embranchement d'une grande ligne ; nous montâmes dans le train après cinq minutes d'attente. Stumm devait être bien connu, car nous occupâmes de nouveau un wagon réservé, bien que le train fût bondé.

Je passais trois nouvelles heures d'ennui mortel. Je n'osai fumer et je me bornai à regarder par la fenêtre. Nous traversâmes bientôt un pays accidenté couvert de neige. C'était le 23 décembre. Bien qu'on fût en guerre, il y avait dans l'air la joie de Noël. Je remarquai des jeunes filles portant des brassées de houx et de verdure. Lorsque nous nous arrêtions à une gare quelconque, tous les soldats permissionnaires avaient un air de fête. L'Allemagne centrale était infiniment plus animée que Berlin ou que les provinces de l'ouest. Les visages des vieux paysans et des femmes vêtues de leurs habits du dimanche me plurent, mais je remarquai que leurs traits étaient tirés, comme creusés. Car ici, en pleine campagne, à l'abri des touristes, la mise en scène était moins soignée que dans la capitale.

Pendant le voyage, Stumm essaya de me parler. Je devinais son but. Jusqu'ici il m'avait interrogé, mais maintenant, il essayait de m'attirer dans une conversation ordinaire. Il ne savait comment s'y prendre. Il était ou péremptoire et provoquant comme un sergent instructeur, ou d'une diplomatie si évidente que le plus grand imbécile s'en serait méfié. Voilà la faiblesse de l'Allemand. Il ne sait s'adapter aux différents types d'hommes. Il est peut-être pourvu d'un bon cerveau, comme celui de Stumm, par exemple, mais c'est le plus déplorable psychologue qui soit. En Allemagne, le juif seul sait sortir de sa peau quand il le faut, et c'est pourquoi vous y trouverez le juif derrière la plupart des grandes entreprises.

À midi, nous nous arrêtâmes dans une gare pour déjeuner. Nous fîmes un excellent repas au buffet où deux officiers entrèrent au moment où nous quittions la table. Stumm se leva, salua et alla leur parler un peu à l'écart. Puis il revint et me pria

de le suivre dans la salle d'attente, où il me dit de rester jusqu'à ce qu'il vînt me chercher. Je remarquai qu'il eut soin de fermer la porte à clef derrière lui.

Il faisait très froid, et pendant vingt minutes, je battis la semelle. Je vivais heure par heure et je ne me troublais plus de cette conduite étrange. Sur une planche, j'aperçus un indicateur et je me mis à le feuilleter nonchalamment. Tout à coup je tombai sur une grande carte des réseaux de voies ferrées et j'eus l'idée de regarder où nous allions. En prenant mon billet, Stumm avait prononcé le mot de Schwandorf. Je trouvai cet endroit après l'avoir cherché longtemps sur la carte. C'était situé au sud de la Bavière et à moins de 80 kilomètres du Danube. Ceci me réconforta beaucoup. Si Stumm habitait là, il m'enverrait sans doute commencer mes pérégrinations par la ligne qui allait à Vienne et de là, en Orient. Peut-être parviendrais-je à Constantinople, après tout ? Je craignais cependant que ce fût bien inutile, car une fois là, qu'y ferai-je ? Et peut-être Stumm allait-il me faire quitter l'Allemagne sans que j'eusse découvert le moindre indice.

La porte s'ouvrit et Stumm entra. Il semblait avoir encore grandi et portait la tête encore plus haut que d'habitude. Ses yeux brillaient orgueilleusement.

– Brandt, dit-il, vous allez avoir le plus grand privilège qui ait été jamais accordé à quiconque de votre race. Sa Majesté Impériale passe par ici, et elle s'y est arrêtée quelques instants. L'empereur m'a fait l'honneur de me recevoir et, après avoir entendu votre histoire, il a exprimé le désir de vous voir. Vous allez me suivre et être admis en sa présence. N'ayez pas peur. Sa Majesté est gracieuse et pleine de miséricorde. Répondez virilement à ses questions.

J'obéis. Mon cœur battait plus précipitamment. Quelle chance inespérée ! Un train stationnait à l'extrémité de la gare, un train formé de trois wagons chocolat et rehaussés d'or. Près du train, sur le quai, se tenait un groupe d'officiers, vêtus de longs manteaux gris-bleu. Ils étaient pour la plupart d'un

certain âge et il me semblait en reconnaître deux ou trois d'après les journaux illustrés.

À notre approche, ils se séparèrent et nous nous trouvâmes vis-à-vis d'un seul homme. Il était un peu au-dessous de la taille moyenne, et emmitouflé dans un manteau épais au col de fourrure. Il portait un casque d'argent surmonté d'un aigle, et sa main gauche s'appuyait sur un sabre. Sous le casque, son visage, dans lequel brillaient ses yeux sombres et inquiets, cernés de bouffissures, était couleur de papier gris. Impossible de ne pas le reconnaître, car son visage est celui qui est le mieux connu dans le monde entier depuis Napoléon.

Je me tins raide comme un tisonnier et fis le salut militaire. J'avais tout mon sang-froid et j'étais extrêmement intéressé. J'aurai bravé fer et feu pour vivre pareil moment.

J'entendis Stumm qui disait :

– Majesté, voilà le Bœr dont je vous ai parlé.

– Quelle langue connaît-il ? demanda l'empereur.

– Le hollandais, répondit Stumm. Mais comme il vient de l'Afrique du Sud, il parle aussi l'anglais.

Un spasme douloureux contracta le visage de l'empereur. Puis il m'adressa la parole en anglais :

– Vous venez d'un pays, qui sera encore notre allié, afin de mettre votre épée à notre service. J'accepte cette offre et l'accueille comme un heureux présage. J'aurais souhaité donner la liberté à votre race, mais il y a parmi vous des imbéciles et des traîtres qui m'ont méconnu. Je vous libérerai pourtant malgré vous. Êtes-vous nombreux à partager vos convictions personnelles ?

– Nous sommes des milliers, Sire ! dis-je en mentant avec sérénité. Je ne suis qu'un de ceux qui pensent que la vie de notre race dépend de votre victoire. Et je crois qu'il ne faut pas que cette victoire soit gagnée seulement en Europe. Vous avez triomphé en Orient. Il vous faut maintenant frapper les Anglais

là où ils ne pourront parer le coup. Si nous prenons l'Ouganda, l'Égypte tombera. Et avec votre permission, je vais me rendre là-bas afin de donner du fil à retordre à vos ennemis.

Un sourire éclaira le visage ravagé. C'était le visage de quelqu'un qui dort peu et qui est harcelé par ses pensées comme par un cauchemar.

– Voilà qui est bien parlé, dit-il. Un Anglais a dit une fois qu'il appellerait le Nouveau-Monde pour rétablir l'équilibre de l'Ancien. Nous autres, Allemands, nous allons sonner le rappel sur la terre entière afin de réprimer les infamies de l'Angleterre. Servez-nous bien. On ne vous oubliera pas.

Puis il me demanda tout à coup :

– Avez-vous servi dans la guerre sud-africaine ?

– Oui, Sire, répondis-je. J'étais dans la division de Smuts qui vient d'être acheté par l'Angleterre.

– Et quelles furent vos pertes ? demanda-t-il vivement.

Je n'en savais rien, mais je prononçai un chiffre à tout hasard.

– À peu près vingt mille, sur le champ de bataille. Mais beaucoup d'autres moururent de maladies et dans les maudits camps de concentration des Anglais.

De nouveau, un spasme douloureux contracta son visage.

– Vingt mille, répéta-t-il d'une voix assourdie, une simple poignée. Aujourd'hui, nous en perdons autant dans les marais de la Pologne.

Puis sa voix eut des éclats farouches.

– Je n'ai pas cherché la guerre. J'y ai été contraint. J'ai travaillé pour la paix. L'Angleterre et la Russie, surtout l'Angleterre, sont responsables du sang versé par des millions d'hommes. Mais Dieu les vengera. Celui qui vit par l'épée périra par l'épée. J'ai tiré la mienne du fourreau pour me défendre. Je suis innocent. Sait-on cela chez vous ?

– Le monde entier le sait, Sire !

Il tendit la main à Stumm et se détourna. Je le vis s'éloigner d'un pas de somnambule, entouré de sa suite. Je compris que je contemplais une tragédie encore plus grande que toutes celles que j'avais vues sur le front. Cet homme avait déchaîné l'enfer, et les furies de l'enfer s'étaient emparées de lui. Ce n'était pas un homme ordinaire, car j'avais ressenti en sa présence un attrait qui n'était pas simplement dû à l'autorité naturelle de quelqu'un habitué à commander. Cela ne m'eût produit aucune impression ; car je ne me suis jamais reconnu de maître. Mais c'était un être humain qui, contrairement à Stumm et aux hommes de sa sorte, savait se mettre à la place d'autres hommes. C'était là l'ironie de la chose. Stumm se souciait comme d'une guigne de tous les massacres de l'histoire. Mais cet homme, ce chef d'une nation de Stumms, payait le prix de la guerre par les dons qui lui avaient précisément réussi dans la paix. Il possédait de l'imagination et des nerfs, et je n'aurais pas voulu être dans sa peau, même si l'on m'eût offert le trône de l'Univers.

Tout l'après-midi, nous roulâmes vers le sud à travers un pays boisé et accidenté. Stumm fut très agréable. Sans doute son Maître Impérial s'était-il montré particulièrement aimable pour lui, et j'en profitais. Mais il tenait à s'assurer à tout prix que j'avais reçu une bonne impression.

– Comme je vous l'ai dit, le Tout-Puissant est très miséricordieux.

J'acquiesçai.

– La miséricorde est la prérogative des rois, déclara-t-il sentencieusement. Mais nous autres, gens de moindre importance, nous pouvons fort bien nous passer de cet attribut.

Je hochai la tête en signe d'approbation.

– Moi, je ne suis pas indulgent, continua-t-il, comme s'il était utile de me l'apprendre. Si quelqu'un se dresse sur mon chemin, je l'écrase. C'est la manière allemande. C'est ce qui nous a

rendus puissants. Nous ne faisons pas la guerre en gants de peau et avec de belles phrases. Nous la faisons avec de l'acier et des cerveaux bien trempés. Nous autres, Allemands, nous allons guérir le monde de sa chlorose. Les nations s'élèvent-elles contre nous ? Pouf ! Elles sont de chair molle et la chair ne saurait résister au fer. La charrue brillante trace son sillon à travers des hectares de boue.

Je me hâtai de lui dire que je partageais ses avis.

– Que diable me font vos opinions ! Vous n'êtes qu'un rustre de l'arrière-veldt… Néanmoins, vous possédez une certaine ardeur une fois que nous autres, Allemands, l'avons forgée.

Le crépuscule d'hiver tombait. Nous avions quitté les collines et nous traversions maintenant un pays très plat. De temps à autre, on apercevait le cours d'une rivière, et dans une des gares où nous passâmes, j'aperçus une église curieuse dont le clocher était surmonté d'un objet en forme d'oignon. C'eût presque pu être une mosquée, à en juger d'après certains dessins que j'avais vus. Et je regrettai amèrement n'avoir pas accordé plus d'attention autrefois à la géographie.

Nous nous arrêtâmes bientôt et Stumm me précéda. Le train avait dû stopper exprès pour lui, car c'était un petit endroit désolé dont je ne pus déchiffrer le nom.

Le chef de gare faisait des courbettes, et une automobile munie de gros phares nous attendait. Un instant plus tard, nous glissions à travers de grands bois couverts d'une couche de neige beaucoup plus épaisse que dans le nord. L'air était assez vif, et aux tournants, on dérapait facilement.

Nous n'allâmes pas très loin. Après avoir gravi une petite colline, l'auto s'arrêta à la porte d'un grand château sombre, qui paraissait énorme dans la clarté hivernale. Aucune lumière n'éclairait la façade. Un vieillard nous ouvrit la porte avec mille difficultés et on le réprimanda pour sa lenteur. L'intérieur du château était très ancien et d'allure noble. Stumm tourna la lumière électrique et je vis un grand hall rempli de sombres portraits vernissés d'hommes et de femmes vêtus à la mode

d’autrefois. Les murs étaient ornés de trophées de chasse. La domesticité paraissait très réduite. Le vieux serviteur nous informa que le dîner était servi. Nous entrâmes sans plus tarder dans la salle à manger, autre pièce très vaste dont les lambris de chêne étaient surmontés de murs de pierre brute. Nous trouvâmes des viandes froides placées sur une petite table près du feu. Le serviteur apporta bientôt une omelette au jambon et nous soupâmes. Je me souviens que l’eau fut notre seule boisson.

Je fus intrigué que Stumm pût soutenir son corps puissant par un régime aussi sévère, car il appartenait au type d’homme qu’on s’attend à voir lamper des seaux de bière et faire une seule bouchée de pâtés entiers.

À la fin du repas, il sonna le vieux serviteur et lui dit que nous passerions le reste de la soirée dans son bureau.

– Fermez tout et allez vous coucher dès que vous le voudrez, dit-il. Mais que le café soit prêt demain matin à 7 heures précises.

Dès l’instant où j’étais entré dans ce château, j’avais éprouvé la sensation désagréable d’être enfermé dans une prison. Je me trouvai seul avec un individu qui pouvait me tordre le cou et qui le ferait sans hésiter s’il le voulait. Berlin et les autres endroits m’avaient fait l’impression d’être pour ainsi dire en rase campagne. Il me semblait que je pouvais y circuler librement et prendre la clef des champs si les choses tournaient mal. Mais ici, j’étais pris au piège et je devais à tout moment me répéter que j’étais l’hôte de Stumm, son ami et son collègue. En fait, je craignais Stumm. Je l’avoue. C’était un type que je ne connaissais pas et qui ne me plaisait guère. J’eusse préféré qu’il s’enivrât un peu.

Nous montâmes au premier étage et parvînmes à une pièce à l’extrémité d’un long corridor. Stumm ferma la porte à clef derrière lui et posa la clef sur la table. Je fus tout déconcerté par l’aspect de cette pièce, tant il était imprévu. Loin de présenter la sombre austérité des salles du bas, elle était toute

pleine de couleurs, de luxe et de lumière. Elle était très grande, mais peu élevée, et les murs étaient ornés de petites niches contenant des statues. Un épais tapis de feutre gris recouvrait le plancher ; les fauteuils étaient bas et moelleux. Un feu flambait dans la cheminée et il y avait dans l'air un relent de parfum qui faisait songer à de l'encens ou à du bois de santal brûlé. Une pendule posée sur la cheminée marquait 8h10. Il y avait des bibelots à profusion, partout, sur les petites tables et dans des vitrines. À première vue, on eût dit que c'était le boudoir d'une femme. Mais jamais main de femme n'avait touché les murs de cette chambre. C'était la pièce d'un homme ayant un goût pervers pour les choses délicates et efféminées. C'était le complément de sa brutalité et de sa rudesse. Je commençais à deviner la bizarrerie de mon hôte, bien connue dans l'armée allemande. Cette pièce me fit l'effet d'un endroit horriblement malsain, et je redoutai Stumm plus que jamais.

Stumm sembla humer le confort de la pièce comme un animal satisfait. Puis il s'assit devant une écritoire, ouvrit un tiroir et en retira quelques papiers.

– Ami Brandt, me dit-il, nous allons décider votre affaire. Vous allez vous rendre en Égypte, et vous y recevrez des ordres de la personne dont le nom et l'adresse sont dans cette enveloppe. Cette carte, continua-t-il, en me tendant un carton gris portant dans un coin un grand cachet et quelques mots chiffrés, cette carte sera votre passeport. Vous la montrerez à l'homme que vous cherchez. Gardez-la jalousement et ne vous en servez jamais, à moins qu'on ne vous l'ordonne ou qu'elle demeure votre dernière ressource. C'est votre insigne d'agent accrédité auprès de la Couronne d'Allemagne.

Je pris le carton et l'enveloppe, et les serrai avec soin dans mon portefeuille.

– Où dois-je aller en quittant l'Égypte ? demandai-je.

– Cela reste à voir. Sans doute remonterez-vous le Nil Bleu. Riza, l'homme que vous rencontrerez, vous donnera vos directives. L'Égypte est un nid où nos espions travaillent

tranquillement à la barbe du service anglais.

– Je veux bien, dis-je. Mais comment me rendrai-je en Égypte ?

– Vous voyagerez via la Hollande et Londres. Voici votre route. (Il déplia un papier qu'il tira de sa poche.) Vos passeports sont prêts. On vous les délivrera à la frontière.

C'était un beau gâchis ! On m'embarquait pour Le Caire par mer. Le voyage me prendrait des semaines, et Dieu sait quand je réussirais à me rendre de l'Égypte à Constantinople ! Je voyais tous mes plans s'écrouler au moment précis où ils semblaient si bien se dessiner.

Stumm interpréta l'expression qu'il surprit sur mon visage pour de la peur.

– Vous n'avez rien à craindre, dit-il, nous avons fait savoir à la police anglaise d'avoir à tenir à l'œil un suspect Sud-Africain appelé Brandt, un des rebelles de Maritz. Il ne nous est pas difficile de faire parvenir des avis de ce genre à qui de droit. Mais la description ne s'appliquera pas à vous. Vous serez Van der Linden, un honnête marchand de Java qui retourne retrouver ses plantations après un séjour dans son pays natal. Il vaut mieux apprendre votre dossier par cœur ; mais je vous affirme qu'on ne vous demandera rien. Nous savons arranger ces choses-là assez bien en Allemagne.

Je regardai fixement le feu tout en réfléchissant profondément. Je savais que les Boches ne me perdraient pas de vue avant que je fusse en Hollande. Une fois là, il me serait impossible de revenir. Dès que j'aurai quitté cette maison, je ne pourrais plus leur faire faux bond. Pourtant, j'étais bien sur le chemin de l'Orient, car le Danube ne pouvait être à plus de 80 kilomètres d'ici. Et c'était la route de Constantinople. Je me trouvais dans une situation vraiment désespérée. Si j'essayais de m'échapper, Stumm me retiendrait et il y avait des chances pour que j'allasse rejoindre Peter dans quelque immonde prison.

Je passai là quelques-uns des moments les plus pénibles de ma vie. J'étais absolument pris, comme un rat dans une trappe. Il me semblait que je n'avais rien de mieux à faire que de retourner à Londres et de dire à sir Walter que la partie était perdue. Mais cela m'était aussi amer que de mourir. Stumm me regarda et se mit à rire.

– Ah ! votre courage flanche, mon petit Bœr ; vous redoutez les Anglais ? Mais je vais vous dire une chose qui vous réjouira : vous n'avez à craindre personne au monde… sauf moi. Échouez ! Alors vous aurez raison de frissonner. Trahissez-moi ! Et il eût mieux valu pour vous ne jamais naître.

Son vilain visage railleur était penché au-dessus du mien ; tout à coup, il étendit les mains et me saisit l'épaule comme il avait fait lors de notre première entrevue.

J'oublie si j'ai dit que parmi les blessures que je reçus à Loos, j'en portais une occasionnée par un shrapnell au bas du cou. La blessure s'était assez bien cicatrisée, mais elle était très douloureuse par le froid. Les doigts de Stumm se crispèrent dessus et la douleur fut intolérable.

La ligne de démarcation séparant le désespoir de la rage folle est fort étroite. J'avais presque renoncé à la partie lorsque la douleur dans mon épaule réveilla ma résolution. Stumm vit sans doute la rage qui brilla dans mes yeux, car son regard se fit tout à coup très cruel.

– Ah ! la fouine cherche à mordre ! s'écria-t-il. Malheureusement, la pauvre fouine a trouvé son maître. À bas, vermine ! Souriez ! Ayez l'air aimable ! Autrement, je vous réduirai en pulpe ! Comment, vous osez me faire la grimace ?

Je grinçai des dents, mais ne soufflai mot. Je suffoquais et je n'aurais pu prononcer une syllabe, même si je l'eusse voulu.

Tout à coup, il me lâcha avec un rictus démoniaque.

Alors, je m'éloignai d'un pas et lui allongeai subitement un formidable coup de poing entre les yeux.

Un instant, il ne se rendit pas compte de ce qui était arrivé. Sans doute personne n'avait osé lever la main sur lui depuis son enfance. Il cligna doucement des yeux, puis son visage s'empourpra brusquement.

– Par le Dieu tout-puissant, déclara-t-il tranquillement, je m'en vais vous tuer.

Et il s'écroula sur moi comme une montagne.

Je m'attendais à cette attaque et je la parai. J'étais absolument calme, tout en ayant peu d'espoir. Cet homme avait les bras longs comme un gorille et pesait bien une douzaine de kilos de plus que moi. Il était dur comme du granit, tandis que j'étais à peine convalescent. Je manquais aussi tout à fait d'entraînement. Il me tuerait certainement s'il le pouvait et je ne voyais rien qui pût l'en empêcher. Il me fallait à tout prix éviter d'en venir aux prises avec lui, car il écraserait mes côtes en deux secondes. Il me semblait que j'étais plus vif et plus léger que lui, et puis je visai juste. Black Monty de Kimberley m'avait appris à me battre, mais il n'y a pas d'art qui puisse empêcher un grand homme d'acculer un adversaire plus petit lorsqu'ils luttent dans un espace restreint. C'était le danger qui me menaçait.

Nous bondîmes silencieusement l'un devant l'autre sur le tapis épais. Il ne savait pas comment se défendre et je lui allongeai quelques bons coups. Puis je remarquai une chose étrange. Chaque fois que je le touchais, il clignotait et s'arrêtait quelques instants. Je devinai pourquoi. Il avait traversé la vie en suivant toujours le haut du trottoir et personne ne lui avait jamais tenu tête. Il était loin d'être poltron, mais c'était un bravache qui n'avait jamais été frappé. Maintenant qu'il recevait des coups sérieux, il était ahuri et en devenait fou de rage.

Je gardai un œil sur la pendule. J'avais un certain espoir et je guettais une chance favorable. Je courais cependant le risque de me lasser plus vite que lui et de tomber à sa merci.

Ce fut alors que j'appris une vérité que je n'ai jamais

oubliée. Si vous vous battez avec un homme résolu à vous tuer, il a bien des chances de réussir à moins que vous soyez également décidé à le tuer. Tout à coup, alors que je surveillais ses yeux, il me lança un violent coup de pied vers le bas-ventre. S'il m'avait atteint, mon histoire s'arrêterait là ; mais, grâce à Dieu ! je sautai de côté et sa lourde botte ne fit qu'effleurer ma cuisse gauche, précisément à l'endroit où tout le shrapnell avait pénétré. La douleur me serra le cœur et je trébuchai. Puis je me remis sur pied, éprouvant un sentiment nouveau. Il fallait que je tombe Stumm à tout prix.

La rage froide que j'éprouvais me donna une puissance nouvelle. Il me semblait que je ne me fatiguerais jamais, et je continuai à danser devant lui, parant les coups, lui labourant le visage où le sang se mit à couler. Sa poitrine rembourrée m'offrait une trop mauvaise cible.

Il se mit à respirer difficilement.

– Sacré goujat ! lui dis-je dans l'anglais le plus pur, je m'en vais vous flanquer une pile.

Mais il ne comprit pas.

Enfin, il me fournit la chance que je guettais. Il trébucha contre un petit guéridon et son visage fut projeté en avant. Je l'attrapai sur le menton et mis toute ma force dans le coup que je lui portai. Il s'écroula à terre, renversant une lampe et brisant un grand vase de Chine. Je me souviens que sa tête était engagée sous l'écritoire d'où il avait tiré mon passeport.

Je ramassai la clef et j'ouvris la porte. Puis je remis un peu d'ordre dans ma tenue et aplatis mes cheveux devant un des grands miroirs dorés. Ma colère s'était tout à fait dissipée et je n'éprouvais plus de ressentiment particulier contre Stumm. C'était un homme doué de qualités remarquables qui lui eussent valu les plus hautes distinctions à l'âge de pierre.

Je sortis et refermai la porte à clef derrière moi. Puis je commençai la deuxième étape de mon voyage.

7

Noël

Tout dépendait de la présence du domestique dans l’antichambre. J’avais étourdi Stumm pour un instant, mais je ne pouvais me flatter qu’il demeurât longtemps tranquille. Lorsqu’il reviendrait à lui, il réduirait sûrement la porte en miettes. Il me fallait donc quitter le château au plus vite. J’étais perdu si la porte d’entrée était fermée et si le vieux serviteur était déjà monté se coucher.

Je le rencontrai au pied de l’escalier. Il portait un bougeoir.

– Votre maître désire que j’envoie un télégramme important. Où est la poste la plus proche ? Il y en a bien une dans le village, n’est-ce pas ?

Je lui adressai ces questions dans mon allemand le plus soigné ; c’était la première fois que je parlais cette langue depuis que j’avais franchi la frontière.

– Le village se trouve au bout de l’avenue, à cinq minutes d’ici, répondit-il. Monsieur sera-t-il longtemps absent ?

– Je serai de retour dans un quart d’heure. Attendez-moi afin de fermer pour la nuit.

J’endossai ma houppelande et je sortis. Il faisait une nuit claire et étoilée. Je dus laisser ma valise sur le banc du hall. Elle ne contenait rien qui pût me compromettre, mais je regrettai pourtant de ne pouvoir en retirer une brosse à dents et du tabac.

Alors commença une des aventures les plus folles que l'on puisse imaginer. Je ne pouvais m'attarder à songer à l'avenir, car il me fallait prendre une décision. Je descendis l'avenue en courant ; mes pieds écrasaient la neige durcie et, tout en courant, je traçai un programme pour l'heure qui venait.

Je trouvai le village qui se composait d'une demi-douzaine de maisons, dont l'une, plus importante que les autres, ressemblait à une auberge. La lune se levait et, en approchant de cette maison, je vis que c'était une boutique quelconque. Une petite auto bizarre à deux places ronronnait devant la porte. Je devinai que cette boutique était aussi la poste.

J'y entrai et je racontai ma petite histoire à une grosse bonne femme à lunettes qui parlait à un jeune homme.

– Il est trop tard, dit-elle. Le Herr Burgrave le sait fort bien. Nous n'avons plus de communication après 8 heures du soir. S'il s'agit d'une chose urgente, il faut aller à Schwandorf.

– Est-ce loin ? demandai-je, cherchant une excuse pour quitter la boutique.

– À 11 kilomètres d'ici. Mais voici Franz et la voiture des postes. Franz ! vous voudrez bien donner un siège à monsieur, n'est-ce pas ?

Le jeune homme à l'air niais murmura quelque chose que je pris pour un assentiment, et avala d'un trait son bock de bière. D'après son regard et sa manière d'être, je devinai qu'il était à moitié ivre.

Je remerciai la femme et me dirigeai vers l'auto, car je désirais fiévreusement profiter de cette aubaine imprévue. J'entendis la receveuse recommander à Franz de ne pas me faire attendre ; il sortit presque aussitôt et s'installa au volant. Nous démarrâmes en décrivant une série de courbes molles, jusqu'à ce que ses yeux se fussent accoutumés à l'obscurité.

Nous filâmes à bonne allure le long d'une grande route, d'un côté bordée de bois et de l'autre de champs couverts de neige qui se perdaient au loin dans un brouillard. Puis Franz se mit à

parler et, tout en parlant, il ralentit. Ceci ne me convenait guère, et je songeai sérieusement à le jeter par-dessus bord et à m'emparer du volant. J'aurais pu le faire aisément, car c'était un gringalet, sans doute un réformé. Par le plus heureux des hasards, je me décidai à le laisser tranquille.

– Quel beau chapeau que le vôtre, *mein herr* ! dit-il.

Il enleva sa casquette à visière bleue, qui faisait sans doute partie de son uniforme de postier, et la posa sur ses genoux. Le vent du soir ébouriffa une toison de cheveux filasse.

Puis il s'empara tranquillement de mon chapeau et s'en coiffa.

– Avec ceci, j'aurai l'air d'un monsieur ! déclara-t-il.

Je ne dis rien. Je me coiffai de sa casquette et j'attendis.

– Voilà un splendide pardessus, *mein herr* ! continua-t-il. Il va bien avec le chapeau. J'ai toujours souhaité un vêtement de ce genre. Dans deux jours, c'est Noël, l'époque où l'on fait de beaux cadeaux. Si Dieu voulait seulement m'envoyer un pardessus comme le vôtre !

– Vous pouvez l'essayer pour voir comment il vous va, suggérai-je aimablement.

Il arrêta l'auto brusquement et enleva son manteau bleu. L'échange s'effectua rapidement. Il était à peu près de ma taille, et ma houppelande ne lui allait pas trop mal. Quant à moi, j'endossai son pardessus pourvu d'un grand col qui boutonnait autour du cou.

L'idiot se dandina comme une fille. La boisson et la vanité l'avaient rendu mûr pour toutes les folies. Il conduisait l'auto si mal qu'il faillit nous verser dans un fossé. Nous passâmes devant plusieurs chaumières et il ralentit tout à coup devant la dernière.

– Une de mes amies habite ici, déclara-t-il. Gertrude sera contente de me voir paré des vêtements que vous m'avez si aimablement donnés. Attendez-moi. Je ne resterai pas

longtemps.

Et dégringolant de l'auto, il tituba à travers le petit jardinet.

Je me glissai dans son siège et fis avancer l'auto très doucement. J'entendis une porte s'ouvrir, et il parvint jusqu'à moi un bruit de voix confuses. Puis la porte claqua et, jetant un regard en arrière, je vis que Franz s'était englouti dans la chaumière. Je n'attendis pas plus longtemps et l'auto fila à toute allure.

Cinq minutes plus tard, cette sale machine commença à me donner du fil à retordre ; un écrou s'était desserré dans l'embrayage. Décrochant une des lanternes, je me mis à l'examiner et je réparai le mal. Mais cela me prit une bonne demi-heure. La route traversait maintenant une forêt épaisse où je remarquai des routes cavalières qui débouchaient de temps à autre à droite et à gauche. Je songeai à m'engager dans l'une d'elles, n'ayant aucun désir de visiter Schwandorf, lorsque j'entendis tout à coup derrière moi le ronflement d'une grosse voiture.

Je pris ma droite, me rappelant heureusement les règlements, et je continuai placidement mon chemin tout en me demandant ce qui allait se passer. J'entendis qu'on freinait et l'auto ralentit. Tout à coup, un grand capot gris me dépassa, et lorsque je tournai la tête je m'entendis interpeller par une voix familière. C'était Stumm. Il ressemblait à un écrasé. Sa mâchoire était bandée et ses yeux superbement pochés. C'est ce qui me sauva.

J'avais relevé très haut le col du manteau du postier, dissimulant ainsi ma barbe, et la casquette me descendait jusqu'aux yeux. Je me souvins que Blenkiron m'avait dit qu'il n'y avait qu'une façon de traiter les Boches : c'était de les bluffer avec effronterie.

C'est ce que je fis.

– Où est l'homme que vous avez conduit d'Andersbach ? me dit Stumm aussi bien que sa mâchoire endolorie le lui

permettait.

Je fis semblant d’être horriblement effrayé et j’imitai de mon mieux la voix nasillarde et fêlée de mon postier.

– Il est descendu à 1 kilomètre et demi d’ici, Herr Burgrave, répondis-je en tremblant. C’était un rude type. Il voulait aller à Schwandorf, mais tout à coup, il a changé d’avis.

– Où, imbécile ? Dis-moi exactement où il est descendu, sans quoi je te tords le cou !

– Dans le bois, vis-à-vis de la chaumière de Gertrude, dis-je. Je l’ai laissé courant à travers les arbres.

Je jetai toute la terreur possible dans ma voix.

– Il veut dire la chaumière des Heinrich, Herr colonel, dit le chauffeur. Cet homme courtise leur fille.

Stumm donna un ordre bref. L’auto recula et je la vis faire demi-tour. Puis prenant de la vitesse, elle fonça à toute allure et bientôt se perdit dans les ténèbres. J’avais franchi le premier obstacle. Mais je n’avais pas de temps à perdre. Stumm allait rencontrer le postier et se remettre à ma poursuite d’un instant à l’autre. Je pris le premier tournant et le tacot avança en cahotant sur une étroite route boisée. Je me disais que la terre durcie garderait peu de traces et qu’on pourrait croire que j’étais allé à Schwandorf. Cependant, il ne fallait pas courir de risques. J’étais résolu à quitter l’auto aussi vite que possible, à l’abandonner et à m’enfoncer dans la forêt. Je regardai ma montre et je calculai que je pouvais me donner dix minutes.

Je fus presque pris. Je parvins bientôt à une étendue de bruyères au milieu de laquelle j’aperçus une tache que je supposai être une sablière. Je menai l’auto jusqu’au bord, je la mis en marche et la vis se précipiter dans le gouffre. J’entendis un clapotis d’eau suivi d’un silence. Me penchant au-dessus du trou, je ne vis que l’obscurité, et sur le rebord, des marques de roues. On découvrirait mes traces au grand jour, mais pas à cette heure de la nuit.

Alors, je traversai la route en courant et j'entrai dans la forêt. Il était temps, car les échos du clapotis s'éteignaient à peine que je perçus le bruit d'un moteur. Je me couchai à plat ventre dans un creux, sous un fouillis de ronces couvertes de neige, et je surveillai la route éclairée par les rayons de lune filtrant à travers les pins.

C'était l'auto de Stumm et, à ma consternation, elle s'arrêta un peu avant la sablière.

Une lampe électrique brilla. Stumm descendit lui-même de l'auto et examina les traces sur la route. Dieu merci, il put encore les trouver, mais s'il s'était avancé de quelques mètres, il aurait vu les marques se tourner vers la sablière. Dans ce cas, il eût battu tous les bois avoisinants et m'eût sûrement découvert. Je vis dans l'auto un troisième personnage, vêtu de mon pardessus et de mon chapeau. Ce pauvre diable de postier allait payer cher sa vanité !

Ils furent assez longs à se remettre en marche. Je fus profondément soulagé lorsqu'ils disparurent sur la route. Je pénétrai plus avant dans le bois et j'y découvris un sentier qui, à en juger par le coin de ciel aperçu dans une clairière, menait presque en ligne droite vers l'ouest. Ce n'était pas la direction que je cherchais. Je tournai donc à angle droit et tombai bientôt sur une autre route que je traversai précipitamment. Après cela, je me trouvai dans une espèce d'enceinte et je dus escalader plusieurs palissades formées de pieux très grossiers reliés entre eux par des osiers. Puis le terrain se mit à monter, et je me trouvai bientôt au sommet d'une colline de sapins qui paraissait s'étendre sur un espace de plusieurs kilomètres. Je marchais toujours à une allure très vive, et je ne m'arrêtai pour me reposer un peu que lorsque je fus au moins à 10 kilomètres de la sablière.

Mon esprit commençait à s'éveiller. Pendant toute la première partie de mon trajet, j'avais suivi aveuglément mes intuitions, qui avaient été très heureuses. Mais je ne pouvais continuer ainsi. *Ek sal'n plan maak*, dit le vieux Bœr lorsqu'il se

trouve dans l'embarras. À moi maintenant de tracer un plan.

Dès que je me mis à réfléchir, je compris tout de suite dans quelle impasse je me trouvais. Me voilà, ne possédant pour tous biens que les vêtements qui me couvraient, dont une casquette et un paletot qui ne m'appartenaient pas, seul au beau milieu de l'hiver, au cœur de l'Allemagne du Sud, poursuivi par un homme qui voulait ma peau ! Bientôt, on me chercherait à travers tout le pays, à cor et à cri. Je savais que les policiers boches étaient très adroits et il me semblait que je n'avais pas la moindre chance de leur échapper. S'ils me prenaient, ils me fusilleraient sans l'ombre d'un doute. Cependant, de quoi m'accuseraient-ils ? D'avoir malmené un officier allemand. Ils ne pouvaient m'accuser d'espionnage, ne possédant aucune preuve. J'étais simplement un Bœr qui était devenu enragé et avait perdu la tête. Mais s'ils étaient capables de tuer un savetier qui s'était moqué d'un lieutenant (et cela était arrivé à Saverne), je me dis que la pendaison leur paraîtrait une trop belle mort pour un homme qui avait osé fracasser la mâchoire d'un colonel.

Et pour comble, ma mission ne se bornait pas à m'échapper, ce qui était déjà assez difficile, mais à parvenir à Constantinople, à plus de 1 600 kilomètres de distance. Je me dis que je ne saurais m'y rendre comme un vagabond. J'allais y être envoyé, et maintenant, j'avais rejeté ma chance. Si j'avais été catholique, j'aurais adressé une prière à sainte Thérèse, car elle eût compris mon dilemme.

Ma mère disait toujours que lorsqu'on a trop de guigne, il faut compter ses chances. Je me mis donc à compter les miennes. Premièrement, mon voyage avait bien débuté, car je ne pouvais être à plus de 65 kilomètres du Danube. Deuxièmement, je tenais le passeport de Stumm. Enfin, je possédais assez d'argent : 53 souverains anglais et à peu près 3 livres en billets de banque allemands que j'avais changés à l'hôtel. Et surtout, j'avais réglé l'affaire du vieux Stumm. C'était là la plus grande grâce !

Je me dis qu'il fallait dormir un peu. Ayant découvert un trou sec sous une racine de chêne, je m'y tapis. La neige couvrait tous les bois d'une couche épaisse et j'étais trempé. Je parvins cependant à dormir quelques heures et m'éveillai au moment où l'aube d'hiver pointait à travers les cimes des arbres. Il s'agissait maintenant de déjeuner. Il me fallait donc trouver une habitation quelconque.

Je parvins presque immédiatement à une grande route se dirigeant du nord au sud. Je marchai vivement dans l'air glacé du matin pour rétablir ma circulation et je me sentis bientôt un peu mieux. J'aperçus le clocher d'une église qui annonçait un village proche. Stumm ne devait pas être encore sur mes traces, mais je courais toujours le risque qu'il eût prévenu par téléphone les villages environnants et que tout le monde fût à ma recherche. Mais il fallait me procurer quelques aliments.

Je me souvins que c'était la veille de Noël, et que tout le monde serait en vacances. Le village était assez important, mais comme il était à peine 8 heures du matin, je ne rencontrai pas âme qui vive, sauf un chien errant. Je choisis la boutique la plus humble où un petit garçon retirait les volets de la devanture. C'était un de ces magasins de village où l'on tient un peu de tout. Le garçon appela une vieille femme qui émergea de l'arrière-boutique, tout en ajustant ses lunettes.

– *Grüss Gott* ! dit-elle d'une voix bienveillante.

J'enlevai ma casquette, me rendant compte, d'après mon image dans une casserole de cuivre brillant, que j'étais encore assez présentable malgré ma nuit passée à la belle étoile.

Je lui racontai une histoire. Je lui dis que je venais de Schwandorf, que je me rendais à pied chez ma mère malade, dans un village imaginaire appelé Judenfeld. Je me fiais à l'ignorance des villageois en ce qui concerne tout pays éloigné de plus de 8 kilomètres de leurs demeures.

Je dis que j'avais perdu mes bagages, que je n'avais pas le temps de les attendre, puisque je n'avais qu'une très courte permission. La vieille dame se montra pleine de sympathie et

sans aucune défiance. Elle me vendit une livre de chocolat, une boîte de biscuits, la plus grande partie d'un jambon, deux boîtes de sardines et un *rücksack*{9} dans lequel j'emballai toutes mes provisions. J'achetai aussi du savon, un peigne et un rasoir très bon marché, ainsi qu'un petit guide des touristes publié à Leipzig. Comme je quittais la boutique, je vis des vêtements pendus dans l'arrière-magasin. Je retournai les examiner. C'étaient de ces vêtements que les Allemands portent l'été pendant leurs voyages à pied, de grandes capes de chasse en étoffe verte qu'ils appellent *loden*. J'en achetai une, ainsi qu'un chapeau de feutre vert et un *alpenstock*{10}. Puis je partis, tout en souhaitant un bon Noël à la vieille marchande. Je quittai le village par la route la plus courte, et rencontrai à peine deux ou trois personnes qui ne firent aucune attention à moi.

M'engageant de nouveau dans les bois, je marchai jusqu'au moment du déjeuner. Je ne me sentais plus en aussi bonne forme et je ne touchai presque pas à mes provisions. Mon repas se composa simplement d'un biscuit et d'une tablette de chocolat. J'avais très soif et j'aspirais à boire une tasse de thé chaud. Je fis ma toilette dans une mare glacée et je parvins à me raser avec la plus grande peine et au prix de véritables souffrances. Ce rasoir était bien le plus mauvais de son espèce et mes yeux pleuraient, tant l'opération me causait de douleur. Mais lorsqu'elle fut terminée, j'eus la satisfaction de constater que je ressemblais alors à un de ces piétons allemands munis d'un chapeau, d'une cape verte, et d'une canne ferrée tout à fait absurde, qui errent par milliers d'exemplaires, pendant l'été à travers toute l'Allemagne, mais qui sont des oiseaux rares en hiver.

Le guide des touristes fut une acquisition heureuse. Il contenait une grande carte de la Bavière qui m'apprit que je me trouvais environ à 65 kilomètres du Danube. La route traversant le village que je venais de quitter m'eût mené tout droit au fleuve, mais si je continuais à me diriger vers le sud, j'y parviendrais avant la nuit. D'après les indications de la carte, il me semblait que de longs éperons de forêt se prolongeaient

jusqu'au Danube. Je résolus donc de rester sous bois. Je risquais simplement de rencontrer un ou deux forestiers, et dans ce cas, j'avais une très bonne histoire à leur raconter ; mais, en suivant la grande route, je serais peut-être soumis à des questions embarrassantes.

Lorsque je me remis en route, j'étais très courbaturé et le froid devenait intense. Ceci m'intrigua, car jusqu'à ce moment, je n'y avais pas fait très attention. Assez sanguin de nature, je n'y pensais jamais. Le froid d'une nuit d'hiver sur le haut-veldt était beaucoup plus vif que tout ce que j'avais éprouvé en Europe. Pourtant, mes dents claquaient et il me semblait que j'étais glacé jusqu'à la moelle.

La journée avait commencé par un temps clair et beau, mais bientôt, une bande de nuages gris couvrit le ciel et le vent se mit à siffler. J'avançais en trébuchant à travers les broussailles et je désirais ardemment être dans un pays ensoleillé et chaud. Je songeais à ces longues journées sur le veldt, où la terre était comme un grand bol jaune sillonné de routes blanches qui couraient vers l'horizon ; à une petite ferme blanche se chauffant au soleil, avec sa digue bleue et ses carrés de luzerne d'un vert vif. Je songeais à ces journées luisantes sur la côte orientale, où la mer est encore une mer de nacre et où le ciel ressemble à une turquoise flamboyante. Mais je songeais surtout à ces midis chauds et parfumés où on sommeille à l'ombre du wagon, en humant la fumée du feu de bois sur lequel les boys cuisent le dîner.

Je me détournai de ces visions agréables pour revenir à l'horrible présent : les bois épais et neigeux, le ciel menaçant, mes habits mouillés. J'étais un être traqué et mon avenir n'était pas moins lugubre. Je me sentis abominablement déprimé et je ne pouvais songer, pour le compter, à aucun bienfait du sort. Tout à coup, je compris que je tombais malade.

Vers midi, je tressaillis de l'impression brusque que l'on me poursuivait. Je ne saurais dire ni comment ni pourquoi cette idée me vint à l'esprit. C'est peut-être une espèce d'instinct

qu'acquièrent les hommes qui ont vécu longtemps seuls dans les pays sauvages. Mes sens, qui avaient été comme engourdis, s'éveillèrent soudain et je me mis à réfléchir rapidement.

Que ferais-je à la place de Stumm, le cœur plein de haine, ayant à venger une mâchoire fracassée et disposant de pouvoirs presque illimités ? Il avait dû découvrir l'auto au fond de la sablière et la trace de mes pas dans le bois voisin. Je ne savais si lui et ses hommes étaient habiles à suivre une piste. Le Cafre le plus ordinaire l'eût découverte sans la moindre difficulté. Mais Stumm n'avait même pas besoin de se donner cette peine. Nous étions dans un pays civilisé sillonné de routes et de voies ferrées. Tôt ou tard, je serais bien forcé de sortir des bois. Il n'avait qu'à faire surveiller les routes, le téléphone se chargerait de mettre tout le monde sur mes pas dans un rayon de 80 kilomètres. D'ailleurs, il trouverait facilement les traces de mon passage à Greif, le village que j'avais traversé le matin même.

Je parvins bientôt à un tertre rocheux qui s'élevait dans la forêt. Me dissimulant de mon mieux, je le gravis jusqu'au sommet et regardai prudemment autour de moi. Vers l'est, je vis la vallée d'une rivière avec de larges champs et des clochers. À l'ouest et au sud, la forêt se déroulait, étendue ininterrompue et désolée de faîtes chargés de neige. Nul signe de vie, pas même un oiseau, et pourtant, je savais que des hommes me suivaient à la piste dans ces bois et qu'il m'était à peu près impossible de leur échapper.

Il ne me restait d'autre parti à prendre que de continuer mon chemin jusqu'à ce que je tombe ou que je sois pris. Je me dirigeai vers le sud, tout en obliquant un peu vers l'ouest, car la carte me montra que c'était le chemin le plus direct vers le Danube. Je ne songeai pas à ce que je ferais une fois là. Je m'étais fixé la rivière comme but immédiat ; à l'avenir de se décider lui-même.

J'étais maintenant certain d'être en proie à la fièvre. Elle était un héritage de l'Afrique et elle s'était manifestée une ou deux fois pendant mon séjour à Hampshire avec le bataillon.

Ces attaques avaient été de courte durée, car je les avais prévues et m'étais drogué. Mais aujourd'hui, je n'avais pas de quinine et tout me faisait croire que je couvais une très violente attaque. J'étais atrocement mal à l'aise et je me sentais stupide. Je faillis me faire prendre très bêtement.

Parvenu tout à coup à un chemin, j'allais le traverser à l'aveuglette, lorsqu'un homme passa lentement à bicyclette. Heureusement, l'ombre projetée par une touffe de houx me dissimulait et il ne regardait pas de mon côté, bien qu'il ne fût guère à plus de 3 mètres de moi. Je rampai en avant pour reconnaître un peu le terrain. Je découvris 500 mètres de route qui traversaient la forêt en ligne droite, et tous les 200 mètres, je remarquai un cycliste. Tous portaient des uniformes et semblaient être des sentinelles.

Ceci ne pouvait avoir qu'une seule signification : Stumm avait fait garder toutes les routes et me coupait le chemin à un angle du bois. Il n'y avait guère de chance de traverser sans être vu. Tandis que je demeurais là, le cœur lourd d'appréhension, j'éprouvais l'horrible sensation que j'étais traqué de près, et que je serais bientôt pris entre deux feux.

Je m'immobilisai plus d'une heure, le menton enfoui dans la neige. Je ne voyais nulle issue à cette situation et je me sentais si malade que tout me devenait indifférent.

Puis, tout à coup, la chance me tomba du ciel.

Le vent s'éleva et un grand nuage de neige souffla de l'est. Cinq minutes plus tard, les flocons tombaient si drus que je ne distinguais pas l'autre côté de la route. Au premier abord, je vis là un surcroît de malchance, puis, lentement, je me rendis compte de l'occasion inespérée qui s'offrait à moi. Je dégringolai le talus et m'apprêtai à traverser.

Je faillis tomber sur un des cyclistes. Il poussa un cri et roula de sa machine, mais je ne m'attardai pas. Une force soudaine m'envahit, et je m'enfonçai dans les bois du côté le plus éloigné de la route. Je savais que je disparaîtrais vite de vue dans le tourbillon de neige et que les flocons cacheraient mes pas.

Je pris donc mes jambes à mon cou. Je courus ainsi pendant plusieurs kilomètres avant que l’accès de fièvre se calmât. Alors, je m’arrêtai, à bout de forces. On n’entendait aucun bruit, sauf le choc doux de la neige qui tombait toujours. Le vent ne soufflait plus ; toute la campagne était très tranquille et empreinte d’une grande solennité. Mais, mon Dieu ! que la neige tombait dru. Elle était en partie masquée par les branches, mais elle s’entassait partout. Mes jambes étaient de plomb, la tête me brûlait et des douleurs cuisantes m’élançaient dans tout le corps. J’avançais en trébuchant sans avoir la moindre idée de ma direction, résolu de poursuivre mon chemin jusqu’au bout, car je savais que si j’avais le malheur de m’étendre, je ne pourrai plus me relever. Enfant, j’aimais beaucoup les contes de fées, et presque toutes les histoires dont je me souvenais se passaient dans les grandes forêts allemandes couvertes de neige, avec des cabanes de bûcherons et de charbonniers. Jadis, j’avais souhaité ardemment connaître toutes ces choses, et maintenant, je me trouvais au beau milieu. On m’avait souvent parlé de loups, et je me surpris à me demander si je n’allais pas rencontrer une bande de ces fauves. Je me sentais délirer.

Je tombai plusieurs fois, et à chaque chute, je partais d’un rire bête. Une fois, je glissai dans un trou au fond duquel je restai un long moment à ricaner. Si quelqu’un m’eut vu dans cette position, il m’eût certainement pris pour un fou.

Le crépuscule s’assombrit dans la forêt, mais je n’y fis pas attention. La nuit venait… une nuit dont je ne verrais point l’aube. Mon corps avançait machinalement sans être dirigé par mon cerveau que gagnait la démence. J’étais comme un ivrogne qui continue à courir parce qu’il sait qu’il tombera s’il s’arrête, et j’avais fait comme un pari avec moi-même de ne pas me coucher, du moins pour le moment. Si je le faisais, je sentirais plus fortement mon mal de tête. Une fois, j’avais chevauché cinq jours de suite en Afrique, souffrant de la fièvre, et les arbres plats de la brousse avaient dansé des quadrilles devant mes yeux. Cependant, j’avais toujours plus ou moins gardé ma

lucidité. Aujourd'hui, j'avais l'esprit carrément troublé et mon état s'aggravait à chaque instant.

Tout à coup, les arbres disparurent ; je traversais un sol plat. C'était une clairière, et une petite lumière brillait devant moi. Le changement de paysage me rendit la conscience des choses. Un feu intérieur me brûlait la tête et les membres avec une intensité particulièrement pénible. J'éprouvais une grande faiblesse. Je me sentais pris d'un invincible besoin de sommeil, et j'eus l'intuition que je me trouvais dans un endroit où je pourrais enfin dormir. Me dirigeant vers la lumière, je distinguai bientôt à travers un écran de neige les contours d'une chaumière. J'étais exempt de toute crainte, j'avais simplement un très grand désir de me coucher. Me frayant lentement un chemin jusqu'à la porte, je frappai. Ma faiblesse était si grande que je pus à peine lever la main pour saisir le heurtoir.

J'entendis des voix à l'intérieur. Quelqu'un souleva un coin du rideau de la fenêtre. La porte s'ouvrit ensuite, et je me trouvai vis-à-vis d'une femme, une femme au visage maigre et bienveillant.

– *Grüss Gott* ! dit-elle, tandis que, pendus à ses jupes, des enfants me considéraient.

– *Grüss Gott* ! répondis-je.

Je m'appuyai contre le chambranle et ne pus articuler un autre mot.

Elle vit mon état.

– Entrez, monsieur, dit-elle. Vous êtes souffrant, et ce n'est guère un temps pour des malades.

Je la suivis en trébuchant, et me tins tout ruisselant au milieu de la petite cuisine, où les trois bambins me dévisageaient avec étonnement. C'était un pauvre intérieur mal meublé, mais un bon feu de bûches pétillait dans l'âtre. Le choc de cette chaleur produisit en moi une de ces minutes de lucidité que l'on a même au milieu d'une fièvre.

– Je suis malade, mère, et j’ai marché longtemps dans l’ouragan. Je viens d’Afrique, où le climat est chaud, et le froid de votre pays me donne la fièvre. Elle passera d’ici un jour ou deux si vous pouvez me donner un lit.

– Vous êtes le bienvenu, dit-elle. Je vais tout de suite vous faire du café.

Enlevant mon manteau trempé, je m’accroupis près de l’âtre. Elle me donna du café, délicieusement chaud, mais très faible. Je voyais partout des preuves évidentes de pauvreté. Bientôt, les effluves de la fièvre me montèrent de nouveau à la tête, et je fis un grand effort pour mettre mes affaires en ordre avant d’être dominé par la maladie. Je sortis avec grande difficulté le sauf-conduit de Stumm de mon portefeuille.

– Voici mon mandat, dis-je. Je suis un membre du Service secret impérial, et je dois agir dans l’obscurité pour mieux accomplir ma tâche. Si vous me le permettez, mère, je m’en vais dormir jusqu’à ce que je sois remis. Seulement, il faut que tout le monde ignore que je suis ici. Si quelqu’un vient, vous nierez ma présence.

Elle considéra le grand sceau comme si c’était un talisman.

– Oui, oui, dit-elle. Je m’en vais vous donner le lit du grenier et je vous laisserai en paix jusqu’à ce que vous soyez remis. Nous n’avons pas de voisins très proches, et l’ouragan fermera les routes. Nous serons silencieux, moi et les petits.

La tête me tournait, mais je fis encore un effort.

– Vous trouverez de la nourriture dans le *rücksack*, des biscuits, du jambon et du chocolat. Servez-vous. Voici de l’argent pour acheter un dîner de Noël pour vos enfants.

Et je lui remis quelques-uns des billets de banque allemands.

Après cela, mes souvenirs s’obscurcissent. Elle m’aida à grimper l’échelle menant au grenier, me déshabilla et me prêta une grossière chemise de nuit. Il me semble me rappeler qu’elle me baisa la main, et qu’elle pleurait.

– C’est le bon Dieu qui vous a envoyé. Maintenant les prières des petits seront exaucées et le Christ ne passera pas devant notre porte sans s’arrêter.

8

Les péniches d’Essen

Je demeurai étendu sur ce lit dans le grenier pendant quatre jours. L’ouragan s’était calmé, et le dégel faisait fondre la neige. Les enfants jouaient sur le seuil des portes, et le soir se racontaient des histoires devant le feu. Sans doute, les myrmidons de Stumm parcouraient-ils toutes les routes et troublaient-ils d’innocents piétons. Mais personne ne s’approcha de la chaumière, et ma fièvre baissa tandis que je demeurais en paix.

Ce fut une mauvaise attaque, mais elle me quitta le cinquième jour. À bout de forces, je restai couché à regarder les poutres et la petite lucarne. C’était une vieille masure délabrée, pleine de courants d’air, mais la paysanne eut soin d’empiler sur moi couvertures et peaux de bêtes afin que j’eusse chaud. Elle venait me voir de temps à autre ; elle m’apporta un breuvage d’herbes amères qui me rafraîchit beaucoup. Je ne pouvais manger que de la bouillie d’avoine très légère et du chocolat préparé avec les tablettes qui se trouvaient dans mon rücksack.

Le jour, je sommeillais, j’écoutais le babillage des enfants. Chaque heure m’apportait de nouvelles forces, car la malaria disparaît aussi subitement qu’elle vous étreint, ne vous laissant guère moins bien portant qu’auparavant. Cette attaque avait pourtant été une des plus mauvaises dont j’eusse jamais souffert. Tout en me reposant, je réfléchissais. Le cours de mes pensées était curieux. Chose étrange, Stumm et ses actes étaient

repoussés dans quelque arrière-case de mon cerveau hermétiquement fermée. Ils ne m'apparaissaient plus comme faisant partie du temps présent, mais plutôt comme un souvenir lointain auquel je pouvais songer avec calme. Je pensais beaucoup à mon bataillon et au comique de ma situation actuelle. J'allais décidément bien mieux, car maintenant, tout cela me faisait plutôt l'effet d'une comédie que d'une tragédie.

Mais je songeai à notre mission. Elle m'avait paru tout à fait invraisemblable pendant toute ma folle équipée à travers la neige. Les trois mots que Harry Bullivant avait écrits avant sa mort avaient dansé la plus insensée des sarabandes à travers ma cervelle. Ils étaient encore présents à mon esprit, mais je les considérais froidement dans toute leur pauvreté. Je me souviens que je pris ces mots un à un et que j'y réfléchis pendant plusieurs heures.

Kasredin. Je n'arrivai pas à tirer de cela quoi que ce soit.

Cancer. Ce mot était pourvu de trop de sens tous obscurs.

v. I. C'était le plus incompréhensible des trois mots.

Jusqu'à présent, j'avais toujours pris l'I pour la lettre de l'alphabet. Je me disais que le *v* était l'abréviation de *von*, et j'avais examiné tous les noms allemands commençant avec un I : Ingolstadt, Ingeburg, Ingenohl et tous les autres. J'avais dressé une liste d'environ soixante-dix noms au British Museum avant de quitter Londres. Tout à coup, je me surpris prenant cet I pour l'adjectif numéral un, et sans penser à ce que je faisais, je le traduisis en allemand.

Ma surprise fut si grande que je faillis tomber hors de mon lit. La traduction allemande me donnait *von Einem* ; c'était le nom que j'avais entendu chez Gaudian, celui que Stumm avait prononcé à voix basse, et celui que précédait le prénom « Hilda ». Je venais de faire, selon toutes les probabilités, une grande découverte, et c'était jusqu'à présent le premier rayon de lumière qui éclairât un peu le mystère.

Harry Bullivant avait sans doute su qu'un homme ou une

femme appelé von Einem était au cœur du mystère. Stumm avait parlé de ce même personnage avec respect en discutant les efforts que je me proposais d'entreprendre pour le soulèvement des musulmans africains. Si j'arrivais à découvrir ce von Einem, je me rapprocherais beaucoup du but. Mais quel était donc le mot que Stumm avait murmuré à Gaudian et qui avait paru agiter si fort ce dernier ? J'avais cru entendre *Ühnmantel* ! Ah ! l'énigme serait vite déchiffrée si je parvenais à élucider ce deuxième point !

Ma découverte hâta singulièrement ma guérison. En tout cas, le soir du cinquième jour (mercredi 29 décembre), je me sentis assez bien pour me lever. Lorsque la nuit fut tombée et qu'il fit trop sombre pour craindre l'arrivée d'un visiteur nocturne, je descendis et m'assis près du feu, emmitouflé dans mon manteau vert.

Et la femme se mit à parler. Assis dans la clarté des flammes, les trois enfants blonds me considéraient avec des yeux ronds et souriaient lorsque je regardais de leur côté.

La mère me dit que son homme était parti à la guerre sur le front oriental. Dans ses dernières lettres, il lui disait qu'il était dans un marécage polonais et qu'il aspirait à revoir ses bois natals. La grande lutte ne voulait rien dire pour elle. C'était un acte de Dieu, un coup de foudre tombé tout à coup du ciel qui lui avait enlevé son mari et qui peut-être la rendrait bientôt veuve et ses enfants orphelins. Elle ne savait rien ni des causes, ni des buts de cette guerre. Les Russes lui paraissaient un peuple formidable de sauvages, de païens qui n'avaient jamais été convertis et qui saccageraient les foyers allemands si le Bon Dieu et les vaillants soldats de l'Allemagne ne les en empêchaient pas. Je m'efforçais de m'assurer si elle avait quelque idée sur les affaires d'Occident, mais elle ne savait rien, sauf qu'on avait quelques ennuis avec les Français. Je doute si elle savait le rôle que l'Angleterre jouait dans la guerre.

C'était une honnête femme qui n'avait de haine pour personne, pas même pour les Russes s'ils épargnaient son

homme.

Cette nuit-là, je me rendis compte de la folie insensée de la guerre. Lorsque j'avais vu la coquille délabrée d'Ypres, lorsque j'avais entendu les histoires hideuses des atrocités boches, j'avais souhaité que toute la Bochie devînt la proie du fer et du feu. Je croyais que nous ne pourrions jamais terminer la guerre de façon satisfaisante sans appliquer aux Huns la loi du talion.

Mais mon séjour dans cette hutte de bûcheron me guérit d'un pareil cauchemar.

Je souhaitai punir les coupables, mais laisser libres les innocents. C'était à nous de remercier Dieu et de veiller à ne pas souiller nos mains en commettant les erreurs immondes que la folie de l'Allemagne l'avait poussée à accomplir. Que servirait à des chrétiens de brûler de pauvres petites cabanes comme celle-ci et d'abandonner les cadavres des enfants au bord de la route ?

Les seules choses qui rendent l'homme supérieur aux bêtes ne sont-elles pas le rire et la clémence ?

Une très grande pauvreté régnait dans cette cabane. Le visage de la femme était comme tendu sur les os et sa peau avait cette transparence particulière qui provient du manque de nourriture. J'imagine qu'elle ne recevait pas l'allocation généreuse attribuée aux femmes des soldats anglais. Les enfants paraissaient mieux nourris, grâce au sacrifice de la mère. J'essayai de les réconforter de mon mieux. Je leur racontai de longues histoires sur l'Afrique, les lions, les tigres, et ayant trouvé des morceaux de bois, j'en fabriquai des jouets. Je manie le couteau assez bien et je réussis à sculpter les images fort présentables d'un singe, d'un rhinocéros et d'un springbok. Les petits allèrent se coucher en serrant sur leur cœur leurs premiers jouets !

Mais il me fallait partir aussitôt que possible, afin de poursuivre ma mission. Ce n'était pas juste envers la paysanne de m'attarder davantage chez elle. À tout moment je risquais d'être découvert et, m'ayant hébergé, elle se trouverait dans

une situation fort embarrassante. Je lui demandai si elle savait où était le Danube, et sa réponse me surprit vivement.

– C'est à une heure de marche d'ici, dit-elle. Le chemin à travers bois conduit tout droit au bac.

Je partis le lendemain après déjeuner. Il pleuvait et je me sentais très faible. Avant de quitter mon hôtesse, je lui remis, ainsi qu'à chacun des enfants, 2 souverains d'or.

– C'est de l'or anglais, lui dis-je, car il me faudra voyager chez nos ennemis et me servir de leur monnaie. Mais l'or est bon et on vous le changera dans n'importe quelle ville. Je vous conseille cependant de le mettre dans votre bas de laine et de ne vous en servir qu'à bout de ressources. Il faut continuer à entretenir votre foyer, car un jour, la paix sera rétablie et votre mari reviendra de la guerre.

J'embrassai les enfants, et ayant serré la main de la bûcheronne, je m'éloignai à travers la clairière. Ils me crièrent tous : *Auf wiedersehen*, mais il n'était guère probable que je les revisse jamais.

La neige avait disparu, sauf par places dans les creux profonds. Le sol était pareil à une éponge mouillée et une pluie froide m'aveuglait. Après environ une demi-heure de marche, les arbres s'espacèrent et je parvins à un saillant de terrain ouvert planté de genévriers nains. La plaine s'étendait devant moi, et à moins de 2 kilomètres de distance, j'aperçus un large fleuve.

Je m'assis et considérai le paysage avec tristesse. L'exaltation provoquée par ma découverte de la veille avait disparu. J'avais appris par le plus grand des hasards un renseignement désormais sans valeur pour moi, puisque je ne pouvais m'en servir. En admettant que Hilda von Einem existât et qu'elle détînt le grand secret, elle vivait sans doute dans quelque palais de Berlin. Il n'était guère plus probable que j'arrivasse à tirer quoi que ce fût d'elle que de me faire inviter à dîner par le Kaiser. Blenkiron réussirait peut-être à quelque chose, mais où diable était-il ? Le renseignement serait peut-être utile à sir

Walter, seulement, comment le lui faire parvenir ? Je devais aller à Constantinople et m'éloigner ainsi des personnes qui tenaient la clef du mystère. Cependant, je n'arriverais à rien en m'attardant en Allemagne. D'ailleurs, cela m'était impossible. Il me fallait continuer mon voyage… mais comment ? Toutes les voies me semblaient fermées, et j'étais dans le plus cruel des dilemmes…

J'étais maintenant convaincu que Stumm ne laisserait pas tomber l'affaire. Je savais trop de choses, et puis je l'avais outragé dans son amour-propre. Il ferait battre le pays en tous sens jusqu'à ce qu'il m'eût pris, ce qui arriverait fatalement si je ne me hâtais de m'éloigner.

Mais comment passer la frontière ? Mon passeport ne me servirait à rien, car tous les postes de police devaient être prévenus télégraphiquement du numéro de ce passeport, et ce serait chercher des ennuis que de le produire. D'autre part, je ne pouvais franchir la frontière par chemin de fer sans cette pièce. Le guide des touristes m'apprit qu'en Autriche, on était plus bienveillant et moins rigoureux. Je songeai donc à essayer de pénétrer dans ce pays par le Tyrol, ou par la Bohême, tous deux fort éloignés malheureusement. Et chaque journée présentait plusieurs milliers de chances pour que je sois arrêté en route.

On était déjà au jeudi 30 décembre, l'avant-dernier jour de l'année. Il me fallait être rendu à Constantinople le 17 janvier. Constantinople ! Déjà, à Berlin, je m'en étais senti fort éloigné, mais maintenant, cette ville semblait plus lointaine que la lune !

Cependant, le grand fleuve boudeur qui coulait devant moi y conduisait directement. Tout à coup, en le regardant, mon attention fut attirée par un spectacle curieux. À l'horizon, à l'est, à l'endroit où la rivière disparaissait au tournant d'une colline, une longue traînée de fumée apparut. La fumée se dissipa ; elle semblait provenir de quelque bateau dissimulé par le tournant ; mais je pouvais distinguer au moins deux bateaux.

J'en conclus qu'il devait y avoir une longue file de péniches tirées par un remorqueur. Je regardai à l'ouest et vis une procession semblable apparaître à l'horizon. Un grand navire parut, jaugeant certainement mille tonnes, suivi d'une file de péniches. J'en comptai six sans le remorqueur. Elles étaient chargées et devaient avoir un tirant considérable, mais la rivière était très profonde à cause de la crue.

Il me suffit de réfléchir un instant pour comprendre ce que signifiaient ces péniches. Au cours d'une de nos longues discussions à l'ambulance, Sandy m'avait appris exactement comment les Allemands ravitaillaient en munitions leur campagne des Balkans. Ils étaient à peu près certains d'anéantir la Serbie dès le premier coup, mais il leur fallait à tout prix faire parvenir des canons et des obus à la vieille Turquie, dont l'approvisionnement était bien près de s'épuiser. Sandy disait qu'ils voulaient le chemin de fer, mais qu'ils voulaient surtout le Danube, dont ils pouvaient s'assurer en une semaine. Des files ininterrompues de péniches, que l'on chargeait aux grandes fabriques de Westphalie, descendaient les eaux du Rhin ou de l'Elbe jusqu'au Danube. Dès que la première de ces files parviendrait en Turquie la livraison se ferait régulièrement, suivant la facilité que les Turcs apporteraient à manipuler leur matériel de guerre. Sandy m'avait appris également que ces péniches ne revenaient pas vides, mais remplies de coton turc, de bœuf bulgare et de blé roumain. Je ne sais d'où Sandy tenait ces renseignements, mais aujourd'hui, je pouvais vérifier de mes propres yeux l'exactitude de ses dires.

C'était un spectacle étonnant, et je grinçai des dents en voyant ces chargements de munitions se diriger sans encombre vers l'ennemi, m'imaginant l'enfer que nos pauvres gars allaient supporter à Gallipoli. Tout en regardant ces péniches, il me vint une idée qui me donna une lueur d'espoir.

Il n'y avait pour moi qu'une façon de quitter l'Allemagne. Il me fallait la quitter en si bonne compagnie qu'on ne me poserait aucune question. C'était clair. Si j'allais par exemple en Turquie dans la suite du Kaiser, j'y allais sur le velours. Si j'y

allais seul… j’étais flambé. Afin d’obtenir droit de passage en Allemagne il fallait me joindre à quelque caravane ayant toute liberté. Et voilà précisément la caravane voulue : ces péniches d’Essen.

Cela semblait de la folie, car je devinais que le matériel de guerre devait être soumis à une surveillance aussi étroite que la santé du vieil Hindenburg. Ce n’en serait que plus sûr, me dis-je, une fois que j’en ferais partie. Si vous poursuivez un déserteur, vous ne le chercherez pas à la cantine du régiment, de même que si vous traquez un voleur, il est probable que vous n’irez pas perquisitionner à Scotland Yard.

Ce raisonnement était bon, mais comment allais-je aborder ? Ces péniches ne s’arrêtaient sans doute pas une fois tous les 100 kilomètres et Stumm m’aurait rejoint bien avant que je pusse parvenir à un arrêt. Et en admettant que j’eusse cette chance, comment obtiendrai-je la permission d’embarquer ?

Le premier mouvement était de descendre sans tarder jusqu’aux bords du fleuve. Je partis donc à vive allure à travers les champs détrempés et je parvins à une route où les fossés débordaient au point de se rejoindre au milieu. Il faisait si mauvais que j’espérais rencontrer peu de piétons. Tout en marchant, je songeais à mon avenir en tant que voyageur de fond de cale ! Si j’achetais de la nourriture, j’aurais peut-être la chance de me glisser inaperçu sur une des péniches, car ils ne déchargeraient pas avant d’être arrivés au terme de leur voyage.

Tout à coup, je vis que le remorqueur qui était maintenant de front avec moi se dirigeait vers la rive. Et au moment où je gravissais une légère côte, j’aperçus à ma gauche un long village pourvu d’une église et d’un débarcadère. Les maisons étaient situées à environ 400 mètres du fleuve dont elles étaient séparées par une route droite bordée de peupliers. Il n’y avait plus de doute, la file de péniches s’arrêtait. Le grand remorqueur se fraya un chemin et s’aligna contre la jetée, où l’eau était suffisamment profonde pendant la saison des crues.

On fit signe aux péniches qui jetèrent l'ancre à leur tour, ce qui me prouva qu'il y avait au moins deux hommes à bord de chacune d'elles. Puis on descendit une passerelle du remorqueur, et je vis, de ma cachette, une demi-douzaine d'hommes quitter le bord portant un fardeau sur leurs épaules.

Ce ne pouvait être qu'un cadavre. Un homme de l'équipage était sans doute mort et ils s'étaient arrêtés pour l'enterrer. Je les regardai se diriger vers le village et je calculai qu'ils y passeraient un certain temps, bien qu'ils eussent probablement télégraphié d'avance pour qu'on creusât la tombe. En tout cas, ils y seraient assez longtemps pour me donner une chance. J'étais décidé à risquer le tout pour le tout. Blenkiron m'avait prévenu qu'on ne pouvait rouler le Boche, bien qu'on pût le bluffer. J'allais jouer le bluff le plus monstrueux. Le pays entier était sur les traces de Richard Hannay, mais Richard Hannay était résolu à s'en tirer en devenant l'ami de ses persécuteurs. Je me rappelais le laisser-passer que Stumm m'avait remis. S'il avait la moindre valeur, cela suffirait à produire une certaine impression sur le capitaine du remorqueur.

Bien entendu, je courais mille risques. Peut-être les villageois avaient-ils entendu parler de moi, et préviendraient-ils les marins ? Envisageant cette hypothèse, je résolus de ne pas aller au village et d'accoster les marins à leur retour. Ou bien le capitaine était prévenu et connaissait le numéro de mon laisser-passer, dans ce cas, Stumm aurait tôt fait de me prendre ; ou bien encore le capitaine pouvait ignorer ce qu'était et ce que voulait dire un laisser-passer du Service de renseignements et refuserait de me transporter, en prenant ses instructions à la lettre. En ce cas, il me faudrait attendre un autre convoi.

Avant de quitter la cabane de la bûcheronne, je m'étais rasé et j'étais à peu près présentable. Je décidai d'attendre que les hommes quittassent l'église pour les aborder sur la route menant au débarcadère. Je conclus que le capitaine se trouvait parmi eux. J'observai avec plaisir que le village paraissait vide. J'ai mes idées personnelles quant à la valeur des Bavarois en

tant que guerriers, mais je dois avouer que, d'après mes observations, très peu d'entre eux sont restés à l'arrière.

L'enterrement fut interminable. Sans doute durent-ils creuser la tombe, car j'attendis très longtemps près de la route, sous un bosquet de cerisiers. Les pieds dans la boue, je fus bientôt glacé jusqu'à la moelle. Je priai Dieu que la fièvre ne me reprît pas, car je venais seulement de quitter mon lit. Ma blague contenait peu de tabac, mais je réussis à bourrer ma pipe et je croquai une des trois tablettes de chocolat qui me restaient.

Il était midi passé lorsque j'aperçus enfin les marins qui revenaient. Ils marchaient deux par deux, et je fus très soulagé en constatant qu'aucun villageois ne les accompagnait. Je me dirigeai vers la route et me mis à la remonter. J'abordai les premiers marins la tête haute.

– Où est votre capitaine ? demandai-je.

L'un d'eux fit un signe de pouce par-dessus son épaule.

Ils portaient tous des jerseys épais et des bonnets de tricot ; mais à l'arrière, je distinguai un personnage en uniforme. C'était un gros homme court, au visage hâlé, au regard inquiet.

– Puis-je vous dire quelques mots, Herr capitaine ? demandai-je d'un ton qui, je l'espérais, était tout à la fois autoritaire et conciliant.

Il fit un signe de tête à son compagnon qui continua sa route.

– Eh bien ? me demanda-t-il avec impatience.

Je lui tendis mon laissez-passer. Grâce à Dieu ! il avait déjà vu des documents de ce genre, car son visage revêtit tout de suite cette curieuse expression qu'une personne jouissant d'une certaine autorité prend toujours lorsqu'elle se voit abordée par une autre. Il examina le document très longuement, puis me regarda.

– Eh bien, monsieur, dit-il, je vois bien vos lettres de créance. Que puis-je pour vous ?

– Je présume que vous allez à Constantinople ? dis-je.

– Les péniches vont jusqu'à Roustchouk. De là, le matériel voyage par voie ferrée.

– Et quand arriverez-vous à Roustchouk ?

– Dans dix jours, sauf accidents. Disons douze jours.

– Je désire vous accompagner, dis-je. Vous n'ignorez pas, Herr capitaine, que dans ma profession, il est parfois nécessaire de voyager autrement que par la route commune. C'est ce que je désire faire. J'ai le droit d'exiger l'aide d'une autre branche des services de mon pays. Voilà pourquoi je vous fais cette demande.

Il était bien évident que cela ne lui plaisait guère.

– Il faut que je télégraphie à ce sujet. Mes instructions me recommandent de ne laisser monter personne à bord, pas même un personnage comme vous. Je le regrette, monsieur, mais il me faut d'abord obtenir l'autorisation nécessaire avant d'accéder à votre désir. Vous ferez mieux d'attendre le prochain envoi et de demander à Dreyser de vous embarquer. J'ai perdu Walter aujourd'hui. Il était malade au moment d'embarquer, il souffrait du cœur, mais il ne voulait rien entendre. Et il est mort hier soir.

– C'est lui que vous venez d'enterrer ?

– Oui ; c'était un brave homme, cousin de ma femme. Maintenant, je n'ai plus d'ingénieur, sauf un galopin de Hambourg. Je viens de télégraphier à mes chefs pour qu'ils m'envoient un nouvel ingénieur, mais en admettant qu'il prenne l'express le plus rapide, il ne nous rejoindra guère avant Vienne ou même Budapest.

Je vis clair enfin.

– Allons annuler ce télégramme, déclarai-je. Car sachez, Herr capitaine, que je suis ingénieur, et je surveillerai volontiers vos chaudières jusqu'à Roustchouk.

Il me considéra avec un certain doute.

– Je dis vrai, repris-je. Avant la guerre j'étais ingénieur dans le Damaraland. Les mines étaient ma spécialité, mais j'ai de bonnes connaissances générales et j'en sais assez pour faire marcher un remorqueur. N'ayez nulle crainte, je vous promets de gagner mon voyage.

Son visage s'éclaira.

– Alors, venez, pour l'amour de Dieu ! Nous conclurons un marché. Je vais laisser dormir le télégraphe. Il me faut l'autorisation du gouvernement pour prendre un nouveau passager, mais il ne m'en faut aucune pour engager les services d'un ingénieur.

Il envoya un des marins au village annuler la dépêche. Dix minutes plus tard, je me trouvais à bord du remorqueur, et un quart d'heure s'était à peine écoulé que nous étions au milieu du fleuve, nos péniches nous suivant à la queue leu leu. On préparait le café dans la cabine du bord ; en attendant, je ramassai les lunettes d'approche du capitaine et j'examinai le village que nous venions de quitter.

J'y découvris plusieurs choses curieuses. D'abord, sur la première route que j'avais suivie en quittant la hutte du bûcheron, j'aperçus plusieurs cyclistes. Ils paraissaient porter un uniforme. Sur la route parallèle qui traversait le village, j'en vis d'autres. Je remarquai également plusieurs hommes qui semblaient battre les champs avoisinants.

Le cordon établi par Stumm était enfin à l'œuvre. Je remerciai la Providence qu'aucun villageois ne m'eût aperçu.

Je m'étais enfui juste à temps, car une demi-heure plus tard, je serais tombé en son pouvoir.

9

Le retour de Traînard

Avant de me coucher, ce soir-là, je travaillai ferme pendant plusieurs heures dans la chambre des machines. Le navire était en assez bon état, et je vis que mes fonctions ne seraient pas ardues. Il n'y avait pas de véritable ingénieur à bord. En plus des chauffeurs, il n'y avait que deux jeunes gens qui, un an auparavant, étaient apprentis au chantier de Hambourg. Ils étaient tous deux tuberculeux et d'une politesse extrême. Ils m'obéissaient sans rien dire. Si vous m'eussiez vu à l'heure du coucher, vêtu de ma cotte bleue, chaussé d'une paire d'espadrilles et coiffé d'une casquette plate (tous ces objets ayant appartenu à feu Walter), vous eussiez juré que j'avais passé toute ma vie dans la chambre de chauffe d'un navire ! En fait, j'avais appris tout ce que je savais pendant un court voyage sur le Zambèze, lorsque j'avais remplacé l'ingénieur du bord qui s'était enivré et jeté par-dessus le bastingage parmi les crocodiles.

Il était clair que le capitaine Schenk n'était pas à la hauteur de cette entreprise. C'était un Frison et un marin de haute mer de tout premier ordre, mais comme il connaissait bien le delta du Rhin et que la marine marchande boche était immobilisée jusqu'après la guerre, on lui avait confié ces transports de munitions. Mais l'affaire l'ennuyait et il ne la comprenait pas très bien. Les cartes des rivières lui paraissaient embrouillées ; bien que la navigation fût toute simple pendant plusieurs centaines de kilomètres, il s'agitait continuellement à propos du

pilotage. Il eût été beaucoup plus dans son élément à se frayer un chemin à travers les barres de l'embouchure de l'Ems ou à lutter contre le norois dans la Baltique. Il remorquait six péniches, mais c'était chose facile vu la crue du Danube, excepté quand on devait marcher lentement.

Chaque péniche comptait deux hommes d'équipage ; ils venaient à bord chaque matin pour toucher leurs rations. C'était une opération amusante, car nous n'amarrions jamais si nous pouvions faire autrement. Chaque péniche possédait un canot ; les hommes ramaient jusqu'à la péniche précédente, embarquaient sur le canot de cette péniche, et recommençaient ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au remorqueur.

Six hommes apparaissaient dans le canot de la péniche qui nous suivait immédiatement et emportaient les provisions pour les autres. C'étaient pour la plupart des Frisons à la parole lente, aux cheveux roux ; ils ressemblaient beaucoup au type que l'on trouve sur la côte d'Essex.

Je m'entendis avec le capitaine Schenk, précisément parce que c'était un marin de pleine mer et novice à ce genre d'entreprise. C'était un brave homme qui écoutait volontiers mes conseils. Je n'étais pas à bord depuis vingt-quatre heures qu'il me confiait toutes ses difficultés et j'essayais de le réconforter de mon mieux. Et les difficultés abondaient, car le lendemain, c'était la Saint Sylvestre.

Je savais que cette journée était une fête fort joyeuse en Écosse, mais en Allemagne, on la célébrait, encore bien plus gaiement. Schenk se rendit compte que malgré la valeur du matériel et l'urgence d'une prompte arrivée, il fallait donner aux hommes quelques heures de permission. Un peu avant la tombée de la nuit, nous passâmes devant une ville assez importante dont je n'ai jamais pu savoir le nom. Nous décidâmes d'y jeter l'ancre pour la nuit. Il était convenu qu'on laisserait un homme de garde sur chacune des péniches, tandis que le deuxième marin aurait une permission de quatre heures, à l'expiration de laquelle il reviendrait remplacer son camarade

qui prendrait alors sa permission à son tour. Dès le retour de la première équipe, je vis que nous aurions des ennuis, mais je n'avais pas à protester. J'étais follement désireux de franchir la frontière autrichienne, car je craignais qu'on nous y soumît à un examen. Mais Schenk prenait le *Sylvesterabend* au sérieux, et j'aurais risqué une querelle à discuter avec lui.

Il arriva ce que je prévoyais. Les marins de la première équipe revinrent à bord vers minuit, inconscients du monde, et les autres s'amenèrent dans le courant de la matinée. Je restai à bord pour des raisons bien évidentes, mais lorsque la situation s'aggrava, le lendemain, je fus bien obligé de débarquer avec le capitaine à la recherche des retardataires. Nous parvînmes à les dénicher tous, sauf deux, et je suis porté à croire que ceux-là n'avaient jamais eu l'intention de revenir. C'étaient des sentinelles. La monotonie de leur vie avait fini par leur porter sur les nerfs.

Le capitaine était d'une humeur massacrante, car il était toujours assez vif. Il voulut racoler des marins, mais il n'y avait pas d'hommes dans cette ville. On n'y voyait que des enfants ou des vieillards. Comme je dirigeais un peu le voyage, j'étais également très ennuyé et j'aspergeai les ivrognes d'eau glacée, en proférant tous les plus atroces jurons dont je disposais en hollandais et en allemand. Il faisait un matin glacial ; tandis que nous parcourions en sacrant les ruelles longeant la rivière, j'entendis le caquetage sec de canards sauvages, et j'aurais vivement souhaité en tirer un. Je déclarai à un des marins, le plus ennuyeux, qu'il était une honte pour l'Empire et qu'il n'était bon qu'à aller se battre contre les Anglais.

– Grand Dieu ! s'écria le capitaine, nous ne pouvons nous attarder davantage. Il faut nous débrouiller aussi bien que possible. Je puis me passer d'un des marins du bord si vous pouvez me prêter un des chauffeurs.

Ainsi fut-il convenu, et nous retournions au grand galop, un peu essoufflés, vers le bateau, lorsque sur un banc, près du guichet des billets du débarcadère, j'aperçus une silhouette bien

connue. C'était une forme très mince, se dessinant dans un vieux costume kaki qui avait perdu depuis longtemps toute ressemblance avec un uniforme. L'homme qui le portait avait un visage très doux et fumait paisiblement en contemplant le fleuve, les bateaux et nous autres, tapageurs, d'un regard tranquille de philosophe. Je n'aurais pas été plus surpris si j'avais vu le maréchal French, en personne, assis devant moi.

L'homme me regarda fixement sans paraître me reconnaître. Il attendait un indice. Je lui parlai rapidement en setsu, car je craignais que le capitaine ne comprît le hollandais.

– D'où venez-vous ? dis-je.

– Ils m'ont mis en prison, répondit Peter. Alors, je me suis enfui. Je suis fatigué, Cornélius, et j'aimerais continuer mon voyage par bateau.

– N'oubliez pas que vous avez travaillé pour moi en Afrique, dis-je. Vous venez du Damaraland. Vous êtes allemand et vous avez vécu trente ans à l'étranger. Vous savez surveiller une fournaise et vous avez travaillé dans les mines.

Alors, je me tournai vers le capitaine.

– Capitaine Schenk, voici un gars qui était autrefois sous mes ordres. C'est une vraie aubaine d'être tombé sur lui. Il est vieux et pas très solide de la tête, mais je vous garantis que c'est un bon travailleur. Il dit qu'il veut bien nous accompagner. Je puis l'utiliser dans la salle de chauffe.

– Levez-vous, dit le capitaine.

Peter se leva, léger, mince, robuste comme un léopard. Un marin ne juge pas les hommes d'après leur poids ni leur ampleur.

– Ça va, dit Schenk.

L'instant d'après, il réorganisait son équipage et donnait une rude semonce aux fêtards retardataires. Il advint que je ne pus garder Peter auprès de moi, car je fus obligé de l'envoyer sur une des péniches. Je pus pourtant échanger quelques mots avec

lui. Je lui recommandai de veiller sur sa langue et de se conformer à sa réputation d'imbécile.

Ce maudit *Sylvesterabend* avait fait de grands ravages dans tout l'équipage, et le capitaine et moi fûmes tous deux bien las avant de regagner nos couchettes.

Mais tout finit par tourner au mieux. Nous passâmes la frontière dans l'après-midi. Je ne m'en rendis compte qu'en voyant un homme vêtu d'un uniforme inconnu monter à bord. Il copia quelques chiffres sur un bordereau et nous apporta le courrier. Je dus présenter un aspect fort rassurant avec mon visage sale et mon air absorbé. Il prit le nom des hommes de l'équipage et nota celui de Peter inscrit sur le livre du bord : Anton Blum.

– Cela doit vous paraître étrange, Herr Brandt, d'être interrogé par un agent de police, vous qui avez sans doute de nombreux policiers sous vos ordres ? me dit le capitaine.

Je haussai les épaules.

– C'est ma profession. Ma carrière m'oblige souvent à n'être même pas reconnu par mes propres domestiques.

Je voyais que je devenais peu à peu un personnage aux yeux du capitaine. Il aimait la façon dont je faisais travailler les hommes. Je n'avais pas été négrier pour rien !

Le dimanche soir, très tard, nous traversâmes une grande ville que le capitaine me dit être Vienne. Cette ville s'étendait sur plusieurs kilomètres et était brillamment éclairée comme un cirque. Puis nous passâmes par de grandes plaines où l'air devint glacial. Peter avait abordé le remorqueur une fois pour toucher sa ration, mais en général, il laissait ce soin à son compagnon, car il guettait son heure.

Un jour, ce devait être le 5 janvier, nous venions de passer Buda et nous traversions de grandes plaines détrempées à peine couvertes de neige. Le capitaine se mit en tête de me faire vérifier les cargaisons des péniches. Armé d'une longue liste dactylographiée, je fis le tour des péniches en commençant par

la dernière. Il y avait un beau stock d'armes toutes plus meurtrières les unes que les autres. Je remarquai surtout des mitrailleuses, quelques pièces de campagne et des obus en nombre suffisant pour faire sauter toute la péninsule de Gallipoli. Je fus navré de voir tout cet excellent matériel destiné à recevoir nos braves tommies, et je me demandais si mon vrai devoir n'était pas de provoquer une vaste explosion. Heureusement, j'eus le bon sens de me souvenir de ma mission et de m'y tenir.

Peter était sur la péniche mitoyenne du convoi, je le trouvai assez malheureux de ne pouvoir fumer. Il avait pour compagnon un jeune garçon au regard bovin, à qui j'ordonnai de surveiller la marche de la péniche tandis que je vérifiais la liste avec Peter.

– Cornélius, mon vieux, me dit-il, voilà de jolis joujoux. Avec une clef et deux heures de travail, je rendrais tous ces engins aussi inoffensifs que des bicyclettes. Que diriez-vous d'essayer ?

– J'y ai bien songé, répondis-je, mais il faut renoncer à cette idée. Nous poursuivons un but plus important que le sabotage de quelques convois de munitions. Dites-moi comment vous vous trouvez ici.

Il sourit avec cette docilité qui lui était toute particulière.

– Ce fut fort simple, Cornélius. Je me suis conduit très sottement dans ce café. Mais on vous a sans doute raconté tout cela. Vous comprenez, j'étais fâché et je ne réfléchis pas. Ils venaient de nous séparer, et je devinais qu'ils me traiteraient comme de la boue. Donc, ma mauvaise humeur prit le dessus, car, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas les Allemands.

Il considéra avec amour les petites fermes isolées éparpillées dans la plaine hongroise.

– Je demeurai toute la nuit en prison sans nourriture. Le matin, ils me donnèrent à manger et me menèrent par chemin de fer à un endroit très éloigné appelé Neubourg. C'était une

grande prison remplie d'officiers anglais. Plusieurs fois, pendant le voyage, je me demandai la raison de ce traitement, car je n'arrivais pas à la comprendre. S'ils voulaient me punir de les avoir insultés, ils n'avaient qu'à m'envoyer dans les tranchées. Nul n'y aurait trouvé à redire. S'ils me considéraient comme inutile, ils n'avaient qu'à m'expédier en Hollande. Je n'aurais pas pu les en empêcher. Mais ils me traitaient comme si j'étais dangereux, tandis que toute leur conduite jusqu'ici prouvait qu'ils me jugeaient simplement un imbécile. Je n'y comprenais plus rien.

» Mais j'avais à peine passé une nuit dans la prison de Neubourg que je songeai à une explication très plausible. Ils me gardaient à vue afin d'avoir un contrôle sur vous, Cornélius. Voilà ce que je compris. Ils vous avaient confié une mission très délicate qui les obligeait à vous mettre au courant d'un secret important. Ils faisaient évidemment grand cas de vous, même ce von Stumm, bien qu'il fût rude comme un buffle. Mais ils ne vous connaissaient pas, ou très peu, et ils voulaient savoir qui vous étiez. Peter Pienaar était tout désigné pour leur fournir les renseignements voulus. Peter était un imbécile qui bavarderait tôt ou tard, au moment voulu. Alors, ils étendraient un long bras et vous cueilleraient. Il fallait donc avoir Peter à l'œil.

– C'est assez possible, dis-je.

– C'était exact, reprit Peter. Dès que leur plan m'apparut clairement, je résolus de m'évader, d'abord parce que je suis un homme libre et que je n'aime pas les prisons, mais surtout parce que je n'étais pas sûr de moi. Un jour ou l'autre, ma mauvaise humeur me dominerait de nouveau et je risquais de dire des bêtises dont vous souffririez. Il était donc bien évident qu'il fallait m'évader. Or, Cornélius, je remarquai bientôt qu'il y avait deux sortes de prisonniers. Il y avait des prisonniers véritables, qui étaient pour la plupart anglais ou français, mais il y avait aussi de faux prisonniers. Ceux-ci étaient en apparence traités comme les autres, mais je m'aperçus vite que ce n'était qu'une feinte. L'un se faisait passer pour un officier anglais, un autre pour un Canadien français, tandis que d'autres

encore se disaient russes. Aucun des honnêtes prisonniers ne les soupçonnait ; ils étaient là comme espions afin de surprendre les plans d'évasion, de faire pincer les pauvres diables sur le fait et de se faire faire des confidences qui pouvaient être très importantes. Voilà l'idée boche d'un joli travail ! Mais moi, je ne suis pas de ces soldats anglais qui s'imaginent que tous les hommes sont des gentlemen. Je sais que parmi eux, il existe d'infâmes *skellums*, et je vis bien vite leur jeu. Tout en me fâchant beaucoup, cela me fut d'une aide considérable dans l'exécution de mon projet. Le jour de mon arrivée à Neubourg, je résolus de m'évader, et le jour de Noël, j'avais déjà tracé mon plan.

– Vous êtes surprenant, Peter ! Vous ne voulez pas dire que vous étiez certain de vous évader quand vous le voudriez ?

– Tout à fait certain, Cornélius. Vous comprenez, j'ai été un assez mauvais garnement autrefois, et l'intérieur des prisons, ça me connaît. Bâtissez-les comme des châteaux, ou de boue et de fer cannelé comme les *tronks* de l'arrière-veldt, elles ont toujours une clef et un gardien de la clef. Ce gardien peut toujours être roulé. Je savais que je réussirais à fuir, mais je ne pensais pas que mon évasion me serait facilitée à ce point par les faux prisonniers, mes amis les espions.

» Je me liai avec eux. Le soir de Noël, nous fîmes même la fête ensemble. Je crois que je les avais tous repérés dès le premier jour. Je me vantai de tout mon passé, de tous mes exploits, et je leur dis que j'allais m'évader. Ils m'encouragèrent et me promirent leur aide. Le lendemain matin, j'avais un plan. L'après-midi, un peu après le déjeuner, je devais me rendre chez le commandant. Ils me traitaient un peu différemment des autres, car je n'étais pas prisonnier de guerre et le commandant m'appelait de temps en temps afin de m'interroger et de me maudire. On n'y montait pas une garde très vigilante, à Neubourg. Le bureau du commandant était situé au deuxième étage et éloigné de tout escalier ; il donnait sur un corridor pourvu d'une fenêtre non grillée, et à quatre pas de cette fenêtre, on apercevait le tronc d'un grand arbre. Il serait facile

d'atteindre cet arbre et de se laisser glisser jusqu'à terre, à condition d'être agile comme un singe. Après quoi, j'ignorais ce que je ferais. Seulement, je sais grimper, Cornélius, mon ami.

» Je racontai mon projet aux autres. Ils l'approuvèrent, mais aucun n'offrit de m'accompagner. Ils déclarèrent que ce plan m'appartenait et qu'il me fallait être seul à en profiter, car on était certain d'être surpris si plus d'une personne s'y risquait. Je partageai leurs avis et je les remerciai, la larme à l'œil. Alors, l'un d'eux me montra une carte dans le plus grand secret. Nous y traçâmes la route à suivre, car je dis que je me dirigerais directement vers la Hollande. C'était un long chemin à parcourir et je n'avais pas d'argent, puisqu'ils m'avaient tout pris au moment de mon arrestation. Ils promirent de faire une quête. De nouveau, je versai des larmes de reconnaissance. Ceci se passait le dimanche, lendemain de Noël. Je me décidai à tenter ma chance le mercredi après-midi.

» Vous rappelez-vous, Cornélius, que lorsque le lieutenant nous mena voir les prisonniers anglais il fit plusieurs remarques quant aux us et coutumes des prisons ? Il nous apprit qu'on aimait particulièrement surprendre un homme sur le point de s'évader, de façon à pouvoir le traiter durement, la conscience nette. Je songeai à cela. Je me dis que mes amis avaient sans doute mis le commandant au courant de mes intentions et qu'ils s'apprêtaient à me cueillir mercredi après-midi. Jusque-là, je serais peu surveillé, car ils me considéraient déjà pris dans les mailles du filet.

» Je sautai donc par la fenêtre l'après-midi suivant, le lundi.

– C'était hardi ! dis-je avec admiration.

– Mon plan était en effet hardi, mais peu habile, dit Peter modestement. Je ne disposais que de 7 marks et d'une tablette de chocolat. Je n'avais pas de pardessus et il neigeait très fort. De plus, je ne savais comment descendre cet arbre qui était lisse comme un gommier bleu. Un instant, je crus que je devrais me rendre et je fus très malheureux. Mais j'avais tout le temps devant moi. On ne s'apercevrait sans doute pas de mon évasion

avant le crépuscule – et un homme peut toujours se débrouiller, s'il a quelques heures devant lui. Bientôt, je trouvai une branche qui tombait au-delà du mur extérieur de la cour de la prison, et qui surplombait la rivière. Je me laissai choir d'une hauteur de plusieurs mètres et, le courant étant très rapide, je faillis me noyer. Je préférerais traverser le Limpopo à la nage, malgré tous les crocodiles, Cornélius, que cette rivière glacée. Cependant, je réussis à atteindre la rive opposée et à reprendre haleine, couché parmi les roseaux.

» Après cela, ce fut très simple, bien que j'eusse horriblement froid. Je savais qu'on me chercherait sur les routes du nord, qui mènent vers la Hollande. Personne ne croirait qu'un Hollandais ignorant songerait à se diriger vers le sud, loin de ses compatriotes. Mais j'avais pu me rendre compte, d'après la carte, que notre route se dirigeait vers le sud-est et j'avais remarqué ce grand fleuve.

– Espériez-vous me rencontrer ? dis-je.

– Non, Cornélius. Je pensais que vous voyageriez en première classe, tandis que j'allais clopin-clopant à pied. Mais j'étais résolu d'atteindre l'endroit dont vous parliez… comment l'appelez-vous, déjà… Constantinople, et où nous avons à faire. J'espérais y arriver à temps.

– Vous êtes épatant, Peter ! Mais continuez. Comment êtes-vous parvenu à ce débarcadère où je vous ai trouvé ?

– Ce fut un long et dur voyage, avoua-t-il d'un ton méditatif. J'eus de la difficulté à franchir les réseaux de fil de fer barbelé qui entouraient Neubourg, au-delà de la rivière. Mais je parvins enfin à la sécurité des bois, et je me flattais de ce qu'aucun Boche ne pourrait me battre en rase campagne. Les meilleurs d'entre eux, les forestiers, ne sont que des enfants, comparés à moi, quand il s'agit de la science du veldt. Je n'étais tourmenté que par la faim et le froid. Puis je rencontrai un juif polonais, colporteur de son métier. Je lui vendis mes vêtements et lui achetai ces hardes. Je n'aimais guère à me séparer de mes propres habits, qui étaient en bien meilleur état, mais il m'en

offrit 10 marks. Après cela, je me dirigeai vers un village où je fis un repas fort copieux.

– Vous a-t-on poursuivi ? demandai-je.

– Je ne le crois pas. Ils s'étaient sans doute dirigés vers le nord et me guettaient à toutes les gares que mes bons amis les espions avaient eu bien soin de m'indiquer. Je continuai ma route joyeusement, faisant bonne contenance. Si je voyais quelque homme ou quelque femme qui me considérait avec méfiance, je marchais droit vers eux et leur parlais. Je leur racontais une histoire fort triste qu'ils crurent tous. J'étais un pauvre Hollandais qui voyageait à pied pour revoir sa mère mourante, parce qu'on lui avait assuré que près du Danube, il rejoindrait la grande voie ferrée conduisant directement en Hollande. Certaines bonnes âmes me donnèrent de la nourriture et une femme me remit un demi-mark en appelant sur moi la bénédiction de Dieu… Puis, le dernier jour de l'année, je parvins au fleuve où je trouvai pas mal d'ivrognes.

– C'est alors que vous avez résolu d'embarquer sur un des navires du service fluvial ?

– *Ja*, Cornélius. Dès que j'entendis parler de ces bateaux, je compris que c'était là ma chance. Mais on aurait pu m'abattre avec un fétu de paille, lorsque je vous vis débarquer. Ça, c'était vraiment de la veine, mon ami !… J'ai beaucoup réfléchi sur les Allemands et je vais vous dire une grande vérité. Seule, la hardiesse peut les confondre. C'est un peuple d'une grande diligence. Ils envisageront toutes les difficultés probables, mais non toutes celles possibles. Ils n'ont pas beaucoup d'imagination. Ce sont comme des locomotives qui doivent se tenir sur leurs rails. Mais si celui qu'ils poursuivent a l'idée de filer en rase campagne, ils ne sauront plus que faire. Donc, mon ami, il nous faut être hardis, toujours plus hardis. Rappelez-vous qu'en tant que nation, ils portent des lunettes, ce qui signifie qu'ils sont toujours à épier.

Peter s'arrêta pour dévorer des yeux les longues files d'oies et de cygnes sauvages qui volaient sans cesse au-dessus des

plaines. Son histoire m'avait ragaillardi. Notre chance était incroyable, somme toute, et j'avais maintenant un certain espoir dans le succès de notre entreprise qui m'avait tout à fait manqué jusque-là. L'après-midi même, cet espoir fut de nouveau encouragé.

Monté sur le pont pour respirer un peu, j'eus tout à coup froid après la chaleur intense de la salle de chauffe. J'appelai donc un des marins et lui dis d'aller en bas dans la cabine chercher ma pèlerine, celle-là même que j'avais achetée le matin de mon évasion dans le village de Greif.

– *Der grüne Mantel*{11} *?* me cria l'homme.

– Oui, répondis-je.

Mais les mots du marin semblèrent éveiller comme un écho à mes oreilles, et bien après qu'il m'eut donné le vêtement, je demeurai immobile, les regards perdus au-delà du bastingage.

La voix du marin avait fait vibrer la corde d'un souvenir, ou plutôt, pour être plus exact, elle avait prêté une clarté nouvelle à ce qui, jusque-là, avait été vague et indistinct. Car il venait de prononcer le mot que Stumm avait dit à voix basse à Gaudian. J'avais entendu un mot ressemblant à *Ühnmantel* et je ne savais qu'en conclure. Maintenant, j'étais aussi certain de ce mot que de ma propre existence. C'était *grüne Mantel*. Et *grüne Mantel* était le mot que Stumm n'avait pas voulu que j'entendisse, c'était le talisman de la tâche pour laquelle je m'étais proposé et qui se rapportait de quelque façon au mystérieux von Einem.

Cette découverte me mit en grande joie. Je me dis qu'en tenant compte de toutes les difficultés, j'avais vraiment réussi à découvrir pas mal de choses en très peu de jours. Ce qui montre ce qu'on peut faire avec le plus petit indice si on persiste à réfléchir.

Deux jours plus tard, de bon matin, nous débarquions à Belgrade, et je saisis cette occasion pour me dégourdir un peu les jambes. Peter était descendu afin de fumer sa bouffarde, et nous errâmes sous les arches démolies du grand pont auquel les

Allemands travaillaient comme des castors. Un immense pont temporaire de bateaux franchissait la rivière, mais je calculai que le pont principal serait remis en état d'ici un mois. Il faisait une journée claire, bleue et froide, et vers le sud, on voyait d'innombrables crêtes de montagnes neigeuses. Les rues de la ville haute étaient encore en assez bon état, et plusieurs magasins de comestibles étaient ouverts. Je me souviens d'avoir entendu parler anglais, et d'avoir vu quelques infirmières de la Croix-Rouge revenir de la gare sous la surveillance de soldats autrichiens.

Ce m'eût fait grand bien de pouvoir échanger quelques mots avec elles. Je songeai au peuple vaillant dont Belgrade avait été la capitale – aux Serbes, qui avaient trois fois rejeté les Autrichiens au-delà du Danube et n'avaient été battus que par la trahison de leurs soi-disant alliés.

Je ne sais comment cette matinée passée à Belgrade raffermit notre résolution d'accomplir notre mission. C'était à nous qu'incombait la tâche de mettre des bâtons dans les roues de ce monstrueux et sanglant Juggernaut qui écrasait les héroïques petites nations.

Nous nous apprêtions à lever l'ancre lorsqu'un groupe de personnages fort distingués s'approcha sur le quai. Il y avait des uniformes allemands, autrichiens et bulgares, et parmi eux, je remarquai un monsieur très gros, avec une pelisse de fourrure et un chapeau de feutre mou. Ils regardèrent les péniches lever l'ancre, et je saisis, avant de démarrer, quelques bribes de leur conversation. L'homme à la pelisse parlait anglais.

– Voilà d'assez bonnes nouvelles, il me semble, général, disait-il. Si les Anglais ont lâché Gallipoli, nous pouvons nous servir de ce nouveau matériel pour un plus gros gibier. Je crois qu'avant peu, nous verrons le lion britannique évacuer l'Égypte en se léchant les pattes.

Ils se mirent tous à rire.

– Nous aurons peut-être bientôt le privilège de ce spectacle, lui répondit-on.

Je ne prêtai pas grande attention à leurs paroles. Ce ne fut que plusieurs semaines plus tard que je me rendis compte qu'ils parlaient de la grande évacuation des Dardanelles. Je fus heureux d'apercevoir Blenkiron, tout doucereux au milieu de ces gandins. Deux des missionnaires étaient du moins à une distance raisonnable du but.

10

Le Pavillon de Soliman le Rouge

Nous arrivâmes à Roustchouk le 10 janvier, mais nous n'accostâmes pas ce jour-là. Nous eûmes certaines difficultés au sujet des conditions de débarquement, et avec le chemin de fer qui devait continuer le transport du matériel. Remorqueur et péniches se balancèrent toute une journée au beau milieu de la rivière vaseuse. Puis le capitaine Schenk s'alita avec une attaque de fièvre intermittente, et le soir venu, il n'était plus qu'une loque grelottante. Il m'avait bien servi et je résolus de l'aider de mon mieux. Je m'emparai donc des papiers du bord et des connaissements, et je me chargeai de surveiller le transbordement. Ce n'était pas la première fois que j'entreprenais pareille besogne, et les grues à vapeur n'avaient pas de secrets pour moi. Je dis au capitaine Schenk que j'allais continuer mon voyage vers Constantinople et que j'emmènerais Peter avec moi. Il ne fit aucune objection. Il lui fallait attendre à Roustchouk pour prendre livraison de son chargement de retour, et il lui serait donc facile d'engager un nouvel ingénieur.

Pendant vingt-quatre heures, je travaillai comme un forcené à décharger notre matériel. L'officier de surveillance était un Bulgare assez débrouillard, mais qui ne parvenait pas à obtenir que le chemin de fer lui fournît les wagons nécessaires. Il y avait aussi une collection d'officiers boches rapaces qui mettaient continuellement des bâtons dans les roues, et qui traitaient tout le monde avec la dernière grossièreté. Je leur parlai de très haut et, comme l'officier bulgare me soutenait, je

parvins à les dompter après deux heures de blasphèmes.

Mais un gros ennui survint le lendemain matin au moment où j'achevais de faire transporter tout le matériel sur les trucks.

Un jeune officier, vêtu de ce qui devait être l'uniforme turc, arriva à cheval suivi d'un aide de camp. Je remarquai que les sentinelles boches le saluaient, et j'en conclus que c'était un personnage important. Il s'approcha de moi et me demanda fort poliment mes feuilles de route. Je les lui donnai et il les examina avec soin, marquant certains articles au crayon bleu. Puis il les tendit tranquillement à son aide de camp, à qui il adressa quelques paroles en turc.

– Dites donc, il faut me les rendre, dis-je. Je ne puis m'en passer et je n'ai pas de temps à perdre.

– Tout à l'heure, dit-il en souriant.

Je ne répondis rien, me disant qu'après tout ce matériel était destiné aux Turcs et qu'il était naturel qu'ils se mêlassent un peu de l'affaire. Le transbordement était à peu près effectué lorsque l'officier turc revint. Il me tendit une série de nouvelles feuilles de route fraîchement dactylographiées. Je vis tout de suite que certains des articles les plus importants étaient omis sur ces listes.

– Dites donc, je ne marche pas, criai-je. Rendez-moi les premières feuilles ! Celles-ci ne me serviront à rien.

Pour toute réponse, il cligna de l'œil, me sourit et me tendit la main, dans laquelle j'aperçus un rouleau d'or.

– Pour vous, dit-il. C'est la coutume.

C'était la première fois de ma vie qu'on essayait de m'acheter, et j'entrai dans une rage folle. Son jeu m'apparaissait clairement. La Turquie paierait l'Allemagne pour tout le matériel, sans doute avait-elle déjà payé la note. Mais elle payerait le double à ce coquin et à ses amis pour les articles non marqués sur les feuilles de route. Ceci me parut un peu raide, même du point de vue des méthodes orientales.

– Sachez, monsieur, lui dis-je, que je ne bougerai pas d'ici avant que vous m'ayez remis les feuilles de route authentiques. Si vous refusez de me les donner, je fais décharger chaque article des wagons et je dresserai une liste nouvelle. Mais il me faut la liste exacte, dussé-je rester ici jusqu'au jour du jugement dernier.

C'était un garçon mince et efféminé ; il me parut plus étonné que fâché.

– Je vous offre pourtant assez, dit-il en tendant de nouveau la main vers moi.

À cela, j'éclatai de rire.

– Sacré petit sacripant ! Si vous essayez de m'acheter, je vous renverse de votre cheval et vous jette à l'eau.

Il comprit évidemment mes paroles, car il se mit à jurer et à me menacer. Je l'arrêtai net.

– Allons trouver le commandant, jeune homme, dis-je.

Et je m'éloignai à grands pas, tout en déchirant ses listes dactylographiées que je lançai derrière moi comme pour un *rally-paper*.

Quel raffut dans le bureau du commandant ! Je lui dis que je représentais le gouvernement impérial allemand, et qu'il m'incombait de m'assurer que ce matériel était remis en bon ordre au destinataire à Constantinople. Je lui dis aussi que je n'avais pas l'habitude de traiter avec des documents falsifiés. Il ne put qu'être de mon avis.

– Je suis au regret, Rasta Bey, dit-il à l'Oriental furibond. Cet homme a raison.

– Le Comité m'a pourtant autorisé à recevoir ce matériel ! répliqua Rasta d'un ton rageur.

– Telles ne sont pas mes instructions ! répondit le commandant sèchement. Ces chargements sont consignés au commandant d'artillerie de Chataldja, général von Œsterzee.

Rasta Bey haussa les épaules.

– Fort bien. J'aurai plus d'un mot à dire au général von Œsterzee et à cet individu qui se moque ainsi du Comité.

Et il s'éloigna à grandes enjambées comme un gamin rageur.

Le commandant se mit à rire.

– Vous avez offensé Sa Seigneurie. C'est un ennemi redoutable, comme du reste tous ces sacrés Comitadjis. Vous feriez bien de ne pas aller à Constantinople.

– Et permettre à cet individu au fez de piller les wagons en route ? Jamais de la vie ! Je m'assurerai que la marchandise est délivrée sans encombre à Chataldja.

Je dis bien autre chose par-dessus le marché. Je ne vous donne qu'une version abrégée de mes remarques. J'employai quelques expressions (telles que *trottel*) qui eussent sûrement navré mon Jeune-Turc. En y songeant, cela me paraît un peu absurde d'avoir fait tant d'histoires pour des canons qui étaient, somme toute, destinés à servir contre mes compatriotes. Mais ce fait ne me frappa point sur le moment. Mon orgueil professionnel était en jeu et il m'eût été insupportable d'être mêlé à quelque louche transaction.

– Eh bien ! je vous conseille d'être armé, me dit le commandant. Bien entendu, je vais vous donner une escorte pour les wagons. Je vous choisirai des hommes de confiance. Rasta et ses amis essaieront peut-être de vous arrêter. Une fois la frontière franchie, je ne puis plus vous aider, mais j'enverrai une dépêche au vieux Œsterzee, qui sévira si ça marche mal. Tout de même, vous auriez peut-être mieux fait de satisfaire Rasta Bey.

Au moment de partir, le commandant me tendit un télégramme.

– Remettez-le au capitaine Schenk, me dit-il.

Je glissai l'enveloppe dans ma poche et sortis.

Schenk était bien malade. Je lui laissai donc un mot, et à 1

heure, mon train s’ébranla. Deux landwehrs gardaient chaque wagon, tandis que Peter et moi étions installés dans un box à chevaux. Tout à coup je me souvins de la dépêche pour Schenk, que j’avais toujours dans ma poche. Je la pris et l’ouvris, ayant l’intention de lui en télégraphier le contenu au premier arrêt. Mais je changeai d’avis après l’avoir lue. La dépêche provenait d’un fonctionnaire de Regensbourg et demandait à Schenk de mettre aux arrêts, et de renvoyer par le premier bateau, un nommé Brandt qui s’était vraisemblablement embarqué à Absthaven le 30 décembre.

Je montrai la dépêche à Peter. Il fallait nous hâter vers Constantinople. J’espérai de tout cœur que nous y serions avant qu’une deuxième dépêche ne parvînt au commandant, le priant de nous faire arrêter à Chataldja. Nous avancions très lentement. Déjà, en Bulgarie, la voie était très mauvaise, mais après avoir franchi la frontière à Mustapha Pasha, nous fîmes connaissance avec la véritable nonchalance orientale. Heureusement, je découvris un officier allemand qui était un peu plus dégourdi, car il était de son intérêt que le matériel parvînt à destination.

Enfin, le 16 janvier au matin, nous découvrîmes sur notre droite la mer bleue et nous comprîmes que la fin de notre voyage était proche. Ce fut presque notre fin aussi. Nous étions arrêtés à une gare et nous arpentions le quai pour nous dégourdir les jambes lorsque je vis une silhouette connue s’approcher de nous. C’était Rasta accompagné d’une demi-douzaine de gendarmes turcs.

J’appelai Peter. Nous grimpâmes dans le wagon attenant à notre box. Je m’attendais un peu à une histoire de ce genre et j’avais tracé un plan.

Le Jeune-Turc s’approcha en se dandinant et nous adressa la parole.

– Retournez à Roustchouk, dit-il. À partir d’ici, c’est moi qui suis chargé de ce matériel. Donnez-moi les feuilles de route.

– Sommes-nous donc à Chataldja ? demandai-je d’un air

innocent.

– Vous voilà arrêtés, dit-il fièrement. Dépêchez-vous, autrement, je ne réponds de rien.

– Voyons, mon petit, vous n’êtes qu’un gosse. Je délivrerai ces wagons au général von Œsterzee, et à personne d’autre.

– Vous êtes en Turquie ! s’écria-t-il. Vous obéirez au gouvernement turc.

– J’obéirai volontiers au gouvernement, déclarai-je. Mais si vous êtes le gouvernement, on devrait vous donner une bavette et un hochet.

Il dit quelques mots à ses hommes qui braquèrent leurs fusils vers nous.

– Ne tirez pas, s’il vous plaît, dis-je. Il y a sur ce train douze hommes armés qui obéiront à mes ordres. D’ailleurs, je vise assez bien, ainsi que mon ami.

– Imbécile ! s’écria-t-il très en colère. Je puis appeler un régiment en cinq sec !

– C’est bien possible, mais observez un peu la situation, dis-je. Je suis assis sur une quantité de toluol qui suffirait à faire sauter tout le voisinage. Si vous voulez aborder ce train, je vous fusille. Si vous appelez le fameux régiment, je fais exploser ce toluol, et alors, mon petit ami, on ramassera vos débris et ceux de votre beau régiment jusque sur la péninsule de Gallipoli.

Il avait essayé de me bluffer et je le lui rendais. Il comprit que je parlais sérieusement et se fit tout à coup doucereux.

– Au revoir, monsieur, dit-il. Vous avez dédaigné la chance qu’on vous offrait. Nous nous retrouverons bientôt, et alors, vous paierez cher votre insolence.

Il s’éloigna. J’eus peine à me retenir de courir après lui afin de l’étendre sur mes genoux et lui administrer une belle fessée.

Nous parvînmes sans encombre à Chataldja, où le général

nous reçut à bras ouverts. C'était le type du véritable officier d'artillerie qui ne songe qu'à ses canons et à ses obus. J'attendis environ trois heures pendant qu'il vérifiait les factures, et il me donna ensuite un reçu que j'ai toujours. Je lui racontai les tentatives de Rasta et il me dit que j'avais fort bien agi. Mais je vis que toute l'affaire le préoccupait bien moins que je n'aurais cru, parce qu'il était dans tous les cas assuré de recevoir le matériel.

Il m'invita à déjeuner ainsi que Peter et fut, en somme, très aimable. Il s'entretenait volontiers de la guerre. J'aurais beaucoup aimé l'écouter, car c'eût été fort intéressant d'avoir quelques lumières sur la campagne allemande en Orient. Mais je n'osai m'attarder. À tout moment, une dépêche pouvait arriver de Roustchouk. Le général nous prêta enfin une auto pour franchir les quelques kilomètres nous séparant de la ville. Ce fut ainsi que le 16 janvier, à 3h05 de l'après-midi, Peter et moi pénétrâmes à Constantinople.

J'étais de fort belle humeur, car j'avais franchi avec succès la dernière étape de notre voyage, et je me réjouissais vivement de revoir mes amis. Néanmoins, ma première impression de Constantinople fut une grande déception. Je ne sais pas exactement ce que j'espérais voir ; peut-être une sorte de féerique cité orientale de marbre blanc, aux eaux très bleues, habitée par des Turcs en vêtements blancs, par des houris voilées, toute remplie de roses et de rossignols, et où des orchestres d'instruments à cordes joueraient une musique très douce.

J'avais oublié que l'hiver est à peu près le même partout.

Lorsque nous entrâmes à Constantinople, il pleuvait ; un vent du sud-est soufflait et les rues étaient de longues auges de boue. Nous passâmes d'abord par une partie de la ville qui ressemblait à un faubourg sordide, à une ville coloniale composée de maisons de bois, aux toits en tôle ondulée, et où grouillaient des enfants sales et blêmes. Je me souviens avoir vu un cimetière où l'avant de toutes les tombes était orné de fez

turcs. Puis nous nous engageâmes dans un dédale de rues étroites à pentes rapides qui descendaient vers une sorte de grand canal. Je vis ce que je devinai être des mosquées et des minarets, mais ils me firent autant d'effet que des cheminées de fabriques. Bientôt nous traversâmes un pont après avoir payé 2 sous de péage. Si j'avais su que nous franchissions la célèbre Corne d'Or, je l'aurais considérée avec plus d'intérêt, mais je ne vis que de nombreuses péniches toutes pourries et quelques petites embarcations amusantes qui ressemblaient à des gondoles. Nous nous trouvâmes alors dans des rues plus animées, où des fiacres délabrés, traînés par des chevaux efflanqués, roulaient à travers la boue. Je ne vis qu'un vieillard qui ne ressemblait en aucune façon à l'idée que je me faisais d'un Turc, la plupart des habitants ayant plutôt l'air de marchands d'habits de Londres.

Peter trottait à mes côtés comme un chien fidèle, sans souffler mot. Mais il était évident que cette métropole pluvieuse et sale ne lui plaisait guère.

– Cornélius, savez-vous que nous sommes filés depuis notre arrivée dans ce *dorp*{12} puant ? dit-il tout à coup.

Peter avait un flair infaillible. Ces paroles m'effrayèrent, car je craignais que le télégramme ne fût parvenu à Chataldja. Puis je me dis que c'était impossible, car si Œsterzee voulait me cueillir, il était inutile qu'il me filât. C'était plutôt mon ami Rasta.

Je demandai à un soldat où se trouvait le bac de Ratchik, et un marin boche m'indiqua le chemin du bazar kurde. Il me désigna une rue très escarpée qui passait devant un grand pâté de boutiques dont toutes les vitres étaient brisées. Sandy m'avait parlé du côté gauche en descendant, ce qui voulait dire que le lieu de notre rendez-vous se trouvait sur la droite en montant. Nous nous engageâmes dans cette ruelle d'une saleté repoussante. Le vent s'engouffrait dans la rue en sifflant et en faisant tournoyer toutes les ordures dans l'air. Ce quartier était évidemment très habité, car sur le seuil des portes des groupes

de gens aux têtes voilées étaient accroupis, bien qu'aucune fenêtre ne perçât les murs nus. La rue tournait sans cesse. De temps à autre, elle semblait s'arrêter, puis, trouvant une crevasse dans la maçonnerie, elle s'y faufilait et continuait à monter. Souvent, il y faisait nuit noire, puis là où la rue s'élargissait au point de ressembler à une allée ordinaire, un crépuscule grisâtre filtrait doucement. Il n'était pas facile de trouver une maison dans cette obscurité, et lorsque nous eûmes marché pendant environ 400 mètres, je commençai à craindre que nous eussions dépassé le café. Inutile de demander aucun renseignement aux gens que nous croisions, ils ne devaient pas connaître de langues civilisées.

Enfin, nous y arrivâmes. C'était un café délabré avec « A. Kuprasso » peint en lettres inégales au-dessus de la porte d'entrée. Une lampe brûlait à l'intérieur, et deux ou trois hommes fumaient devant de petites tables de bois. Nous demandâmes du café. Un nègre nous l'apporta. C'était un liquide épais et sirupeux que Peter se mit à maudire. Je dis au nègre, en allemand, que je désirais parler à M. Kuprasso. Il ne prêta aucune attention à mes paroles. Alors, je criai plus fort, ce qui fit surgir un homme de l'arrière-boutique.

C'était un individu d'un certain âge, assez gras, avec un long nez, qui ressemblait aux marchands grecs que l'on rencontre sur la côte de Zanzibar. Je lui fis signe, il s'approcha avec un sourire doucereux. Je lui demandai ce qu'il voulait boire ; il me répondit, dans un allemand très hésitant, qu'il prendrait volontiers un sirop.

– Vous êtes monsieur Kuprasso, dis-je. Je voulais montrer votre établissement à mon ami que voici. Il a entendu parler de votre Pavillon et des fêtes que vous y donnez.

– Le Signor fait erreur. Je n'ai pas de Pavillon.

– Oh ! Pas de blagues, répliquai-je. Je suis déjà venu ici, mon ami. Je me souviens de votre bicoque au fond du jardin et des joyeuses nuits que j'y ai passées. Comment diable l'appeliez-vous ? Ah ! J'y suis : le Pavillon de Soliman le Rouge.

Il mit un doigt sur ses lèvres et prit un air excessivement rusé.

– Le Signor s'en souvient. C'était dans le bon vieux temps, avant la guerre. C'est fermé depuis longtemps. Les gens de ces parages sont trop pauvres maintenant pour danser ou chanter.

– Néanmoins, j'aimerais y jeter un coup d'œil, insistai-je en lui glissant un souverain d'or dans la main.

Il le regarda, étonné, puis toute sa manière d'être changea.

– Le Signor est un prince. Que ses désirs soient exaucés.

Il frappa dans ses mains, et le nègre le remplaça derrière un petit comptoir pratiqué à l'une des extrémités de la pièce.

– Suivez-moi, dit Kuprasso.

Il nous conduisit à travers un long passage ténébreux très inégalement pavé. Puis il ouvrit une porte dont le vent s'empara rudement et la fit claquer derrière nous. Nous nous trouvions sur le seuil d'une petite cour sordide, bornée d'un côté d'un mur élevé sans doute très vieux, dans les crevasses duquel croissaient des arbustes. Quelques myrtes rabougris poussaient dans des pots cassés et les orties abondaient. Dans un coin de la cour s'élevait un édifice en bois, peint d'un rouge sombre, dont les fenêtres et lucarnes étaient noires de crasse. La porte attachée par une corde battait dans la nuit.

– Voilà le Pavillon, dit Kuprasso avec orgueil.

– C'est bien cela, remarquai-je d'un ton ému. Ah ! quelles belles fêtes j'y ai vues ! Dites-moi, monsieur Kuprasso, l'ouvrez-vous jamais en ce moment ?

Il approcha ses lèvres épaisses de mon oreille.

– Si le Signor me promet le silence, je lui dirai la vérité. J'ouvre le Pavillon quelquefois, rarement. Mais n'est-ce pas, il faut bien que les hommes s'amusent, même en temps de guerre ? Quelques officiers allemands viennent se divertir ici, et la semaine dernière nous avons eu le ballet de Mlle Cici. La police nous tolère pourvu qu'on soit discret, car ce n'est pas le

moment d’être gai ! Tenez ! Je vais vous dire un secret. Demain après-midi, il y aura ici des danses merveilleuses. Je n’en ai parlé qu’à quelques-uns de mes clients. Qui croyez-vous ? La Compagnie des Heures Roses.

– Oh ! vraiment ? dis-je avec le respect voulu, bien que je n’eusse pas la moindre idée de ce qu’il voulait dire.

– Le Signor désire-t-il venir ?

– Sûrement ! Nous viendrons tous les deux. Va pour les Heures Roses !

– Alors, venez à 4 heures de l’après-midi. Traversez le café. Quelqu’un vous ouvrira la porte. Vous êtes des nouveaux venus ? Eh bien ! suivez l’avis d’Angelo Kuprasso et évitez les rues après la tombée de la nuit. De nos jours, Stamboul n’est pas très sûr.

Je lui demandai l’adresse d’un hôtel. Il m’en cita plusieurs, parmi lesquels j’en choisis un au nom modeste qui s’accorderait avec notre tenue. Ce n’était qu’à une centaine de mètres du café, au sommet de la colline. La nuit tombait déjà lorsque nous quittâmes le café. Nous n’avions pas fait 20 mètres que Peter s’approcha tout près de moi, tournant la tête à chaque instant comme un cerf pourchassé.

– On nous suit de près, Cornélius, dit-il.

Dix mètres plus loin nous parvînmes à un carrefour, où une petite place faisait face à une mosquée assez importante. Dans le crépuscule, j’aperçus une foule compacte qui semblait se diriger vers nous. J’entendis une voix très claire crier quelques mots incompréhensibles, et il me sembla que je connaissais cette voix.

11

Les Compagnons des Heures Roses

Nous courûmes vers un angle de la place, où une maison faisait saillie dans la rue. Notre seule chance de nous protéger était de nous appuyer contre ce mur, séparés par le contrefort. Ce fut l'affaire de quelques secondes. Un instant, nous avancions en tâtonnant le long de la ruelle ; l'instant d'après, nous étions accolés à un mur et une foule vociférante surgissait tout autour de nous.

Il me fallut une minute ou deux pour me rendre compte que nous étions attaqués. Tout homme a une phobie particulière ; la mienne était d'être la proie d'une foule furieuse. Je déteste la saleté, la lutte aveugle et les passions déchaînées, si différentes de celles d'un bandit solitaire. Tout cela représente à mes yeux un monde obscur, et je n'aime pas les ténèbres. Mais même dans mes cauchemars, je n'avais jamais imaginé d'aventure pareille à celle-ci. La rue étroite et fétide où les vents glacés balayaient les ordures, le langage inconnu au son rauque et sauvage et mon ignorance absolue de sa signification, me firent froid dans le dos.

– Cette fois-ci, ça y est, mon vieux, dis-je à Peter, qui maniait le pistolet que lui avait remis le commandant à Roustchouk.

Ces pistolets étaient nos seules armes. La foule les aperçut et hésita, mais si elle se décidait à se ruer sur nous, nos deux pistolets ne seraient que de frêles obstacles.

La voix de Rasta s'était tue. Ayant terminé sa besogne, il s'était sans doute retiré à l'arrière-plan. La foule se mit à crier : *Alleman* ! et un autre mot : *Khafiyeh*, qui fut répété plusieurs fois. Je ne comprenais pas alors ce que signifiaient ces mots, mais aujourd'hui, je le sais : on nous poursuivait parce que nous étions Boches et espions. Il n'y avait pas trop d'amour entre la racaille de Constantinople et ses nouveaux maîtres. C'était vraiment une ironie du sort que Peter et moi fussions condamnés pour Boches. Car nous étions condamnés. J'avais bien entendu dire qu'en Orient, où il n'y a ni journaux curieux, ni police intègre, on disparaît très facilement.

Je souhaitai ardemment connaître un mot de turc. Je réussis enfin à me faire entendre un instant et je criai que nous étions des marins allemands qui venions d'amener de l'artillerie lourde pour la Turquie et que nous allions regagner notre pays le lendemain. Je demandai ce qu'on pouvait bien avoir contre nous. Je ne sais si aucun de ces individus comprenait l'allemand. En tout cas, mes protestations provoquèrent de nouveaux cris, parmi lesquels le mot sinistre de *Khafiyeh* revenait sans cesse.

Alors, Peter tira par-dessus leurs têtes. Il y fut obligé, car un individu s'accrochait à son cou. Une grêle de balles s'aplatit aussitôt sur le mur au-dessus de nous. Ils avaient sans doute l'intention de nous prendre vivants et j'avais bien résolu que cela ne se passerait pas ainsi. Mieux valait mourir dans une bagarre qu'aux mains de Rasta, ce brave de boudoir !

Je ne sais pas exactement ce qui arriva ensuite. La foule se précipita vers moi, et je tirai. Quelqu'un poussa un cri de douleur et je m'attendais à être étranglé l'instant d'après. Puis, tout à coup, la bagarre cessa, et un éclair de lumière vacillante jaillit au milieu des ténèbres.

Je n'ai jamais passé de moments plus angoissants. Le mystère m'avait souvent entouré durant ces dernières semaines, mais je n'avais jamais été appelé à faire face à un péril immédiat. Lorsque j'avais été aux prises, comme à Loos, avec

un risque pressant et physique, j'avais au moins su la nature du danger qui me menaçait ; je savais ce qui m'attendait. Aujourd'hui, j'étais sous le coup d'une menace à laquelle je ne pouvais donner de nom, et qui, loin d'être dans l'avenir, nous saisissait déjà à la gorge.

Et pourtant, je n'arrivai pas à me figurer que ce danger fût tout à fait réel. Les balles criblaient les murs au-dessus de nous comme autant de pétards ; les visages, devinés plutôt que visibles dans l'obscurité, les rauques clameurs, tout cela était empreint de la folie d'un cauchemar.

Seul Peter, à mes côtés, sacrant sans discontinuer en hollandais, était réel.

Puis soudain, la lumière jaillit, rendant la scène encore plus fantastique.

Cette lumière provenait de torches portées par deux individus farouches, munis de longs gourdins, qui se frayèrent un passage jusqu'au cœur de la foule. La lueur vacillante gravit les murs escarpés, projetant des ombres monstrueuses. Le vent emportait les flammes en longs rubans s'éteignant en gerbes d'étincelles.

Tout à coup, la foule murmura un nouveau mot : *Chinganeh* ! et ce mot était prononcé plutôt avec crainte qu'avec colère.

Tout d'abord, je ne discernai pas les nouveaux venus. Ils étaient cachés dans l'obscurité profonde, sous leur dais lumineux, car ils portaient haut les torches au bout de leurs bras levés. Ils poussaient des cris farouches et stridents terminés parfois par un jet de paroles rapides qui ne paraissaient pas dirigés contre nous, mais plutôt contre la foule. Et tout à coup, il me vint l'espoir qu'ils avaient pris notre parti pour quelque raison inconnue.

La foule ne nous enserrait plus. Elle se dispersait rapidement, et j'entendis nos assaillants se houspiller tout en dégringolant les rues transversales. Je crus d'abord que nos sauveurs appartenaient à la police turque, mais je changeai

d'avis lorsque leur chef apparut dans un cercle de lumière. Il ne portait pas de torche, mais un long bâton qu'il assenait sur la tête de ceux qui étaient trop serrés pour pouvoir s'enfuir.

On ne pouvait concevoir d'apparition plus fantastique. Imaginez-vous un homme très grand, vêtu de peaux de bêtes, les jambes nues et chaussé de sandales. Un morceau de drap écarlate enserrait ses épaules, et une calotte, fabriquée d'une peau dont la queue se balançait, lui recouvrait la tête et descendait jusqu'aux yeux. Il bondissait comme un animal sauvage, tout en psalmodiant, sur un ton aigu et monotone, une étrange complainte qui me donnait la chair de poule.

Tout à coup, je me rendis compte que la foule s'était dispersée. Nous n'avions plus devant nous que ce personnage et ses compagnons, dont quelques-uns portaient des torches. Ils étaient tous vêtus de peaux de bêtes, et le chef était seul à porter la calotte de fourrure. Tous les autres étaient nu-tête, avec de longues chevelures embrouillées.

Le chef me criait des choses incompréhensibles, ses yeux étaient vitreux comme ceux d'un fumeur de chanvre, et ses jambes ne cessaient de remuer. On s'imaginerait, n'est-ce pas, que ce personnage était un saltimbanque ? Je puis pourtant vous assurer qu'il n'était nullement comique, mais sinistre et effrayant. Et je n'avais guère envie de rire.

Tout en vociférant, il désignait de son bâton la rue qui montait la colline.

– Il nous dit de partir, dit Peter. Pour l'amour de Dieu ! Tâchons de nous débarrasser de ce sorcier.

Je ne comprenais pas pourquoi, mais il était clair que ces maniaques nous avaient délivrés des mains de Rasta et de ses amis.

C'est alors que je commis une grosse erreur. Tirant un souverain de ma bourse, je l'offris au chef. Je désirais lui témoigner ma reconnaissance, et ne pouvant m'exprimer par des paroles, j'essayai de le faire par des gestes.

Son bâton s'abattit sur mon poignet et l'or roula dans le ruisseau. Ses yeux jetèrent des éclairs et il fit tournoyer son arme au-dessus de ma tête. Il me maudit (je le devinais facilement, bien que je ne comprisse pas un mot de ce qu'il disait) et ceux de sa suite me maudirent à leur tour. Je l'avais évidemment mortellement froissé et j'avais déchaîné ainsi une fureur encore plus grande que celle des partisans de Rasta.

D'un commun accord, nous prîmes nos jambes à notre cou. Nous n'allions pas chercher querelle à des démoniaques. Nous parvînmes à l'étroite rue escarpée, suivis de près par cette folle cohorte. Les torches s'étaient éteintes, car il régnait une obscurité complète, et nous trébuchâmes maintes fois contre des tas d'ordures et franchîmes des égouts. Les hommes étaient sur nos talons ; plus d'une fois, je sentis un bâton s'abattre sur mes épaules. Mais la peur nous prêta des ailes. Tout à coup, nous vîmes devant nous des lumières et la rue déboucha dans une des voies principales de la ville. La meute s'en rendit compte et ralentit son allure. Un peu avant d'atteindre la rue, nous nous arrêtâmes et jetâmes un regard en arrière. La sombre allée descendant jusqu'au port était déserte. Tout était silencieux.

– C'est un pays étrange que celui-ci, Cornélius, remarqua Peter en se tâtant. Il s'y passe trop de choses en trop peu de temps. Je n'en puis plus.

La grande rue où nous venions de déboucher longeait le sommet de la colline. Il y avait des réverbères, quelques fiacres et des boutiques d'assez bonne apparence. Nous trouvâmes bientôt l'hôtel que Kuprasso nous avait recommandé – grand édifice donnant sur une cour, muni d'un porche fort démoli et de stores verts que le vent d'hiver faisait claquer mélancoliquement. C'était, comme je le craignais, bondé d'officiers allemands. J'obtins avec quelque difficulté une entrevue avec le propriétaire, le Grec habituel, et lui dis que je venais de la part de M. Kuprasso. Ceci ne lui fit pas le moindre effet, et il nous eût mis carrément à la porte si, par bonheur, je ne m'étais pas souvenu du laisser-passer de Stumm.

Je lui expliquai donc que nous venions d'Allemagne avec du matériel de guerre et que nous voulions des chambres seulement pour une nuit. Je lui montrai le laissez-passer et bluffai de mon mieux. À la fin, il se radoucit et promit de faire son possible pour nous être agréable.

Ce ne fut pas brillant. On nous conduisit à une toute petite chambre meublée de deux lits pliants, où le vent sifflait par les fenêtres aux carreaux cassés. Nous dînâmes fort mal de mouton filandreux, de légumes bouillis et d'un fromage blanc qui sentait si fort qu'il eût pu réveiller les morts. Mais je me procurai une bouteille de whisky qui me coûta un souverain ; nous réussîmes à allumer le poêle dans notre chambre et à fermer les volets. Puis un verre de grog nous mit du cœur au ventre et nous dormîmes d'une traite pendant douze heures. Il faut avouer que depuis Roustchouk, notre sommeil avait été plutôt agité !

En m'éveillant, le lendemain matin, je vis qu'il neigeait. Avec beaucoup de peine, je trouvai un domestique à qui je demandai de nous apporter du café. Nous étions tous deux assez déprimés.

– L'Europe est bien froide et ne vaut pas qu'on se batte pour elle ! dit Peter. Il n'y a qu'un pays pour les Blancs : l'Afrique du Sud.

Et j'étais bien près d'être de son avis.

Assis sur le bord de mon lit, j'examinai notre situation. Elle n'était pas très encourageante. Il me sembla que nous nous étions amusés à amasser des ennemis. Il y avait d'abord Rasta, que j'avais oublié mais qui se souviendrait longtemps de moi. Il était entouré de sa racaille turque et nous « aurait » sûrement, tôt ou tard. Ensuite, il y avait le maniaque à la calotte de fourrure. Il n'aimait pas Rasta, et je devinai qu'il appartenait, ainsi que ses partisans, à un parti hostile aux Jeunes-Turcs. Mais, d'autre part, il ne nous aimait pas non plus, et nous aurions des ennuis si nous le rencontrions de nouveau. Enfin, il y avait Stumm et le gouvernement allemand. Les autorités de

Roustchouk allaient être mises sur nos traces : ce n'était plus qu'une question d'heures. Il leur serait facile de nous dépister à partir de Chataldja, et, une fois entre leurs mains, nous serions absolument perdus.

Il me parut clair qu'à moins de trouver un sanctuaire et de dépister tous nos poursuivants, pour cette journée du moins, nous étions définitivement perdus. Mais où trouver ce sanctuaire ? Nous ne connaissions, ni l'un ni l'autre, un mot de turc, et je ne voyais aucun moyen d'assumer de nouveaux rôles. Pour le faire, il nous eût fallu des amis et de l'aide, et je ne savais où en trouver. Il est vrai que Blenkiron devait être dans ces parages, mais comment communiquer avec lui ? Quant à Sandy, j'avais à peu près renoncé à l'espoir de le revoir. Dès le début, son plan m'avait paru insensé et destiné à ne pas réussir.

Il était probablement en Asie Mineure, et en parvenant à Constantinople, d'ici un mois ou deux, il apprendrait l'histoire de deux Hollandais à demi fous qui avaient disparu on ne savait où.

Le rendez-vous chez Kuprasso ne valait rien. C'eût été différent si nous étions arrivés sans avoir éveillé aucun soupçon et si nous pouvions fréquenter l'endroit tranquillement jusqu'à ce que Blenkiron vînt nous y rejoindre. Mais pour cela, il nous eût fallu du loisir et de la tranquillité… et nous avions une meute à nos trousses. Le café de Kuprasso était déjà suffisamment dangereux. Si nous nous y montrions, nous y serions cueillis par Rasta, ou par la police militaire allemande, ou par le fou à la calotte de fourrure. Il fallait donc renoncer à y retourner dans le très faible espoir d'y rencontrer Blenkiron.

Je me dis amèrement que ce jour-là était le 17 janvier, jour fixé pour notre réunion. Pendant toute la descente du Danube, j'avais entretenu l'espoir de rencontrer Blenkiron, car je savais qu'il parviendrait à temps au rendez-vous. Je lui aurais donné les renseignements que j'avais eu la chance de réunir ; nous les aurions ajoutés à ceux qu'il avait pu se procurer, et nous serions peut-être parvenus à bâtir toute l'histoire que sir Walter désirait

si ardemment connaître. Après quoi, j'estimais qu'il me serait facile de gagner la Roumanie et de rentrer en Angleterre via la Russie. J'aurais rejoint mon bataillon au mois de février, ayant accompli d'aussi bonne besogne que quiconque dans cette guerre.

Mais aujourd'hui, il me semblait bien que mes renseignements disparaîtraient avec moi, à moins que je pusse rejoindre Blenkiron avant la nuit.

Je discutai de tout cela avec Peter. Il partagea mon avis : nous étions fichus ! Nous décidâmes de nous rendre tout de même chez Kuprasso dans l'après-midi, et de nous fier à notre veine pour le reste. Comme il ne fallait pas songer à errer à travers la ville, nous demeurâmes assis dans notre chambre toute la matinée à nous raconter de vieilles histoires de chasse pour nous empêcher de pleurer sur le présent. À midi, nous déjeunâmes de mouton froid et de fromage, et nous achevâmes notre whisky. Puis je payai la note, car je ne voulais à aucun prix passer une deuxième nuit dans cet hôtel, et à 3 heures et demie, nous sortîmes, sans soupçonner où nous coucherions le soir venu. Il neigeait très fort, ce qui était une vraie aubaine. Mais ce pauvre vieux Peter n'avait pas de pardessus. Nous allâmes donc chez un juif, marchand d'habits, où nous achetâmes un horrible paletot tout fait. À quoi bon ces économies quand l'avenir était aussi sombre ? Les rues étaient désertes à cause de la neige, et lorsque nous nous engageâmes dans la ruelle menant au bac de Ratchik, nous la trouvâmes tout à fait tranquille. Nous ne rencontrâmes pas âme qui vive avant d'arriver chez Kuprasso.

Nous traversâmes le café vide et descendîmes le sombre corridor jusqu'à la porte donnant sur le jardin. Je frappai, et la porte s'ouvrit. Nous vîmes la cour froide, couverte de neige, et à l'extrémité opposée, un éclat de lumière provenant du Pavillon. Nous payâmes le droit d'entrée au nègre et passâmes l'après-midi glaciale dans un salon fort criard.

Quarante ou cinquante personnes étaient réunies à boire du

sirop et du café, et à fumer du latakia. La plupart étaient des Turcs vêtus à l'européenne, coiffés du fez ; il y avait aussi quelques officiers allemands, et quelques civils qui étaient sans doute des mécaniciens boches de l'arsenal ou des commis de l'auxiliaire. Une femme vêtue d'une robe voyante était assise au piano et plusieurs autres femmes aux voix stridentes buvaient avec les officiers. Peter et moi nous assîmes modestement dans le coin le plus proche de l'entrée. Kuprasso nous aperçut et nous envoya du café. Une fille au type juif vint à nous et se mit à parler français, mais elle s'en alla en me voyant secouer la tête.

Bientôt, une autre fille apparut sur l'estrade et se mit à danser, en faisant tinter ses tambourins et en se tortillant frénétiquement. J'ai vu des femmes indigènes, dans un kraal du Mozambique, danser mieux que cela. Une autre chanta une complainte allemande, très sentimentale, où il était question de cheveux d'or et d'arc-en-ciel, et tous les Allemands présents se mirent à applaudir.

L'ambiance était si commune que j'eus de la peine à la supporter après mon long et dur voyage. J'oubliai que cette salle de danse vulgaire était pour nous aussi périlleuse qu'un repaire de brigands.

Peter ne partageait pas mon impression. Il était fort intéressé par tout ce qui se passait autour de lui. Du reste, le nouveau l'attirait toujours. Il avait le génie de vivre de moment en moment.

Je me souviens que le rideau de scène représentait un lac bleu entouré de collines très vertes. Et peu à peu, comme la fumée s'épaississait et que les violons se lamentaient, ce paysage m'hypnotisa. Il me sembla que je contemplais par une fenêtre un merveilleux paysage d'été où il n'y avait ni guerres, ni dangers. Je crus sentir les chauds rayons du soleil et humer le parfum des fleurs de ces îles. Et puis, tout à coup, je me rendis compte que l'atmosphère de la salle de danse était tout imprégnée d'un parfum étrange.

Des brasiers brûlaient aux deux extrémités de la salle, et la

fumée légère qui s'en dégageait avait une odeur d'encens. Quelqu'un avait jeté une poudre bleue sur les flammes, et tout à coup un grand silence tomba sur toute l'assemblée. Les violons pleuraient encore, mais dans le lointain, comme des échos. Toutes les lumières s'éteignirent, à l'exception d'un cercle lumineux au milieu de la scène. Et mon ennemi à la calotte de fourrure bondit soudain dans ce cercle.

Il était accompagné de trois autres individus. J'entendis un murmure derrière moi et quelqu'un chuchota les mêmes mots que Kuprasso avait prononcés la veille. Ces maniaques étaient appelés les Compagnons des Heures Roses, et Kuprasso nous avait promis des danses merveilleuses.

J'espérais vivement qu'ils ne nous apercevraient pas, car ils m'inspiraient une véritable horreur. Peter éprouvait la même impression, et nous nous fîmes aussi petits que possible dans notre coin sombre. Mais les nouveaux venus ne se souciaient guère de nous.

En un clin d'œil, d'une salle de danse commune, qui eut tout aussi bien pu être située à Chicago ou à Paris, le pavillon se transforma en un lieu rempli de mystère, et aussi de beauté. C'était de nouveau le pavillon de Soliman le Rouge – Sandy avait eu raison de dire que les extrémités de la terre s'y rencontraient. Je perdis toute conscience de mes voisins. Allemand obèse, Turc en redingote ou juive sale, je ne voyais que ces silhouettes étranges bondissant dans le cercle lumineux – silhouettes qui sortaient de l'obscurité la plus profonde pour créer de la magie.

Le chef jeta une poignée de poudre bleue sur le brasier et une grande flamme bleue, en forme d'éventail, surgit aussitôt. Il tissait des cercles et il chantait une mélopée claire et aiguë, que ses compagnons accompagnaient en chœur de leur voix monotone. Je ne saurais vous dire ce qu'était cette danse. J'avais vu les ballets russes un peu avant la guerre, et cet homme me rappelait un des danseurs. Mais sa danse était la partie la moins importante de tout le spectacle. L'enchantement

n’était créé ni par le son, ni par le mouvement, ni par le parfum, mais par quelque chose de beaucoup plus puissant. La toile de fond criarde avait disparu. Il me semblait que je regardais par une fenêtre le plus beau paysage du monde éclairé par la lumière pure du matin.

Il me semblait que j’apercevais une partie du veldt, mais un veldt que je ne connaissais pas. C’était à la fois plus farouche et plus riant. En vérité, je revoyais ma première jeunesse. J’éprouvais cette espèce de légèreté immortelle que l’adolescent est seul à connaître à l’aube de sa vie. Je ne craignais plus aucunement ces magiciens. C’étaient d’aimables sorciers qui m’avaient emmené au pays des fées.

Puis des notes de musique tombèrent lentement de ce silence. Elles ressemblaient à des gouttes d’eau tombant de très haut dans une coupe, et chacune d’elles possédait la qualité essentielle du son pur. Nous autres, Occidentaux, nous avons oublié le charme des notes solitaires dans notre amour des harmonies compliquées. Les indigènes de l’Afrique le connaissent, et je me souviens qu’un érudit me dit un jour que les Grecs avaient possédé cet art. Ces clochettes argentines tintèrent dans l’espace infini – si exquises et si parfaites qu’aucune parole mortelle n’eût pu s’adapter à elles.

Puis lentement, très lentement, cette musique se transforma. Le flamboiement passa du bleu au pourpre et puis se mua en un rouge sombre. Peu à peu, les notes se fondirent l’une dans l’autre et formèrent enfin une harmonie – une harmonie farouche et inquiète. Et je reprenais conscience de la salle et des danseurs aux peaux de bête qui gesticulaient dans leur cercle lumineux.

On ne pouvait plus se méprendre sur le sens de leur danse. Toute la grâce, toute la jeunesse s’en étaient envolées et la passion battait l’air – une passion terrible et sauvage, qui n’appartenait ni au jour, ni à la nuit, ni à la vie, ni à la mort, mais à ce monde intermédiaire qui les sépare. Les danseurs m’apparurent soudain monstrueux, inhumains, diaboliques. Les

lourds parfums qui s'échappaient du brasier avaient comme un relent de sang frais. Les spectateurs poussèrent des cris – des cris de colère, de désir, de terreur. J'entendis une femme sangloter, et Peter, qui est cependant le plus hardi des mortels, me saisit le bras.

Je compris alors que les Compagnons des Heures Roses étaient les seuls êtres qu'il me fallait redouter. À côté d'eux, Rasta et Stumm n'étaient que des nigauds. Dans une seconde, ces diables de sorciers dépisteraient leurs ennemis. Je sentis les yeux ardents de leur chef fouiller l'obscurité pour me trouver. À mes côtés Peter marmottait des prières et j'aurais souhaité l'étrangler. Son bavardage nous trahirait sûrement, car il me sembla qu'il n'y avait personne dans la salle, sauf nous et les magiciens.

Puis l'enchantement fut tout à coup rompu. La porte s'ouvrit toute grande et le vent s'engouffra dans le pavillon, faisant voler en nuages les cendres des brasiers. J'entendis des voix très animées à l'extérieur et une bagarre se produisit dans la salle. Nous demeurâmes un instant dans l'obscurité la plus complète, puis quelqu'un alluma un des becs de gaz près de la scène. Alors, toute la saleté sordide d'une salle de danse de troisième ordre se trouva révélée, visages blafards, yeux lourds, chevelures grasses et sales.

Les Compagnons des Heures Roses avaient disparu. À la porte se tenaient des hommes en uniformes. Un Allemand murmura :

– Ce sont les gardes du corps d'Enver Pacha.

Je l'entendis très distinctement.

La salle se vida instantanément. Turcs et Allemands se bousculèrent, tandis que Kuprasso poussait des lamentations désespérées. On n'arrêta personne et je compris tout à coup pourquoi. Les gardes étaient venus pour nous. C'était enfin la revanche de Stumm. Les autorités nous avaient dépistés et nous étions perdus.

Une révulsion soudaine vous laisse avec une vitalité fort affaiblie. Je ne fus pas autrement ému. Nous étions perdus, voilà tout. C'était *Kismet*, la volonté de Dieu, il n'y avait qu'à nous soumettre. Je n'avais pas le moindre désir de résister ni de m'échapper. La partie était irrémédiablement perdue.

Un sergent nous désigna et dit quelques mots à Kuprasso qui acquiesça. Nous nous levâmes lourdement et nous dirigeâmes vers eux. Après avoir traversé la cour entre deux gardes et remonté le sombre corridor, nous débouchâmes dans la rue couverte de neige. Une voiture fermée nous attendait et on nous fit signe d'y monter. Elle ressemblait exactement au panier à salade.

Nous demeurâmes assis très tranquilles, les mains sur les genoux, comme des gamins pris en flagrant délit d'école buissonnière. Je ne savais où nous allions et je ne m'en souciais guère. Nous remontions la côte, puis je remarquai des rues éclairées.

– C'est la fin, Peter, dis-je.

– *Ja*, Cornélius, répondit-il.

Ce furent les seules paroles que nous échangeâmes.

Enfin, la voiture s'arrêta. Quelqu'un ouvrit la portière. Nous descendîmes, et nous nous trouvâmes dans une cour entourée de très hauts bâtiments. Je me dis que c'était la prison et je me demandai si on nous donnerait des couvertures, car il faisait un froid glacial.

Nous entrâmes dans un grand hall en pierre. Il y faisait fort bon, ce qui me donna quelque espoir pour nos cellules. Un homme vêtu d'une espèce d'uniforme nous fit signe de monter. À l'étage supérieur, un deuxième geôlier vint à notre rencontre et nous conduisit jusqu'à une porte au bout du corridor. Puis il s'arrêta et nous fit signe d'entrer.

Je devinai que c'était là le bureau du gouverneur de la prison et qu'il allait procéder à un interrogatoire. Mon cerveau était trop embrouillé pour penser clairement et je résolus

d'observer le plus strict silence. Oui, même si on me mettait les poucettes. Je n'avais préparé aucune histoire, mais j'étais bien résolu à ne pas me trahir.

En tournant le bouton de porte, je me demandai quelle espèce de Turc ou de Boche nous allions y voir.

Nous nous trouvâmes dans une grande salle agréable, au parquet ciré. Un feu flambait dans l'âtre. À côté du feu, un homme était étendu sur un canapé, un petit guéridon tiré près de lui. Sur ce guéridon, un petit verre de lait était posé près d'une réussite alignée.

Je considérai ce spectacle sans mot dire. Puis un autre personnage attira mon attention. C'était l'homme à la calotte de fourrure, le chef des maniaques. En l'apercevant, nous fîmes instinctivement un pas en arrière, puis nous nous arrêtâmes net…

Car le danseur traversa la pièce en deux enjambées et me saisit les mains dans les siennes.

– Ah ! mon vieux Dick ! s'écria-t-il. Je suis réellement heureux de vous revoir !

12

Les quatre missionnaires commencent

à y voir clair

Un spasme d'incrédulité, un profond soulagement, et cette joie aiguë qui vient d'une violente réaction, se succédèrent brusquement dans mon esprit. J'émergeai tout à coup d'eaux très troublées pour me trouver dans un calme incroyable. Je me laissai tomber dans le fauteuil le plus proche et essayai de lutter avec quelque chose qui dépassait la parole.

– Sandy, dis-je dès que j'eus retrouvé ma respiration, vous êtes le diable incarné ! Vous nous avez terrifiés, Peter et moi !

– C'était la seule façon d'agir, Dick. Si je n'avais pas couru à vos trousses hier soir en miaulant comme un matou, Rasta vous aurait cueilli bien avant que vous ne soyez parvenus à votre hôtel. Ah ! vous m'en avez donné du fil à retordre, vous deux ! Et cela n'a pas été facile de vous amener ici. Mais tout cela, c'est fini. Mettez-vous à l'aise, mes enfants.

– Fini ! m'écriai-je d'un ton incrédule, car j'avais de la difficulté à rassembler mes idées. Quel est donc cet endroit ?

– Mon humble demeure, ne vous déplaise, dit la voix douce de Blenkiron. Nous avions tout préparé pour vous recevoir, major, mais hier seulement j'ai entendu parler de votre ami.

Je présentai Peter.

– Ravi de vous rencontrer, monsieur Pienaar, dit Blenkiron. Eh bien, comme je vous disais, vous serez en toute sécurité ici, mais vous l'avez échappé belle. Officiellement, un Hollandais appelé Brandt allait être arrêté cet après-midi et remis aux autorités allemandes. Lorsque l'Allemagne s'inquiétera de ce Hollandais, elle aura quelque difficulté à se procurer son corps. Telles sont les mœurs du despotisme oriental ! En attendant, le Hollandais disparaîtra. À minuit, il cessera d'exister sans la moindre douleur.

– Je ne vous comprends pas, bredouillai-je. Qui nous a donc arrêtés ?

– Mes hommes, répondit Sandy. Nous disposons de quelque influence ici, et il n'a pas été difficile d'arranger votre arrestation. Demain, le vieux Moellendorff viendra flairer autour de cette affaire, mais le mystère sera trop profond pour lui. Voilà l'avantage d'un gouvernement d'aventuriers. Mais par le ciel ! Dick, il n'y avait pas de temps à perdre. Vous étiez frits si Rasta ou les Allemands vous avaient cueillis. J'ai passé quelques heures agitées ce matin.

Tout cela me dépassait. Je regardai Blenkiron qui battait le jeu de cartes avec son vieux sourire paresseux, puis je contemplai Sandy, costumé en bandit de mélodrame, son maigre visage brun comme une noix, ses bras tatoués de cercles rouges, la peau de renard cachant ses sourcils et ses oreilles. Peter ne soufflait mot, mais ses yeux étaient lourds de pensées.

Blenkiron se hissa sur ses pieds et se dirigea vers une armoire.

– Vous devez avoir faim, mes garçons, dit-il. Mon duodénum m'a fait diablement souffrir, comme d'habitude, et je ne mange pas plus qu'un écureuil. Pourtant, j'ai fait quelques provisions, car je devinais que vous auriez de l'appétit après vos pérégrinations.

Il tira de l'armoire deux pâtés de Strasbourg, un fromage, un

poulet froid, du pain et trois bouteilles de champagne.

– Du champagne ! s'écria Sandy, ravi. Du Heidsieck extra-sec ! Dick ! Nous avons de la veine !

Je n'ai jamais fait un meilleur repas, car nous avions jeûné dans cet affreux hôtel. Mais j'éprouvais toujours le sentiment d'être poursuivi, et avant de m'attabler, je m'assurai que la porte était bien gardée.

– Ne t'inquiète pas, dit Sandy, mes hommes veillent sur l'escalier et à la grille. Nul n'oserait s'approcher d'un endroit gardé par le Metreb. Ton passé est effacé, Dick ; dès demain, tu commences une page nouvelle de ta vie. Il en faut remercier Blenkiron. Il était à peu près certain que tu réussirais à arriver ici, mais il était également certain que tu arriverais à la hâte, ayant soulevé sur ton passage nombre d'enquêtes ! Alors, il a tout arrangé pour que tu puisses troquer ton identité contre une autre.

– Vous vous appelez désormais Richard Hanau, dit Blenkiron. Vous êtes né à Cleveland (Ohio), de père et mère allemands. Vous êtes un de nos ingénieurs les plus cotés et la prunelle des yeux du vieux Guggenheim. Vous êtes arrivé cet après-midi de Constanza, et je vous ai rencontré au débarcadère. Vous trouverez les costumes nécessaires pour votre nouveau rôle dans votre chambre à coucher. Mais tout cela peut attendre. Je suis pressé d'arriver aux faits. Nous ne sommes pas ici pour notre plaisir, major. Nous n'allons donc pas nous étendre sur vos aventures. Je meurs d'envie de les connaître, mais ce sera pour plus tard. Je veux d'abord savoir si nous avons réussi dans nos enquêtes mutuelles.

Il me tendit un cigare, ainsi qu'à Peter, et nous nous installâmes dans des fauteuils devant le feu. Sandy s'accroupit, les jambes croisées sous lui, sur le tapis devant le feu, et alluma une ignoble vieille pipe qu'il tira d'un repli parmi ses fourrures. Alors commença cette conversation à laquelle j'avais pensé constamment pendant les quatre semaines agitées que je venais de passer.

– Si je prends le premier la parole, dit Blenkiron, c'est parce que je crois que mon histoire est la plus courte. Messieurs, je dois vous avouer que je n'ai pas réussi.

Il prit une expression désolée, à la fois comique et triste.

– Voyons, si vous cherchiez un objet au pied d'une haie, il n'est guère probable que vous parcourriez la route dans une auto de courses. Vous essayeriez encore moins d'obtenir du haut d'un aéroplane une vue à vol d'oiseau de l'objet que vous recherchez. Eh bien ! cette parabole s'adapte parfaitement à mon cas. J'ai été dans les nuages. J'ai grillé sur les pics, et, pendant tout ce temps, ce que je cherchais se trouvait dans le ruisseau… Alors, naturellement, je ne l'ai pas vu… J'ai suivi la mauvaise voie, major. Je me suis baladé à travers toute l'Europe, comme un véritable cirque Barnum, fréquentant généraux et Altesses. Il est vrai que j'ai recueilli au passage pas mal de renseignements et que j'ai obtenu quelques éclaircissements fort intéressants sur la haute politique. Mais je n'ai pas trouvé ce que je cherchais, car ceux qui le savaient n'allaient pas me le dire. Dans cette société, ils commencent à s'enivrer et à être disposés aux confidences à partir du dixième cocktail. Donc, je ne saurais apaiser les inquiétudes de sir Walter Bullivant qu'en lui disant qu'il est dans le vrai. Oui, messieurs, il a parfaitement raison. On est en train de lancer, dans cette partie du monde, une vaste affaire miraculeuse, mais ceux qui en sont les instigateurs n'en soufflent mot.

Blenkiron s'interrompit pour allumer un autre cigare. Il était plus maigre qu'en quittant Londres, et des poches sous ses yeux semblaient indiquer que son voyage n'avait pas été aussi facile qu'il aimait à nous le faire croire.

– J'ai découvert une chose, reprit-il. J'ai découvert que la dernière illusion à laquelle l'Allemagne consentira à renoncer, c'est au contrôle de l'Orient. Elle cédera la Belgique, l'Alsace-Lorraine et la Pologne, mais elle ne cédera jamais la route menant en Mésopotamie à moins qu'on ne la prenne à la gorge et qu'on ne l'y force ! Sir Walter voit loin et il voit clair. Au pis-

aller, le Kaiser jettera une énorme quantité de lest en Europe, afin que les Alliés paraissent remporter une grande victoire, mais tant qu'il tient la route de l'Orient, il ne sera pas battu. L'Allemagne ressemble à un scorpion. Son poison est dans sa queue, et cette queue s'étend jusqu'en Asie. J'ai tiré ça au clair, et je me suis assuré que la Turquie lui donne bien des inquiétudes, comme vous allez vous en rendre compte. Mais l'Allemagne prétend qu'elle saura la manœuvrer. Et je ne dis pas le contraire. Tout dépend de son jeu : elle le considère excellent. J'ai essayé de me renseigner à ce sujet, mais on m'a éconduit. J'ai dû faire semblant d'être satisfait, car ma situation n'était pas assez solide pour me permettre de prendre des libertés… Si je parlais à un haut personnage, il prenait un air profond et me vantait la puissance militaire de l'Allemagne, l'organisation allemande et l'état-major allemand. Je hochais la tête et me montrais enthousiaste. Mais je sais ceci : l'Allemagne a un gros atout en réserve. Je ne saurais dire lequel. Dieu fasse que vous soyez plus fins que moi !

Son ton était mélancolique et je m'en réjouis un peu. Blenkiron était le professionnel disposant de toutes les chances. Ce serait une bonne farce si l'amateur triomphait là où l'expert n'avait pu réussir !

Je regardai Sandy. Il remplit sa pipe, repoussa le bonnet de fourrure, et à le voir ainsi avec ses longs cheveux en désordre, son visage aux pommettes hautes et ses sourcils teints, on eût juré quelque mollah fanatique.

– Je suis allé directement à Smyrne, commença-t-il. Ce n'était pas difficile, car j'avais posé pas mal de jalons pendant mes précédents voyages. J'arrivai dans cette ville sous le déguisement d'un usurier grec de Fayoum. Mais j'y trouvai des amis sur lesquels je pouvais compter, et le soir même, j'étais devenu un romanichel turc, membre de la plus célèbre confrérie de l'Asie occidentale. J'en faisais partie depuis fort longtemps déjà, et je suis même frère de sang du grand chef, de sorte qu'il me fut facile de jouer ce rôle. Mais je découvris que la Compagnie des Heures Roses n'était plus ce qu'elle avait été en

1910, lorsque je la fréquentais. Alors, elle soutenait les Jeunes-Turcs et les réformes ; aujourd'hui, elle soupire après le vieux régime et elle représente le dernier espoir des orthodoxes. Elle n'a que faire d'Enver et de ses amis, et considère sans nul plaisir les beaux yeux du Teuton. La Compagnie des Heures Roses soutient l'Islam et les vieilles traditions. C'est en somme le parti conservateur nationaliste. Elle est extrêmement puissante dans les provinces, et ni Enver ni Talaat n'ont osé y toucher. Ce qu'il y a de particulièrement dangereux, c'est qu'elle ne souffle mot et ne fait rien en apparence. Elle attend le moment propice et se renseigne.

» Vous pouvez vous imaginer que c'était précisément le milieu qui me convenait pour mon but. Je connaissais les rites, car malgré son orthodoxie, la Compagnie se mêle bien un peu de magie et doit une grande partie de sa puissance à l'atmosphère de mystère dont elle s'entoure. Les Compagnons savent danser de façon à enchanter le Turc ordinaire. Vous avez eu un échantillon de nos danses cet après-midi, Dick. C'était assez réussi, n'est-ce pas ? Les Compagnons sont partout, on ne leur pose nulle question. Ils savent ce que pense l'homme ordinaire, car ils forment un excellent service de renseignements, meilleur même que le Khafiyehr d'Enver Pacha. Ils sont aussi très populaires, ne s'étant jamais courbés devant les Nemseh, les Allemands, qui pressurent jusqu'à la dernière goutte de sang des Osmanlis pour arriver à leurs propres fins. C'eût été un grand coup pour le comité et ses maîtres allemands, s'ils avaient pu mettre la main sur nous, car nous nous tenions collés l'un à l'autre comme des sangsues, et nous n'avions pas l'habitude de reculer devant les détails.

» Eh bien ! je n'éprouvai aucune difficulté à aller où je voulais, comme vous pouvez bien vous l'imaginer. Mon costume et le mot de passe m'ouvraient toutes les portes. Je me rendis à Smyrne par la nouvelle voie ferrée allant à Panderma, sur la mer de Marmara, et j'y arrivai un peu avant Noël. Nous venions d'évacuer Anzac et Suvla, et j'entendais le canon tonner dans le détroit des Dardanelles. De Panderma, je voulus gagner

la Thrace par un caboteur, et c'est alors qu'il m'arriva une bizarre aventure : je fus torpillé.

» Ce fut peut-être le dernier effort d'un sous-marin britannique dans ces eaux-là. Mais il réussit. On nous donna dix minutes pour embarquer dans les canots de sauvetage, puis on coula le vieux caboteur avec sa cargaison d'obus. Il y avait peu de passagers, il nous fut donc facile de gagner la terre dans les canots. Le sous-marin demeura à la surface à nous observer, tandis que nous poussions des lamentations à la mode orientale. Je pus voir de tout près le capitaine dans sa tourelle de quart. Devinez qui c'était ? Tommy Elliot, qui habite sur le versant de la colline en face de mon patelin, en Écosse !

» Je lui fis la plus grande surprise de sa vie. Comme notre canot passait devant lui en tanguant, j'entonnai très clairement *Les fleurs de la forêt*, l'ancienne version, et je m'accompagnai sur le vieil instrument à corde que je portais. Tommy écarquilla les yeux ; il me demanda en anglais qui diable j'étais. Je lui répondis dans l'écossais le plus pur, que personne, ni dans le sous-marin, ni dans notre canot, ne dut comprendre : *Maister Tammy, what for wad ye skail a dacent tinkler lad intil a cauld sea ? I'll gie ye your kail through the reek for this ploy the next time I forgaither wi'ye on the tap o'Caerdon !*

» Tommy me reconnut sur-le-champ. Il se mit à rire aux larmes et, comme nous nous en allions, il me cria dans le même langage : *Pit a stoot hert tae a stey brae !* Dieu veuille qu'il ait eu le flair de ne rien dire de ceci à mon père ! Sans quoi, le vieux aura eu une attaque. Il n'a jamais beaucoup approuvé mes randonnées et me croit enfin définitivement ancré dans le bataillon.

» Eh bien ! pour en venir au fait, je parvins à Constantinople et je réussis bientôt à me mettre en rapport avec Blenkiron. Vous savez le reste. Maintenant… au travail. J'ai eu assez de chance, mais rien de plus, car je n'ai pas réussi à découvrir le fond de l'affaire. Néanmoins, j'ai déchiffré la première énigme que nous a laissée Harry Bullivant. Je sais ce que signifie

Kasredin.

» Sir Walter a raison, comme dit Blenkiron. Il existe une grande effervescence dans tout l'Islam, quelque chose « qui se meut sur la surface des eaux ». On ne le cache point. Ces renaissances religieuses se produisent par cycles réguliers, et le moment est venu. Par exemple, on se montre très net quant aux détails. Un mage vient d'apparaître appartenant au sang du Prophète ; il restaurera au Khalifat sa gloire de jadis et rendra à l'Islam son ancienne pureté. Le monde musulman répète ses paroles. Tous les croyants orthodoxes les connaissent par cœur. Voilà pourquoi ils supportent la misère noire et des impôts formidables ; voilà pourquoi leurs fils s'engagent dans les armées et meurent sans une plainte à Gallipoli et en Transcaucasie. Ils se croient à la veille de la grande délivrance.

» Je découvris, en tout premier lieu, que si les Jeunes-Turcs – qui ne sont ni populaires ni orthodoxes – n'ont rien à voir avec ce mouvement, l'Allemagne y est, par contre, intimement mêlée. Je voyais clairement que l'on considérait l'Allemagne comme la collaboratrice de ce mouvement. C'est grâce à cette croyance que le régime actuel dure encore. Le Turc ordinaire déteste le Comité, mais il fonde un espoir bizarre et perverti sur l'Allemagne. Enver ne soutient pas le Teuton impopulaire ; c'est au contraire le Teuton qui soutient le Comité. Voilà tout le prestige de l'Allemagne : elle contribue en quelque façon à la venue du nouveau libérateur.

» Tout le monde parle très ouvertement de la chose. Cela s'appelle le *Kaâba-y-hurriyeh*, le Palladium de la Liberté. Le Prophète s'appelle Zimrud, l'Émeraude, et ses quatre ministres portent également des noms de joyaux : Saphir, Rubis, Perle et Topaze. On entend souvent prononcer leurs noms dans les villes et les villages, comme on entend en Angleterre prononcer les noms de nos généraux. Mais personne ne sait où Zimrud se trouve, ni où il se révélera, bien que ses exhortations parviennent aux croyants chaque semaine. J'ai seulement pu m'assurer qu'il viendra de l'Occident, suivi de ses disciples.

» Vous allez me demander : « Eh bien ! et *Kasredin ? »* Voilà. Ce mot m'intrigua beaucoup, car personne n'employait cette phrase : « La Demeure de l'Esprit ». C'est évidemment un cliché, tout comme en Angleterre une secte nouvelle quelconque pourrait s'appeler l'Église du Christ. Seulement, personne ne se servait de cette expression.

» Mais peu à peu, je découvris que ce mystère possédait un cercle intérieur et un cercle extérieur. Toute croyance a un côté ésotérique soigneusement caché du troupeau des fidèles. C'est à Constantinople que je trouvai ceci. Or, il existe un *shaka* turc très célèbre, un de ces anciens miracles frisant la farce, appelé *Ortaoyun* ; il faudrait bien une semaine pour le lire. Cette histoire raconte la venue d'un Prophète, et je m'assurai que les élus de la Foi se servaient du texte de cette pièce pour parler de la révélation nouvelle. Chose étrange, dans cette histoire, le Prophète est aidé par une des seules femmes qui ait joué un rôle important dans l'hagiologie turque. C'est même le point capital de l'histoire qui, bien qu'étant une farce, est surtout un mystère religieux. Et puis le Prophète ne s'y appelle pas Émeraude.

– Non, interrompis-je. Il s'appelle Manteau-Vert.

Sandy se leva d'un bond, laissant tomber sa pipe.

– Comment diable savez-vous cela ? demanda-t-il.

Alors, je leur parlai de Stumm, de Gaudian, des mots murmurés que j'avais surpris par hasard. Blenkiron me regardait fixement, ce qui était surprenant de la part de quelqu'un dont le regard est toujours lointain, et Sandy arpentait fiévreusement la pièce.

– L'Allemagne est donc au cœur même du projet. Je l'ai toujours cru, dit-il. Si nous voulons découvrir le *Kaâba-y-hurriyeh*, il est inutile de fouiller le Comité, ni les provinces turques : le secret se trouve en Allemagne. Dick, vous n'auriez pas dû franchir le Danube.

– C'est ce que je craignais, dis-je. Mais, d'autre part, il est évident que le secret se divulguera à l'est tôt ou tard. À mon

avis, ils ne peuvent tarder longtemps à le livrer. Si nous pouvons demeurer ici, nous trouverons forcément le filon. Et puis j'ai d'autres preuves. J'ai découvert la troisième énigme de Harry Bullivant.

Les yeux de Sandy se mirent à étinceler ; mes auditeurs m'écoutaient, l'attention tendue.

– Ne m'avez-vous pas dit que dans l'histoire de Kasredin, l'allié du Prophète est une femme ?

– Oui, répondit Sandy, mais qu'importe ?

– Cela est vrai aussi de Manteau-Vert. Je vais vous dire le nom de cette femme.

Je pris une feuille de papier et un crayon sur le bureau de Blenkiron, et les tendit à Sandy.

– Écrivez le troisième mot de Harry Bullivant, lui dis-je.

Il écrivit aussitôt « v. I. »

Alors, je leur appris l'autre nom prononcé par Stumm et Gaudian. Je leur fis part de la découverte que j'avais faite tandis que j'étais malade dans la cabane du bûcheron.

– Le I n'est pas la lettre de l'alphabet, mais l'adjectif numéral. La femme s'appelle von Einem, Hilda von Einem.

– Ce brave Harry ! dit Sandy, doucement. Il est joliment fort. Hilda von Einem ? Qui est-elle, et où est-elle ? Si nous la trouvons, nous gagnons la partie.

Alors, Blenkiron prit la parole.

– Je pense que je puis vous le dire, messieurs. J'ai vu Mme von Einem hier. C'est une très belle femme. Et le hasard veut qu'elle soit la propriétaire de cette maison.

Sandy et moi, nous nous mîmes à rire. C'était trop drôle d'avoir traversé l'Europe pour atterrir précisément au quartier général de l'énigme que nous avions entrepris de déchiffrer !

Mais Blenkiron ne rit pas. Il était devenu tout à coup très grave en entendant prononcer le nom de Hilda von Einem, et

l’expression de son visage m’interloqua.

– Je n’aime pas tout ceci, messieurs, nous dit-il. J’aurais préféré que vous ayez prononcé tout autre nom que celui-là. Il n’y a pas longtemps que je suis ici, mais j’ai pourtant pu me faire une idée assez juste des chefs politiques. Ils ne valent pas grand-chose. Mais j’ai rencontré Frau von Einem, qui est tout autre. L’homme qui la comprendra sera vraiment très fort.

– Qui est-elle ? demandai-je.

– C’est précisément ce que je ne saurais vous dire. Elle a pris une part importante aux fouilles des ruines babyloniennes et elle a épousé un diplomate, qui mourut il y a trois ans. Ce n’est pas tant ce qu’elle a été, mais plutôt ce qu’elle est : une femme extraordinairement intelligente.

Le respect évident de Blenkiron ne m’impressionna aucunement. Il me semblait que notre tâche se dessinait enfin clairement, car j’avais horreur de patauger dans l’obscurité. Je lui demandai où demeurait Frau von Einem.

– Je n’en sais rien, répondit Blenkiron. Et laissez-moi vous dire que vous ne trouverez pas beaucoup de personnes désireuses de satisfaire votre curiosité fort légitime au sujet de Frau von Einem.

– Je saurai cela facilement, répliqua Sandy. Voilà l’avantage d’avoir, comme moi, ses entrées partout. Mais en attendant, il faut que je me sauve. Je n’ai pas encore terminé ma tâche quotidienne. Dick, il faut que vous et Peter alliez vous coucher tout de suite.

– Pourquoi ? demandai-je, ahuri, car Sandy parlait comme un médecin.

– Parce que j’ai besoin des vêtements que vous portez en ce moment. Je vais les emporter avec moi et vous ne les reverrez plus jamais.

– Vous aimez les souvenirs bizarres, remarquai-je.

– Dites plutôt que la police turque les aime. Le courant du

Bosphore est assez rapide : demain, ces tristes reliques de deux Hollandais égarés seront rejetées sur le rivage, à la Pointe de Seraglio. Car, voyez-vous, dans un jeu comme le vôtre, il faut laisser tomber le rideau proprement à la fin de chaque scène, si l'on désire éviter tout ennui dans l'avenir.

13

Je vais dans le grand monde

Le lendemain matin, lorsque je sortis de cette maison bras dessus, bras dessous avec Blenkiron, je ne ressemblais guère à l'être abandonné qui, la veille, avait vainement cherché un refuge. D'abord j'étais magnifiquement vêtu. Je portais un complet de serge bleue, aux épaules carrées et rembourrées, une cravate noire, des souliers au bout rond américain et un melon brun. Une superbe pelisse, doublée de loup, complétait mon costume, et je fumais un des cigares de Blenkiron. Peter avait taillé sa barbe poivre et sel, il avait l'air d'un domestique fort respectable. Blenkiron avait fait les choses en grand seigneur, ayant apporté tous ces vêtements de Londres. Je compris maintenant pourquoi Sandy et lui s'étaient tant préoccupés de ma garde-robe. Sandy s'était procuré le complet de Peter, dont la coupe était beaucoup moins bonne que celle du mien. Je n'eus aucune difficulté quant à l'accent. Il est facile à tout homme élevé dans les colonies de parler l'américain, et je me flattais de faire preuve d'une très bonne connaissance de l'idiome des États de l'Ouest.

Le vent avait viré au sud et la neige fondait rapidement. Au-dessus de la côte d'Asie, le ciel était bleu, et vers le nord, des masses de nuages blancs vaguaient par-dessus la mer Noire. Cette ville qui, la veille, m'avait paru si sordide, se para d'une beauté étrange ; la beauté d'horizons imprévus et de lagunes d'eau grise serpentant sous des rives parsemées de cyprès dépend beaucoup de l'humeur d'appréciation d'un paysage. Je

me sentais de nouveau libre, et je pris plaisir à regarder de tous mes yeux.

Dans la rue, nous croisions toutes les nationalités possibles. Il y avait des soldats de l'armée régulière turque dans leur bizarre casque kaki en forme de cône, recrues farouches qui n'avaient certainement rien à voir avec l'Europe. Il y avait des escouades d'Allemands, coiffés du képi plat, qui regardaient d'un air vague tous ces spectacles nouveaux, mais qui distinguaient vivement l'officier à saluer sur le trottoir. Des Turcs passaient dans des voitures fermées ; d'autres caracolaient sur de beaux chevaux arabes, d'autres encore semblaient sortir de l'arche de Noé. Mais mon attention fut surtout attirée par la foule – une foule farouche et misérable. Je n'ai jamais vu pareils essaims de mendiants. Nous descendions la rue, accompagnés par un murmure de supplications et de demandes d'aumônes prononcées dans toutes les langues de la tour de Babel. Blenkiron et moi, nous fîmes semblant d'être des touristes intéressés. Nous nous arrêtions pour jeter 2 sous à tel individu ou pour rire de tel autre, en échangeant des remarques d'une voix nasillarde.

Nous nous installâmes dans un café. Un mendiant entra presque aussitôt. Il nous demanda la charité. Jusqu'alors, Blenkiron n'avait pas ouvert sa bourse ; il y prit quelques pièces de nickel et en plaça cinq sur la table. Le mendiant se mit à nous bénir et ramassa trois des pièces. Alors, Blenkiron fit glisser très rapidement les deux autres piécettes dans sa poche.

Cela me parut étrange. C'était bien la première fois que je voyais un mendiant rendre de la monnaie, et j'en fis la remarque. Blenkiron ne me répondit pas. Bientôt, nous quittâmes le café et nous nous dirigeâmes vers le port.

Plusieurs petits remorqueurs étaient amarrés le long du quai, ainsi qu'un ou deux navires plus importants chargés de fruits qui, autrefois, louvoyaient en mer Égée. Ils avaient l'air de pourrir, faute d'usage. Nous nous arrêtâmes devant l'un d'eux et considérâmes un homme, coiffé d'un béret bleu, qui épissait des

cordes. Il leva les yeux vers nous, nous regarda, mais continua son travail. Blenkiron lui demanda d'où il venait ; il ne répondit pas et secoua la tête, ne comprenant pas l'anglais. Un agent turc s'approcha et nous dévisagea d'un œil soupçonneux, ce que voyant, Blenkiron ouvrit sa pelisse d'un air négligent et révéla un petit carré de ruban à sa boutonnière. Alors, l'agent salua. Comme il n'avait pas réussi à lier conversation avec le marin, Blenkiron lui jeta trois cigares en disant :

– L'ami, vous savez sans doute fumer si vous ne savez pas parler.

L'homme se mit à ricaner et attrapa les trois cigares d'un geste adroit. Puis, à mon étonnement, il en rejeta un.

Blenkiron considéra, d'un air railleur, le cigare gisant sur le pavé.

– Ce garçon s'y connaît en tabac, remarqua-t-il.

Et, nous éloignant, je vis l'agent turc ramasser le cigare et le glisser dans son képi.

Nous revînmes par la longue rue qui suivait la crête de la colline. Il y avait là un vendeur d'oranges qui portait ses fruits sur un éventaire. Blenkiron s'arrêta pour les examiner. Je remarquai que l'homme ayant groupé une quinzaine de ces fruits Blenkiron les tâta comme pour s'assurer s'ils étaient mûrs ; puis il en repoussa deux. L'homme les remit immédiatement dans le groupe sans lever les yeux vers nous.

– Ce n'est pas l'époque de l'année pour acheter des fruits, dit Blenkiron, comme nous reprenions notre chemin. Les oranges sont pourries comme des nèfles.

Nous étions presque parvenus à notre porte lorsque je compris ce que signifiait tout ce manège.

– Avez-vous fini votre travail pour ce matin ? demandai-je.

– Notre promenade du matin, avez-vous dit ? rectifia-t-il d'un air souriant.

– J'ai dit travail.

Il sourit avec affabilité.

– Je pensais bien que vous découvririez le pot aux roses. Mais oui, j'ai fini ; seulement, il me faut encore me livrer à quelques calculs. Attendez-moi une demi-heure, major, je serai ensuite à vos ordres.

Et dans l'après-midi, après l'excellent déjeuner que Peter nous prépara, Blenkiron me parla à cœur ouvert.

– Mon rôle consiste à me renseigner, et avant d'entreprendre une affaire quelconque, je fais des préparatifs considérables. Pendant tout le temps que j'étais à Londres à déblatérer contre le gouvernement britannique, je tirai mes plans avec sir Walter. Nous nous retrouvions dans les endroits les plus bizarres et à toutes heures de la nuit. J'ai posé nombre de jalons à Constantinople avant d'y arriver, et notamment un service de liaison avec le Foreign Office via la Roumanie et la Russie. D'ici un jour ou deux, nos amis seront sans doute au courant de nos découvertes.

À ces mots, j'écarquillai les yeux.

– Mais oui, reprit Blenkiron. Vous autres, Anglais, vous ignorez absolument combien votre Service de renseignements est vigilant. Ce service est sans aucun doute supérieur à ceux de tous les autres belligérants. Vous ne vous en êtes jamais vanté, en temps de paix, et vous dédaignez les méthodes théâtrales chères aux Teutons. Mais vous en aviez posé les fils, très sûrement. Je me figure qu'il ne se passe rien, dans aucun coin de la terre, que vous ne connaissiez vingt-quatre heures plus tard. Je ne dis pas que vos grands chefs fassent bon usage des renseignements qu'on leur envoie, car je ne prise pas fort vos politiciens. Ils possèdent sans doute des dons oratoires, mais dans cette guerre, on n'a que faire d'orateurs. La politique ressemble à un poulailler : ceux qui y entrent agissent comme si leur petit enclos comprenait le monde entier. Néanmoins, si les politiciens commettent des erreurs, ce n'est pas parce qu'ils manquent de renseignements pour les guider. Si j'avais une grande entreprise en vue et que je puisse choisir mes

collaborateurs, je les prendrais dans le Service de renseignements de l'Amirauté britannique. Oui, monsieur, je salue les limiers de votre gouvernement.

– Vous a-t-il donc fourni des espions tout faits ? demandai-je étonné.

– Pas précisément, mais il m'a donné la clef, et j'ai pu prendre ensuite mes dispositions personnelles. En Allemagne, je me suis terré dans l'atmosphère locale et n'ai pas mis le nez dehors une seule fois. C'était mon jeu, car je cherchais quelque chose en Allemagne même, et je ne voulais pas d'influences étrangères. Comme vous le savez, je n'ai eu aucun succès là où vous avez réussi. Mais sitôt que j'eus traversé le Danube, je me mis à établir mes lignes de communication. Je n'étais pas ici depuis deux jours que mon téléphone marchait. Je vous en expliquerai le mécanisme un jour ou l'autre, car c'est une jolie invention. Je possède un chiffre fort amusant… Non, je ne l'ai pas inventé. L'honneur en revient à votre gouvernement. N'importe qui, enfant imbécile ou ramolli peut porter mes messages. Vous m'avez vu en envoyer plusieurs aujourd'hui. Mais il faut de la tête pour raccorder les morceaux, et moi, de mon côté, je suis obligé de me livrer à de longs calculs pour déchiffrer le résultat. Je vous raconterai tout cela un jour ou l'autre ; je suis certain de vous intéresser.

– Comment vous servez-vous de ce système ? demandai-je.

– Eh bien ! je reçois de bonne heure des nouvelles de tout ce qui se passe dans ce patelin. Je reçois également des nouvelles authentiques du reste de l'Europe, et je puis envoyer un message à M. X. à Pétrograd, à M. Y. à Londres, où si je le désire à M. Z. à New York. C'est un peu là comme poste, n'est-ce pas ? Je suis l'homme le mieux renseigné de Constantinople, car le vieux général Liman n'entend qu'un son de cloche et, la plupart du temps, c'est un son mensonger ; Enver préfère ne rien écouter du tout. Je pourrais leur donner quelques détails sur ce qui est en train de se passer à leur porte, car notre ami Sandy est un gros bonnet parmi les saltimbanques les plus

habiles à soutirer les secrets du cœur d'autrui. Sans lui et ses amis, je n'aurais pas fait grand progrès dans cette ville.

– Je voudrais que vous me disiez une chose, Blenkiron, déclarai-je. Depuis un mois, je joue continuellement un rôle et, à la longue, cela me détraque les nerfs. Est-ce que cette nouvelle affaire est très fatigante ? Dans ce cas, je ne sais si je pourrai l'entreprendre.

Il prit un air songeur.

– Notre travail n'est jamais une cure de repos, dit-il. Il faut toujours avoir l'œil ouvert, et puis il y a toujours la chance du petit paquet de dynamite qui part à la minute la plus imprévue. Mais à tout prendre, cette affaire me paraît facile. Nous n'avons qu'à nous montrer naturels. Nous portons nos habits habituels, nous parlons anglais, nous arborons un sourire à la Teddy Roosevelt, et nous n'avons à déployer aucun talent théâtral. Mon métier m'a paru difficile lorsqu'il m'obligeait à être naturel, parce que je ressemblais par ma nature à tous ceux qui m'entouraient, mais alors il me forçait tout le temps à faire des choses contre mon gré. Il n'est guère facile d'aller parler affaires et boire des cocktails avec M. Rosenheim, lorsque, l'heure suivante, on sera tout occupé à essayer de faire sauter les amis dudit M. Rosenheim ! Et c'est rudement difficile de soutenir un rôle qui vous sort absolument de votre vie ordinaire. Je n'ai jamais essayé cela. Mais vous l'avez fait depuis bientôt un mois, major, et vous avez dû trouver cela bien fatigant !

– Fatigant n'est pas le mot, dis-je. Mais je voudrais savoir encore autre chose. Il me semble que le signe que vous avez adopté est aussi bon que possible. Mais il est absolument rigoureux. Il nous entraîne loin, et ce ne sera guère facile d'y renoncer.

– Voilà précisément où je voulais en venir, dit-il. J'allais vous donner quelques tuyaux à ce sujet. Quand j'entrepris cette affaire, je prévoyais vaguement qu'un jour ou l'autre j'aurais à faire face à une situation analogue à celle-ci. Je me dis qu'à moins d'avoir un rôle bien défini, et plein de bluff, je

n'obtiendrais pas les confidences indispensables. Il nous faut être au cœur même de l'intrigue et y prendre vraiment part. Nous ne devons pas nous contenter d'être des spectateurs. Je décidai donc que je serais un grand ingénieur (et, en fait, pendant un certain temps, il n'y en avait pas de plus éminent que John S. Blenkiron aux États-Unis). Je parlai librement aux Turcs de tout ce qu'on pourrait faire en Mésopotamie afin de jeter les Anglais à l'eau, ou plutôt à la rivière. Eh bien ! ils mordirent à ces discours. Ils connaissaient mon ancienne réputation d'expert hydraulique. Nos Boches souriaient à l'idée de me gagner à leur cause. Je leur dis qu'il me fallait un aide, et je leur parlai de mon ami Richard Hanau, un excellent Allemand, qui arrivait par la Russie et la Roumanie en sa qualité de neutre bienveillant. Mais dès qu'il parviendrait à Constantinople, il comptait lâcher sa neutralité et redoubler de bienveillance. Ils reçurent des États-Unis des rapports télégraphiques sur vous – j'avais pris mes précautions avant de quitter l'Angleterre. Vous allez donc être accueilli à bras ouverts, tout comme je l'ai été. Nous avons tous deux des rôles que nous pouvons tenir et, maintenant que vous avez endossé ces beaux habits, vous êtes le plus brillant des jeunes ingénieurs américains… Seulement, nous ne pouvons retourner sur nos pas. Si nous voulions nous rendre à Constanza la semaine prochaine, les autorités nous refuseraient fort poliment tout laissez-passer. Il nous faut poursuivre cette aventure jusqu'au bout, et continuer à avancer en Mésopotamie, en espérant que notre chance tiendra ! Dieu sait quand nous nous tirerons d'ici ! Mais à quoi bon prévoir le malheur ? Comme je l'ai déjà remarqué, je crois en une Providence sage et bienfaisante, mais il faut lui donner une occasion d'agir.

J'avoue que la perspective me renversa. Nous pouvions très bien être contraints de combattre contre les nôtres. Peut-être même pis que cela ! Je me demandai s'il ne serait pas plus sage de prendre la poudre d'escampette. J'en parlai à Blenkiron qui secoua la tête.

– Je ne crois pas. Premièrement, nous n'avons pas encore

tous les renseignements voulus. Grâce à vous, nous savons qu'il s'agit de Manteau-Vert, mais nous ne possédons pas beaucoup de détails au sujet de ce saint homme. Deuxièmement, notre équipée ne sera pas aussi grave que vous vous l'imaginez. Toute cette combinaison manque de cohésion ; elle ne durera pas éternellement. Je me figure qu'avant que nous soyons parvenus au jardin que fréquentaient Adam et Ève, il y aura du changement. En tout cas, on peut miser là-dessus.

Sur quoi, il prit des feuilles de papier et m'y traça le plan de la disposition des forces turques. Je n'imaginais en rien qu'il suivait la guerre d'aussi près, car son exposé valait un cours de tactique militaire. Les troupes libérées de Gallipoli devaient être reformées et ne parviendraient que lentement à la frontière transcaucasienne menacée par les Russes. L'armée de Syrie n'était en somme qu'une foule sous la conduite de Djamal, atteint de folie. Il n'y avait pas la plus petite chance qu'elle entreprenne une invasion sérieuse de l'Égypte. Il n'y avait qu'en Mésopotamie que tout semblait en bonne voie pour les Turcs, grâce aux erreurs de la stratégie anglaise.

– Vous pouvez me croire, ajouta Blenkiron. En admettant que la vieille Turquie ait mobilisé un million d'hommes, elle en a déjà perdu au moins 40 pour cent. Et elle va bientôt en perdre davantage, si j'y vois tant soit peu clair !

Il déchira les feuilles de papier et se mit à discourir sur la politique.

– Je crois estimer les Jeunes-Turcs et leur fameux Comité à leur juste valeur en disant qu'ils ne valent rien. Enver est assez fin et roublard, mais il manque de clairvoyance. Il ne comprend pas toute la complexité de la situation. Les Allemands se joueront de lui jusqu'au jour où il perdra patience et se mettra à ruer comme une mule. Talât est un chien hargneux qui voudrait assener des coups de massue sur l'humanité entière. Ils n'ont aucun don d'organisation. Ils n'ont qu'une idée : se servir de leurs armes ; et le peuple commence à se lasser du coup de la Main Noire. Ils dominent le pays exactement comme un homme

armé d'un browning tient en respect une foule munie de cannes. Les têtes les plus réfléchies du Comité commencent à se méfier d'eux, et le vieux renard de Djavid se tient coi jusqu'à ce que son heure ait sonné. Or, il est facile à voir qu'une bande de ce genre-là est obligée de se serrer les coudes si elle veut maintenir son prestige. Néanmoins, ils n'exercent aucun pouvoir sur le Turc ordinaire, si ce n'est qu'ils sont actifs et possèdent des fusils chargés.

– Et que dites-vous des Boches ? demandai-je.

Blenkiron se mit à rire.

– Ah ! ils ne sont guère unis. Seulement, les Jeunes-Turcs savent que sans le soutien allemand, ils seraient pendus comme Aman{13}, et de leur côté, les Boches ne peuvent se permettre de négliger aucun allié. Songez à ce qui arriverait si la Turquie se lassait et envisageait une paix séparée ? La route de la mer Égée serait ouverte aux Russes. Ferdinand le Bulgare serait contraint de présenter sans tarder ses marchandises dépréciées sur un autre marché. La Roumanie se rangerait du côté des Alliés. Et ce contrôle de l'Orient sur lequel l'Allemagne tablait semblerait, ma foi, assez menacé. Le Kaiser déclare qu'il faut empêcher cela à tout prix. Mais comment faire ?

Le visage de Blenkiron était redevenu très grave.

– Cela ne se fera pas, à moins que l'Allemagne ne dispose d'un gros atout. Elle a, dès à présent, à peu près perdu la partie, mais elle a encore une chance. Et cette chance se compose d'une femme et d'un vieillard. Je crois que notre propriétaire a infiniment plus de cerveau qu'Enver Pacha ou Liman. C'est elle la véritable tête de toute l'intrigue. À mon arrivée à Constantinople, je suis allé lui faire mon rapport. Vous serez obligé de faire de même. Je suis curieux de savoir l'impression qu'elle vous produira, car je veux bien avouer qu'elle m'a renversé.

– Notre mission me semble loin d'être accomplie, dis-je.

– Elle est à peine commencée, répliqua Blenkiron.

Cette conversation me remonta considérablement le moral, car je compris que cette fois-ci, nous chassions vraiment du gros gibier. Je suis fort économe de nature, et si je risque la pendaison, je veux du moins que l'enjeu en vaille la peine !

Alors commencèrent une série d'expériences variées. Je me réveillais le matin, me demandant où je me trouverais le soir ; j'étais pourtant heureux de cette incertitude. Manteau-Vert devint une espèce de mythe pour moi. Je n'arrivais pas à me faire de lui une idée définie. La seule image que je réussis à former en mon esprit fut celle d'un vieil homme à turban surgissant d'une bouteille, au milieu d'un nuage de fumée, que je me souvenais avoir vue dans une édition enfantine des *Mille et une Nuits !*

Mais si Manteau-Vert était un personnage bien vague, la dame en question l'était encore davantage. Parfois, je me la représentais comme une grosse vieille Allemande, parfois, portant un pince-nez, comme une femme aux traits accusés de pionne, aux lèvres minces. Puis me souvenant qu'il me fallait ajouter une touche orientale à mon portrait, je me l'imaginais très jeune, avec un air languissant de houri voilée. J'essayai plusieurs fois de sonder Blenkiron à ce sujet, mais il se retrancha dans le silence le plus absolu, car il prévoyait de grands ennuis dans cette direction et ne voulait pas en parler d'avance.

Nous menâmes une existence paisible. Blenkiron avait congédié les portiers turcs, qui furent remplacés par des suivants de Sandy ; ils travaillaient comme des nègres sous l'œil vigilant de Peter. J'en vins à me dire que je n'avais jamais été aussi bien servi. Je me promenais à travers la ville avec Blenkiron, les yeux ouverts et observant une grande retenue de paroles.

Trois jours plus tard, nous fûmes invités à dîner chez Moellendorff. Nous revêtîmes donc notre tenue de soirée et nous montâmes dans un fiacre délabré. Blenkiron avait eu soin d'emporter de Londres mon habit, dont on avait enlevé le nom

du tailleur anglais, y substituant celui d'un tailleur de New York.

Le général Liman et l'ambassadeur allemand Metternich étaient remontés jusqu'à Nich pour y rencontrer le Kaiser qui faisait un voyage d'inspection dans ces régions – Moellendorff était donc la personnalité allemande la plus importante de la ville. C'était un individu mince, rusé, d'une vanité monstrueuse, mais assez intelligent. Il n'était guère populaire ni auprès des Allemands, ni auprès des Turcs. Il se montra fort poli avec nous. Il me faut avouer que j'éprouvai un instant de frayeur intense lorsque, entrant dans la pièce, j'aperçus Gaudian.

Je doute qu'il m'eût reconnu, même dans les vêtements que je portais lorsque je le vis en compagnie de Stumm, car il avait une très mauvaise vue. De fait, je ne courais pas grand risque d'être reconnu en habit, les cheveux brossés en arrière, et arborant un magnifique accent américain. Je lui adressai de grands compliments en tant que collègue, et je traduisis une partie d'une conversation excessivement technique que Blenkiron eut avec lui. Gaudian était en uniforme, et l'expression de son honnête visage me fit encore meilleure impression qu'auparavant.

Mais le grand événement de la soirée fut la présence d'Enver Pacha. C'était un homme mince, à la manière de Rasta, avec de grands raffinements de toilette, un visage ovale comme celui d'une jeune fille, et d'assez beaux sourcils très droits et noirs. Il parlait parfaitement l'allemand, et n'était ni insolent, ni impérieux. Il avait aussi le tic de s'adresser à toute la table pour obtenir la confirmation de ses dires et d'englober ainsi tout le monde dans la conversation. Non qu'il parlât beaucoup, mais tout ce qu'il disait était empreint de bon sens et il s'exprimait avec le sourire.

Il contredit une ou deux fois Moellendorff, et je devinai qu'il n'y avait pas de sympathie entre eux. Je me dis que je ne voudrais pas d'Enver comme ami ; il était bien trop froid et artificiel ; mais j'étais encore plus certain de ne pas vouloir de

lui comme ennemi. On ne pouvait nier, cependant, sa qualité ; il était tout empreint d'un courage glacial, comme l'acier bleu et luisant d'une épée.

J'obtins un véritable succès à ce dîner. D'abord, je parlais allemand, ce qui me donnait un avantage sur Blenkiron. Ensuite, j'étais de fort bonne humeur et je pris un vrai plaisir à jouer mon rôle. Ils se vantèrent de tout ce qu'ils avaient fait et de tout ce qu'ils allaient faire ; et Enver parla beaucoup de Gallipoli. Il déclara à certain moment que si ce n'avait été pour une intervention malheureuse, il eût détruit toute l'armée britannique. À ces mots, Moellendorff lui lança des regards foudroyants. En somme, ils témoignèrent tant d'amertume et de rage au sujet de l'Angleterre et de ses exploits que j'en conclus qu'ils en éprouvaient une grande frayeur, et ceci me mit de fort bonne humeur. Je crains de ne pas m'être retenu de témoigner également une certaine amertume à ce sujet, et j'émis des opinions au sujet de mon pays dont le souvenir me réveille la nuit !

Enfin, Gaudian aborda le sujet de la puissance hydraulique dans la guerre et me fournit ainsi la réplique.

– Dans mon pays, déclarai-je, lorsque nous voulons nous débarrasser d'une montagne, nous chargeons les eaux de l'emporter. Rien au monde ne peut résister à l'eau. Or, messieurs, permettez-moi de vous dire très respectueusement – et en parlant comme un novice absolu dans l'art militaire – que j'éprouve parfois de la surprise à constater qu'on ne se sert pas davantage de cette arme dans la guerre actuelle. Je n'ai visité aucun des fronts, mais je les ai étudiés d'après les cartes et les journaux. Prenons, par exemple, votre situation dans les Flandres. Eh bien ! Si j'étais un général anglais, je vous garantis que je vous rendrais cette situation intenable.

– Comment cela ? fit Moellendorff.

– Mais je la ferais emporter par les eaux. Il y a bien des mines de charbon derrière le front britannique où il serait facile de puiser la force motrice nécessaire, et il me semble qu'il y a

une ample provision d'eau dans les rivières et les canaux. Il serait facile de faire emporter les 35 centimètres de sable jusqu'à ce qu'on parvienne à la pierre. Oui, je vous garantis que je vous forcerais à déguerpir en moins de vingt-quatre heures malgré tous vos canons. Je ne puis comprendre pourquoi les Anglais n'ont pas encore eu cette idée. Ils possèdent pourtant des ingénieurs assez brillants.

Enver saisit le joint tout de suite, beaucoup plus rapidement que Gaudian. Il m'interrogea de telle façon qu'il me fut facile de voir qu'il savait au moins aborder un sujet technique, même s'il ne possédait pas de connaissances spéciales. Il était occupé à me dessiner le plan des inondations de Mésopotamie lorsqu'un aide de camp entra et lui remit un message. L'ayant lu, il se leva précipitamment.

– Assez bavardé, dit-il. Il me faut vous quitter, mon aimable hôte. Messieurs, toutes mes excuses et mes adieux.

Avant de partir, il me demanda mon nom et mon adresse qu'il nota avec soin.

– Cette ville n'est pas d'un séjour très sain pour les étrangers, monsieur Hanau, dit-il dans un anglais excellent. Mais je possède quelque pouvoir et puis protéger mes amis. Je me mets à votre disposition.

Il me dit ces mots du ton condescendant d'un roi promettant sa faveur à un de ses sujets. Il m'amusa beaucoup, et me fit pourtant une certaine impression. Je le dis à Gaudian, mais celui-ci ne fut pas de mon avis.

– Je ne l'aime pas, déclara-t-il. Nous sommes alliés, mais non pas amis. Ce n'est pas un véritable suivant de l'islamisme, qui est une noble foi et qui méprise les menteurs, les vantards et les renégats.

Tel était le verdict que cet honnête homme prononçait sur Enver. La nuit suivante, j'appris l'opinion de Blenkiron sur quelqu'un de bien plus considérable qu'Enver.

Blenkiron était sorti seul ; il rentra tard, le visage tiré, blême

de douleur. Notre nourriture, qui n'était pas du tout mauvaise dans son genre, et le vent d'est avaient réveillé sa dyspepsie. Je le vois encore occupé à se faire bouillir du lait sur une lampe à alcool, tandis que Peter s'efforçait de lui chauffer de l'eau pour une bouillotte. Il s'exprimait en termes violents sur son estomac.

– Nom d'une pipe ! Major, si j'avais comme vous un excellent estomac, je vaincrais le monde entier ! Mais, moi, je ne puis travailler qu'avec la moitié de mon cerveau pendant que l'autre moitié veille sur mes intestins !

Le lait étant bouillant, il se mit à le boire par petites gorgées.

– Je suis allé voir notre belle propriétaire, me dit-il. Elle m'a fait appeler et je me suis rendu chez elle avec une valise pleine de plans – car elle est très emballée au sujet de la Mésopotamie.

– Rien de neuf à propos de Manteau-Vert ? demandai-je avidement.

– Non, mais je suis pourtant arrivé à la conclusion que voici : à mon avis, le malheureux Prophète ne coule pas des heures douces auprès de Mme von Einem. Je crois même qu'il souhaitera bientôt être au paradis. Car si jamais le Seigneur a créé un démon-femme, c'est bien Mme von Einem.

Il but encore quelques gorgées de lait, le visage très grave.

– Ce n'est pas ma dyspepsie duodénale qui parle, major. C'est le verdict d'une longue expérience. Sachez que je possède un jugement calme et pénétrant, même si mon estomac est détraqué. Et après avoir mûrement réfléchi, je vous dis que cette femme est foncièrement mauvaise et folle, mais surtout mauvaise.

14

La dame à la mantille

Je n'avais pas revu Sandy depuis le premier soir. Il semblait avoir complètement disparu de ce monde, et Blenkiron et moi attendîmes anxieusement un mot ou des nouvelles de lui. Nos affaires étaient en bonne voie. Nous devions nous rendre incessamment en Mésopotamie, mais notre voyage serait une faillite grotesque si nous n'arrivions pas à obtenir d'autres renseignements au sujet de Manteau-Vert. Cela nous paraissait à peu près impossible, car personne ne nous soufflait mot de son existence, et il nous était naturellement interdit de poser des questions. Nous n'avions qu'un seul espoir : Sandy. Nous désirions vivement savoir où le Prophète se trouvait et quels étaient ses plans. Je suggérai à Blenkiron que nous pourrions peut-être faire plus d'efforts pour parvenir jusqu'à Frau von Einem.

– Il n'y a rien à faire dans cette direction, répliqua-t-il nettement. C'est la femme la plus dangereuse qui soit, et si elle avait le moindre soupçon que nous ayons quelque idée de son plan favori, nous nous retrouverions bientôt tous deux dans le Bosphore.

Tout cela était très gentil. Mais qu'arriverait-il si l'on nous envoyait à Bagdad avec des instructions pour y noyer les Anglais ? Le temps passait, et je doutais qu'on nous accordât encore plus de trois jours à Constantinople. J'éprouvais exactement la même sensation que j'avais eue auprès de Stumm, lorsque je ne voyais aucun moyen de l'empêcher de

m’expédier au Caire. Blenkiron lui-même devenait inquiet ; il faisait des réussites incessantes et se taisait. J’essayai de tirer quelque chose des domestiques : ils ne savaient rien, ou bien ils ne voulaient pas parler ; mais la première hypothèse me parut plus vraisemblable. En parcourant les rues, j’avais beau ouvrir les yeux, je ne voyais aucun indice des hommes aux peaux de bêtes. La Compagnie des Heures Roses semblait s’être évaporée, et je vins à me demander si elle avait jamais existé.

L’inquiétude m’énerva ; pour me calmer, je résolus de prendre de l’exercice. Ce n’était pas agréable de se promener en ville. J’étais écœuré des odeurs, de la misère et de la foule dévorée de vermine. Blenkiron et moi réussîmes enfin à louer des chevaux de cavalerie turcs et, par un après-midi gris et brumeux, nous galopâmes à travers les faubourgs vers la campagne. Un brouillard de mer voilait les rivages d’Asie. Il ne fut pas facile de trouver un espace libre où galoper. La terre était toute divisée en jardins et en d’innombrables petits carrés cultivés. Nous suivîmes les falaises surplombant la mer et, parvenant à une plaine, nous y surprîmes des escouades de soldats turcs en train d’y creuser des tranchées. Dès que nous laissions courir nos chevaux, il nous fallait aussitôt les arrêter net devant une équipe creusant des tranchées ou installant des fils de fer barbelés. Des rouleaux de fil de fer gisaient par terre de tous côtés et Blenkiron faillit même être jeté à bas de sa monture. Nous fûmes continuellement arrêtés par des sentinelles et contraints de montrer nos laissez-passer. Néanmoins, la course nous fit du bien et secoua notre bile. Lorsque nous tournâmes bride, je me sentis un peu plus dans mon assiette. Nous rentrâmes au trot à travers le court crépuscule d’hiver, passant devant les jardins boisés de villas blanches, arrêtés à tous moments par des convois et des compagnies de soldats. La pluie s’était mise à tomber pour de bon ; nous étions crottés et trempés. En passant devant une villa entourée d’un mur blanc élevé, nous entendîmes le bruit d’une cithare qui me rappela un peu l’après-midi passé dans le Pavillon de Kuprasso. J’arrêtai mon cheval et proposai de nous

renseigner un peu sur les habitants du lieu. Blenkiron refusa sèchement.

– En Turquie, les cithares sont aussi communes que les puces, dit-il. Vous ne voulez pas rôder autour des écuries d'un monsieur quelconque et puis y trouver le palefrenier en train d'amuser ses amis ? Dans ce pays, on n'aime guère les visites, et si vous franchissez les murs, vous risquez d'encourir de graves ennuis. C'est sans doute le harem de quelque vieux Turc !

Je n'étais pourtant pas convaincu et j'essayai de noter l'endroit dans ma mémoire. Nous étions à 5 kilomètres environ de la ville, à l'extrémité de la colline montant au Bosphore. Je m'imaginai que quelque haut personnage devait habiter cette villa, car un peu plus loin, nous rencontrâmes une grande auto vide qui remontait l'allée et qui appartenait évidemment à la villa.

Le lendemain, la dyspepsie de Blenkiron lui donna du fil à retordre. Vers midi, il fut même obligé de se coucher. Alors, n'ayant rien de mieux à faire, je pris de nouveau les chevaux et partis avec Peter. C'était amusant de voir ce dernier perché sur une selle réglementaire de l'armée turque, chevauchant avec les étriers très bas à la bœr, et tout ramassé sur lui-même à la manière de l'arrière-veldt.

L'après-midi débuta mal. Un violent vent du nord nous lançait des nappes de pluie dans le visage et nous engourdissait les mains. Nous prîmes la route même que j'avais suivie la veille, mais nous tenant à l'ouest des escouades occupées à creuser les tranchées. Nous parvînmes enfin à une vallée peu profonde où un village blanc se pelotonnait au milieu des cyprès. Au-delà s'étendait une route assez bonne qui nous mena jusqu'au sommet d'une colline d'où l'on devait découvrir une belle vue par un temps clair. Nous fîmes demi-tour, et je m'arrangeai de façon à parvenir au sommet de la longue allée qui aboutissait à la ville. Je désirais examiner la villa blanche.

Mais à peine étions-nous sur le chemin du retour que nous nous trouvâmes dans une situation fort désagréable. Un chien

de berger, affreux bâtard jaunâtre, se rua sur nous comme un fou. Il s'attaqua plus spécialement à Peter et mordit les jambes de son cheval qui fit de violents écarts. J'aurais dû mettre Peter sur ses gardes, mais je ne me rendis compte que trop tard de ce qui se passait. Peter se rappela la façon sommaire dont il traitait les chiens des kraals cafres. Voyant que l'animal méprisait les coups de cravache, il tira son revolver et lui logea une balle dans la tête.

À peine les échos de la détonation étaient-ils éteints que nos ennuis commencèrent. Un grand diable apparut tout à coup et se mit à courir vers nous en criant à tue-tête. Je devinai que c'était le propriétaire du chien, et je me proposai de ne faire aucune attention à lui. Mais ses cris attirèrent deux autres individus, sans doute des soldats, qui épaulèrent leurs fusils tout en courant. Ma première idée fut de décamper, mais je n'avais pas envie de recevoir une balle dans le dos, et ces brigands avaient l'air capables de tout. Nous nous arrêtâmes donc et leur fîmes face.

Ils formaient le plus farouche trio imaginable. Le berger avait l'air d'un déterré avec ses cheveux embrouillés et une barbe comme un nid d'oiseaux. Les deux soldats nous dévisageaient d'un air hargneux, maniant leurs fusils, tandis que le berger criait et gesticulait tout en désignant Peter dont les yeux doux le contemplaient sans broncher.

Malheureusement, ni Peter ni moi nous ne connaissions un mot de turc. J'essayai de leur parler allemand, mais sans succès. Nous les regardions ; ils continuaient à rager contre nous, et la nuit tombait. Je fis mine de tourner bride comme pour continuer mon chemin, et les deux soldats me barrèrent aussitôt la route.

Ils se concertèrent vivement, puis l'un d'eux déclara très lentement :

– Il veut… livres…

Et il leva cinq doigts.

Ils devinaient sans doute, d’après notre tournure, que nous n’étions pas Allemands.

– Le diable s’il aura un sou ! dis-je avec colère.

Puis la conversation languit à nouveau. La situation devenait sérieuse. Je glissai un mot à Peter. Les soldats tenaient leurs fusils mollement dans leurs mains ; avant qu’ils pussent faire un mouvement, Peter et moi les menaçâmes de nos revolvers.

– Si vous bougez, vous êtes morts, déclarai-je.

Ils comprirent fort bien ces mots et demeurèrent immobiles, tandis que le berger s’interrompit dans ses digressions et se mit à ronronner comme un gramophone quand le disque est terminé.

– Lâchez vos fusils, dis-je. Allons, dépêchez-vous, sans quoi nous tirons.

Mon ton leur fit sans doute comprendre le sens de mes paroles. Nous considérant toujours fixement, ils laissèrent les fusils glisser à terre. L’instant d’après, nous les poursuivions, et ils s’enfuirent tous trois comme des lapins. Je tirai par-dessus leurs têtes pour les encourager. Peter mit pied à terre et jeta les fusils dans un tas de broussailles où on ne les trouverait pas facilement.

Cette aventure avait pris un certain temps. Il commençait à faire très sombre et nous avions à peine franchi un kilomètre qu’il faisait nuit noire. C’était une situation agaçante, car je ne savais pas du tout où nous nous trouvions, et je n’avais qu’une idée fort vague de la topographie de ces parages. Il me semblait que le meilleur parti à prendre était de grimper jusqu’au sommet d’une colline afin d’essayer de découvrir les lumières de la ville. Mais la campagne était si accidentée qu’il fut difficile de trouver une colline suffisamment haute.

Nous dûmes nous fier à l’instinct de Peter. Je lui demandai où se trouvait notre direction et il demeura un instant immobile à humer l’air. Puis du doigt, il désigna la direction, qui était contraire à celle que j’eusse suivie laissé à mes propres

ressources. Mais dans un cas comme celui-ci, il ne se trompait pour ainsi dire presque jamais.

Nous parvînmes bientôt à une longue pente dont la vue me ragaillardit, mais parvenus au sommet, nous ne vîmes aucune lumière, seulement un gouffre noir comme l'intérieur d'une coquille. Et tandis que j'y plongeais mes regards, essayant de percer l'obscurité, il me sembla y discerner des taches plus noires qui étaient peut-être des bois.

– Il y a une maison en face de nous, vers la gauche, dit Peter.

Je regardai dans la direction qu'il indiquait, jusqu'à ce que j'eusse mal aux yeux, mais je ne vis rien.

– Eh bien ! pour l'amour de Dieu, menez-moi jusque-là, lui dis-je.

Et, suivi de Peter, je descendis la colline. L'obscurité se collait à nous comme un vêtement et ce fut un bien rude trajet. Nous enfonçâmes deux fois dans des marais, mon cheval s'arrêta au bord d'une ancienne sablonnière ; nous nous embrouillâmes dans des fils de fer qui traînaient à terre, et nous butâmes plus d'une fois dans des arbres. Je descendis plusieurs fois de cheval afin de pratiquer des brèches dans des barricades de pierres entassées, mais enfin, après maintes glissades, nous trouvâmes ce qui nous parut être une route droite. Devant nous se dressait un morceau d'obscurité particulièrement sombre. C'était un mur très haut.

Je soutins que tous les murs sont pourvus de portes et j'avançai en tâtonnant. Je trouvai bientôt une vieille grille de fer, aux gonds brisés, que nous ouvrîmes facilement. Nous vîmes un sentier menant aux communs d'une maison. On ne passait certainement jamais par ce sentier, car il était couvert d'une couche épaisse de feuilles mortes, et en les foulant, j'eus l'impression que l'herbe y poussait.

Nous avions mis pied à terre et nous menions nos chevaux par la bride. Cinquante mètres plus loin, le sentier cessa

brusquement et nous nous trouvâmes sur une route carrossable. La maison ne devait pas être très éloignée, mais je n'avais aucune idée de la direction qu'il fallait suivre pour la trouver.

Or, je n'avais guère envie, à une pareille heure, de rendre visite à un Turc inconnu. Il nous fallait repérer l'endroit où cette avenue débouchait sur le sentier ; alors, nous verrions aisément notre chemin de retour. Nous nous trouvions entre le sentier et la maison, et il me paraissait imprudent de nous présenter à la porte d'entrée avec les chevaux. Je dis à Peter de m'attendre à l'extrémité du sentier, tandis que j'explorais un peu le terrain. Je me dirigeai vers la droite, ayant l'intention de rebrousser chemin si j'apercevais une lumière et de prendre sans tarder, avec Peter, la direction opposée.

Je marchais comme un aveugle, à travers une obscurité complète. L'avenue paraissait bien tenue, et le bruit de mes pas s'assourdissait sur le gravier mouillé. De grands arbres bordaient la route ; je m'égarai plus d'une fois dans les bosquets trempés.

Puis tout à coup, je m'arrêtai net. Je venais d'entendre quelqu'un qui sifflait à moins de 10 mètres de moi. Et, fait étrange, l'inconnu sifflait un air que je connaissais, mais qui était bien le dernier air que je m'attendais à entendre dans cette partie du monde. C'était un air écossais, *Ca'the yowes to the knowes*, que mon père aimait beaucoup.

Sans doute le siffleur devina ma présence, car il s'arrêta brusquement au milieu d'une mesure. J'éprouvai une curiosité intense de savoir qui cet inconnu pouvait être. Je me mis donc à siffler et je terminai l'air.

Il y eut un instant de silence. Puis l'inconnu recommença à siffler et s'arrêta de nouveau. De nouveau, je terminai l'air.

Alors, il me sembla qu'il s'approchait de moi. Il régnait un grand calme dans ces ténèbres et je crus entendre le bruit d'un pas léger. Je reculai instinctivement. Tout à coup, une lampe électrique brilla si vivement à un mètre de moi que je ne pus distinguer celui qui la tenait. Une voix me parla dans

l'obscurité, une voix que je connaissais bien, et je sentis une main se poser sur mon bras.

– Que diable faites-vous ici, Dick ? me demanda-t-on d'un accent un peu consterné.

Je lui expliquai tout dans une phrase rapide, car je commençai à être extrêmement énervé.

– Vous n'avez jamais couru un plus grand danger de votre vie ! reprit la voix. Grand Dieu ! qui a bien pu vous amener ici aujourd'hui ?

Vous pouvez vous imaginer que j'étais assez effrayé, car Sandy n'exagérait pas. Et l'instant d'après, j'eus encore plus peur, car il saisit tout à coup mon bras et m'entraîna d'un bond vers le côté du chemin. Je ne voyais rien, mais je devinai qu'il regardait par-dessus son épaule et je l'imitai. À une douzaine de mètres derrière nous, les deux phares d'une auto trouaient l'obscurité.

L'auto s'avançait lentement, ronronnant comme un gros chat, et nous reculâmes davantage parmi les bosquets. Les phares projetaient comme un éventail de lumière de chaque côté de la route, éclairant presque à mi-hauteur les arbres qui nous surplombaient. Un homme en uniforme était assis à côté du chauffeur, que je distinguai vaguement au reflet des phares, mais tout l'intérieur de l'auto était plongé dans l'obscurité.

L'auto glissa vers nous, nous dépassa, et je commençais à me tranquilliser lorsque tout à coup, elle s'arrêta. Une ampoule électrique éclaira brusquement l'intérieur et j'y aperçus une silhouette de femme.

Le domestique était descendu et avait ouvert la porte. Le son d'une voix parvint jusqu'à nous, une voix douce et claire qui parlait une langue que je ne comprenais pas. Au son de cette voix, Sandy se jeta vers l'auto et je le suivis, car il ne fallait pas qu'on me trouvât en train de me cacher parmi les bosquets.

J'étais si ébloui par le brusque éclat de lumière qu'au début, je clignai des yeux sans rien distinguer. Puis, m'étant

accoutumé à la clarté, j'aperçus une auto dont l'intérieur était tapissé de gris tourterelle avec de merveilleuses garnitures d'argent et d'ivoire. La femme portait une mantille de dentelle qui retombait sur sa tête et ses épaules ; une de ses mains, ornée de bagues, retenait les plis de la mantille de façon à cacher la plus grande partie de son visage. Je ne vis que de grands yeux gris-bleu et des doigts minces.

Sandy se tenait très droit, les poings sur les hanches. Il ne ressemblait aucunement à un domestique en présence de sa maîtresse. Il a toujours été bel homme. Costumé dans ces vêtements bizarres, la tête rejetée en arrière, les sourcils froncés sous sa calotte de fourrure, il ressemblait à quelque roi sauvage de l'antiquité. Il parlait turc et me jetait de temps à autre des regards furibonds et intrigués. Je devinai qu'il était censé ne pas connaître d'autre langue, et qu'il demandait qui diable je pouvais bien être.

Puis ils me regardèrent tous deux. Sandy me dévisagea du regard fixe du romanichel, et la femme me considéra avec ses yeux curieux, si pâles et pourtant si beaux. Ils examinèrent mes habits, mes culottes neuves, mes bottines crottées, mon chapeau à grands rebords. Je me découvris et je la saluai.

– Madame, il faut m'excuser d'avoir ainsi envahi votre jardin. Je suis sorti faire une promenade avec mon domestique qui m'attend un peu plus loin avec les chevaux, et croiriez-vous que nous nous sommes perdus ? Nous sommes entrés par la grille donnant sur la route derrière votre maison. J'étais à la recherche de la porte d'entrée afin de trouver quelqu'un qui pût nous indiquer le chemin, quand je suis tombé sur ce nigaud qui ne comprend pas un mot de ce que je lui dis. Je suis américain, et votre gouvernement vient de me confier une grosse entreprise. Je suis désolé de vous déranger, mais je vous serais particulièrement reconnaissant de nous prêter quelqu'un qui puisse nous montrer comment regagner la ville.

Le regard de la femme ne quittait pas mon visage.

– Voulez-vous monter dans l'auto ? me demanda-t-elle en

excellent anglais. Arrivée à la maison, je mettrai un domestique à votre disposition.

Elle tira le bas de son manteau de fourrure pour me faire place, et je pris le siège qu'elle m'indiquait.

Je n'ai jamais compris grand-chose aux femmes ; je les connais à peu près autant que le chinois ! Toute ma vie, j'ai vécu entouré d'hommes, et souvent d'hommes rudes et endurcis. Ayant fait fortune, j'étais rentré en Angleterre avec l'espoir d'aller un peu dans le monde, mais l'histoire de la Pierre Noire m'occupa presque aussitôt. Puis la guerre survint, de sorte que mon éducation mondaine demeura singulièrement défectueuse. C'était la première fois que je me trouvais seul dans une auto avec une femme, et je me sentais horriblement gêné. Les coussins moelleux et l'atmosphère tout imprégnée de parfums subtils me causèrent un profond malaise. Je ne songeai ni aux paroles sérieuses de Sandy, ni à l'avertissement de Blenkiron, ni à ma mission, ni au rôle que cette femme allait y jouer. Je songeai seulement que j'éprouvais une timidité atroce que l'obscurité aggravait, car j'étais bien persuadé que ma compagne me considérait tout le temps en se moquant de moi.

L'auto s'arrêta, et un grand diable de laquais ouvrit la porte. La dame à la mantille franchit le seuil avant que j'eusse sauté de l'auto. Je la suivis gauchement, l'eau suintant de mes lourdes bottes. Je remarquai qu'elle était très grande.

Elle me conduisit jusqu'à une salle où deux colonnes soutenaient des lampes en forme de torches. La pièce n'était éclairée que par leur reflet ; des bouches de chaleur la chauffaient comme une serre. D'épais et doux tapis recouvraient les planchers ; aux murs pendait une tapisserie ou un tapis d'un dessin géométrique fort compliqué, dont chaque fil était un vrai joyau.

Alors, debout entre les colonnes, elle se tourna brusquement et me fit face. Elle rejeta ses fourrures en arrière et la mantille noire glissa sur ses épaules.

– J'ai entendu parler de vous, dit-elle. Vous êtes Richard

Hanau, l'Américain. Pourquoi êtes-vous venu ici ?

– Pour prendre part à la campagne, dis-je. Je suis ingénieur, et j'ai cru pouvoir être utile dans une entreprise comme celle de Mésopotamie, par exemple.

– Vous êtes du côté de l'Allemagne ? me demanda-t-elle.

– Mais oui, répondis-je. Nous autres, Américains, sommes censément neutres : cela veut dire que nous avons le droit de choisir nos sympathies. Moi, je suis pour le Kaiser.

Ses yeux me fouillèrent, mais sans soupçon. Je vis bien qu'elle ne pensait pas à s'assurer si je disais vrai. Non, elle soupesait ma valeur en tant qu'homme. Je ne saurais décrire ce regard. Il ne contenait aucune suggestion sexuelle, ni même cette sympathie avec laquelle un être humain explore l'existence d'autrui. J'étais pour elle un objet, une chose infiniment éloignée de toute intimité. C'est ainsi que j'aurais pu regarder un cheval à vendre, examinant minutieusement son poitrail, ses jarrets et son pas. C'est ainsi que les anciens seigneurs de Constantinople examinaient sans doute les esclaves que les hasards de la guerre amenaient au marché, évaluant leur capacité pour telle ou telle tâche, sans jamais songer qu'acheteur et esclave possédaient une humanité commune. Et pourtant, ce n'était pas tout à fait cela. Cette femme m'estimait non en vue d'un devoir spécial, mais pour mes qualités essentielles. Je me sentais livré aux regards scrutateurs d'un connaisseur en nature humaine.

J'ai écrit que je ne connaissais pas les femmes. Pourtant, tout homme porte innée en lui comme une perception intérieure toute sexuelle. Je me sentais gêné, troublé et pourtant fasciné. Cette femme au visage long et délicat, nimbé de cheveux blonds, aux yeux pâles et brillants, ainsi posée comme une exquise statue entre ces deux colonnes de marbre, présentait la fascination d'un rêve. Je la détestais instinctivement, je la haïssais, et pourtant, je souhaitais éveiller son intérêt. C'était comme une insulte à ma virilité d'être évalué ainsi froidement, et je sentis un antagonisme me gagner.

Je suis fort, plutôt au-dessus de la taille moyenne, et mon irritation me raidit de la tête aux pieds. Je rejetai la tête en arrière et lui rendis son regard froid et orgueilleux.

Je me souviens qu'un jour, le médecin de bord d'un navire, qui s'occupait d'hypnotisme, me dit que j'étais la personne la plus réfractaire à toute suggestion qu'il eût jamais rencontrée. Il m'assura que j'étais un aussi bon sujet que le Mont de la Table. Je me rendis tout à coup compte que cette femme essayait de m'hypnotiser. Ses yeux se dilatèrent, se firent lumineux, et je fus conscient pour un instant d'une volonté luttant contre la mienne. Je sentis aussi au même moment l'étrange parfum qui me rappelait l'heure fantastique passée dans le pavillon de Kuprasso. Cette impression s'effaça aussitôt et elle baissa les yeux. Je crus lire l'insuccès dans son regard mêlé peut-être à un peu de satisfaction, comme si elle avait trouvé en moi autre chose que ce qu'elle croyait découvrir.

– Quelle vie avez-vous menée ? me demanda la douce voix.

À ma surprise, je pus lui répondre très naturellement :

– J'ai exercé la profession d'ingénieur des mines un peu partout dans le monde entier.

– Vous avez bravé le danger plusieurs fois ?

– J'ai bravé le danger.

– Vous avez combattu ?

– J'ai combattu.

Son sein se souleva et puis retomba dans un soupir. Un sourire, un très beau sourire, éclaira son visage. Elle me tendit la main.

– Les chevaux sont à la porte, dit-elle, et votre domestique vous attend. Un de mes gens vous reconduira jusqu'en ville.

Elle se détourna et, quittant le cercle de lumière, s'enfonça dans l'obscurité.

Peter et moi retournâmes sous la pluie, et un des

compagnons aux peaux de bêtes nous accompagna. Nous n'échangeâmes pas un mot ; car mes pensées suivaient, tels des limiers, les traces des dernières heures. J'avais vu la mystérieuse Hilda von Einem, je lui avais parlé, j'avais tenu sa main dans la mienne. Elle m'avait insulté de la façon la plus subtile et pourtant, je n'étais pas fâché. La partie que je jouais m'apparut tout à coup comme investie de la plus grande solennité. Mes vieux ennemis Stumm, Rasta et tout l'empire allemand passèrent au deuxième plan, me laissant seulement en face de la femme mince aux yeux pâles.

– Folle et mauvaise, et surtout mauvaise ! avait dit Blenkiron.

Ces termes ne me paraissaient guère appropriés, car ils appartenaient au monde étroit de notre expérience commune. Cette femme la dépassait, de même qu'un cyclone ou un tremblement de terre dépassent la routine décente de la nature. Peut-être était-elle folle et mauvaise, mais elle était grande aussi. Avant d'arriver, notre guide me tira par la manche et prononça quelques mots qu'il avait sans doute appris par cœur.

– Le maître vous dit de l'attendre à minuit.

15

Une toilette difficile

J'étais trempé jusqu'aux os. Tandis que Peter s'occupait du dîner, je me rendis dans ma chambre pour changer de vêtements. Je me frictionnai et endossai mon pyjama afin de me livrer à des exercices, me servant de chaises en guise d'haltères, car cette longue chevauchée à travers la pluie m'avait courbaturé les muscles des épaules et des bras. Or, je dois avouer que mon pyjama, d'un bleu foncé, était très ordinaire. Blenkiron l'avait chipé à ma garde-robe de Londres. En tant que Cornélius Brandt, j'avais porté une chemise de nuit en flanelle.

Ma chambre à coucher donnait sur le salon. J'étais tout occupé de mes exercices lorsque j'entendis la porte s'ouvrir. Je crus tout d'abord que c'était Blenkiron, mais la personne qui venait d'entrer marchait avec une légèreté qui ne ressemblait en rien au pas pesant et mesuré de notre ami. J'avais laissé une lumière au salon, et le visiteur, quel qu'il fut, s'était installé comme chez lui. J'endossai donc une robe de chambre verte que Blenkiron m'avait prêtée et j'allais voir qui c'était.

Mon ami Rasta était debout près de la table du salon sur laquelle il venait de déposer une enveloppe. À mon entrée, il se retourna et fit le salut militaire.

– Monsieur, je viens de la part du ministère de la Guerre vous apporter vos passeports pour demain, dit-il. Vous voyagerez par…

Tout à coup, sa voix s'éteignit et ses yeux noirs disparurent derrière les fentes de ses paupières. Il venait d'apercevoir quelque chose qui lui fit oublier sa mission. Et à ce moment précis, je vis ce que c'était. Un miroir était accroché au mur derrière lui et, comme je lui faisais face, j'y vis reflétée l'image exacte de l'ingénieur de la péniche du Danube vêtu de sa cotte bleue et de son manteau vert. La ressemblance maudite entre ces deux costumes lui avait fourni la preuve d'une identité qui était noyée au fond du Bosphore.

Je dois avouer que Rasta était un homme d'action. En un clin d'œil, il se glissa de l'autre côté de la table, me barrant ainsi la porte, et me considéra d'un œil mauvais.

Je m'étais approché de la table et j'étendis la main vers l'enveloppe, devinant que mon unique espoir résidait dans la nonchalance.

– Asseyez-vous, monsieur, dis-je. Que voulez-vous prendre ? Il fait une bien vilaine nuit lorsqu'on est obligé de sortir.

– Merci, Herr Brandt, je ne prendrai rien, répondit-il. Vous feriez aussi bien de brûler ces passeports, car vous ne vous en servirez jamais.

– Qu'est-ce qui vous prend ? m'écriai-je. Vous vous trompez, mon petit. Je m'appelle Richard Hanau et suis l'associé de M. Blenkiron, qui va rentrer d'ici un instant. Je n'ai jamais connu personne du nom de Brandt, sauf un marchand de tabac de Denver.

– Vous n'avez jamais été à Roustchouk ? demanda-t-il avec un ricanement.

– Pas que je sache. Mais permettez-moi, monsieur, de vous demander votre nom et la raison de votre présence ici ? Je n'ai l'habitude ni de m'entendre appeler de noms hollandais, ni de souffrir que ma parole soit mise en doute. Dans mon pays, ces procédés ne sont pas admis entre gentlemen.

Je pensai que mon bluff commençait à produire son effet, car ses regards vacillèrent et il me parla plus poliment.

– Je vous prie de me pardonner, monsieur, si je me suis trompé, mais vous êtes le sosie d'un homme qui était à Roustchouk il y a une semaine et que le gouvernement recherche.

– Il y a une semaine, j'étais ballotté sur un immonde vieux sabot qui revenait de Constanza, et je n'ai jamais visité Roustchouk, à moins que cette ville soit au milieu de la mer Noire. Je crois que vous faites fausse route. Mais, à propos, j'attendais des passeports. Dites-moi, venez-vous de la part d'Enver Pacha ?

– J'ai cet honneur, dit-il.

– Eh bien ! Enver est un de mes bons amis. C'est le citoyen le plus intelligent que j'aie rencontré de ce côté de l'Atlantique.

L'homme se calmait, et un moment plus tard, ses soupçons eussent disparus. Mais à cet instant, par la plus grande des malchances, Peter entra, portant un plateau d'assiettes. Il ne fit aucune attention à Rasta et se dirigea vers la table sur laquelle il déposa son fardeau. À sa vue, le Turc fit un pas de côté et je vis, d'après ses regards, que ses soupçons étaient devenus des certitudes. Car, en bras de chemise et en culotte, Peter était l'image crachée de mon petit compagnon déguenillé de Roustchouk.

Je ne doutai pas un instant du courage de Rasta. Il fit un bond vers la porte, tout en me menaçant de son revolver.

– Bonne prise ! s'écria-t-il. Les deux oiseaux du même coup.

Sa main était sur le bouton de la porte et il avait la bouche ouverte, prête à crier. Je devinai que son ordonnance l'attendait sur les escaliers. Il avait ce qu'on appelle l'avantage stratégique sur moi ; il était à la porte alors que je me trouvais à l'autre extrémité de la table, et Peter était au moins à 2 mètres de lui. Il avait la voie libre et nous n'étions armés ni l'un ni l'autre. Je fis un pas en avant, ne sachant ce que je voulais faire, car je ne voyais pas d'issue. Mais Peter me devança.

Il n'avait pas encore lâché le plateau ; il le lança soudain à

toute volée, avec tout le contenu, à la tête de Rasta qui, ouvrant d'une main la porte et me menaçant de son revolver de l'autre, reçut la charge en plein visage. Une détonation retentit et la balle traversa le plateau. Le bruit se perdit heureusement dans le fracas des verres et des porcelaines. L'instant d'après, Peter avait arraché le revolver des mains de Rasta et le tenait à la gorge.

Or, un jeune Turc fort élégant, élevé à Paris et à Berlin, a beau être courageux comme un lion, il ne peut lutter contre un chasseur de l'arrière-veldt, même si celui-ci a deux fois son âge. Je n'eus pas besoin d'offrir mon aide. Peter avait sa manière, apprise à une rude école, il est vrai, d'assommer son adversaire. Il bâillonna Rasta méthodiquement et le ligota à l'aide de sa ceinture et de deux courroies prises à une malle de ma chambre.

– Il est trop dangereux pour le laisser libre, dit-il, comme si sa manière de procéder était la plus naturelle du monde. Rasta se tiendra tranquille jusqu'à ce que nous ayons le temps de tirer nos plans.

À ce moment, quelqu'un frappa à la porte. C'est ce qui arrive dans un mélodrame au moment précis où l'assassin vient de terminer sa besogne de la façon la plus propre du monde. La chose à faire en pareil cas est de pâlir jusqu'aux dents et jeter un regard farouche vers l'horizon d'un œil troublé et plein de remords. Mais ce n'est pas la manière de Peter.

– Il vaut mieux mettre un peu d'ordre si nous attendons des visites, observa-t-il avec calme.

Or, il y avait contre le mur une immense armoire de chêne qui était vide, ne contenant que le carton à chapeau de Blenkiron. Peter déposa Rasta sans connaissance dans l'armoire et tourna la clef.

– Il y a assez de ventilation par le haut, observa-t-il, pour renouveler l'air.

Puis il ouvrit la porte.

Un magnifique kavass en uniforme bleu et argent se tenait sur le seuil. Il salua et nous tendit une carte sur laquelle les mots « Hilda von Einem » étaient tracés au crayon.

J'eusse demandé quelques instants pour changer de costume, mais la jeune femme était derrière lui. Je vis la mantille noire et les fourrures de zibeline. Peter disparut par la porte de la chambre à coucher et je dus recevoir ma visiteuse dans une chambre pleine de débris de verres brisés et avec un homme sans connaissance dans l'armoire.

Certaines situations sont d'une telle extravagance qu'elles aiguisent l'esprit pour y faire face. Je riais presque lorsque la jeune femme franchit le seuil avec dignité.

– Madame, dis-je en faisant un salut qui fit honte à ma vieille robe de chambre et à mon pyjama voyant, vous me surprenez dans un piteux état. Je suis rentré trempé de ma promenade et j'allais changer d'habits. Mon domestique vient de briser le contenu de ce plateau et je crains bien que cette chambre ne soit pas digne de vous recevoir. Accordez-moi de grâce trois minutes afin de me rendre présentable.

Elle inclina la tête gravement et s'assit auprès du feu. En entrant dans ma chambre, j'y trouvai Peter dissimulé derrière la porte et je lui enjoignis brièvement de se débarrasser de l'ordonnance de Rasta sous n'importe quel prétexte. Puis je revêtis précipitamment des habits convenables et rentrai dans le salon, où je trouvai ma visiteuse plongée dans une profonde rêverie.

En entendant entrer, elle s'éveilla brusquement et se leva, laissant le manteau de fourrure tomber autour de son corps mince.

– Nous sommes seuls ? demanda-t-elle. Nous ne serons pas dérangés ?

J'eus tout à coup une inspiration. Je me souvins qu'au dire de Blenkiron, Frau von Einem ne voyait pas les Jeunes-Turcs d'un bon œil. J'eus comme l'intuition que Rasta ne devait pas

lui plaire.

Alors, je lui dis la vérité.

– Il faut que je vous prévienne qu'un autre invité est présent ce soir. Je crois même qu'il est bien mal à son aise. En ce moment, il est troussé comme une volaille sur la planche de cette armoire.

Elle ne détourna même pas la tête.

– Est-il mort ? demanda-t-elle avec calme.

– Pas du tout, mais il ne peut pas parler et je ne pense pas qu'il puisse entendre beaucoup.

– C'est lui qui vous a apporté ceci ? demanda-t-elle, désignant l'enveloppe toujours sur la table et qui portait le grand sceau du ministre de la Guerre.

– C'est lui-même, dis-je. Je ne suis pas absolument sûr de son nom, mais je crois qu'il s'appelle Rasta.

Elle ne broncha pas, mais j'eus l'impression que cette nouvelle lui faisait plaisir.

– Il vous a donc contrarié ? demanda-t-elle.

– Mais oui. Il est bouffi d'orgueil, et cela lui fera du bien de passer une heure ou deux sur la planche de cette armoire.

– C'est un homme puissant, remarqua-t-elle. Un émissaire d'Enver ! Vous vous êtes fait un ennemi dangereux.

– Je n'en donnerais pas quatre sous, déclarai-je tout en réfléchissant amèrement que ma tête valait bien en fait ce prix-là.

– Vous avez peut-être raison, dit-elle, le regard sérieux. De nos jours, il n'y a pas d'ennemi dangereux pour un homme hardi. Monsieur Hanau, je suis venue pour parler affaires, comme on dit dans votre pays. On m'a dit du bien de vous, et aujourd'hui, je vous ai vu. J'aurai peut-être besoin de vous, comme vous aurez sûrement besoin de moi.

Elle s'arrêta et ses yeux étranges me dévisagèrent de

nouveau. Ils étaient comme des phares brûlants qui éclairaient chaque recoin de l'âme. Je devinai que ce serait horriblement difficile de jouer mon rôle sous leur regard tout-puissant. Elle ne pouvait m'hypnotiser, mais elle savait m'arracher mon déguisement et me laisser nu au milieu de la mascarade.

– Qu'êtes-vous venu chercher ? demanda-t-elle. Vous ne ressemblez pas au gros Américain Blenkiron, amoureux d'une puissance de pacotille et fervent de la petite science. Votre visage indique plus que cela. Vous êtes de notre côté, mais vous n'êtes pas pour les Allemands avec leur amour d'un empire rococo. Vous venez d'Amérique, le pays des folies pieuses où les hommes adorent l'or et les paroles. Je vous le demande, qu'êtes-vous venu trouver ici ?

Tandis qu'elle parlait, il me semblait contempler la vision d'une divinité antique considérant la nature humaine d'une grande altitude, une divinité méprisante dénuée de passions mais pourvue d'une grande magnificence. Cela enflamma mon imagination et je répondis en me servant des arguments que j'avais souvent réunis lorsque j'essayais de m'expliquer comment on parviendrait à soutenir le procès de la cause des Alliés.

– Je vais vous le dire, madame. Moi aussi, j'ai poursuivi une science, mais je l'ai poursuivie dans des endroits sauvages et je l'ai retournée de fond en comble. À mon avis, le monde était devenu un endroit trop facile, trop moelleux. Les hommes oubliaient leur virilité dans le tourbillon des paroles douces et s'imaginaient que les règles de leur civilisation satisfaite étaient les lois de l'univers. Mais ce n'est pas l'enseignement de la science, et ce n'est pas non plus l'enseignement de la vie. Nous avons oublié les plus grandes vertus et nous devenions des hypocrites émasculés dont les dieux étaient nos propres faiblesses. Puis la guerre advint, et l'air s'allégea. L'Allemagne, malgré sa grossièreté, apparut comme le Fléau de Dieu. Elle eut le courage de rompre les liens de l'hypocrisie et de se moquer des fétiches de la masse. Je suis donc du côté de l'Allemagne. Mais je suis venu ici pour une autre raison. Je ne connais rien

de l'Orient, mais si je ne me trompe, c'est du désert que doit venir la purification. Quand l'humanité est comme étouffée sous de faux-semblants, des phrases, des idoles peintes, il souffle tout à coup un vent des solitudes pour nettoyer et simplifier la vie. Le monde a besoin d'espace et de grand air. La civilisation dont nous nous sommes tant vantés n'est qu'une boutique de jouets et une impasse. J'aspire à la rase campagne.

Elle accueillit très favorablement toutes ces balivernes. Ses yeux pâles brillaient de la clarté froide d'une fanatique. Avec ses cheveux blonds, elle ressemblait à quelque furie destructive de la légende Scandinave. C'est à ce moment, je crois, que je l'ai crainte pour la première fois. Jusque-là je l'avais à demi détestée et à demi admirée. Dieu merci ! Dans son recueillement, elle ne remarqua pas que j'avais oublié de parler avec l'accent de Cleveland (Ohio).

– Vous faites partie de la Demeure de la Foi, déclara-t-elle. Vous apprendrez bien des choses d'ici peu, car la Foi marche vers la Victoire. En attendant, laissez-moi vous dire que vous et votre compagnon allez vous diriger vers l'est.

– Nous allons en Mésopotamie, dis-je. Je crois que voilà nos passeports.

Et je désignai l'enveloppe.

Elle la ramassa, l'ouvrit ; puis, l'ayant déchirée, elle la jeta au feu.

– Les ordres sont contremandés, déclara-t-elle. J'ai besoin de vous. Vous allez donc m'accompagner, non pas vers les plaines du Tigre, mais vers les hautes collines. Vous recevrez d'autres passeports demain.

Elle me tendit la main, puis se détourna. Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta et, jetant un coup d'œil vers l'armoire en chêne, elle dit :

– Je vous débarrasserai demain de votre prisonnier. Il sera plus en sûreté entre mes mains.

Elle me laissa dans le plus complet ahurissement. Nous voici sur le point d'être attachés aux roues du char de cette furie et lancés sur une entreprise à côté de laquelle la perspective de combattre contre les nôtres devant Kut semblait fort raisonnable ! D'autre part, Rasta m'avait reconnu et je détenais enfermé dans une armoire l'envoyé de l'homme le plus puissant de Constantinople ! Il nous fallait à tout prix garder Rasta à vue, mais j'étais bien résolu à ne pas le livrer à cette femme. Je n'allais pas être complice de l'assassinat qu'elle préméditait.

Nous étions dans de beaux draps. Mais en attendant, n'ayant rien mangé depuis 9 heures du matin, je décidai qu'il me fallait prendre quelques aliments. Je partis donc à la recherche de Peter.

À peine commençais-je mon repas tardif que Sandy entra. Il devançait l'heure de sa visite et il avait l'air grave d'un hibou malade. Je me précipitai sur lui comme un naufragé s'accroche à une épave. Son visage s'allongea lorsque je lui narrai l'incident de Rasta.

– C'est mauvais, déclara-t-il. Vous dites qu'il vous a reconnus, dans ce cas, tous vos agissements ne le détromperont point. C'est bien ennuyeux, mais il n'y a qu'un moyen de nous tirer de là. Il faut que je le mette entre les mains de mes gens, ils le garderont jusqu'à ce que nous ayons besoin de lui. Seulement, il ne faut pas qu'il me voie.

Et il quitta précipitamment la chambre. Je fis sortir Rasta de sa prison. Il avait repris connaissance et me considérait d'un regard dur et malveillant.

– Je suis désolé, monsieur, de tout ce qui est arrivé, dis-je. Mais vous ne m'avez pas laissé le choix. J'ai une grande entreprise en train et je ne puis permettre à personne d'intervenir. Vous payez le prix de votre nature soupçonneuse. Quand vous en saurez davantage, vous voudrez me faire des excuses. Je vais m'assurer qu'on vous tienne à l'écart pendant un jour ou deux. Ne soyez pas inquiet, vous ne souffrirez aucun mal. Je vous donne ma parole d'honneur de citoyen américain.

À cet instant, deux des mécréants de Sandy entrèrent et l'emportèrent. Sandy revint presque aussitôt. Lorsque je demandai où Rasta allait être conduit, Sandy me déclara ne pas le savoir.

– Ils ont reçu leurs ordres qu'ils exécuteront à la lettre. Il existe à Constantinople tout un quartier inexploré où il est fort facile de cacher quelqu'un, et où le Khafiyeh ne pénètre jamais.

Puis se laissant tomber dans un fauteuil, il alluma sa vieille pipe.

– Dick, me dit-il, notre tâche devient fort difficile et sombre. Mais depuis quelques jours, j'ai fait une découverte. J'ai élucidé le sens du deuxième mot tracé par Harry Bullivant.

– *Cancer* ? demandai-je.

– Oui, le mot est pris au sens littéral. Manteau-Vert se meurt depuis des mois. Cet après-midi, un médecin allemand ne lui a donné que quelques heures à vivre. Il est peut-être mort à cette heure.

Cette nouvelle me bouleversa, et pour un instant, j'y vis la solution de toutes choses.

– Mais leur coup a manqué, dis-je. Il ne peut pas y avoir de croisade sans prophète !

– Je voudrais bien le croire. C'est la fin d'une étape, mais c'est aussi le commencement d'une nouvelle, peut-être encore plus sombre. Croyez-vous qu'une femme comme celle-là se laissera abattre par un événement d'aussi peu d'importance que la mort de son Prophète ? Elle lui trouvera un remplaçant, l'un des quatre ministres ou bien quelqu'un d'autre. C'est le démon incarné que cette femme, mais elle possède l'âme d'un Napoléon. Le grand danger ne fait que commencer.

Alors, il me raconta ce qu'il avait fait depuis notre dernière rencontre. Il avait pu trouver assez facilement la maison de Frau von Einem et, aidé de ses compagnons, il y avait donné un spectacle devant les domestiques. Le Prophète avait une grande

suite et la renommée des ménestrels parvint bientôt aux oreilles de leurs Saintetés, car les Compagnons étaient bien connus dans tout le pays d'Islam. Sandy, chef de cette coterie plus qu'orthodoxe, fut pris en faveur et attira l'attention des quatre ministres. Il habita bientôt la villa avec sa demi-douzaine de compagnons, et fut vite admis dans la confiance de tous à cause de sa connaissance de la doctrine islamique et de son évidente piété. Frau von Einem l'accueillit comme un allié, car les Compagnons étaient les plus zélés propagateurs de la nouvelle révélation.

C'était, selon la description de Sandy, une affaire étrange. Manteau-Vert se mourait dans de grandes douleurs, mais il luttait pourtant afin de satisfaire les exigences de sa protectrice. Les quatre ministres étaient, à l'avis de Sandy, des ascètes dénués de toute ambition terrestre. Le Prophète lui-même était un saint, mais un saint pratique, possédant quelques notions de la politique. C'était la femme qui était le chef et l'âme de l'entreprise. Sandy parut avoir gagné la faveur et même l'affection du Prophète. Il en parlait avec une espèce de pitié désespérée.

– Je n'ai jamais vu un homme pareil. C'est le gentleman le plus parfait que vous puissiez imaginer, sa dignité ressemble à celle d'une haute montagne. C'est un rêveur et aussi un poète, un génie autant que je puis juger de ces choses. Je crois que je l'estime correctement, car je connais un peu l'âme de l'Orient. Mais ce serait bien trop long de vous raconter cela maintenant. L'Occident ignore tout du vrai Oriental. Elle se le figure vautré dans de la couleur, dans l'oisiveté, dans le luxe et les rêves magnifiques. Tout cela, c'est faux. L'Oriental aspire à un *Kâf*, qui est une chose très austère. C'est l'austérité de l'Orient, qui est sa beauté et en fait la terreur. Au fond, il aspire toujours aux mêmes choses. Le Turc et l'Arabe sont sortis des grands espaces et ils en ont la nostalgie. Ils s'installent, croupissent, et peu à peu, ils dégénèrent en cette subtilité effrayante qui est la déviation de leur passion dominante. C'est alors que vient une grande révélation et une grande simplification. Ils désirent

vivre face à face avec Dieu sans en être séparé par aucun écran de rituel, d'images ou de prêtrise. Ils veulent alléger la vie de ses fanges stupides et retourner à la stérilité noble du désert. Rappelez-vous, ils ont toujours subi l'enchantement du désert et du ciel vides, de la clarté chaude, purificatrice, du soleil qui consume toute pourriture. Ce n'est pas inhumain. C'est l'humanité d'une partie de la race humaine. Ce n'est pas la nôtre ; mais elle a de la valeur. Il y a des jours où elle m'étreint si fortement que j'ai envie d'abjurer les dieux de mes pères.

» Eh bien ! Manteau-Vert est le prophète de cette grande simplicité. Il s'adresse directement au cœur de l'Islam, et c'est un message honorable que le sien. Mais pour notre malheur, on s'est emparé de lui pour servir la propagande allemande. On a profité de la naïveté de Manteau-Vert pour effectuer une manœuvre politique fort habile, on s'est servi de son credo d'espace et de simplicité pour l'avancement de ce qui est le dernier mot en dégénérescence humaine. Bon Dieu ! Dick, c'est comme si on voyait saint François commanditer Messaline.

– La femme vient de venir ici, dis-je. Elle m'a demandé quel était mon but, et j'ai inventé une histoire insensée qu'elle a paru approuver. Mais je ne vois qu'une chose : elle et le Prophète courent peut-être sous de différentes couleurs, mais leur but est le même.

Sandy tressaillit.

– Elle est venue ici ? s'écria-t-il. Eh bien ! Dick, qu'en pensez-vous ?

– Je la crois aux trois quarts folle. Mais le quatrième quart ressemble joliment à de l'inspiration.

– Votre appréciation est à peu près juste, dit-il. J'ai eu tort de la comparer à Messaline. Elle est bien plus compliquée que cela. Elle soutient le Prophète parce qu'elle partage sa croyance, seulement ce qui est beau et sain en lui est horrible et fou chez elle. Vous comprenez, l'Allemagne désire également simplifier la vie.

– Je sais, dis-je. Je le lui ai dit il y a une heure à peine, lorsque je lui ai débité toutes ces balivernes. Leur souvenir m'empêchera de dormir pendant le reste de ma vie.

– La simplicité de l'Allemagne est celle du neurasthénique et non celle de l'homme primitif. C'est un composé de mégalomanie, d'égoïsme et d'orgueil dont les résultats sont identiques. Elle désire détruire et simplifier, mais ce n'est pas la simplicité de l'ascète qui est celle de l'esprit, mais plutôt la simplicité du fou qui réduit toutes les inventions de la civilisation à une monotonie sans relief. Le Prophète désire sauver l'âme de son peuple, l'Allemagne veut dominer le corps inanimé du monde. Mais les mêmes paroles peuvent servir à ces deux fins. C'est ainsi que l'on voit l'association de saint François et de Messaline. Dites-moi, Dick, avez-vous jamais entendu parler du surhomme ?

– Il y eut un temps où les journaux ne parlaient de rien d'autre, répondis-je. N'est-ce pas une invention d'un individu du nom de Nietzsche ?

– Possible ! répliqua Sandy. Le vieux Nietzsche serait mort plutôt que de soutenir les sottises pour lesquelles il a été blâmé. Mais le surhomme est une manie de la nouvelle et brave Allemagne. C'est un type conçu de chic qui ne pourrait jamais exister réellement, pas plus que l'homme économique des politiciens. L'homme possède un sentiment d'humour qui l'arrête à la limite de l'absurdité finale. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de surhomme… Mais il se pourrait très bien qu'il y eût une surfemme !

– Mon petit, vous aurez des ennuis si vous parlez de la sorte, lui dis-je.

– C'est pourtant vrai. Les femmes sont douées d'une logique dangereuse que nous ne posséderons jamais – et les meilleures d'entre elles ne voient pas la folie de la vie de la même façon que nous autres, hommes. Elles peuvent dépasser de beaucoup les hommes, car elles savent aller droit au cœur des choses. Aucun homme n'a jamais été si près de la divinité que Jeanne

d'Arc. Mais je les crois également capables d'être plus odieuses qu'aucun être qui ait jamais porté culotte, car elles ne savent pas s'arrêter de temps à autre et se moquer d'elles-mêmes. Il n'y a pas de surhomme. Les pauvres imbéciles qui s'imaginent jouer ce rôle sont ou des professeurs au cerveau fêlé qui ne sauraient diriger une école du dimanche, ou des soldats qui s'imaginent que la condamnation du duc d'Enghien fait un Napoléon. Mais il y a une surfemme : elle s'appelle Hilda von Einem.

– Et moi qui croyais que notre entreprise était presque terminée, me lamentai-je. On dirait qu'elle n'a même pas commencé. Bullivant a pourtant dit que nous n'avions qu'à découvrir la vérité.

– Bullivant ne savait pas. Personne ne sait, sauf vous et moi. Je vous dis que cette femme a une puissance énorme. Les Allemands lui ont confié leur atout, elle va le jouer de son mieux. Nul crime ne l'arrêtera. Elle a lancé la balle, et s'il le faut, elle égorgera tous ses Prophètes et mènera l'intrigue elle-même… Franchement, je ne vois pas très bien ce que vous et Blenkiron aurez à faire. Mais je suis tout à fait fixé sur mon propre devoir. Elle m'a admis dans sa confidence et je m'y maintiendrai dans l'espoir de trouver quelque moyen de l'empêcher de réussir. Nous nous dirigeons demain vers l'Orient… avec un nouveau Prophète au cas où l'ancien serait mort.

– Où allez-vous ? dis-je.

– Je ne sais pas. Mais d'après les préparations, je conclus qu'il s'agit d'un long voyage. Et à en juger d'après les vêtements qu'on nous a distribués, il doit faire froid là où nous allons !

– Eh bien ! nous vous accompagnons, déclarai-je. Vous ne savez pas encore notre version. Apprenez que Blenkiron et moi avons été admis dans la meilleure société comme de grands ingénieurs américains qui vont donner du fil à retordre aux Anglais sur le Tigre. Je suis un ami d'Enver et il m'a offert sa protection. Le regretté Rasta nous a apporté nos passeports pour le voyage vers la Mésopotamie que nous devions entreprendre

demain, mais il y a une heure à peine, votre protectrice les a déchirés et les a jetés dans le feu. Il paraît que nous l'accompagnons vers les hautes collines.

Sandy émit un long et doux sifflement.

– Je me demande ce qu'elle peut bien vouloir de vous ! Cette affaire devient rudement compliquée, Dick !… À propos, où diable est Blenkiron ? Il doit être au courant de la haute politique.

Blenkiron entra dans la chambre de son pas lent et assuré au moment où Sandy finissait de prononcer ces mots. Je vis d'après son maintien qu'il ne souffrait pas de sa dyspepsie, et ses yeux brillaient avec animation.

– Dites-moi, mes petits, je vous apporte des nouvelles assez sensationnelles. Il y a eu de grands combats sur la frontière orientale, et les Turcs ont bu un rude bouillon.

Il avait les mains pleines de papiers, desquels il tira une carte qu'il étala sur la table.

– Ils taisent cette nouvelle dans la capitale, mais depuis quelques jours, je m'amuse à rapiécer les bribes de cette histoire, et je crois que j'y vois clair. Il y a une quinzaine de jours, ce vieux Nicolas est descendu de ses montagnes et a rejeté ses ennemis en déroute à Kuprikeui – là où la principale route vers l'Orient traverse l'Araxe. Ce ne fut que le commencement de l'affaire, car il continua de progresser sur un front très étendu, et le monsieur appelé Kiamil, qui commande dans ces régions, a eu toutes les peines du monde à résister. Les Turcs ont été refoulés au nord, à l'est et au sud, et aujourd'hui, le Moscovite s'est installé devant les forts extérieurs d'Erzurum. Je puis vous assurer qu'on est bien troublé de cette situation dans les hautes sphères.

» Enver sue sang et eau dans l'effort qu'il fait pour envoyer de nouvelles divisions de Gallipoli à Erzurum. Mais c'est un long trajet et il y a tout lieu de croire qu'ils arriveront après la chute du rideau… Vous et moi, major, nous partons demain

pour la Mésopotamie, et c'est bien la plus grande malchance qui me soit jamais arrivée ! Nous ratons l'occasion de voir la bataille la plus sanglante de toute la campagne !

Je ramassai la carte que j'empochai.

Les cartes, ça me connaît, et j'en cherchais précisément une.

– Nous n'allons pas en Mésopotamie, déclarai-je. Nos ordres sont annulés.

– Mais je viens de voir Enver, qui m'a dit qu'il vous avait fait porter nos passeports.

– Ils sont dans le feu, répliquai-je. Les nouveaux passeports nous parviendront demain matin.

Alors, Sandy m'interrompit, les yeux luisants d'émotion.

– Les hautes collines !… Nous allons à Erzurum… Ne voyez-vous pas que les Boches jouent leur gros atout ? Ils envoient Manteau-Vert vers le point menacé dans l'espoir que sa venue ralliera la défense turque. Ah ! mon vieux Dick, l'action se précipite. Nous n'aurons plus à faire le pied de grue. Nous sommes engagés jusqu'au cou, et la Providence aidera le plus vaillant. Et maintenant, je file, car j'ai à faire. Au revoir. Nous nous retrouverons bientôt sur les collines.

Blenkiron avait encore l'air ahuri, je lui racontai les événements de la soirée. Et en m'écoutant, toute sa satisfaction s'éteignit et son visage prit une curieuse expression d'étonnement puéril.

– Je n'ai pas à me plaindre, car il s'agit de notre devoir. Mais j'imagine que notre caravane marche à la rencontre de difficultés. C'est *Kismet*. Il n'y a donc qu'à nous incliner. Mais je ne vous cache pas que cette perspective m'effraie considérablement.

– Moi aussi, répliquai-je. Cette femme me donne le frisson. Cette fois-ci, ça y est. Néanmoins, je préfère être admis à figurer à la représentation de gala, car je n'aimais guère l'idée d'être engagé pour la tournée de province.

– Vous êtes dans le vrai. Mais je souhaite que le Seigneur ait l'idée de réclamer bientôt à Lui cette belle dame. Elle est beaucoup trop troublante pour un homme rangé de mon âge !

16

Le caravansérail en ruines

Deux jours plus tard, au crépuscule tombant, nous arrivâmes à Angora, première étape de notre odyssée.

On nous avait remis les passeports promis par Frau von Einem, ainsi qu'un plan de notre voyage. On avait aussi désigné pour nous accompagner un des Compagnons qui parlait un peu d'anglais, sage précaution, puisque aucun de nous ne connaissait un mot de turc. Là se bornaient nos instructions. Je n'entendis plus parler ni de Sandy, ni de Manteau-Vert, ni de Hilda von Einem. Nous devions évidemment voyager à part.

Le chemin de fer nous mena jusqu'à Angora ; nous voyageâmes dans un *schlafwagen*{14} fort confortable, rattaché à un train militaire. Nous ne vîmes presque rien du paysage, car peu après avoir quitté le Bosphore, nous entrâmes dans des tourbillons de neige et je me rendis simplement compte que nous paraissions gravir les pentes d'un grand plateau. Il est surprenant que nous n'ayons pas eu plus de retard, car la ligne était extrêmement encombrée. Le pays regorgeait de troupes venant de Gallipoli, et des convois de munitions obstruaient toutes les voies de garage. Chaque fois que nous nous arrêtions, et cela nous arrivait en moyenne une fois par heure, on discernait de vastes camps de chaque côté de la voie. Nous croisions souvent des régiments en marche, le long des rails. C'étaient de beaux gaillards, bien plantés, mais parfois déplorablement déguenillés, et leurs godillots me firent le plus mauvais effet. Je me demandais comment ils franchiraient les

800 kilomètres qui les séparaient d'Erzurum.

Blenkiron fit des réussites. Peter et moi entreprîmes un piquet ; mais nous passâmes la plus grande partie du temps à fumer en nous racontant des histoires. Nous étions tout réjouis d'avoir quitté Constantinople, cette ville détestable. Nous avancions maintenant en pleine campagne au son du canon, et en mettant les choses au pire, nous ne péririons pas comme des rats dans un égout. Et puis nous étions réunis, ce qui était fort réconfortant. Nous éprouvions le soulagement de celui qui a vécu longtemps dans un avant-poste solitaire et qui se retrouve dans son bataillon. D'ailleurs, la direction n'était plus entre nos mains. Il était inutile de faire des plans et des projets, car aucun de nous n'avait la moindre idée de ce que serait le prochain développement de l'affaire. Nous étions tous devenus des fatalistes : *Kismet* ! C'est là une foi fort consolante.

Tous, sauf Blenkiron. L'affaire avait pris à ses yeux une fort vilaine tournure depuis l'entrée en jeu de Hilda von Einem. Je m'amusai à noter comment elle affectait les différents membres de notre petit groupe. Peter s'en souciait comme d'une guigne ; homme, femme ou hippogriffe étaient pareils pour lui. Il faisait face à tout avec le même calme qu'il eût déployé à assiéger un vieux lion dans la brousse – acceptant les faits comme ils se présentaient et les résolvant comme s'il s'agissait d'un problème. Sandy et moi étions impressionnés – il est inutile de le nier –, horriblement impressionnés, mais nous étions également trop intéressés pour éprouver aucun effroi. Et nous n'étions nullement fascinés. Nous détestions trop Frau von Einem pour cela. Mais Blenkiron était comme hypnotisé. Il l'avouait. Elle le fascinait, comme un serpent à sonnette fascine un oiseau.

Je le forçai à me parler d'elle, car je devinai que son état ne ferait que s'aggraver s'il demeurait à rêvasser. C'était une chose étrange que cet homme, qui était peut-être le plus imperturbable et le plus courageux que j'eusse jamais rencontré, fût paralysé par cette mince jeune femme. Car il n'y avait nul doute sur ce point. La pensée de cette femme lui

faisait voir l'avenir noir comme un ciel d'orage. Elle lui enlevait tout ressort, et je devinai que nous ne pourrions plus compter sur Blenkiron si nous devions la voir souvent.

Je lui glissai qu'il en était peut-être amoureux, mais il repoussa cette insinuation avec véhémence.

– Non, monsieur. Je n'éprouve aucun sentiment pour elle. Ce qui me trouble, c'est qu'elle me fait perdre contenance et je ne sais dans quelle catégorie d'ennemi la ranger. Je crois que nous autres, Américains, ne savons pas traiter cette sorte de femme. Nous avons élevé nos femmes au rang de déesses, tout en les écartant des vraies affaires de la vie. Par conséquent, nous ne savons trop comment classer une femme qui se plaît à jouer un jeu d'homme. Les femmes sont à nos yeux, soit des anges, soit des enfants. Je regrette bien de ne pas avoir votre éducation.

Angora ressemblait à l'image que je me faisais d'Amiens pendant la retraite de Mons. Ce n'était qu'une masse de troupes et de transports ; il en arrivait de plus en plus, et le seul débouché était l'unique route de l'est.

La ville était un véritable pandémonium où des officiers allemands affolés s'efforçaient vainement de mettre quelque ordre. Ils firent peu attention à nous, car il n'était guère probable que des suspects s'aventureraient en plein cœur de l'Anatolie. Nous présentâmes nos passeports au commandant, qui les visa très volontiers et nous assura qu'il ferait de son mieux pour nous procurer des moyens de transport. Nous passâmes la nuit dans une sorte d'hôtel où nous fûmes tous entassés dans une petite chambre.

Je passai toute la matinée du lendemain à la recherche d'une auto. Il me fallut quatre heures, et le recours de tous les plus grands noms de l'empire turc, pour dénicher un pitoyable tacot – une *Studebaker*. Je passai ensuite deux nouvelles heures à me procurer de l'essence et des pneus de rechange. Quant à un chauffeur, il ne fallait pas y songer. Je fus donc contraint de m'asseoir moi-même au volant.

Nous partîmes un peu après midi, et traversâmes des

plateaux âpres et boisés. La neige ne tombait plus, mais il soufflait un vent d'est qui vous pénétrait jusqu'à la moelle. Nous nous engageâmes bientôt parmi les collines, et la route, qui au début n'était pas trop mauvaise, devint aussi défoncée que le lit d'un ruisseau. Ce n'était point surprenant, car le trafic était pareil à celui que l'on voit sur cette affreuse route d'Ypres à Cassel. Seulement ici, il n'y avait pas d'équipes de cantonniers belges pour la réparer ! Nous croisâmes des milliers de soldats aux visages impassibles, des convois de bœufs, des mules, des wagons tirés par de robustes petits chevaux d'Anatolie, et, venant de la direction opposée, de nombreuses autos du Croissant-Rouge et des charretées de blessés. Nous fûmes obligés d'avancer fort lentement pendant plusieurs heures de suite, avant de réussir à nous dégager de tout cet encombrement.

Un peu avant le crépuscule, nous dépassâmes enfin le premier flot. Alors, nous marchâmes à une bonne allure pendant une quinzaine de kilomètres et nous franchîmes ainsi un petit défilé. Notre tacot me donnait quelques inquiétudes, car même une Rolls-Royce ne résisterait pas à une route pareille. Néanmoins, c'était bon de nous retrouver en pleine campagne. Peter avait une expression nouvelle et il humait comme un cerf l'air plein d'âcreté. Une odeur de fumée de bois et de feu de bouse montait des petits camps installés sur les bords de la route. Et chaque fois que je songe à cette journée, je crois sentir de nouveau cette odeur, mêlée à la senteur de l'hiver et aux effluves des grands espaces balayés par le vent. Chaque heure m'apportait un sentiment plus vif de paix et de résolution. J'éprouvais la même sensation qu'au moment où le bataillon, quittant Aire, se dirigea pour la première fois vers la ligne de feu – une sorte de tension de tout mon être et d'attente farouche. Je ne suis pas habitué aux villes – et mon oisiveté à Constantinople avait pour ainsi dire ralenti mon allant. Mais à présent, souffleté par le vent coupant, je me sentais de force à courir n'importe quel risque. Nous suivions la grande route menant vers l'est et vers les collines de la frontière, et nous

allions bientôt parvenir au front le plus lointain de la grande guerre. Il ne s'agissait plus d'obtenir quelques renseignements. Nous nous dirigions vers la ligne de feu afin de prendre part à ce qui serait peut-être la chute de nos ennemis. Il ne me vint pas à l'esprit que nous nous trouvions parmi ces ennemis et que nous risquions de partager leur anéantissement, à moins que nous ne fussions fusillés d'ici là. À vrai dire, la guerre ne m'apparaissait plus comme un conflit entre des armées et des nations. Je ne me demandais même pas où allaient mes sympathies. Au tout premier plan, se dessinait la lutte qui se livrait entre nous quatre et cette hallucinée – et à la lueur de cette lutte personnelle, les armées combattantes paraissaient simplement un arrière-plan vaguement estompé.

Nous dormîmes comme des bûches sur le plancher crasseux d'un *khan*{15} et nous repartîmes le lendemain à travers des rafales de neige poudreuse. Nous étions déjà à une altitude fort élevée et il faisait un froid de loup. Le Compagnon, qui s'appelait Hussin, avait déjà suivi cette route. Il m'apprit les noms des villages que nous traversions, noms qui, du reste, ne me disaient rien du tout. Nous nous faufilâmes pendant toute la matinée à travers une grande quantité de troupes qui représentaient au moins une brigade et qui avançaient rapidement d'un pas souple et vif. Je dois avouer que le soldat turc me plut beaucoup ; je me souvins que nos hommes le considéraient comme un combattant très loyal, et j'éprouvai de l'amertume à songer que l'Allemagne l'avait entraîné dans une aussi vilaine aventure. Les soldats firent halte afin de prendre leur repas ; nous nous arrêtâmes également et déjeunâmes de pain bis, de figues et d'un flacon de vin fort amer. J'échangeai quelques paroles avec un des officiers qui parlait un peu l'allemand. Il me dit qu'ils se dirigeaient directement vers la Russie, car il venait d'y avoir une grande victoire turque dans le Caucase.

– Nous avons battu la France et l'Angleterre ; maintenant, c'est au tour de la Russie, déclara-t-il fermement comme s'il répétait une leçon apprise par cœur.

Il ajouta pourtant qu'il était très las de la guerre.

Dans l'après-midi, nous dépassâmes la colonne et nous profitâmes de la route libre pendant quelques heures. Le sol s'inclinait vers l'Orient, comme si nous nous dirigions vers la vallée d'un grand fleuve. Nous rencontrâmes bientôt des petits groupes d'hommes qui venaient de l'Est – avec une expression nouvelle sur leurs visages. Les premiers convois de blessés que nous avions rencontrés étaient pareils à ceux que l'on voit sur tous les fronts, et il y avait parmi eux un semblant d'organisation. Mais les blessés que nous croisions maintenant étaient très las et défaits ; ils étaient souvent nu-pieds et semblaient mourir de faim. On croisait un groupe étendu sur le côté de la route, au dernier degré de l'épuisement. Puis quelques autres arrivaient en boitant, et si fatigués qu'ils ne détournaient même pas la tête pour nous regarder. Ils étaient presque tous blessés, quelques-uns fort gravement, et ils étaient tous d'une maigreur effrayante. Je me demandai comment l'officier turc de la colonne qui nous suivait expliquerait leur apparition à ses hommes s'il croyait vraiment à une grande victoire. Ces blessés ne ressemblaient guère à l'arrière-garde d'une armée conquérante !

Blenkiron lui-même, qui n'était pourtant pas militaire, s'en rendit compte.

– Ces garçons ont bien mauvaise mine, observa-t-il. Il faut nous dépêcher, major, si nous voulons trouver des places pour le dernier acte.

C'était aussi mon sentiment. La vue de ces soldats me donna une envie folle d'aller plus vite, car je comprenais que des événements importants se déroulaient à l'Est. Je comptais qu'il nous faudrait quatre jours pour nous rendre d'Angora à Erzurum et, bien que le deuxième jour fût déjà écoulé, nous n'avions pas encore franchi le tiers du chemin. Je poussai l'auto avec intrépidité et cette hâte nous perdit.

J'ai déjà dit que la *Studebaker* était un affreux vieux tacot. La direction en était assez branlante, et le mauvais état de la route

qui décrivait des courbes continuelles ne l'améliora pas. Nous parvînmes bientôt à une profonde couche de neige gelée où les grands camions de transports avaient creusés de larges ornières. Nous fûmes atrocement cahotés et secoués comme des pois dans leurs cosses. Je commençai à être extrêmement inquiet au sujet de la vieille guimbarde, d'autant plus que nous étions encore fort éloignés du village où nous nous proposions de passer la nuit. Le crépuscule tombait et nous étions toujours au milieu d'une désolation monotone que traversait le vallon creux d'une rivière. Au bas d'une pente, j'aperçus un pont – un pont de poutres et de terre qu'on avait évidemment consolidé à la hâte, en vue d'une circulation intense. Mais, tout à coup, comme nous approchions de ce pont à une assez vive allure, l'auto ne répondit plus à la direction.

Je luttai désespérément pour nous maintenir en ligne droite. Malgré tous mes efforts l'auto dévia vers la gauche, fit un plongeon par-dessus la rive et s'écrasa avec un bruit sourd dans un creux marécageux. Nous fûmes tous précipités dans la boue glacée. Je ne sais encore comment je m'en suis tiré, car l'auto capota et j'aurais dû me briser les reins. Par miracle, personne ne fut blessé. Peter riait et Blenkiron imita son exemple après avoir secoué la neige de ses cheveux. Quant à moi, j'examinai fébrilement la machine ; elle était dans un piteux état, l'essieu avant étant brisé.

C'était une malchance inouïe. Nous étions plantés au beau milieu de l'Asie Mineure sans aucun moyen de transport, car autant songer à faire des boules de neige au Congo que d'essayer de trouver un nouvel essieu dans ces parages ! La nuit était presque tombée, nous n'avions pas de temps à perdre. Je sortis les bidons d'essence et les pneus de rechange, et les cachai derrière quelques rochers sur les flancs de la colline. Nous ramassâmes ensuite nos bagages. Hussin était notre seul espoir. Il fallait qu'il nous trouvât à tout prix un abri où passer la nuit. Le lendemain, nous essayerions de nous procurer des chevaux ou de nous faire voiturer par quelque camion. Je n'espérais pas trouver d'autre machine, car toutes les autos

d'Anatolie devaient faire prime en ce moment.

Notre malchance était si navrante que nous l'accueillîmes fort tranquillement. À quoi cela nous eût-il servi de jurer ? Hussin et Peter partirent dans des directions différentes à la recherche d'une habitation quelconque. Pendant ce temps, installés à l'abri d'un rocher, Blenkiron et moi, nous nous mîmes à fumer farouchement.

Hussin fut le premier à réussir. Il revint au bout de vingt minutes et nous apprit qu'il y avait une espèce d'habitation à 3 kilomètres environ en amont de la rivière. Il partit à la recherche de Peter, et Blenkiron et moi remontâmes les rives, tout en traînant nos bagages. La nuit était tout à fait tombée et nous nous embourbâmes plus d'une fois dans les fondrières. Mais Hussin et Peter nous eurent vite rattrapés et ils trouvèrent fort heureusement un meilleur chemin. Nous aperçûmes bientôt le clignotement d'une lumière dans un creux.

C'était une ferme à moitié démolie, entourée d'un bosquet de peupliers, une ferme composée de deux pièces et d'une grange entourant une cour boueuse et puante. La grange était relativement sèche, et ce fut là que nous décidâmes de passer la nuit. Le propriétaire était un vieillard déjeté, dont tous les fils étaient à la guerre. Il nous reçut avec le calme profond de celui qui n'attend plus de la vie que des désagréments.

Nous avions retrouvé notre bonne humeur coutumière et j'essayai de mettre en pratique ma nouvelle philosophie de *Kismet*. Je me disais que si les risques étaient prévus d'avance, les difficultés l'étaient également ; il fallait donc accepter les uns et les autres comme faisant partie de la tâche quotidienne. Après avoir apaisé notre faim avec les restes de nos provisions et du lait caillé, nous nous allongeâmes sur la paille de la grange. Blenkiron annonça avec un soupir de satisfaction que sa dyspepsie ne l'avait pas tourmenté depuis deux jours.

Cette nuit-là, je fis un rêve étrange. Je croyais être dans un endroit désert, parmi les montagnes. J'étais traqué, bien que je n'eusse pas pu dire qui me poursuivait. Je suais de frayeur, car

il me semblait être tout à fait seul, et la terreur qui me poursuivait était plus qu'humaine. Il faisait très sombre ; une épaisse couche de neige couvrait le sol, et chaque pas que je faisais était lourd comme du plomb. Vous me direz que c'est là un cauchemar fort ordinaire. Oui, mais celui-ci contenait pourtant un trait étrange. La nuit était absolument noire, mais devant moi, dans le défilé, j'apercevais une tache de lumière qui me permettait de distinguer une curieuse petite colline au sommet rocailleux. C'était ce que nous appelons, dans l'Afrique du Sud, un *castrol* (casserole). Il me semblait que tout danger serait définitivement écarté si je pouvais seulement parvenir à ce *castrol*. Et je plongeai haletant à travers les bancs de neige, toujours poursuivi par le vengeur inconnu qui était sur mes talons.

Je m'éveillai en sursaut. Je vis l'aube d'hiver s'efforçant de pénétrer à travers les poutres fendues, et j'entendis Blenkiron proclamer avec sérénité que son duodénum s'était comporté, toute la nuit, en parfait gentleman. Je demeurai étendu un instant, essayant de fixer ce rêve qui s'estompa bientôt et ne fut plus qu'un vague souvenir. Chaque détail de l'image de la petite colline se détachait pourtant très nettement devant mes yeux. Je me dis qu'il s'agissait d'un souvenir du veldt du côté du Wakkerstroom, mais je n'arrivais pas à le localiser.

Je glisse sur les trois jours suivants, car ils ne furent qu'une série ininterrompue de déceptions. Hussin et Peter parcoururent le pays à la recherche de chevaux. Blenkiron demeura dans la grange à faire des réussites et je me tins aux abords du pont dans l'espérance d'y rencontrer un moyen quelconque de transport. Cet espoir fut parfaitement déçu. Des troupes passèrent, jetant des regards étonnés vers l'auto démolie, au milieu des roseaux gelés, mais elles ne pouvaient nous aider. Mon ami, l'officier turc, promit de télégraphier d'un village quelconque à Angora pour réclamer une nouvelle auto, mais je ne fondais pas grand espoir sur cette promesse, car je me rappelais l'état d'Angora ! De nombreuses autos bondées d'officiers d'état-major turcs et allemands passèrent en trombe ;

ils étaient bien trop pressés pour s’arrêter et nous parler. Faire le guet ne servit qu’à me prouver que ça devait barder ferme du côté d’Erzurum, car tout le monde semblait en proie à une hâte folle soit de s’y rendre, soit d’en revenir.

Hussin était notre meilleur espoir, car les Compagnons disposaient d’une influence très particulière dans tout l’empire ottoman. Il revint à la fin de la première journée les mains vides. Il nous dit que tous les chevaux avaient été réquisitionnés. Il était pourtant certain qu’il y en avait un bon nombre de cachés, mais il n’arrivait pas à mettre la main dessus. Le deuxième jour, il apparut menant deux chevaux par la bride – deux misérables rosses, dont le régime de haricots avait coupé le souffle, car il n’y avait plus d’avoine ni de foin dans tout le pays. Le lendemain, il dénicha un beau petit étalon arabe, en fort piteux état, il est vrai. Nous payâmes un bon prix pour ces bêtes, car Blenkiron était muni d’argent, et nous n’avions pas de temps à perdre à l’interminable marchandage oriental.

Hussin déclara qu’il avait raflé tous les chevaux des environs, et je le crois bien volontiers. Je n’osai m’attarder une journée de plus, bien qu’il fallût laisser Hussin en arrière. Mais il m’affirma être un excellent coureur et pouvoir suivre des chevaux comme les nôtres. Je me dis avec désespoir que si notre voyage continuait ainsi, il nous faudrait plusieurs semaines pour parvenir à Erzurum.

Nous partîmes le quatrième jour dès l’aube.

Auparavant, le vieux fermier nous avait bénis et nous avait vendu du pain de sarrasin rassis. Étant le plus lourd, Blenkiron chevauchait le cheval arabe, tandis que Peter et moi étions juchés sur les deux autres rosses. Mes pires craintes se réalisèrent bientôt, et Hussin, qui nous suivait en courant, eut tôt fait de nous rattraper. Nous avancions avec la lenteur d’un char à bœufs. Les chevaux n’étaient pas ferrés et je devinai qu’ils se blesseraient vite sur ces routes défoncées. Nous marchions au pas, franchissant environ 8 kilomètres à l’heure,

et nous étions bien la procession la plus piteuse qui eût jamais déshonoré une grande route !

Une brume glacée s'était mise à tomber qui ne fit qu'augmenter ma dépression. Des autos nous dépassaient pour disparaître dans le brouillard, faisant du 40 à l'heure et se moquant de notre lenteur. Nous ne parlions pas, car la vanité de notre entreprise nous engourdissait le moral.

Je me mordis la lèvre, essayant de réprimer mon impatience, et je crois bien que j'eusse troqué mon âme sur-le-champ contre quelque moyen de transport rapide. Je ne connais aucune épreuve plus pénible que d'aspirer à la vitesse et d'être contraint à avancer comme une tortue. J'étais à point pour tenter la plus folle des aventures.

Vers midi, nous parvînmes à une large plaine où se révélait une culture intense. Les villages devinrent plus fréquents et le pays était parsemé de bosquets d'oliviers et sillonné d'arroyos. D'après ce que je me rappelai de la carte, je jugeai que nous devions nous approcher de ce pays de champagne près de Sivas, qui est le grenier de la Turquie et de la demeure des vrais Osmanlis.

Et tout à coup, nous tombâmes sur le caravansérail. C'était un endroit sordide et délabré ; le plâtras rosé des murs s'écaillait. Une cour aboutissait à la route, et un trou béant s'ouvrait dans un des côtés de la maison au toit plat. Comme le champ de bataille était très éloigné, il était fort probable que ce dommage avait été causé par une explosion. Au-delà du caravansérail, un détachement de cavalerie campait sur les bords d'un ruisseau, les chevaux attachés à de longues rangées de piquets. Et près de la route, j'aperçus une grande auto neuve qui paraissait abandonnée.

On ne voyait personne sur la route, sauf les troupes près du ruisseau. Les propriétaires de l'auto étaient sans doute à l'intérieur du caravansérail.

Je vous ai dit que je me sentais d'humeur à commettre quelque folie. Miracle ! La Providence m'offrit une occasion

merveilleuse. Je désirais cette auto comme je n'ai jamais désiré quoi que ce soit au monde. À ce moment, tous mes plans s'étaient cristallisés autour du désir fébrile d'atteindre rapidement le champ de bataille. Il nous fallait retrouver Manteau-Vert à Erzurum où nous serions sous la protection de Hilda von Einem. Et à portée de ma main se trouvait cette auto puissante qui pouvait nous appartenir.

Je dis un mot à mes compagnons. Nous mîmes pied à terre et attachâmes nos chevaux dans le coin de la cour le plus proche de la route. Je perçus le bourdonnement de la voix des cavaliers près du ruisseau, mais ils étaient suffisamment éloignés pour ne pas nous voir. Peter partit en éclaireur reconnaître la cour.

La maison n'avait qu'une fenêtre à l'étage supérieur qui donnait sur la route. Pendant ce temps, je me glissai le long du mur jusqu'à l'auto. C'était un modèle neuf à six cylindres ; les pneus étaient un peu râpés. Sept bidons d'essence étaient fixés à l'arrière, ainsi que des pneus de rechange. Et dans le tonneau, je vis des cartes d'état-major et des lunettes d'approche jetées pêle-mêle sur les banquettes, comme si les occupants n'étaient descendus qu'un instant pour se dégourdir les jambes.

Peter revint annoncer que la cour était vide.

– Il doit y avoir plusieurs hommes dans la pièce du haut, dit-il, car j'ai entendu leurs voix. Ils remuent beaucoup et vont peut-être sortir bientôt.

Comprenant qu'il n'y avait pas un instant à perdre, je dis à mes compagnons d'aller se poster sur la route à environ 50 mètres au-delà du caravansérail, et de se tenir prêts à grimper dans l'auto quand je passerais. Il me fallait d'abord mettre la machine en marche et on pouvait bien tirer sur moi.

J'attendis jusqu'à ce que je les visse atteindre l'endroit indiqué. Je perçus des éclats de voix venant du deuxième étage du caravansérail et le bruit de pas agités. J'étais dans un état d'inquiétude fébrile, car à tout moment, quelqu'un pouvait s'approcher de la fenêtre.

Puis je me jetai comme un démon sur la mise en marche. Le froid rendit ma tâche difficile. J'avais le cœur au bord des lèvres, car dans le grand silence qui nous entourait, le bruit eût suffi pour éveiller les morts. Enfin, je me jetai dans la voiture, je débrayai et j'ouvris les gaz. La grande machine fit un bond en avant et, au même instant, j'entendis des voix aigres glapir derrière moi. Une balle traversa mon chapeau et une autre pénétra le coussin à mes côtés.

Un instant plus tard, je franchis la distance me séparant de mes amis qui embarquèrent. Blenkiron sauta sur la marche et se laissa rouler dans le tonneau comme un sac de charbon. Peter bondit à côté de moi, et Hussin grimpa par derrière par-dessus la capote. Nous n'avions rien à porter, tous nos biens étant dans nos poches.

Des balles glissèrent autour de nous sans nous faire aucun mal. Puis une détonation partit dans mon oreille et, du coin de l'œil, je vis Peter abaisser son revolver. Nous fûmes bientôt hors de portée, et me retournant, je vis trois hommes qui gesticulaient frénétiquement au milieu de la route.

– Que le diable emporte ce revolver, dit Peter avec regret. Je n'ai jamais pu me servir que d'un pistolet… Si j'avais eu mon fusil…

– Mais pourquoi avez-vous tiré ? lui demandai-je ahuri. Nous avons leur auto, nous ne leur voulons pas de mal.

– Si j'avais eu mon fusil avec moi, nous aurions peut-être évité des ennuis pour l'avenir, répondit Peter tranquillement ; j'ai remarqué le petit homme que vous appelez Rasta. Il nous a reconnus. C'est un petit homme furieux, et j'aperçois des poteaux télégraphiques tout le long de la route.

17

Les fleuves de Babylone

C'est de ce moment que date le commencement de ma folie. J'oubliais brusquement tous les soucis, toutes les difficultés du présent et de l'avenir, et j'allais le cœur léger vers la grande bataille où les hommes étaient fort occupés à poursuivre ce qui était ma véritable carrière. Je compris à quel point mes journées solitaires en Allemagne, et la longue semaine d'oisiveté passée à Constantinople, m'avaient déplu. J'étais enfin libéré de tout cela, et je me dirigeais vers le grand conflit. La pensée que nous allions nous trouver du mauvais côté du front ne me troublait nullement. Une espèce d'instinct m'avertissait que plus les choses devenaient sombres et farouches, plus notre chance s'affermissait.

– Il me semble, dit Blenkiron en se penchant tout à coup vers moi, que cette partie de plaisir va se terminer bientôt. Peter a raison. Ce jeune homme va s'amuser à faire manœuvrer le télégraphe et on nous arrêtera à la prochaine ville.

– Il lui faut d'abord trouver un bureau de poste, dis-je. Voilà notre avantage. Je lui laisse bien volontiers les rosses que nous venons d'abandonner, et je veux être pendu s'il déniche un télégraphiste avant ce soir. Nous allons braver tous les règlements et cette voiture va rendre son maximum de vitesse. Voyons ! plus nous approcherons d'Erzurum, plus nous serons en sûreté.

– Je ne vous suis pas, répondit-il lentement. Je crois qu'à Erzurum, on nous accueillera avec des menottes. Tonnerre !

Pourquoi ces brigands aux peaux de bête ne se sont-ils pas assurés de la personne de ce chenapan ?

– Vous rappelez-vous m'avoir dit un jour que les Boches étaient très sensibles au bluff ? Eh bien, je vais jouer un bluff colossal ! Ils vont naturellement nous arrêter. Rasta fera de son mieux, mais n'oubliez pas que les Allemands le voient d'un mauvais œil, lui et ses amis. Mme von Einem est au contraire très populaire. Nous sommes ses protégés. Donc, plus le personnage allemand que nous verrons sera haut placé, plus je me sentirai en sécurité. Nous avons nos ordres et nos passeports, et celui qui s'avisera de nous arrêter une fois que nous aurons pénétré dans la zone allemande sera bien téméraire. Voilà pourquoi, avec la permission de Dieu, je vais me hâter autant que possible.

Cette randonnée mériterait qu'on lui consacre un poème épique. Le moteur était excellent et je lui fis rendre son maximum. Nous dépassâmes des troupes en coupant par ce veldt où nous prîmes des risques terribles. Une fois, en passant devant un convoi, nous dérapâmes de telle façon que nos roues de droite glissèrent presque au-dessus du bord d'un précipice. Nous traversâmes les rues étroites de Sivas à toute allure. Je criai en allemand que nous portions des dépêches au GQG. Quittant une brume fine et pénétrante, nous nous élancions vers de soudains éclats de soleil d'hiver, pour retomber bientôt dans une tourmente de neige qui faillit nous arracher la peau du visage. Devant nous se déroulait toujours la longue route au bout de laquelle deux armées étaient aux prises dans une étreinte mortelle.

Ce soir-là, nous ne cherchâmes pas de logement. Nous passâmes la nuit dans l'auto dont la capote était relevée, et nous reprîmes notre chemin en tâtonnant à travers l'obscurité, car les phares étaient heureusement en parfait état. Nous nous arrêtâmes ensuite à l'écart de la route pour prendre quatre heures de sommeil, et je profitai de cette halte pour étudier un peu la carte. Nous repartîmes bien avant l'aube et parvînmes à un défilé dans la vallée d'une grande rivière. L'aube hivernale

éclairait l'étendue scintillante de la rivière toute gelée au milieu des prairies avoisinantes. J'appelai Blenkiron.

– Cette rivière doit être l'Euphrate, dis-je.

– Vraiment ? répondit-il, vivement intéressé. Alors, voilà les fleuves de Babylone ! Tonnerre ! Dire que j'aurai vu le domaine du roi Nabuchodonosor ! Mais savez-vous le nom de cette grande montagne ?

– C'est peut-être le mont Ararat, criai-je.

Et il le crut !

Nous étions maintenant entourés de grandes collines sombres et rocailleuses, d'où l'on découvrait, à travers des clairières, un arrière-plan de pics neigeux. Je me surpris à chercher continuellement du regard le *castrol* de mon rêve qui ne cessait de me hanter. J'étais à peu près certain maintenant que cette vision n'appartenait pas à mes souvenirs sud-africains. Je ne suis pas superstitieux, mais ce *kranz* était si présent à mon esprit que je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il s'agissait peut-être d'un avertissement de la Providence. Et j'éprouvais la quasi-certitude que dès l'instant où j'apercevrais le *castrol*, je me trouverais dans de multiples ennuis.

Pendant toute la matinée, nous remontâmes cette large vallée qui s'élargit encore davantage ; la route longea les rives du fleuve et je découvris les toits blancs d'une ville. Une épaisse couche de neige recouvrait le sol, mais le ciel s'était éclairci, et vers midi, nous aperçûmes quelques cimes qui s'élevaient en scintillant comme des joyaux contre l'azur. Les arches d'un pont franchissant deux bras du fleuve apparurent soudain devant nous. Je ralentis, et au même instant le « Qui vive ! » d'une sentinelle retentit d'un blockhaus voisin. Nous étions à la forteresse Erzincan, quartier général d'un corps d'armée turc et porte de l'Arménie.

Je montrai nos laissez-passer à la sentinelle. Au lieu de saluer et de nous permettre de continuer notre chemin, l'homme appela un autre soldat qui sortit du corps de garde et

nous fit signe de le suivre. Il descendit une allée de traverse au bout de laquelle se dressait une grande caserne gardée par plusieurs sentinelles. L'homme nous interpella en turc, et Hussin lui répondit. Il nous dit qu'il y avait dans cette caserne quelqu'un qui désirait vivement nous voir.

– « Au bord des fleuves de Babylone, nous avons pleuré en nous souvenant de Sion ! » cita Blenkiron doucement. Je crains, major, que nous ne nous souvenions bientôt de Sion !…

J'essayai de me convaincre qu'il ne s'agissait que des formalités ordinaires d'une forteresse de frontière, mais je devinais instinctivement les difficultés qui nous attendaient.

J'étais résolu, au cas où Rasta aurait déjà réussi à télégraphier, à bluffer de la façon la plus éhontée. Nous étions encore à 90 kilomètres d'Erzurum, et il nous fallait à tout prix gagner la ville avant la nuit.

Un officier d'état-major fort affairé nous accueillit à la porte de la caserne. En nous apercevant, il appela un de ses amis.

– Venez voir ! Les oiseaux sont pris ! Un gros homme, deux maigres et un sauvage qui ressemble à un Kurde. C'est bien ça ! Appelez les gardes et emmenez-les au bloc. Il n'y a pas moyen de se tromper sur leur identité.

– Excusez-moi, monsieur, dis-je. Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous voulons parvenir à Erzurum avant la nuit. Je vous prierai donc d'accomplir aussi rapidement que possible toutes les formalités d'usage. Cet homme – et je désignai la sentinelle – détient nos laissez-passer.

– Du calme, dit-il insolemment, vous ne repartez pas encore, et quand vous partirez, ce ne sera pas dans une auto volée.

Il prit les passeports et se mit à les feuilleter négligemment. Mais tout à coup, il lut une phrase qui lui fit hausser les sourcils.

– Où avez-vous volé ces papiers ? dit-il d'un ton moins assuré.

Je lui répondis doucement :

– Vous me paraissez faire erreur, monsieur ; ce sont nos laissez-passer. Nous avons ordre de nous présenter à la Place d'Erzurum sans aucun délai. Quiconque nous retarde devra en rendre compte au général von Liman. Nous vous serions très obligés de nous conduire immédiatement au gouverneur de la Place.

– Vous ne pouvez voir le général Posselt. D'ailleurs, ceci me regarde. J'ai reçu une dépêche de Sivas m'annonçant que quatre hommes venaient de voler l'auto appartenant à un officier d'état-major d'Enver Pacha. Le signalement s'applique en tous points à vous et à vos amis. De plus, on m'a prévenu que deux d'entre vous étaient des espions bien connus recherchés par le gouvernement impérial. Qu'avez-vous à répondre ?

– Rien, sinon que ce sont là des balivernes. Mon bon monsieur, ne venez-vous pas de voir nos passeports ? Notre mission n'est pas de celles qu'on peut crier sur les toits, mais cinq minutes de conversation avec le général Posselt remettrait tout au point. Vous regretterez profondément de nous retarder un instant de plus.

Malgré lui, il fut impressionné, et après avoir tiré sa moustache d'un geste irrésolu, il fit volte-face et nous quitta. Il revint quelques instants plus tard et nous dit que le gouverneur consentait à nous recevoir. Nous le suivîmes par un long corridor, jusqu'à une grande chambre dont les fenêtres donnaient sur la rivière. Un homme d'âge mûr, occupé à écrire des lettres, était assis près du poêle.

C'était Posselt. Il avait été gouverneur d'Erzurum jusqu'au moment où sa santé l'obligea à démissionner, et il avait été remplacé par Ahmed Fevzi. Il avait la réputation d'être un excellent ingénieur et d'avoir rendu Erzurum imprenable. Pourtant, d'après l'expression de son visage, je crus deviner qu'à ce moment précis, sa réputation était plutôt menacée.

L'officier d'état-major lui dit quelques mots à voix basse.

– Oui, oui, je sais, répondit Posselt d'un ton irrité. Ce sont les hommes en question. Ils ont l'air de fameux chenapans ! Que dites-vous ? Ils nient. Mais puisqu'ils ont l'auto, ils ne peuvent le contester ! Dites donc, vous, ajouta-t-il en s'adressant à Blenkiron, qui diable êtes-vous ?

Ne comprenant pas un mot à tout ceci, Blenkiron se contenta de sourire d'un air las. J'entrepris de répondre à sa place.

– Nos passeports vous montrent nos lettres de créance, général, dis-je.

Il les examina et son visage s'allongea.

– Ils sont en bon ordre. Mais qu'avez-vous à dire concernant l'automobile ?

– Le fait est exact, répondis-je, mais je préférerais l'exprimer autrement. Vous verrez d'après nos papiers qu'il est recommandé à toutes les autorités qui se trouvent sur notre route de nous fournir les meilleurs moyens de transport dont ils disposent. Notre machine s'étant démolie, nous avions pu, après un long délai, nous procurer trois misérables rosses. Il est d'une importance capitale que nous parvenions sans retard à Erzurum, c'est pourquoi j'ai pris la liberté de m'approprier une auto qui stationnait à vide devant une auberge. Je regrette d'avoir causé quelque ennui au propriétaire de l'auto, mais notre mission est d'une nature trop grave pour supporter aucun retard.

– Pourtant, le télégramme affirme que vous êtes des espions notoires ?

Je souris.

– Quelle est donc la personne qui a envoyé cette dépêche ? demandai-je.

– Je ne vois pas pourquoi je vous cacherais son nom. C'est Rasta Bey. Il ne fait pas bon avoir maille à partir avec lui !

Cette fois, je ne me contentai pas de sourire, – j'éclatai de rire.

– Rasta ! m'écriai-je. C'est un des satellites d'Enver. Cela m'explique beaucoup de choses. Général, j'aimerais vous dire un mot en particulier.

Il fit un signe à l'officier. Dès que celui-ci fut sorti, je pris une expression fort digne.

– Je puis parler librement, puisque je m'adresse à un officier allemand, dis-je. Vous savez certainement qu'Enver Pacha et ceux dont je fais partie sont plutôt en froid. Ce Rasta s'est dit qu'il avait une belle occasion de nous retarder, c'est pourquoi il a inventé toute cette sotte histoire d'espionnage. Les Comitadjis voient des espions partout… Et Rasta exècre Frau von Einem.

À ce nom, il sursauta.

– Elle vous a donné des ordres ? demanda-t-il d'un ton respectueux.

– Mais oui, dis-je, et ces ordres ne sauraient attendre.

Il se leva et se dirigea vers une table. Puis il se tourna vers moi d'un air hésitant.

– Je suis partagé entre les Turcs et mes compatriotes, dit-il. Si je satisfais les uns, j'offense les autres, et il en résulte la plus abominable des confusions. Vous pouvez continuer votre route vers Erzurum. Toutefois, je vais vous faire accompagner, afin de m'assurer que vous vous présentez à la Place. Je le regrette, messieurs, mais vous devez comprendre que je ne puis courir aucun risque dans cette affaire. Rasta a une dent contre vous, mais il vous sera facile de vous cacher derrière les jupes de la dame en question. Elle a passé par ici il y a deux jours.

Dix minutes plus tard, nous filions à travers les rues boueuses et étroites ; un lieutenant imperturbable était assis à mes côtés.

Il faisait une de ces rares journées d'hiver où, entre deux chutes de neige, on jouit d'une température douce comme au mois de mai. La route était belle, bien construite, et assez bien entretenue malgré la circulation intense, qui pourtant ne nous

retarda guère. Cette route était suffisamment large pour nous permettre de passer de front avec les troupes et les convois que nous croisions. Le lieutenant était d'assez bonne humeur, mais sa présence suffit très naturellement à faire languir la conversation. Je n'avais du reste guère envie de parler. J'essayais d'échafauder un plan, pièce par pièce ; je n'y réussissais pas, car je manquais des données qui en seraient la base. Il nous fallait trouver Hilda von Einem et Sandy ; nous devions ensuite essayer de couler l'entreprise de Manteau-Vert. Ceci fait, peu importait ce qui pouvait nous advenir. D'après mes déductions, les Turcs devaient se trouver dans un bien mauvais cas, peut-être même étaient-ils tout prêts à s'écrouler devant la Russie, à moins que Manteau-Vert ne vînt à la rescousse. J'espérais que dans la déroute, nous aurions quelque occasion de changer de côté, mais il était inutile de regarder trop en avant. Il fallait tout d'abord retrouver Sandy.

Or, j'étais toujours en cette disposition de bravade insouciante que j'avais ressentie après avoir volé l'auto. Je ne me rendis pas compte que notre histoire ne tenait pas debout et que Rasta pouvait facilement avoir de hautes protections au GQG. Autrement, j'eusse jeté le lieutenant par-dessus bord bien avant d'arriver à Erzurum et, avec l'aide de Hussin, j'aurais trouvé un moyen quelconque de me mêler au gros de la population. Mais depuis notre entrevue avec Posselt, j'éprouvais une grande confiance et je me disais que nous réussirions bien à bluffer toute la bande.

Je fus préoccupé pendant tout l'après-midi par une bêtise. J'essayais de découvrir mon petit *castrol*. À chaque tournant, je pensais voir la colline se dresser devant nous. Vous savez peut-être que j'ai toujours raffolé de hautes montagnes depuis que je puis marcher seul ? Mon père me conduisit tout enfant au Basutoland, et je crois bien que j'ai escaladé toutes les hauteurs du sud du Zambèze, depuis la Hollande des Hottentots jusqu'au Zoutpansberg, y compris les vilains kopjes jaunes du Damaraland, et les nobles pentes du Mont aux Sources. En rentrant en Europe, je m'étais réjoui à la pensée de faire de

l'alpinisme et, me trouvant maintenant entouré de pics qui me paraissaient beaucoup plus élevés que les Alpes, j'eus de la peine à tenir mon regard sur la route. J'étais à peu près certain que mon *castrol* se trouvait parmi ces montagnes ; ce rêve exerçait décidément une prise extraordinaire sur mon imagination. Fait étrange, je cessai d'y songer comme à un endroit de mauvais augure ; car on oublie vite l'atmosphère d'un cauchemar. Mais j'étais convaincu que j'étais sous peu destiné à le voir.

Nous fûmes surpris par la nuit à quelques kilomètres d'Erzurum, et la dernière étape de notre voyage fut assez pénible. Des dépôts du génie et du train bordaient la route de chaque côté. Je remarquai pas mal de petits détails – sections de mitrailleuses, équipes de brancardiers, escouades d'éclaireurs – qui révèlent l'approche d'une armée, et dès que la nuit fut venue les longs doigts blancs des projecteurs fouillèrent le ciel.

Et puis la voix des grands canons s'éleva au-dessus du brouhaha de la route. Les obus éclataient à 6 ou 8 kilomètres de nous, mais les pièces étaient sans doute encore assez éloignées. Cependant, au milieu de la nuit glacée, ils semblaient extrêmement rapprochés dans cette plaine entourée de montagnes. Ils poursuivaient leur litanie solennelle avec une minute d'intervalle entre chaque éclatement. Ce n'était pas la rafale qui gronde comme un tambour, mais la persistance continue d'un tir d'artillerie réglé sur une cible déterminée. Je pensai qu'ils bombardaient sans doute les forts extérieurs d'Erzurum. J'entendis même une fois une violente explosion et j'aperçus un flamboiement rougeâtre qui m'apprit qu'un dépôt de munitions venait de sauter.

Je n'avais pas entendu de bruit pareil depuis près de cinq mois et j'en perdis la tête. J'avais entendu ce tonnerre pour la première fois à la crête de Laventie. Il m'avait donné une certaine frayeur et une grande gravité ; mais tous mes nerfs en avaient été comme vivifiés. Alors, c'était dans ma vie la chose nouvelle qui me faisait frémir par anticipation : maintenant, l'expérience ancienne que j'avais partagée avec tant d'autres

braves garçons, mon véritable travail – la seule tâche digne d'un homme. Au son des canons, il me semblait que je me retrouvais de nouveau dans mon ambiance naturelle, il me semblait que j'arrivais chez moi.

Nous nous arrêtâmes devant une longue rangée de remparts. Un sergent allemand nous dévisagea, puis, apercevant le lieutenant, il se mit au port d'armes. Nous continuâmes notre route à travers une série de petites rues étroites et tortueuses, toutes encombrées de soldats, où il m'était fort difficile de conduire.

Il y avait peu de lumières. De temps à autre le flamboiement d'une torche révélait les maisons de pierre grise aux fenêtres munies de treillages et de volets. J'avais éteint les phares et me dirigeais seulement à la lueur des lanternes, de sorte que je fus obligé d'avancer à tâtons à travers le labyrinthe. J'espérais que nous découvririons bientôt le gîte de Sandy, car nous avions très faim. Il gelait fort et nos vêtements nous faisaient l'effet d'être minces comme du papier.

Le lieutenant se chargea de nous guider. Nous dûmes montrer nos passeports et je croyais ne pas avoir plus de difficultés qu'en débarquant à Boulogne, mais je voulais en finir rapidement avec toutes ces formalités, car la faim me tenaillait et il faisait terriblement froid. Les canons continuaient à gronder, telle une meute aux abois devant une proie. Erzurum était hors d'atteinte, mais je remarquai des lueurs étranges sur une crête vers l'est. Nous arrivâmes enfin à la Place. Après avoir traversé une belle voûte de pierre toute sculptée, nous pénétrâmes dans une cour et, de là, dans un hall plein de courants d'air.

– Il vous faut voir le Sektionschef ! déclara notre guide.

Je tournai la tête pour m'assurer que nous étions tous présents et je remarquai que Hussin avait disparu. Cela n'avait d'ailleurs pas d'importance, puisqu'il n'était pas inscrit sur les passeports.

Nous obéîmes aux injonctions du lieutenant et pénétrâmes

par une porte ouverte derrière laquelle se tenait un homme qui, le dos tourné vers nous, était très occupé à étudier une carte accrochée au mur. C'était un homme très grand, au cou énorme débordant de son col.

Ce cou m'était étrangement familier. Je l'aurais reconnu parmi un million d'autres. En l'apercevant, je fis demi-tour pour m'enfuir. Mais il était trop tard. La porte était déjà refermée et deux sentinelles armées montaient la garde. L'homme se tourna lentement et rencontra mon regard. J'espérais que je saurais bluffer, car je portais d'autres habits et j'étais rasé. Mais il est difficile de passer dix minutes dans une lutte à mort sans que votre adversaire apprenne à vous reconnaître.

Il devint extrêmement pâle, puis, se ressaisissant, sa bouche dessina son rictus habituel.

– Tiens ! fit-il, le petit Bœr ! Nous nous rencontrons après bien longtemps.

Il était inutile de mentir ou de répondre. Je grinçai des dents et j'attendis.

– Et vous, Herr Blenkiron, reprit-il, je ne vous ai jamais aimé. Vous bavardiez trop, comme tous vos compatriotes, du reste.

– Il me semble que vos antipathies personnelles n'ont rien à voir dans cette affaire, répliqua Blenkiron. Êtes-vous le chef ? Dans ce cas, je vous prierai de jeter un coup d'œil sur nos passeports, car nous ne pouvons attendre indéfiniment.

Cette phrase exaspéra Stumm.

– Je vous apprendrai à vivre ! s'écria-t-il.

Et faisant un pas en avant, il se pencha pour saisir l'épaule de Blenkiron, truc qu'il avait déjà employé deux fois avec moi.

Blenkiron ne broncha pas et ne retira pas les mains de ses poches.

– Ne bougez pas ! dit-il d'une voix nouvelle. Je vous vise, et si vous mettez la main sur moi, je trouerai votre vilaine tête !

Stumm se ressaisit avec un effort. Il sonna et se mit à sourire. Une ordonnance apparut aussitôt, et Stumm lui dit quelques mots en turc. Une file de soldats pénétra alors dans la pièce.

– Messieurs, je vais vous faire désarmer, dit-il. Nous pourrons poursuivre notre conversation beaucoup plus agréablement sans revolvers.

Il était inutile de résister. Nous livrâmes nos armes, et Peter en pleurait de rage. Stumm s'assit à cheval sur une chaise et appuya le menton sur le dossier en me regardant.

– Votre partie est perdue, dit-il. Ces imbéciles de la police turque avaient bien dit que les Bœrs étaient morts, mais j'étais mieux inspiré. Je savais que le Bon Dieu les avait sauvés pour me les livrer ! J'en fus certain lorsque je reçus le télégramme de Rasta, car vos agissements me rappelaient certain petit tour que vous m'aviez déjà joué sur la route de Schwandorf. Pourtant, je ne pensais pas prendre en même temps cette grosse caille, dit-il en adressant un sourire à Blenkiron. Ah ! Ah ! Deux éminents ingénieurs américains et leur domestique se rendant en Mésopotamie pour une mission de la plus haute importance ! C'était bien trouvé ! Mais si j'avais été à Constantinople, ce mensonge aurait été vite percé. Je me moque de Rasta et de ses amis. Mais vous avez abusé de la confiance de certaine dame, et ses intérêts sont les miens. Et puis vous m'avez offensé, et cela, je ne le pardonne pas. Par Dieu ! s'écria-t-il d'une voix vibrante de colère, avant que je ne vous lâche, vos mères pleureront dans leurs tombes du regret de vous avoir conçus !

Alors, Blenkiron parla de la voix calme d'un président de compagnie véreuse. Elle tomba sur cette atmosphère trouble comme un acide sur de la graisse.

– Toutes ces belles paroles ne m'impressionnent nullement. Vous vous trompez si vous essayez de m'effrayer par ce langage de roman-feuilleton. Vous ressemblez au ramoneur qui a été pris dans la cheminée ; vous êtes un peu trop gros pour votre rôle. Il me semble que vous possédez un talent de romancier qui

est tout à fait perdu chez un militaire. Mais si vous avez l'intention de me jouer de vilains tours, je vous ferai savoir que je suis citoyen américain, et fort bien vu dans votre pays comme dans le mien. Et vous suerez sang et eau plus tard. Vous voyez, colonel Stumm, je vous en avertis loyalement.

Je ne sais quels étaient les plans de Stumm. Toujours est-il que les paroles de Blenkiron éveillèrent dans son esprit précisément l'incertitude voulue. Vous comprenez, il nous tenait bien, Peter et moi, mais il ne savait encore quels rapports Blenkiron avait avec nous. Il redoutait de nous frapper tous trois ou de relâcher Blenkiron. C'était fort heureux pour nous que l'Américain se fût taillé un petit succès dans le Vaterland.

– Rien ne presse, déclara Stumm avec aménité. Nous allons passer de longues heures très agréables ensemble. Je vais vous emmener chez moi, car je me sens d'humeur fort accueillante. Vous y serez plus en sûreté que dans la geôle municipale où il y a beaucoup de courants d'air, qui permettraient à certains d'entrer et qui pourraient fort bien en laisser échapper d'autres.

Il donna un ordre et nous sortîmes de la pièce, flanqué chacun d'un soldat. Nous fûmes tous trois empilés dans le tonneau de l'auto. Deux hommes s'assirent devant nous, leurs fusils entre les genoux, et un troisième grimpa sur les bagages, tandis qu'un autre s'assit à côté du chauffeur de Stumm. Entassés comme des sardines, nous traversâmes les rues escarpées au-dessus desquelles les étoiles scintillaient dans des lambeaux de ciel.

Hussin avait disparu de la face de la terre. Il avait eu raison, somme toute. C'était un brave garçon, mais il n'avait pas à se mêler à nos ennuis.

18

Sur les toits

– J'ai bien souvent regretté que l'ère des miracles soit passée, dit Blenkiron.

Il ne reçut pas de réponse, parce que j'étais occupé à tâter les murs de notre prison, à la recherche d'une fenêtre.

– Car il me semble, reprit-il, qu'il nous faudrait un bon miracle pour sortir de cette impasse qui est contraire à tous nos principes. J'ai passé ma vie à exercer les talents que Dieu m'a donnés pour empêcher les choses d'en venir à un point de rude violence, et j'y ai réussi jusqu'à présent. Mais vous êtes arrivé, major, et vous avez précipité un respectable citoyen d'âge mûr dans un démêlé d'aborigènes. C'est bien indélicat de votre part. Il me semble que c'est à vous de décider maintenant quel parti nous allons prendre, car le cambriolage n'est pas mon fort.

– Ni le mien, répliquai-je, mais je veux être pendu si je renonce au jeu !

Sandy se trouvait tout près de nous, quelque part là dehors, avec une foule bien résolue à ses talons. Il m'était impossible d'éprouver le désespoir qui, par toutes les lois du bon sens, semblait convenir à notre situation. Les canons m'avaient grisé. J'entendais encore leurs voix profondes, bien que des mètres de bois et de pierres nous séparassent de l'air extérieur.

Nous étions tourmentés par la faim. À part les quelques bouchées que nous avions pu avaler sur la route, nous n'avions rien mangé depuis le matin, et comme depuis plusieurs jours,

notre régime était plutôt maigre, nous éprouvions le besoin de nous rattraper. Stumm n'avait plus daigné nous regarder dès l'instant où nous avions été entassés dans l'auto. On nous avait conduits jusqu'à une maison quelconque où on s'était empressé de nous enfermer dans une cave. Il y faisait noir comme dans un four, et après avoir tâté tous les murs, d'abord debout et ensuite perché sur les épaules de Peter, je décidai qu'il n'y avait pas de fenêtres. La cave était sans doute éclairée et ventilée par quelque vasistas pratiqué dans le plafond. Il n'y avait pas un meuble, rien qu'un plancher de terre humide et des murs de pierre nue. Derrière la porte, vraie relique de l'âge de fer, j'entendais les pas cadencés d'une sentinelle. Or, lorsqu'on ne peut rien faire pour améliorer sa situation il n'y a qu'à prendre son parti et vivre d'instant en instant. Nous nous réfugiâmes tous trois dans le sommeil, loin des exigences de nos ventres creux. Le sol de cette cave était bien le plus mauvais des lits, mais en roulant nos paletots en guise d'oreillers, nous en tirâmes le meilleur parti possible. La respiration régulière de Peter m'apprit bientôt qu'il dormait déjà, et, quelques instants plus tard, je l'imitais.

Une douce pression derrière mon oreille gauche me réveilla. Je crus d'abord que c'était Peter, car c'est là un vieux truc de chasseur pour vous éveiller sans bruit. Mais une autre voix que la sienne me parla. C'était la voix de Hussin. Il me dit qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il fallait se lever et le suivre. Peter était déjà éveillé. Nous secouâmes Blenkiron, plongé dans un lourd sommeil. Hussin nous dit d'enlever nos bottines et de les suspendre autour de notre cou par les lacets, comme le font les petits paysans lorsqu'ils s'amusent à courir pieds nus. Et nous nous dirigeâmes sur la pointe des pieds vers la porte qui était ouverte.

Au-delà s'étendait un passage et, à l'une des extrémités, quelques degrés menaient au grand air. Au bas des marches faiblement éclairées par la lueur des étoiles, je vis un homme écroulé. C'était notre gardien que Hussin avait bâillonné et ligoté.

En gravissant ces marches, nous parvînmes à une petite cour autour de laquelle les murs des maisons voisines se dressaient comme autant de hautes falaises. Nous nous arrêtâmes un instant. Hussin écouta attentivement, puis, s'étant assuré que tout était tranquille, il nous mena vers un côté de la cour où le mur était recouvert d'un solide treillage en bois, qui avait peut-être jadis servi de support à des figuiers. À présent, les arbres étaient morts et on ne voyait que quelques tendrons et quelques souches pourries. Peter et moi eûmes vite fait de grimper le long du treillage, mais ce fut autrement difficile pour Blenkiron ! Il n'était pas entraîné et se mit bientôt à haleter comme un dauphin. Il paraissait avoir le vertige des hauteurs. Mais il était très brave et se mit vaillamment à la tâche jusqu'au moment où ses bras le trahirent. Alors, nous l'encadrâmes, lui prenant chacun un bras, comme j'avais vu faire une fois à un homme souffrant de vertige dans la Cheminée de Kloof, sur le Mont de la Table. Je fus joliment content lorsque je l'eus hissé haletant au haut du mur où Hussin nous rejoignit.

Après avoir rampé le long d'une muraille assez large, couverte d'une couche de neige poudreuse, nous dûmes escalader un arc-boutant pour atteindre le toit plat d'une maison voisine. Ce fut encore pour Blenkiron une épreuve bien pénible, et je crois qu'il serait tombé s'il avait pu voir l'abîme s'ouvrant à ses pieds. Peter et moi étions continuellement sur le qui-vive. Puis la difficulté de notre tâche s'aggrava. Hussin désigna du doigt un rebord qui passait devant un groupe de cheminées et qui menait à un autre édifice un peu moins haut : c'était la route qu'il désirait suivre. Alors, je m'assis résolument et j'enfilai mes chaussures. Les autres imitèrent mon exemple, car dans des pérégrinations de ce genre, des pieds gelés ne seraient guère un avantage à notre actif.

Ce fut encore un mauvais pas pour Blenkiron, et il ne réussit à le franchir qu'en passant le visage tourné vers Peter et moi qui nous tenions adossés au mur. Nous n'avions aucune prise, et s'il avait trébuché, nous serions tous trois tombés dans la cour. Mais il réussit à passer sans encombre et nous nous laissâmes

glisser aussi doucement que possible sur le toit de la maison voisine. Hussin nous invita au silence, un doigt sur les lèvres, et je vis bientôt la raison de ces précautions. Une fenêtre éclairée brillait dans le mur le long duquel nous venions de descendre. Je ne sais quel démon me souffla le désir de m'attarder un peu et d'explorer les alentours. Blenkiron et Peter suivirent Hussin et atteignirent bientôt l'extrémité du toit où se dressait un pavillon en bois. J'essayai de jeter un coup d'œil par la fenêtre illuminée dont les deux battants étaient fermés et voilés par un rideau. Par l'entrebâillement de ce rideau, je vis une petite chambre éclairée par une seule lampe. Devant une table encombrée de papiers et de documents, un homme très grand était assis.

Je le regardai, fasciné, tandis qu'il se tournait pour consulter ses documents et tracer une marque sur la carte posée devant lui. Puis il se leva, s'étira, et ayant jeté un regard vers la fenêtre, il sortit et descendit un escalier de bois en faisant un grand bruit. Il laissa la porte entrebâillée et la lampe brûlait toujours.

Je devinai qu'il était allé jeter un coup d'œil sur ses prisonniers, et dans ce cas, la partie était perdue. Mais j'étais poussé par un désir insensé de voir la carte qu'il étudiait. C'était une de ces folles impulsions qui dominent entièrement la raison. Cette impulsion fut si vive que pour parvenir jusqu'à cette table, j'étais prêt à arracher le châssis de la fenêtre. Ce ne fut pas nécessaire. L'espagnolette céda sans difficulté et la fenêtre s'ouvrit toute grande. Après m'être assuré que je n'entendais pas de bruit dans l'escalier, je me glissai dans la pièce et, saisissant la carte, je la fourrai dans ma poche avec le document. Puis j'enlevai avec soin toutes traces de mon passage, je balayai la neige tombée sur le parquet, je tirai de nouveau le rideau et, ressortant sur le toit, je refermai la fenêtre. Aucun bruit n'annonçait le retour de Stumm. Alors, je rattrapai mes compagnons, que je retrouvai en train de grelotter dans un petit pavillon à l'extrémité du toit.

– Il faut nous dépêcher, leur dis-je, car je viens de

cambrioler le bureau du vieux Stumm. Entendez-vous, Hussin, mon garçon ? Ils sont peut-être sur nos traces en ce moment, et je supplie le ciel que nous tombions bientôt sur un chemin plus facile.

Hussin comprit. Il nous mena rondement d'un toit à l'autre, car ils étaient tous à la même hauteur et n'étaient séparés que par des parapets très bas. Nous ne vîmes pas âme qui vive. Il est vrai qu'on ne choisit pas une nuit d'hiver pour se promener sur son toit ! J'étais aux aguets, m'attendant toujours à entendre du bruit derrière nous. Et en effet, cinq minutes plus tard, des clameurs éclatèrent. Une voix surtout retentissait au-dessus de toutes les autres : celle de Stumm. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, j'aperçus une lueur de lanternes : Stumm avait constaté sa perte et découvert les traces du voleur.

Hussin jeta un regard en arrière et puis continua sa course à toute allure. Le vieux Blenkiron le suivait en haletant et en trébuchant. Les cris se firent tout à coup plus forts, comme si quelqu'un avait discerné des mouvements dans l'obscurité faiblement éclairée par le scintillement des étoiles. Il était bien évident que nous serions vite rattrapés s'ils continuaient la poursuite, car sur un toit, Blenkiron était à peu près aussi agile qu'un hippopotame.

Enfin, nous arrivâmes au bord d'un mur qui tombait à pic et pourvu d'une sorte d'échelle rejoignant un rebord étroit, lequel disparaissait à gauche dans un gouffre d'obscurité.

Hussin me saisit le bras.

– Suivez ce mur, me dit-il, et vous parviendrez à un toit qui franchit la rue. Traversez-le ; vous vous trouverez en face d'une mosquée. Tournez à droite. Le chemin est facile pendant une cinquantaine de mètres et bien abrité par les toits plus élevés. Pour l'amour d'Allah, restez à l'abri de cet avant-mur ! Je vous rejoindrai dans ces parages.

Il nous fit suivre le rebord pendant quelques mètres et retourna ensuite sur ses pas. Il eut soin de recouvrir de neige nos empreintes. Puis il continua son chemin tout droit, faisant

des pas courts et sautillants comme un oiseau. Je devinai son but. Il voulait attirer nos ennemis sur sa trace, et pour cela, il lui fallait multiplier ses empreintes et s'en remettre à l'espoir que les limiers de Stumm ne se rendraient pas compte qu'elles étaient toutes faites par un seul homme.

Il fallut toute ma présence d'esprit pour arriver à faire franchir ce rebord à Blenkiron. Il était à bout de forces et suait de terreur. En fait, il courait un des plus grands risques de sa vie, car nous n'avions pas de cordes et il ne tenait qu'à lui de se casser le cou. Je l'entendis invoquer quelque déité inconnue du nom de Holy Mike, mais il s'en tira vaillamment et nous nous trouvâmes enfin sur le toit qui franchissait la rue. Notre route fut alors plus facile, mais ce ne fut guère amusant de contourner la coupole de cette mosquée de malheur. Ayant enfin découvert le parapet, nous respirâmes plus à l'aise, car nous étions bien abrités du côté d'où pouvait venir le danger. Je jetai un coup d'œil en arrière et je vis un spectacle étrange de l'autre côté de la rue, à environ 30 mètres de nous.

La poursuite se continuait sur les toits parallèles à celui sur lequel nous nous trouvions. Je vis le tremblotement des lanternes, qui décrivaient des courbes éperdues lorsque leurs porteurs glissaient sur la neige ; et j'entendis des cris qui ressemblaient aux aboiements de limiers suivant une piste. Stumm n'était pas parmi eux, sa taille l'excluait de ce genre d'aventure. Ils nous dépassèrent et continuèrent sur notre gauche, tantôt cachés derrière une cheminée, tantôt se détachant nettement contre le ciel. Les toits qu'ils fouillaient étaient d'environ 15 centimètres plus hauts que le nôtre, de sorte que de notre abri, il nous était facile de suivre leur parcours. Et nous nous trouverions dans une situation fort embarrassante si, comme ils paraissaient fort y songer, ils poursuivaient Hussin à travers tout Erzurum.

Mais, tout à coup, nous vîmes un autre spectacle. Les lanternes vacillaient à 300 ou 400 mètres de nous, lorsque la silhouette d'un homme se dessina soudain sur les toits du côté opposé de la rue. Je crus tout d'abord que c'était un de nos

adversaires, et nous nous dissimulâmes tant bien que mal. Je reconnus alors l'agilité mince de Hussin. Il avait dû rebrousser chemin, se tenant à la gauche des policiers et courant ainsi de gros risques dans les espaces découverts. Il nous faisait précisément face et n'était séparé de nous que par la largeur de la rue.

Faisant un pas en arrière, il se ramassa sur lui-même pour prendre élan et bondit par-dessus l'abîme. Il tomba comme un chat sur le parapet au-dessus de nous, et la force d'impulsion le fit culbuter sur nos têtes.

– Nous sommes sauvés pour l'instant, déclara-t-il, mais ils feront demi-tour dès qu'ils s'apercevront de ma disparition. Il faut nous hâter.

Nous passâmes la demi-heure qui suivit à parcourir un véritable dédale de tournants et de lacets, à glisser le long de murs recouverts d'une couche de glace, à escalader d'innombrables cheminées.

Le brouhaha de la ville s'était tu et aucun bruit ne montait des rues noires ; mais vers l'est, le grondement du canon retentissait toujours. Nous arrivâmes enfin au toit d'un hangar donnant sur une cour. Hussin poussa un cri étrange, comme le ululement du hibou, et quelque chose bougea à nos pieds.

C'était une grande charrette recouverte d'une bâche remplie de bottes de fourrage et tirée par quatre mulets. Au moment où nous sautions du toit sur le fumier gelé qui jonchait la cour, un homme sortit du hangar et se mit à parler à Hussin à voix basse. Aidé de Peter, je hissai Blenkiron dans la charrette et j'y grimpai à ses côtés. Rien ne m'a jamais semblé aussi délicieux que la tiède douceur de ce fourrage après les toits gelés que nous venions de traverser ! J'avais tout à fait oublié ma faim et je n'aspirais qu'au sommeil. La charrette sortit bientôt de la cour pour s'engager lentement dans les rues sombres.

Alors, Blenkiron se mit à rire. C'était un long roulement intérieur qui le secouait tellement qu'une botte de fourrage lui tomba sur la tête. Je crus tout d'abord qu'il souffrait d'une

attaque de nerfs due à la détente soudaine de la tension que nous éprouvions depuis plus d'une heure. Mais je me trompais. Son corps manquait d'entraînement, mais ses nerfs étaient fort bien équilibrés. Il ne s'agissait que d'un accès d'honnête hilarité.

– Dites donc, major ! s'écria-t-il enfin. Je ne nourris généralement pas d'antipathie pour mes semblables, mais, je ne sais pourquoi, je ne portais pas le colonel Stumm dans mon cœur. Et pourtant, ce soir, je l'aime presque ! Vous lui aviez déjà flanqué un rude coup en Allemagne, et maintenant, vous venez d'annexer son dossier secret, qui doit être fort important, autrement, il n'aurait pas entrepris ce steeple-chase sur les toits. Je n'ai pas couru pareille aventure depuis au moins quarante ans, depuis le jour où j'ai fracturé le hangar à bois de Brown pour lui chiper sa sarigue{16} apprivoisée. C'est la première fois que je me suis vraiment amusé depuis le début de notre entreprise.

Et bercé par le rire de Blenkiron, j'imitai l'exemple de Peter et je m'endormis.

Il faisait encore sombre quand je m'éveillai. La charrette s'était arrêtée dans une cour ombragée par de grands arbres. La couche de neige était plus épaisse ici et, à en juger par l'air, nous avions quitté la ville et étions parvenus à une altitude plus élevée. De hauts édifices se dressaient d'un côté, et de l'autre, on apercevait la pente d'une colline. Il n'y avait pas de lumière ; tout était plongé dans l'obscurité la plus profonde, et cependant, je devinai près de moi d'autres présences que celles de Hussin et du conducteur. On nous fit entrer rapidement dans une annexe où nous descendîmes quelques marches menant à une cave spacieuse. Blenkiron n'était qu'à moitié réveillé. Hussin alluma une lanterne et je vis que nous nous trouvions dans un ancien fruitier. Le sol était parsemé de gousses desséchées et une forte odeur de pommes imprégnait toute la pièce. On avait empilé de la paille dans les coins en guise de lits ; une table de bois grossier et un divan de planches recouvert de peaux de moutons complétaient le mobilier.

– Où sommes-nous ? demandai-je à Hussin.

– Dans la maison du maître ! répondit-il. Vous y serez en sécurité, mais il ne faut pas bouger avant l'arrivée du maître.

– La dame franque est-elle aussi ici ? continuai-je.

Hussin hocha la tête en signe d'affirmation et s'occupa de vider une besace d'où il sortit des raisins secs, de la viande froide et un pain. Nous tombâmes sur ces provisions comme des vautours, et Hussin disparut. Je remarquai qu'il prit soin de fermer la porte à clef derrière lui.

Dès que nous eûmes achevé cette légère collation, mes compagnons reprirent leur sommeil interrompu. Mais, à présent, j'étais tout à fait réveillé, et j'étais fort préoccupé par plusieurs problèmes. Je m'emparai de la lampe électrique de Blenkiron et m'étendis sur le divan pour y étudier la carte de Stumm. Dès le premier coup d'œil, je me rendis compte que j'avais fait une véritable trouvaille. C'était la carte d'état-major des défenses d'Erzurum. On y distinguait les forts et les tranchées, et elle portait de nombreuses annotations inscrites de l'écriture nette et minuscule de Stumm. Je sortis la grande carte que je pris dans la poche de Blenkiron et je me rendis compte de la situation du terrain. Je vis le fer à cheval du Deve Boyun que l'artillerie russe harcelait vers l'est. La carte de Stumm ressemblait absolument à ces cartes d'artillerie dont nous nous servons en France, à l'échelle d'un dix-millième. De fines lignes rouges représentaient les tranchées, mais seules les tranchées turques étaient indiquées en détail, tandis que les tranchées russes n'étaient tracées que fort grossièrement. C'était en somme le plan secret de toute l'enceinte d'Erzurum et ce serait d'une valeur inestimable pour l'ennemi. Il n'était guère surprenant que cette perte eût rendu Stumm furieux.

Les lignes de Deve Boyun me parurent très puissamment fortifiées et je connaissais la valeur du soldat turc à l'abri de fortes défenses. Il me semblait que la Russie courait au-devant d'un deuxième Plevna ou d'un nouveau Gallipoli. Alors, je me mis à étudier les flancs. Vers le sud, la rangée des monts

Palantuken se dressait munie de forts défendant les défilés où passaient les routes menant à Mus et au lac de Van. De ce côté également, les positions turques paraissaient assez solides. Je distinguai deux grands forts, Tafta et Kara Gubek, qui protégeaient la route d'Oltn au nord de la vallée de l'Euphrate. Sur cette partie de la carte, Stumm avait fait de nombreuses annotations auxquelles j'accordais toute mon attention. Je me rappelai que Blenkiron m'avait dit que les Russes avançaient sur un large front, car il était fort clair que Stumm se préoccupait du flanc de la forteresse.

Le point intéressant était Kara Gubek, situé sur une crête entre deux cimes qui s'élevaient à pic. Tant que les Turcs tenaient cette position, aucun envahisseur ne pourrait descendre vers la vallée de l'Euphrate. Stumm avait ajouté l'annotation « pas fortifié » à côté de ces cimes, et à environ 3 kilomètres vers le sud, je remarquai une croix au crayon rouge et le nom « Prjévalsky ». Je me dis que c'était sans doute le point extrême atteint par l'aile droite de l'attaque russe.

J'examinai ensuite le document duquel Stumm avait copié les annotations reportées sur la carte. C'était une feuille dactylographiée, où étaient inscrites des notes relatives à divers points de la ligne de défense turque. Une de ces notes, intitulée Kara Gubek, était ainsi conçue :

« Nous n'avons pas le temps de fortifier les pics. Il est difficile mais non impossible pour l'ennemi d'y monter des batteries. C'est le point véritablement dangereux, car si Prjévalsky enlève les pics, Kara Gubek et Tafta tomberont forcément, et l'ennemi menacera alors l'arrière-garde gauche de la position principale de Deve Boyun. »

J'étais assez bon soldat pour comprendre l'immense importance de cette note. La défense d'Erzurum dépendait de Kara Gubek, qui n'était qu'un roseau brisé pour celui qui savait où se trouvait le point faible. Et pourtant, en examinant de nouveau la carte, je ne croyais pas qu'aucun chef pût voir de possibilités dans les pics voisins, même s'il ne les croyait pas

fortifiés. Ces renseignements n'étaient connus que des états-majors turcs et allemands, mais si l'on parvenait à transmettre ces renseignements au Grand-Duc, il lui serait facile de réduire Erzurum en une journée. Autrement, il continuerait à bombarder la crête de Deve Boyun pendant des semaines entières, et les Turcs recevraient les renforts des divisions de Gallipoli bien avant qu'il n'emporte cette position. Le Grand-Duc se verrait alors contraint à une lutte inégale et sa chance aurait disparu.

J'arpentai la cave de long en large en proie à l'agitation la plus fébrile. J'eus donné tout au monde pour posséder une TSF, un pigeon voyageur, un aéroplane ou un appareil quelconque qui pût franchir rapidement les 10 kilomètres qui me séparaient des lignes russes. C'était exaspérant d'être ainsi tombé par hasard sur des nouvelles aussi vitales et de ne pouvoir s'en servir. Comment trois fugitifs cachés dans une cave, ayant déjà toute l'Allemagne et toute la Turquie à leurs trousses, pouvaient-ils espérer envoyer à qui de droit ce message de vie ou de mort ?

Je repris la carte et j'examinai les positions russes les plus proches. Elles y étaient soigneusement soulignées. Au nord, Prjévalsky ; le plus gros de l'armée se trouvait au-delà du Deve Boyun, tandis que les colonnes du sud montaient jusqu'aux défilés de Palantuken, mais sans les franchir. Je ne savais lesquelles de ces lignes étaient les plus proches de nous, car il fallait d'abord me rendre compte du lieu où nous nous trouvions. Et tout en songeant à cela, j'entrevis les rudiments d'un plan désespéré dont l'accomplissement dépendait de Peter, qui à ce moment même ronflait comme un chien exténué sur un lit de paille.

Hussin avait fermé la porte à clef ; il me fallait donc attendre son retour pour me renseigner. Mais, tout à coup, je remarquai au plafond une trappe par laquelle on descendait sans doute les vivres conservés dans cette cave. Cette trappe était mal ajustée et ne paraissait point cadenassée. Je tirai donc la table au-dessous de la trappe que je pus soulever avec un petit effort.

J'étais conscient de courir un risque immense, mais je ne m'en souciais guère, tant mon projet m'intéressait. Après quelques difficultés, je parvins à soulever la trappe et, faisant un rétablissement, je me hissai à genoux, sur le rebord.

Je me trouvai dans le bâtiment auquel notre refuge servait de cave. Il y régnait un demi-jour. Il n'y avait personne et je fouillai la pièce jusqu'à ce que j'eusse trouvé ce que je cherchais : une échelle, qui menait à une espèce de grenier par où on accédait sur le toit. Là, il me fallut être fort prudent, car on pouvait me repérer des bâtiments voisins. Par une chance extraordinaire, une espèce de treillage pour espaliers traversait le toit, m'offrant un abri. Alors, couché à plat ventre, je considérai fixement le vaste horizon.

Au nord, j'aperçus la ville à travers un brouillard de brumes matinales, et, au-delà, la plaine de l'Euphrate et le débouché de la vallée où la rivière surgissait des collines. Plus haut, parmi les cimes neigeuses, se trouvaient Tafta et Kara Gubek. À l'est, j'apercevais la crête de Deve Boyun, là où la brume se dissipait dans le soleil d'hiver. Je remarquai les convois sur les routes y conduisant, et aussi le cercle des forts intérieurs ; les canons s'étaient tus un instant. Au sud se dressait le grand mur d'une montagne blanche, que je pris pour le Palantuken. Je voyais les routes menant aux défilés et les fumées des camps à l'abri des hautes falaises.

Je savais ce que je voulais savoir. Nous nous trouvions dans les dépendances d'une grande maison de campagne, à 3 ou 4 kilomètres de la ville : et le point le plus proche du front russe était parmi les assises du Palantuken.

Au moment où je redescendais, j'entendis la plainte du muezzin qui fusait des minarets d'Erzurum, frêle et belle comme le cri d'un oiseau sauvage.

Mes amis étaient éveillés lorsque je me laissai glisser par la trappe. Hussin alignait des aliments sur la table et considéra ma descente d'un air de désapprobation inquiète.

– Ça va bien, dis-je. Je ne recommencerai pas, car j'ai appris

tout ce que je voulais savoir. Peter, mon vieux, tu vas bientôt affronter la plus belle aventure de ta vie.

19

Manteau-Vert

Tout occupé à déjeuner, Peter ne leva même pas la tête.

– Je suis prêt, Dick, dit-il. Seulement, ne me demandez pas de devenir l'ami de Stumm. Ce type-là me fait froid au ventre.

Pour la première fois, il ne m'appela pas Cornélius. Il ne nous convenait plus, ni aux uns ni aux autres, de jouer un rôle.

– Il ne s'agit pas de devenir son ami, dis-je, mais de le rouler, lui et toute sa clique !

– Alors, j'en suis, déclara-t-il joyeusement. Que faut-il faire ?

Je déployai les cartes sur le divan. Pour toute lumière, nous n'avions que la torche électrique de Blenkiron, car Hussin avait soufflé la lanterne. Peter se rendit vite compte de quoi il s'agissait, car il avait appris à bien connaître les cartes pendant son passage aux services des renseignements au cours de la guerre bœr. Je n'eus pas à insister pour lui faire comprendre l'importance de la carte dont je m'étais emparé.

– Voilà des nouvelles qui valent des millions de livres, déclara-t-il en fronçant les sourcils et se grattant délicatement le bout de l'oreille gauche, selon son habitude lorsqu'il était surpris.

– Comment les faire parvenir à nos amis ?

Peter réfléchit.

– Il n'y a qu'un moyen, il faut que quelqu'un les leur porte.

Je me souviens que pendant que nous combattions les Matabele, il fut un jour nécessaire de nous assurer que le chef Makapan vivait toujours. D'aucuns le prétendaient morts, d'autres assuraient qu'il avait franchi la frontière portugaise. Moi, je soutenais qu'il était en vie. Aucun indigène n'était capable de nous renseigner et aucun messager ne pouvait pénétrer dans son kraal, tant il était bien gardé. Il fut donc nécessaire d'envoyer un homme.

Peter leva la tête et se mit à rire.

– L'homme en question découvrit le chef Makapan. Il était tout ce qu'il y a de plus vivant et, en l'occurrence, il se montra fort adroit à manier son fusil. Mais l'homme chassa le chef Makapan de son kraal et le livra à la police montée. Dick, vous rappelez-vous Jim Arcoll – le capitaine Arcoll ? Eh bien, cette aventure le fit tant rire que se rouvrit une blessure mal cicatrisée qu'il portait à la tête et on dut aller chercher le médecin.

– Vous étiez l'homme, Peter ? dis-je.

– *Ja*. J'étais l'homme. Il existe plus de façons de pénétrer dans les kraals qu'il en existe pour empêcher les gens d'y entrer.

– Voulez-vous courir l'aventure ?

– Certes, Dick. Je m'ankylose à ne rien faire et je m'en vais vieillir si je vis beaucoup plus longtemps sous un toit. Un homme m'a parié 5 livres, sur le paquebot, que je ne réussirais jamais à passer une ligne de tranchées, et je vous avoue que j'aurais relevé le pari s'il y avait eu une ligne de tranchées à proximité. Je serai très heureux, Dick, d'entreprendre ceci ; seulement, je n'ose affirmer que je réussirai. Car je me trouve dans un pays inconnu et je puis être pressé. Et à la chasse la hâte ne vaut rien.

Je lui montrai l'endroit, au milieu des éperons des monts Palantuken, dont l'accès me semblait le plus facile. Peter avait une méthode bien particulière d'agir. Il gratta un peu de terre et de plâtre dans un coin de la cave ; il s'assit ensuite et se mit à

modeler un plan du pays sur un coin de la table, suivant les contours de la carte. Il s'acquitta extraordinairement bien de ceci, car, comme tous les grands chasseurs, il était agile comme un tisserin. Il réfléchit longtemps et étudia la carte jusqu'à ce qu'il la sût par cœur. Puis il prit les lorgnettes d'approche qui faisaient partie du butin saisi dans l'auto de Rasta et annonça qu'il allait suivre mon exemple et monter sur le toit. Ses jambes disparurent bientôt par la trappe, et Blenkiron et moi fûmes laissés à nos réflexions.

Peter dut faire quelques découvertes fort intéressantes, de son poste d'observation, car il y demeura la meilleure partie de la journée. Ce fut bien monotone pour nous, car nous n'avions pas de lumière. Blenkiron ne put même pas se consoler avec une réussite. Malgré ce contretemps, il était d'excellente humeur, car depuis notre départ de Constantinople, il n'avait plus souffert de sa dyspepsie, et il m'annonça qu'il croyait vraiment venir à bout de son sacré duodénum. Quant à moi, j'étais fort énervé ; je ne concevais pas ce qui pouvait retenir ainsi Sandy. J'étais certain qu'on avait dû cacher notre présence à Hilda von Einem, puisqu'elle était amie de Stumm. Je me demandais combien de temps cette discrétion durerait. Nous étions maintenant dépourvus de toute protection. Rasta et les Turcs réclamaient nos têtes, de même que Stumm et les Allemands. Et dès que la von Einem se rendrait compte que nous nous jouions d'elle, elle se montrerait encore plus féroce que tous les autres. Notre seul espoir était Sandy, et il ne donnait pas signe de vie. Je commençais à craindre que de son côté aussi les choses n'allassent mal.

Et pourtant, je n'étais pas vraiment déprimé, mais plutôt impatient. Il me serait impossible de supporter une nouvelle attente comme celle de notre séjour à Constantinople. Les canons m'entretenaient de bonne humeur ; le bombardement chauffa toute la journée, et la pensée que nos alliés tiraient à moins de 10 kilomètres de nous me remplissait d'un espoir dénué de tout fondement. S'ils parvenaient à rompre les lignes turques, Hilda von Einem, son Prophète et tous nos ennemis

seraient anéantis dans le déluge, et cette chance inespérée dépendait beaucoup de notre vieux Peter qui méditait sur les toits, tel un pigeon.

Hussin ne revint que très tard dans l'après-midi. Il ne parut pas remarquer l'absence de Peter, mais alluma la lanterne qu'il posa sur la table. Il alla ensuite à la porte et attendit. Un pas léger retentit bientôt dans les escaliers et Hussin s'écarta pour laisser passer quelqu'un. Puis il partit aussitôt et j'entendis la clef tourner dans la serrure.

Sandy était devant nous. Mais c'était un Sandy inconnu. Nous nous levâmes précipitamment. Les peaux de bêtes et la calotte de fourrure avaient disparu ; il portait maintenant une longue tunique de toile retenue à la taille par une large ceinture. Il était coiffé d'un étrange turban vert, et lorsqu'il le repoussa en arrière, je vis qu'il était rasé de près. Il ressemblait à un acolyte – à un acolyte très las, car il n'y avait plus de ressort dans sa marche, plus de vigueur dans son maintien. Il se laissa tomber sur le divan et serra sa tête dans ses deux mains. La lanterne révéla ses yeux hagards cernés de bistre.

– Grand Dieu ! Avez-vous été malade ? m'écriai-je.

– Non, pas malade, répondit-il d'une voix rauque ; mon corps n'est pas souffrant, mais je vis en enfer depuis quelques jours.

Blenkiron hocha la tête d'un air de sympathie. C'était bien ainsi qu'il eût décrit la fréquentation de Mme von Einem.

Je me dirigeai vers Sandy et lui saisis les poignets.

– Regardez-moi droit dans les yeux, ordonnai-je.

Ses yeux avaient le regard fixe et aveugle d'un somnambule.

– Ciel, mais vous avez été drogué, mon ami ! m'écriai-je.

– Drogué ! répondit-il avec un air las. Oui, j'ai été drogué, en effet, mais pas par des narcotiques. On n'a pas mélangé de potions à mes aliments. Mais on ne peut traverser l'enfer sans se brûler les yeux.

Je ne lui lâchai pas les poignets.

– Racontez-nous tout, mon vieux, mais prenez votre temps. Voyons, nous sommes auprès de vous, Blenkiron et moi, et Peter est à deux pas, sur le toit.

– Cela me fait du bien d'entendre votre voix, Dick, dit-il. Cela me rappelle des choses propres, honnêtes.

– Que vous retrouverez, n'en doutez pas. Nous sommes à la dernière étape. Encore un effort et notre tâche est finie. Voyons, dites-moi votre souci. S'agit-il de cette femme ?

Il frissonna.

– Ça, une femme ! s'écria-t-il. Est-ce qu'une femme s'amuse à traîner un homme dans la boue ? Elle est démoniaque. Oh ! elle n'est pas folle. Elle est aussi saine d'esprit que vous et aussi calme que Blenkiron. Toute sa vie n'est qu'un jeu d'échecs infernal, mais elle se sert d'âmes en guise de pions. Elle est mauvaise, mauvaise…

Et de nouveau, il se serra la tête dans les mains.

Blenkiron apporta un peu de bon sens dans cette atmosphère surchauffée. Sa voix lente et traînante était le meilleur antidote contre une attaque de nerfs.

– Voyons, mon garçon, dit-il, je partage vos sentiments en ce qui concerne cette personne. Mais nous ne sommes pas chargés d'analyser son caractère. Son créateur se chargera bien de cela un jour ou l'autre. Il nous faut essayer de décider comment nous pouvons la combattre. Pour cela, il faut nous raconter exactement ce qui s'est passé depuis que nous nous sommes séparés.

Sandy se ressaisit avec un grand effort.

– Manteau-Vert mourut le soir où je vous ai vus. Sur l'ordre de Mme von Einem, nous l'enterrâmes secrètement dans le jardin de la villa. Puis il se produisit quelques ennuis au sujet de son successeur. Les quatre ministres refusèrent de participer à aucune malhonnêteté. C'étaient de braves gens qui

déclarèrent que leur tâche était d’élever une tombe à leur maître et d’y prier pendant le reste de leur vie. Ils furent aussi inébranlables qu’une montagne de granit, et elle le savait. Alors, ils moururent à leur tour.

– Assassinés ? m’écriai-je.

– Assassinés… tous les quatre, le même matin. Je ne sais comment, mais j’aidai à les enterrer. Oh ! elle chargeait des Allemands et des Kurdes de ces vilaines besognes, mais leurs mains étaient propres comparées aux siennes. Plaignez-moi, Dick, car j’ai vu l’honnêteté et la vertu jetées au charnier, et j’ai favorisé cela dans une certaine mesure. Oh ! cela me hantera jusqu’à ma mort !

Je ne m’attardai pas à le consoler, car j’étais tout absorbé par ces nouvelles.

– Alors, si le Prophète est mort, toute cette fumisterie est terminée ! m’écriai-je.

– Le Prophète vit toujours. Elle lui a trouvé un successeur.

Il se dressa dans sa tunique de toile.

– Pourquoi suis-je vêtu ainsi ? Parce que je suis Manteau-Vert. Pour tout l’Islam, je suis le *Kaâba-Y-Hurriyeh*. D’ici trois jours, je me révélerai à mes fidèles et je porterai sur ma poitrine l’éphode vert du prophète.

Il eut un ricanement nerveux.

– Seulement, voyez-vous, je me couperai la gorge auparavant.

– Patience, dit Blenkiron doucement, nous trouverons une meilleure solution.

– Il n’y a pas d’autre solution que la mort. Nous sommes tous fichus. Hussin est bien parvenu à vous arracher des griffes de Stumm, mais vous êtes en danger à tout moment. Vous avez au plus trois jours devant vous, et puis, vous aussi, vous serez morts.

Je ne trouvais pas de mot pour répondre, tant ce changement dans le téméraire Sandy me surprenait.

– Elle a fait de moi son complice, reprit-il. J'aurais dû la tuer sur la tombe de ces hommes innocents… Au lieu de cela, j'ai accédé à tous ses désirs et j'ai participé à son jeu. Elle est très candide, vous savez. Elle ne se soucie pas plus d'Enver que de la foi de l'Islam. Elle s'en moque, mais ses rêves la consument, comme la dévotion consume un saint. Elle me les a racontés. C'est affreux à dire, mais je crois qu'elle s'est prise d'une sorte d'amitié pour moi. Nous allons réclamer l'Orient, et je chevaucherai à ses côtés lorsqu'elle fera son entrée à Jérusalem, sur son cheval blanc. Et, par instants, je prends Dieu à témoin que ce n'est que par éclairs que sa folie m'a gagné.

Sandy parut se ratatiner et sa voix se fit aiguë et farouche. Blenkiron n'y tint plus. Il se mit à blasphémer comme jamais cela n'avait dû lui arriver.

– Que je sois damné si j'écoute davantage vos sacrées histoires ! déclara-t-il. C'est indélicat. Voyons, major, dépêchez-vous de faire entendre raison à votre ami.

Je commençai à comprendre ce qui s'était passé. Sandy était un homme de génie, mais il possédait précisément les défauts de ces âmes vibrantes et imaginatives. Il courait volontiers des risques plus que mortels, et aucune terreur ordinaire ne l'effrayait. Mais si sa vraie conscience était tout à coup affectée de strabisme et s'il se trouvait dans une situation qui, à ses yeux, compromettait son honneur, il pouvait très bien devenir fou à lier. La von Einem n'avait éveillé que de la haine chez Blenkiron et chez moi. Mais elle savait se jouer de l'imagination de Sandy et provoquer en lui, pour un instant seulement et comme à regret, un écho. Après quoi, il éprouvait un remords amer et morbide, suivi d'un désespoir intense.

Je n'y allai pas par quatre chemins.

– Sandy, mon vieux, m'écriai-je, vous devriez remercier le ciel de retrouver vos amis qui vous empêcheront de faire l'imbécile. Vous m'avez sauvé la vie à Loos, et je m'en vais vous

tirer d'affaire à mon tour. C'est moi, le chef, et malgré vos sacrés airs de prophète, il vous faudra bien m'obéir. Vous n'allez pas vous révéler à vos fidèles, et vous allez encore moins vous couper la gorge. Manteau-Vert vengera l'assassinat de ses ministres et fera regretter à cette folle le jour où elle est née. Nous allons nous défiler, et d'ici une semaine, nous prendrons le thé avec le Grand-Duc Nicolas.

Je ne bluffais pas. Tout en cherchant encore les voies et moyens, j'éprouvais une confiance aveugle dans notre réussite. Comme je parlais, deux jambes glissèrent dans l'entrebâillement de la trappe, et Peter apparut. Il était très poussiéreux et clignotait des yeux.

Je lui pris les cartes des mains et les étendit sur la table.

– D'abord, monsieur, dis-je à Sandy, il faut que vous sachiez que nous avons eu une chance étonnante. Grâce à notre petite promenade sur les toits d'Erzurum, la nuit dernière, j'ai pu pénétrer, par une grâce toute providentielle, dans la chambre de Stumm, et je lui ai chipé sa carte d'état-major… Tenez, regardez ! Voyez-vous ces annotations ? C'est là le point faible de la défense. Une fois que les Russes auront pris le fort de Kara Gubek, ils contourneront la position principale des Turcs. Et ils peuvent très bien prendre ce fort. Stumm le sait. Les deux collines avoisinantes ne sont pas défendues. Sur le papier, cela paraît la plus folle des entreprises, mais Stumm sait qu'elle est au fond très possible. Seulement, voilà : les Russes le devineront-ils ? Tout est là. Moi, je soutiens qu'ils ne devineront rien du tout, à moins qu'on ne les prévienne. Il faut donc, coûte que coûte, que nous leur fassions parvenir ces renseignements.

L'intérêt de Sandy parut s'éveiller un peu ; il étudia la carte et se mit à mesurer les distances.

– Peter va tenter le coup. Il croit qu'il a des chances de traverser les lignes. S'il réussit, s'il parvient à remettre cette carte à l'état-major du Grand-Duc, alors, Stumm est flambé. D'ici trois jours, les Cosaques galoperont dans Erzurum.

– Quelles sont les chances ? demanda Sandy.

Je regardai Peter.

– Nous sommes endurcis et pouvons envisager la vérité. Eh bien ! à mon avis, les chances de succès sont de cinq contre une.

– De deux contre une, rectifia Peter modestement. Pas plus, mon vieux Dick. Je ne vous trouve pas juste envers moi !

Je regardai sa silhouette mince et musclée et son visage doux mais résolu. Et je changeai d'avis.

– Que je sois pendu si je pense qu'il ait aucune chance contre lui, m'écriai-je. Pour tout autre, ce serait un miracle, mais puisqu'il s'agit de Peter, je crois que les chances sont égales.

– Deux contre une, insista Peter. Si elles étaient égales, l'aventure ne me tenterait pas.

– Laissez-moi y aller ! s'écria Sandy. Je parle le turc et puis passer pour un indigène. J'ai mille fois plus de chances que Peter. Pour l'amour de Dieu, Dick, laissez-moi aller !

– Pas vous. Vous êtes utile ici. Si vous disparaissez, tout s'écroule trop tôt et nous serons tous trois pendus haut et court avant l'aube. Non, mon fils. Vous allez vous échapper, mais Blenkiron et moi vous accompagnerons. Il nous faut faire sauter toute cette comédie de Manteau-Vert si haut que les morceaux n'en retombent jamais à terre. Dites-moi d'abord sur combien de Compagnons vous pouvez compter ?

– Sur tous les six. Ils sont fort inquiets de ce qui s'est déjà passé. La von Einem m'a obligé à les interroger en sa présence. Ils sont tout disposés à m'accepter comme successeur de Manteau-Vert, seulement, ils ont des soupçons sur ce qui s'est passé à la villa, et ils n'aiment guère cette femme. Ils me suivraient à travers l'enfer si je le leur demandais, mais ils préféreraient de beaucoup que je fusse seul dans cette affaire.

– Alors, ça va bien, m'écriai-je. C'est le seul point au sujet duquel j'éprouvais quelques inquiétudes. Maintenant, regardez

cette carte. Il s'en faut de beaucoup qu'Erzurum soit investi. Les Russes l'encerclent en une large demi-lune. Cela signifie que tout l'ouest, le sud-ouest et le nord-ouest sont ouverts, et qu'aucune tranchée ne les protège. Il y a, au nord et au sud, des collines qui sont faciles à contourner, et une fois que nous y serons parvenus, rien ne nous séparera plus de nos amis… Voici la route à suivre. Je l'indiquai sur la carte. Si nous parvenons à décrire ce grand circuit vers l'ouest et à franchir ce défilé sans être observés, nous tomberons forcément le lendemain sur une colonne russe. L'étape sera dure, mais nous en avons déjà franchi d'aussi mauvaises. Cependant, il nous faut absolument des chevaux. Ne pouvons-nous pas, aidés de vos six chenapans, déguerpir dans l'obscurité sur les meilleures montures de cette ville ? Si c'est possible, nous gagnons la partie.

Sandy s'assit et réfléchit profondément. Dieu merci, il se préoccupait maintenant d'agir, et non d'analyser sa propre conscience.

– Il faut que ce le soit, dit-il, mais ce ne sera guère facile. Hussin est un fameux débrouillard, mais vous savez bien, Dick, qu'il est difficile de trouver des chevaux sur la ligne de feu. Demain, il me faut observer je ne sais quelle espèce de jeûne et après-demain, cette femme va me seriner mon rôle. Il nous faudra donner du temps à Hussin. Plût à Dieu que nous puissions tenter l'aventure ce soir même !

Il demeura silencieux pour quelques instants, et ajouta ensuite :

– Je crois que la troisième nuit, la nuit de la Révélation, sera le moment le plus propice pour tenter l'évasion. La von Einem sera bien obligée de me laisser seul cette nuit-là.

– Ça va, dis-je. Ce ne sera pas amusant d'attendre trois jours dans ce sépulcre. Mais il faut garder notre sang-froid et ne pas risquer de tout compromettre par une trop grande hâte. D'ailleurs, si Peter réussit, les Turcs seront fort occupés après-demain.

La clef grinça dans la serrure, et Hussin entra furtivement

comme une ombre. C’était le signal du départ de Sandy.

– Vous m’avez donné un renouveau de vie, dit-il. Maintenant, j’ai un plan, et je saurai tenir bon.

Se dirigeant vers Peter, il lui saisit la main.

– Bonne chance, dit-il. Vous êtes l’homme le plus brave que j’aie jamais rencontré, et pourtant, j’en ai vu beaucoup.

Puis il se détourna brusquement et sortit, suivi par l’exhortation de Blenkiron :

– Occupez-vous des quadrupèdes !

Nous nous mîmes à équiper Peter pour sa croisade, opération fort simple, car nous ne disposions pas de nombreux accessoires. Son costume, avec son épais pardessus au col de fourrure, ressemblait à celui de l’officier turc ordinaire. Mais Peter n’avait aucune intention de passer pour un Turc, ni même de donner à quiconque l’occasion de le voir. Il se préoccupa plutôt de s’adapter au paysage. Il enleva donc le pardessus, et endossa mon jersey gris par-dessus sa veste, puis il se coiffa d’un passe-montagne en laine de la même couleur. Il n’avait que faire de la carte, car il connaissait déjà la route par cœur ; il n’oubliait jamais ce qui était une fois gravé dans sa mémoire. Je lui remis le plan et le document de Stumm, il les cacha dans sa chemise. Je compris que la grande difficulté serait de parvenir jusqu’aux Russes sans être fusillé, en admettant qu’il réussît à franchir les tranchées turques. Son seul espoir était de tomber sur quelqu’un connaissant quelques mots d’anglais ou d’allemand.

Il monta deux fois jusqu’au toit et redescendit d’excellente humeur, car le temps avait l’air de se brouiller.

Hussin apporta notre souper, et Peter fit un petit paquet de provisions. Blenkiron et moi portions chacun un flacon de cognac ; je lui donnai donc le mien.

Il nous tendit ensuite la main fort simplement, comme un

enfant très sage qui va se coucher. Blenkiron ne put retenir ses larmes. Il annonça que si nous nous tirions tous de cette impasse, il s'efforcerait de dénicher pour Peter la meilleure situation que l'argent pût procurer. Mais je ne crois pas que Peter le comprît, car dans son regard, on lisait cette préoccupation lointaine du chasseur qui flaire le gibier. Il ne songeait qu'à son entreprise.

Deux jambes et une paire de godillots fort usagés disparurent par la trappe, et je me sentis tout à coup absolument seul et d'une tristesse désespérée.

L'artillerie s'était remise à tonner vers l'est, et dans les intervalles des éclatements, je perçus le sifflement d'un orage tout proche.

20

Peter Pienaar s'en va-t-en guerre

Voici l'histoire des aventures de Peter d'après le récit qu'il nous fit plus tard, alors que nous attendions notre bateau, assis autour d'un poêle dans un hôtel de Bergen.

Il grimpa sur le toit et se laissa ensuite glisser le long des briques inégales des murs extérieurs. La maisonnette où nous étions logés donnait sur une route et se trouvait en dehors de la véritable enceinte de la propriété ! En temps ordinaire, je ne doute pas qu'il y eût des sentinelles, mais Sandy et Hussin étaient probablement parvenus à les éloigner. Toujours est-il que Peter n'aperçut personne. Il se lança à travers les champs couverts de neige, comprenant fort bien qu'il lui fallait accomplir sa mission durant les douze heures d'obscurité qui le séparaient du matin. Le front immédiat d'une bataille est vraiment un peu trop fréquenté pour qu'on puisse s'y dissimuler pendant la journée, surtout lorsqu'une couche épaisse de neige rend tout plus visible. Or, Peter refusait de se hâter dans pareille entreprise ; comme tous les Bœrs, il prisait la lenteur et la sécurité, bien qu'il pût se dépêcher tout comme un autre quand les circonstances l'exigeaient. Tout en avançant à travers champs, il récapitula les facteurs qui lui étaient favorables ; il n'en trouva qu'un seul : le mauvais temps. Un vent très fort soufflait par rafales, poussant de légers nuages de neige. Il ne gelait plus, et la neige était molle comme du beurre. Peter se dit que c'était mieux ainsi, car une nuit froide et claire eût été

désastreuse pour son entreprise.

Sa première étape le mena à travers des terres labourées, toutes sillonnées de petits arroyos ; de temps à autre, il passait devant une maison et un bosquet d'arbres fruitiers, sans rencontrer personne. Les routes étaient encombrées, mais Peter n'avait que faire des routes. Je puis me l'imaginer avançant à grandes enjambées, le dos courbé, s'arrêtant de temps à autre pour flairer et pour écouter, à tout instant sur le qui-vive. Il lui arrivait de franchir le terrain comme une antilope.

Il parvint bientôt à une grande route tout obstruée de convois. C'était la voie menant d'Erzurum au défilé de Palantuken. Il attendit une occasion favorable et la franchit. Le terrain devint ensuite plus accidenté, couvert de rochers et d'épines qui lui offraient de magnifiques abris grâce auxquels il put avancer rapidement, sans inquiétude. Mais il fut tout à coup arrêté par une rivière, dont la carte lui avait bien signalé la présence, mais qu'il ne croyait pas être aussi importante.

C'était un torrent gonflé par la fonte des neiges et les pluies des collines, et qui atteignait une cinquantaine de mètres de largeur. Peter se dit qu'il pourrait bien le traverser à la nage, mais l'idée de se mouiller ne lui souriait pas.

– Un homme mouillé fait trop de bruit, dit-il.

Et puis peut-être ne pourrait-il lutter contre le courant. Il se décida donc à remonter la rivière à la recherche d'un pont.

Il en découvrit un dix minutes plus tard. C'était un pont tout neuf, construit sur des tréteaux, et suffisamment large pour permettre aux camions de passer. Le pont devait être gardé, car il perçut les pas réguliers d'une sentinelle, et comme il escaladait les rives, il remarqua deux longues huttes de bois, qui servaient évidemment à un corps de garde. Ces huttes se trouvaient sur la rive la plus proche du torrent, à environ 12 mètres du pont. Des lumières et un bruit de voix filtraient par la porte ouverte. Peter avait l'ouïe aussi fine qu'un animal sauvage, et il lui fut facile de distinguer, parmi le brouhaha confus, qu'on parlait allemand.

Tandis qu'il était étendu à terre à écouter, quelqu'un traversa le pont. C'était sans doute un officier, car la sentinelle se mit au garde à vous. L'officier s'engouffra dans une des huttes. Peter était tombé sur le cantonnement et l'atelier de réparation d'une escouade de sapeurs boches.

Un peu dépité, il allait rebrousser chemin et essayer de trouver un bon endroit où traverser la rivière à la nage, lorsqu'il se rappela que l'officier qui venait de le dépasser portait des vêtements à peu près semblables aux siens : sweater de laine grise et passe-montagne gris, car un officier allemand lui-même renonce à toute coquetterie par une nuit d'hiver, au cœur de l'Anatolie. Alors, Peter eut l'idée de traverser hardiment le pont, et de se fier à ce que la sentinelle ne remarquât pas la différence.

Se faufilant autour d'un angle de la hutte, il descendit la route. La sentinelle se trouvait fort heureusement à l'extrémité du pont la plus éloignée de Peter, car ainsi, en mettant les choses au pire, il lui serait facile de l'étrangler sans être entendu par les occupants de la hutte. Imitant de son mieux la raideur allemande, Peter le dépassa la tête baissée, comme s'il cherchait à se protéger du vent.

L'homme fit le salut militaire. Il fit mieux encore, car il essaya de lier conversation. L'officier était sans doute de disposition amène.

– La mauvaise nuit, capitaine ! dit la sentinelle en allemand. Les camions sont en retard. Dieu fasse qu'une marmite n'ait pas éclaté sur le convoi de Michael ! Ils commencent à en lancer de grosses.

Peter grogna bonsoir en allemand et le dépassa. Il allait quitter la route quand il entendit de grandes clameurs derrière lui.

Le véritable officier était sans doute ressorti sur ses talons, et les doutes de la sentinelle étaient éveillés. Un coup de sifflet retentit soudain et, tournant la tête, Peter aperçut des lanternes qui s'agitaient dans la rafale. Les hommes du poste partaient à

la recherche du double du capitaine.

Peter demeura un instant immobile et remarqua que les lanternes se dirigeaient vers le sud de la route. Il était sur le point de s'élancer vers le nord, lorsqu'il se rendit brusquement compte d'une difficulté. De ce côté, un talus assez haut descendait jusqu'à un fossé et le remblai opposé bornait le torrent, dont il apercevait le terne ondoiement dans le vent.

Il serait vite pris s'il restait sur la route. Le fossé n'était sans doute pas une bonne cachette, car il aperçut une lanterne qui le remontait. Néanmoins, Peter s'y laissa glisser, résolu à se coller sous le côté le plus escarpé et le plus éloigné. Il serait invisible de la route et il n'était guère probable que le soldat examinant le fossé songeât à explorer les côtés opposés. Peter tenait pour maxime que la meilleure cachette est toujours la moins bonne, c'est-à-dire la moins présente à l'esprit de ceux qui vous cherchent.

Il attendit que les lumières se fussent rapprochées. Alors, il saisit de sa main gauche le rebord du fossé, là où quelques pierres lui donnaient prise, et enfonçant les pieds dans le sol humide, il s'accrocha comme un lépas. Il fallait une certaine force pour demeurer longtemps dans cette position, mais les muscles de Peter étaient à toute épreuve.

Le soldat occupé à fouiller le fossé se lassa vite de sa tâche, car la tranchée était très humide. Il rejoignit ses camarades sur la route. Ils arrivaient en courant, éclairant la tranchée de leurs lanternes et explorant tout le pays avoisinant.

Un bruit de roues et de chevaux retentit dans la direction opposée. Michael approchait avec les camions retardés. Ils arrivèrent au galop, menés à toute allure, et un instant, Peter crut qu'ils allaient verser dans le fossé à l'endroit précis où il se cachait. Les roues rasèrent presque ses doigts. Quelqu'un lança un ordre et le convoi fit halte à 1 mètre ou 2 plus loin. Les autres soldats s'approchèrent et se consultèrent.

Michael jura qu'il n'avait rencontré personne sur la route.

– Cet imbécile d'Hannus a vu un revenant, déclara l'officier avec humeur. Il fait trop froid pour s'amuser à de pareils enfantillages.

Hannus répéta son histoire, presque en larmes.

– L'homme m'a parlé en bon allemand, affirma-t-il.

– Eh bien ! qu'il soit esprit ou non, il est en bonnes mains sur cette route, répliqua l'officier. Ciel ! Voilà une grosse marmite.

Il s'arrêta et regarda un éclatement, car à l'est, le bombardement redoublait d'intensité.

Ils discutèrent le tir pendant quelques instants et s'éloignèrent enfin. Peter leur accorda deux minutes d'avance ; il regrimpa ensuite sur la route et partit au trot. La nuit obscure, le bruit du bombardement et du vent favorisaient sa fuite.

Il quitta la route à la première occasion, et fila par-dessus le sol accidenté qui montait en pente vers un des éperons du mont Palantuken, dont le flanc le plus éloigné était garni de tranchées turques. La nuit avait débuté par une obscurité telle qu'on ne distinguait même pas la fumée des éclatements qui sont pourtant souvent visibles la nuit. Mais des étoiles apparurent çà et là à mesure que le vent chassait les nuages de neige. Peter possédait une boussole, mais il ne s'en servit pas, car il savait instinctivement s'orienter, possédant ce sens spécial inné chez les sauvages et que les Blancs n'acquièrent qu'avec une longue expérience. Je crois qu'il flairait le nord. Il avait à peu près décidé qu'il allait essayer de franchir les lignes à l'endroit où les Russes étaient particulièrement rapprochés. Mais en avançant, il se dit qu'il serait plus facile de passer là où le bombardement était le plus intense. Cette idée ne lui souriait guère, mais elle lui paraissait inspirée par le plus pur bon sens.

Tout à coup, l'aspect bizarre du sol l'intrigua, et comme il n'avait jamais vu d'artillerie lourde de sa vie, il lui fallut quelques instants pour la reconnaître. Soudain, une des grosses

pièces tira à ses côtés avec un rugissement pareil à celui du jugement dernier. C'étaient des *howitzers* autrichiens qui firent à Peter l'effet de véritables monstres. Pour la première fois aussi, il vit un grand trou d'obus tout récent, car les canons russes s'efforçaient de repérer la batterie turque. Peter était si intéressé par tout ce qu'il voyait qu'il fourra son nez là où il n'aurait pas dû être, et tomba en plein dans la fosse d'une batterie.

Les artilleurs se ressemblent dans le monde entier : ce sont des êtres timorés qui se cachent dans des trous où ils hivernent, et qui ont horreur d'être découverts.

– *Wer da ?* cria une voix rude, et une lourde main l'empoigna au cou.

Peter tenait sa petite histoire toute prête. Il faisait partie du convoi de camions de Michael, on l'avait laissé en arrière. Ne pourrait-on lui indiquer le chemin du camp des sapeurs ? Il fut très humble, presque obséquieux.

– C'est un de ces cochons de Prussiens qui gardent le pont de Marta, dit un des artilleurs. Bottez-lui le derrière pour lui donner un peu de bon sens. Allons, mon petit, prends ta droite, tu trouveras une route. Mais n'oublie pas d'ouvrir l'œil quand tu y seras parvenu, car les Russkos y tapent ferme.

Peter les remercia et partit vers la droite. Puis il ouvrit l'œil et, s'assurant qu'il s'était éloigné des *howitzers*, il poussa un soupir de soulagement. Il se trouvait maintenant sur les pentes de la colline. Ce genre de pays lui était familier, et il défiait Turcs ou Boches de le repérer parmi la brousse et les rochers. Il avançait sans encombre, quand tout à coup un bruit formidable éclata à ses oreilles, lui faisant l'effet d'être le fracas du destin.

L'artillerie de campagne s'était mise de la partie, et quand on ne s'y attend pas, le bruit d'une pièce de campagne toute proche n'est pas recommandée pour les nerfs. Peter se crut touché, et il demeura étendu pendant quelques instants à réfléchir. Puis il comprit de quoi il s'agissait, et il s'avança en rampant avec précaution.

Il aperçut bientôt sa première marmite russe qui éclata à environ 6 mètres de lui, sur la droite, creusant un grand trou dans la neige et projetant en l'air une masse de terre, de neige et de pierres brisées. Peter cracha la terre et prit une expression extrêmement grave. Il faut vous rappeler que c'était la première fois qu'il voyait les effets de projectiles de gros calibre, et il se trouvait, sans être prévenu, au beau milieu d'un bombardement d'une intensité particulière. Il m'avoua avoir eu froid au ventre et envie de s'enfuir, s'il avait su où s'enfuir. Mais il poursuivit néanmoins sa route vers la crête des montagnes au-dessus desquelles un grand flamboiement s'élargissait comme un lever de soleil. Il trébucha une fois contre un fil de fer, qu'il prit pour un piège quelconque, après quoi, il avança avec prudence. Glissant son visage entre deux rochers, il contempla bientôt le champ de bataille véritable.

Il m'affirma que la bataille ressemblait absolument à la description de l'enfer qu'un missionnaire lui avait faite un jour. Les tranchées turques se trouvaient à 50 mètres environ au bas de la pente. Elles se détachaient très noires sur la neige ; de temps à autre, une silhouette sombre y apparaissait comme un démon pour disparaître aussitôt. Les Turcs s'attendaient évidemment à une attaque d'infanterie, car ils envoyaient à tout moment des fusées éclairantes. Les Russes tapaient sur la ligne et arrosaient tout le pays de grands explosifs. Le paysage apparaissait par instants éclairé comme en plein jour, étouffé par un tourbillon de fumée, de neige et de débris ; l'instant suivant, une obscurité lugubre l'engloutissait de nouveau, lorsque le tonnerre des canons parlait de la bataille.

Peter se sentit très malade. Il n'avait pas cru qu'il pût y avoir autant de bruit dans le monde, et cela lui crevait le tympan. Or, pour un homme chez qui le courage est habituel, la vraie peur est une chose affreuse. Elle annihile toute sa virilité. Peter demeura étendu sur la crête à regarder les éclatements des marmites, persuadé qu'à tout moment, il ne serait plus qu'un débris fracassé. Il essaya de se raisonner, se traitant de tous les noms possibles, mais conscient que rien ne ferait fondre le

morceau de glace qu'il semblait avoir sur le cœur.

À la fin, il ne put supporter ce supplice davantage. Il se leva et prit ses jambes à son cou. Mais il s'enfuit en avant !

Ce fut la plus folle des randonnées. Il franchit à toute allure le sol qui était copieusement arrosé de projectiles, dont aucun ne l'atteignit, grâce au ciel. Il fit d'effrayantes chutes dans les trous d'obus, mais il parvint à franchir une cinquantaine de mètres, en partie debout et en partie à quatre pattes, et culbuta enfin dans une tranchée turque où il tomba en plein sur un cadavre. Le contact de ce cadavre le ramena à son bon sens. Après le pandémonium fantastique qu'il venait de traverser, la pensée que des hommes pussent mourir lui parut réconfortante. L'instant d'après, une marmite arracha le parapet de la tranchée, à quelques mètres sur sa gauche, et il fut à moitié enterré par l'éboulement.

Il se dégagea, portant d'assez graves coupures à la tête. Il avait retrouvé tout son sang-froid et réfléchissait au prochain pas qu'il allait faire. À la lumière des fusées éclairantes, il se vit entouré d'hommes aux visages sombres et taciturnes. Ils défendaient les parapets et attendaient, l'air concentré, autre chose que le bombardement. Ils ne firent aucune attention à lui, car sans doute les unités des tranchées étaient embrouillées, et personne ne s'occupe de son voisin sous un bombardement aussi violent. Il fut donc libre de bouger à sa guise. Le sol de la tranchée était jonché de cartouchières vides et il y avait pas mal de cadavres.

Comme je l'ai déjà dit, la dernière marmite avait démoli le parapet. Profitant du premier moment d'obscurité, Peter se faufila à travers la brèche et s'engagea parmi des monticules couverts de neige. Il ne redoutait pas plus les obus qu'il ne craignait un orage sur le veldt. Mais il se demandait comment diable il parviendrait jusqu'aux Russes. Il avait laissé les Turcs derrière lui ; mais il faisait maintenant face à un plus grand danger.

Tout à coup, l'artillerie cessa de donner. Le silence fut si

brusque que Peter s'imagina être devenu sourd ; il comprit avec peine le soulagement intense qu'il en ressentait. Le vent était tombé ou bien il se trouvait abrité par la colline. Il vit de nombreux morts, ce qui l'étonnait, car c'étaient des morts récemment tués. Les Turcs avaient-ils attaqué et avaient-ils été repoussés ? Lorsqu'il eut franchi environ 30 mètres, il s'arrêta pour se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. À droite, il vit les ruines d'un grand édifice incendié par les obus, et autour duquel il distingua des bois et des murs délabrés. À gauche, une deuxième colline s'étendait vers l'est, il se trouvait dans une sorte de vallée entre les deux éperons. Devant lui s'élevait un petit bâtiment en ruines dont les poutres démolies laissaient voir le ciel, car une vague lueur se dégageait encore de la ruine fumant sur sa gauche. Il se demanda si la ligne de feu russe se trouvait dans cette direction.

Alors, il entendit des voix étouffées à environ un mètre de lui ; elles paraissaient venir de sous terre. Il comprit sur-le-champ ce que cela signifiait. Il se trouvait dans un boyau de communication. Bien que peu au courant de la guerre moderne, Peter en savait pourtant assez pour tirer des déductions exactes. Il n'avait traversé que les tranchées de renfort turques, et il lui restait encore à franchir la ligne de feu.

Il ne désespéra pas, car la réaction qui avait suivi sa panique l'avait rendu doublement courageux. Il avança en rampant, quelques centimètres à la fois, évitant tout risque, et il se trouva bientôt devant le remblai d'une tranchée. Il demeura immobile, réfléchissant au meilleur parti à prendre.

Le bombardement avait cessé. Il régnait cette espèce de paix bizarre qui tombe parfois sur deux armées séparées seulement par quelques centaines de mètres. Peter me dit qu'il n'entendait rien que le soupir lointain du vent. Il ne distingua aucun mouvement dans la tranchée en face de lui, qui traversait le bâtiment en ruines. La lueur de l'incendie s'éteignait et il pouvait tout juste distinguer le remblai de terre devant lui. Tout à coup, la faim le tenailla ; il sortit ses provisions et but un coup de cognac. Puis, réconforté, il se sentit de nouveau maître

de son destin. Mais il ne savait quel parti prendre. Il lui fallait s'assurer de ce qui se trouvait de l'autre côté du remblai.

Tout à coup, il entendit un bruit bizarre, si faible qu'il ne crut pas tout d'abord à l'évidence de ses sens. Puis le vent s'abaissant, il l'entendit plus distinctement. On eût dit très exactement le bruit d'un bâton qui frappait contre un vieux morceau de métal creux, musical, et d'une étrange résonance.

Il en conclut que le vent envoyait taper une branche d'arbre contre quelque vieille chaudière dans la ruine. Seulement, il n'y avait pas, dans ce creux fort abrité, assez de vent pour admettre cette hypothèse. Il écouta et il entendit de nouveau le bruit. C'était sans doute une cloche tombée à terre, car la ruine avait été une chapelle. Il se souvint avoir remarqué sur la carte l'emplacement d'un grand monastère arménien, et il en conclut qu'il s'agissait de la ruine à sa droite.

La pensée d'une chapelle et d'une cloche lui fit prévoir quelque intermédiaire humain. Et tout à coup, cette impression se confirma en son esprit. Une branche d'arbre et le vent peuvent sans doute jouer des tours étranges, mais ils ne produisent tout de même pas les signes du code Morse. Ce fut alors que ses travaux accomplis pour le compte du Service de renseignements britannique pendant la guerre bœr lui furent utiles. Il connaissait le code Morse et savait le lire. Il n'arrivait pourtant pas à déchiffrer ces signes musicaux. Il s'agissait peut-être d'un code spécial ou bien s'exprimait-on dans un langage inconnu ?

Peter demeura étendu et réfléchit avec calme. Il y avait près de lui un homme, un soldat turc, qui était évidemment à la solde de l'ennemi. Que risquait-il alors à fraterniser avec cet homme, puisqu'ils étaient tous deux du même côté ? Mais comment s'approcher de lui sans risquer de se faire fusiller ? Et puis comment cet homme pouvait-il envoyer des messages, de la ligne de feu, sans être démasqué ? Peter se dit que l'étrange conformation du terrain expliquait sans doute ceci. Il n'avait rien entendu avant d'être à quelques mètres de la ruine. Ces

bruits seraient donc imperceptibles pour les soldats postés dans les tranchées de deuxième ligne ou même dans les boyaux de communication. Il serait facile d'expliquer d'une façon très naturelle la cause de ces bruits si quelqu'un descendait à l'improviste de ces boyaux. Mais le vent porterait ces sons très loin dans la direction de l'ennemi. Restait donc le risque d'être entendu par ceux qui se trouvaient dans les tranchées de première ligne parallèles à la cloche ? Peter se dit que cette tranchée était sans doute très faiblement défendue, probablement par quelques observateurs, dont le plus proche était peut-être éloigné d'une douzaine de mètres. Il avait lu que c'était la tactique française au cas d'un grand bombardement.

Il lui fallait ensuite trouver le moyen de se faire connaître à cet allié. Peter décida qu'il devait le prendre par surprise. Il risquait une balle ; mais il se fiait à sa force et à son adresse en luttant contre un homme qui était très certainement fatigué. Les explications suivraient lorsqu'il le tiendrait à sa merci.

Peter s'amusait follement. Si ces diables de canons voulaient seulement se taire, il pourrait jouer la partie avec le calme et la dignité qui lui étaient particulièrement chers. Alors, il se mit à ramper en avant, très prudemment, dans la direction du bruit.

La nuit l'entourait maintenant, très sombre et très calme, sauf les soupirs du vent qui se mourait. La neige s'était amassée contre les murs en ruines et Peter avançait très lentement. Il craignait de déplacer une once de neige. Le tintement continuait, toujours plus sonore. Peter redoutait que ce bruit ne cessât avant qu'il pût rejoindre son homme.

Tout à coup, sa main qui tâtonnait accrocha le vide. Il se trouvait sur le rebord de la première tranchée. La cloche tintait à moins de 1 mètre, à sa droite, et il changea de position avec infiniment de soins. La cloche se trouvait maintenant au-dessous de lui et il tâta même la grande poutre de bois qui l'avait jadis soutenue. Il toucha autre chose aussi, un fil de fer fiché dans la terre et dont l'autre extrémité se balançait dans le vide ; c'était l'explication prévue par l'espion au cas où

quelqu'un, percevant le bruit, chercherait à en élucider la cause. L'homme se trouvait là dans l'obscurité, à moins d'un mètre au-dessous de Peter. Peter demeura immobile à étudier la situation. Il devinait la présence du soldat, mais il ne pouvait le voir ; il essaya donc de se rendre compte de l'emplacement relatif de l'homme et de la cloche, et de la distance exacte qui les séparait de lui. Cette opération n'était pas aussi facile qu'on l'aurait cru. En admettant que Peter fît un bond dans la direction où il se figurait trouver le soldat, il risquait de manquer ce dernier et de recevoir une balle dans le ventre. Car il était probable qu'un homme jouant un jeu aussi dangereux maniait adroitement le fusil. Puis s'il touchait la cloche, il provoquerait un horrible tintamarre qui donnerait l'alarme à tout le front. La fatalité lui offrit tout à coup une occasion excellente.

Le soldat invisible se leva et, faisant un pas en avant, il s'adossa contre la paroi, effleurant le coude de Peter qui retint son souffle.

Les Cafres connaissent un truc que je ne saurais vous expliquer sans l'aide de plusieurs diagrammes. C'est en partie une étreinte du cou, et en partie une contorsion paralysante du bras droit qui, pratiquées par derrière, immobilisent votre homme aussi sûrement que s'il avait des menottes aux poings. Peter se ramassa lentement, les genoux rentrés sous lui, et étendit les mains pour saisir sa proie.

Il la saisit. Une tête apparut, tirée en arrière par-dessus le rebord de la tranchée, et il sentit dans l'air le battement d'un bras gauche qui tâtait faiblement sans pouvoir l'atteindre.

– Ne bougez pas, murmura Peter en allemand. Je ne vous veux pas de mal. Nous sommes amis, car nous poursuivons le même but. Parlez-vous allemand ?

– *Nein* ! répondit une voix assourdie.

– Anglais ?

– Oui.

– Dieu soit loué ! dit Peter. Dans ce cas, nous nous comprendrons. J'ai surveillé votre idée de signaux, et elle est excellente. Or, il me faut à tout prix franchir les lignes russes avant l'aube et je veux que vous m'y aidiez. Je suis anglais, ou du moins une espèce d'Anglais. Nous sommes donc alliés. Me promettez-vous d'être sage et de parler raisonnablement si je vous lâche le cou ?

La voix répondit affirmativement. Peter lâcha prise et, au même instant, glissa vivement de côté. L'homme fit volte-face, étendant un bras, mais il ne saisit que le vide.

– Du calme, l'ami, dit Peter. N'essayez pas de me jouer des tours, sans quoi je me fâcherai.

– Qui êtes-vous ? Qui vous a envoyé ? demanda la voix intriguée.

Peter eut une inspiration.

– Les Compagnons des Heures Roses, répondit-il.

– Alors, nous sommes frères, en effet, déclara la voix. Sortez de l'obscurité, ami, je ne vous ferai point de mal. Je suis un bon Turc, j'ai combattu aux côtés des Anglais au Kordofan, et j'y ai appris leur langage. Je ne vis que dans l'espoir de voir la chute d'Enver qui a ruiné ma famille et assassiné mon frère jumeau. Voilà pourquoi je sers les ghiaours moscovites.

– Si vous voulez parler des Russes, je suis des vôtres, dit Peter. Enver serait jaune de fureur s'il savait les nouvelles que je leur apporte. Seulement, voilà : comment parvenir jusqu'à eux ? C'est là que vous allez pouvoir m'aider, mon ami.

– Comment cela ?

– En rejouant encore une fois votre petit air. Dites-leur de s'attendre à recevoir d'ici une demi-heure un déserteur porteur d'un message important. Dites-leur, pour l'amour de Dieu, de ne tirer sur personne avant de s'être assuré que ce n'est pas moi.

L'homme prit le côté épointé de sa baïonnette et s'accroupit à côté de la cloche. Il frappa un premier coup, et une longue

note claire et pénétrante fusa lentement dans l'air et descendit la vallée. Il frappa ensuite trois notes à des intervalles assez longs. Peter me dit qu'il ressemblait à un télégraphiste appelant le Central.

– Envoyez le message en anglais, dit Peter.

– Peut-être ne le comprendraient-ils pas.

– Alors, envoyez-le comme vous voulez. Je me fie à vous, car nous sommes frères.

Dix minutes plus tard, l'homme cessa ses signaux et écouta attentivement. Dans le lointain, le son d'un gong de tranchée retentit soudain, un de ces gongs dont on se sert sur le front occidental pour sonner l'alarme en cas de gaz asphyxiants.

– Ils disent qu'ils seront prêts, dit-il. Je ne puis noter les messages dans l'obscurité, mais ils m'ont envoyé le signal qui veut dire : consentons.

– Allons, ça va bien, dit Peter. Et maintenant, il faut que je file. Je vous donne un conseil. Lorsque vous entendrez un bombardement intense vers le nord, préparez-vous à battre rapidement en retraite, car votre ville sera perdue. Et dites à vos amis qu'ils commettent une grave erreur en permettant à ces imbéciles d'Allemands de gouverner leur pays. Conseillez-leur de pendre Enver et ses petits amis et ensuite, nous serons très heureux de nouveau.

– Que Satan prenne son âme ! répondit le Turc. Il y a des fils de fer barbelés devant nous, mais je m'en vais vous montrer un passage, car les marmites y ont pratiqué pas mal de déchirures, ce soir. Dépêchez-vous, car à tout moment, une équipe peut paraître pour raccommoder les brèches. Rappelez-vous qu'il y en a beaucoup aussi devant les tranchées russes.

Peter n'éprouva aucune difficulté à sortir de l'enchevêtrement des fils de fer barbelés. Il est vrai qu'il y laissa un morceau de la peau du dos. Mais il parvint bientôt aux derniers postes d'écoute et se trouva dans le no man's land. Ce n'était, me dit-il, qu'un vaste charnier de cadavres qui puaient

atrocement. Il se faufila parmi eux sans s'attarder, car il lui sembla entendre derrière lui le bruit de l'équipe turque ; il redoutait qu'une fusée ne révélât sa présence et qu'une salve ne vînt interrompre sa retraite.

Il se fraya un chemin, se glissant d'un trou d'obus à l'autre, et il parvint enfin à un boyau de communication tout démoli, mais qui menait dans la bonne direction. Les Turcs avaient dû être refoulés pendant la semaine précédente, et les Russes occupaient maintenant les tranchées évacuées. Le boyau était à demi rempli d'eau, mais Peter éprouva cependant un sentiment de sécurité, car il pouvait au moins avoir la tête au-dessous du niveau du sol. Puis le boyau cessa tout à coup, et il se trouva devant une forêt de fils de fer barbelés.

Dans son message, le Turc avait stipulé une demi-heure. Peter crut passer au moins deux heures dans cet enchevêtrement. Les marmites avaient épargné ces derniers fils de fer. Les poteaux étaient toujours debout et les fils semblaient toucher terre. Il faut vous rappeler que Peter n'avait pas de cisailles et qu'il dut se tirer d'affaire avec ses mains. De nouveau, la crainte l'étreignit. Il se sentit pris dans un réseau, au-dessus duquel de nombreux vautours semblaient attendre le moment propice pour s'abattre sur lui. À tout instant, une fusée pouvait partir et une douzaine de fusils trouveraient en lui une cible facile. Il avait complètement oublié la communication qu'on avait envoyé, car nulle communication ne pouvait repousser la mort, toujours présente, qu'il sentait rôder autour de lui. C'était, me dit-il, comme s'il traquait un vieux lion dans la brousse par une voie d'accès étroite et dépourvue de sortie.

L'artillerie recommença à tonner, l'artillerie turque dissimulée derrière la crête, et un obus arracha un grand morceau de fil de fer à peu de distance de Peter. Il avança de quelques mètres sous le couvert de l'éclatement, laissant de bonnes portions de ses vêtements accrochées aux barbes. Puis, tout à coup, alors qu'il avait perdu tout espoir, il sentit le sol s'élever en pente rapide. Il demeura immobile, car une fusée éclairante partit des tranchées turques et illumina le paysage.

En face de lui, il aperçut un rempart tout hérissé de baïonnettes. C'était l'heure où les Russes montaient la garde.

Il se leva tout engourdi et cria :

– Ami ! Anglais !

Il aperçut un homme qui le contempla un instant, puis l'obscurité descendit de nouveau.

– Ami ! cria-t-il d'une voix rauque. Anglais !

Il entendit les Russes parler derrière le parapet. Une torche électrique l'éclaira un instant. Puis une voix lui adressa la parole, une voix amicale qui semblait lui dire d'avancer.

Il était debout, et, lorsqu'il toucha le parapet des mains, les baïonnettes semblèrent l'enserrer de très près. Mais la voix qui lui parlait était très bienveillante, alors, il se hissa sur le bord et se laissa rouler dans la tranchée. La torche électrique fusa de nouveau, et révéla aux yeux des assistants un homme d'âge mûr, très maigre, d'une saleté indescriptible, la tête ensanglantée, et demi-nu. Cet homme, se voyant entouré de visages amis, eut un sourire large et joyeux.

– Le rude trek, amis ! dit-il. Je veux voir le général sans tarder, car je lui apporte un cadeau.

On le mena à une cagna où se trouvait un officier qui lui parla en français, langue qu'il ne comprenait pas. Mais la vue de la carte de Stumm accomplit des miracles. On le dépêcha, à travers des boyaux de communication et par-dessus des champs marécageux, vers une ferme au milieu d'un bosquet d'arbres. Là, il rencontra plusieurs officiers d'état-major qui examinèrent la carte avec attention. Puis ils lui donnèrent un cheval et le firent galoper vers l'est. Il parvint enfin à une grande maison en ruines, et on le fit entrer dans une pièce qui lui semblait toute remplie de cartes d'état-major et de généraux. Je termine le récit par les paroles mêmes de Peter.

« Devant une table était assis un homme très grand qui buvait du café. Lorsque je l'aperçus, le cœur me sauta dans la

gorge, car c'était l'homme avec qui j'avais chassé sur le Pungwe en 98, celui que les Cafres avaient surnommé Corne de Bouc à cause de ses longues moustaches frisées. Même alors, c'était un prince, et maintenant, c'est un très grand général. Lorsque je l'aperçus, je courus à lui et, lui saisissant la main, je criai :

« – *Hœ gat het, Mynheer* ? {17}

« Alors, il me reconnut et cria en hollandais :

« – *Gottferdom*{18} ! si ce n'est pas ce vieux Peter Pienaar.

« Il me fit prendre du café, du jambon et du pain excellents tout en regardant ma carte.

« – Qu'est-ce que ceci ? s'écria-t-il en devenant très rouge.

« – C'est la carte d'état-major d'un nommé Stumm, un *skellum* boche qui commande à Erzurum, dis-je.

« Il l'examina de près, et lut les annotations et l'autre papier que vous m'aviez donné, Dick. Puis il jeta les bras en l'air et se mit à rire, mais à rire ! Il saisit un pain et l'envoya tomber sur la tête d'un autre général. Il leur parla en russe et ils se mirent tous à rire à leur tour. Deux d'entre eux sortirent précipitamment, chargés d'une mission. Jamais je n'ai vu pareille joie. C'étaient des hommes intelligents et ils savaient la valeur de ce que vous m'aviez donné.

« Puis le général se leva tout à coup et, me saisissant dans ses bras, tout sale que j'étais, il m'embrassa sur les deux joues.

« – Devant Dieu, Peter, vous êtes le plus grand chasseur qu'il y ait eu depuis Nemrod ! dit-il. Vous m'avez souvent déniché du gibier, mais jamais une aussi belle pièce qu'aujourd'hui. »

21

La petite colline

C’est un sage, celui qui a dit que le plus grand courage est de pouvoir se tenir tranquille. J’avais éprouvé ce sentiment pendant que nous étions arrosés dans les tranchées de réserve en face de Vermelles. Je le ressentis aussi avant de franchir les parapets de Loos, mais jamais je ne l’ai senti d’une façon aussi intense que pendant les deux dernières journées passées dans cette cave. Je dus faire un grand effort pour me ressaisir. Peter était parti chargé d’une mission insensée, que je n’espérais pas voir réussir. Sandy ne donnait plus signe de vie, car il était tout occupé à livrer ses propres batailles à une centaine de mètres de nous, et j’étais tourmenté par la pensée qu’il pouvait tout perdre en redevenant la proie de ses nerfs. Un compagnon inconnu nous apporta nos repas. Il ne parlait que le turc, et ne put rien nous dire. Si seulement j’avais pu aider d’une manière quelconque à notre entreprise, je serais arrivé à calmer mon inquiétude. Mais il n’y avait rien à faire ; il nous fallait attendre et réfléchir. Je puis vous assurer que je commençais à éprouver de la sympathie pour le général qui, à l’arrière, trace le plan que d’autres exécuteront. Il est bien moins énervant de mener la charge que d’attendre des nouvelles assis dans un fauteuil.

Il faisait un froid intense et nous passâmes la plus grande partie de nos journées enveloppés dans nos pardessus et enfoncés dans la paille. Blenkiron fut surprenant. Il ne put faire de réussites, faute de lumière ; et pourtant, il ne se plaignit pas. Il passa une grande partie du temps à dormir, et lorsqu’il

s'éveillait, il bavardait aussi gaiement que s'il était à la veille de partir en vacances. Il éprouvait une grande joie. Sa dyspepsie avait disparu et il adressait sans cesse des hymnes et des louanges à la Providence qui avait réglé son duodénum.

Ma seule occupation était d'écouter les canons. Le lendemain du départ de Peter, ils furent très silencieux, mais tard dans la soirée, ils se remirent à faire un vacarme effroyable. Le lendemain, ils ne se turent point de l'aube au crépuscule, et cela me rappela les deux jours d'effroyable canonnade qui précédèrent la bataille de Loos. J'essayai, mais en vain, de m'assurer que ce redoublement d'intensité prouvait que Peter avait réussi à accomplir sa mission. J'avais plutôt l'impression contraire, car cette canonnade acharnée devait signifier que les Russes se livraient de nouveau à un assaut sur tout le front.

Je grimpai deux ou trois fois sur le toit pour respirer un peu d'air pur. Il faisait brumeux et humide, et je distinguai mal la campagne. Des transports descendaient toujours, cahin-caha, la route menant à Palantuken, d'où revenaient lentement des charretées de blessés. Je remarquai pourtant un va-et-vient continuel entre la maison et la ville. De nombreuses autos passaient, et des courriers à cheval arrivaient et repartaient constamment. J'en déduisis que Hilda von Einem se préparait à jouer son rôle dans la défense d'Erzurum.

Mes ascensions sur le toit eurent lieu le lendemain du départ de Peter. Mais lorsque, le deuxième jour, j'essayai la trappe, je la trouvai fermée et consolidée d'un poids très lourd. C'était sans doute une sage précaution prise par nos amis, puisque la maison principale était si fréquentée. Il me fallait renoncer à mes expéditions sur le toit.

Hussin apparut très tard au cours de la deuxième soirée. Nous avions soupé ; Blenkiron venait de s'endormir paisiblement et je commençais à compter les heures qui nous séparaient de l'aube, car je ne fermais plus l'œil de la journée et encore moins de la nuit.

Hussin n'alluma pas la lanterne. J'entendis la clef tourner

dans la serrure et puis son pas qui s'approchait de nous.

– Dormez-vous ? dit-il.

Et lorsque je lui répondis, il s'assit à mes côtés.

– J'ai trouvé des chevaux, ajouta-t-il, et le maître me charge de vous dire que nous partirons demain matin, trois heures avant l'aube.

J'accueillis cette nouvelle avec joie.

– Dites-moi ce qui se passe, lui demandai-je. Voici trois jours que nous sommes couchés dans cette tombe, nous ne savons rien.

– Les canons sont occupés. Des Allemands arrivent ici toutes les heures, je ne saurais dire pourquoi. Et puis on vous a cherchés partout. Vos ennemis sont venus jusqu'ici, mais on les a renvoyés les mains vides. Dormez, seigneur, car de rudes épreuves nous attendent.

Mais je ne dormis guère, tant la préoccupation de l'attente était énervante. J'enviais le sommeil de Blenkiron. Je réussis pourtant à somnoler une heure ou deux ; je fus aussitôt saisi par mon cauchemar familier. Il me semblait être de nouveau à l'entrée d'un défilé, poursuivi de très près, faisant de grands efforts pour parvenir au sanctuaire qu'il me fallait atteindre. Mais je n'étais plus seul. D'autres m'accompagnaient, je ne saurais dire combien ils étaient, car dès que j'essayais de distinguer leurs visages, ils se dissipaient dans la brume. Nous foulions aux pieds une couche de neige profonde ; au-dessus de nous, un ciel gris et des pics noirs se dressaient de tous côtés. Pourtant, devant nous, au milieu du défilé, j'aperçus ce curieux *castrol* que j'avais vu pour la première fois dans mon rêve, sur la route d'Erzurum.

Chaque détail du *castrol* m'apparaissait très distinctement. La colline se dressait à droite de la route traversant le défilé, au-dessus d'un creux où de grands rocs se détachaient contre la neige. Les flancs en étaient très escarpés, de sorte que la neige s'était détachée par endroits, laissant à nu de longues étendues

de schiste noires et brillantes.

Le sommet du *kranz,* qui au lieu de se dresser en pic dessinait une pente douce, était creusé en forme de coupe par les intempéries. Les *castrols* sud-africains présentent souvent cette particularité. Je devinai que c'était le cas de celui-ci. Nous faisions de grands efforts pour l'atteindre, mais la neige nous empêtrait et nos ennemis nous serraient de près.

Tout à coup, on m'éveilla, et je vis une silhouette debout à mes côtés.

– Préparez-vous, seigneur, me dit une voix. Il est l'heure de partir.

Nous sortîmes tels des somnambules dans l'air piquant. Hussin nous fit franchir une ancienne poterne, et nous traversâmes ensuite une espèce de verger, nous dirigeant vers quelques chênes verts, à l'abri desquels nos chevaux mangeaient tranquillement dans leurs musettes.

– C'est bon, me dis-je. On leur donne une ration d'avoine avant de leur demander un grand effort.

Il y avait neuf montures pour neuf cavaliers. Nous les enfourchâmes sans mot dire et marchâmes en file indienne à travers un bosquet vers une palissade démolie qui marquait le commencement du terrain labouré. Hussin nous guida alors pendant environ vingt minutes à travers la neige profonde. Il voulait éviter tout bruit tant que nous ne serions pas hors de portée de la maison. Nous prîmes bientôt un chemin de traverse qui tomba sur une grande route se dirigeant du sud-ouest à l'ouest.

J'avais retrouvé tout mon entrain. J'étais comme enivré par le mouvement ; j'aurais voulu chanter et rire tout haut. Les périls s'oublient ou se ravivent vite sous le dais noir de la nuit. J'oubliais les miens. L'obscurité à travers laquelle je galopais ne me conduisait-elle pas vers la liberté et vers mes amis ?

Oui, et aussi vers le succès, auquel je n’avais pas osé songer, que je n’osais même imaginer.

Hussin chevauchait le premier à mes côtés. Je me retournai et j’aperçus Blenkiron qui paraissait fort malheureux sur sa monture et ennuyé de l’allure à laquelle nous chevauchions. Il se plaisait à dire que l’équitation est un excellent exercice pour le foie, mais il préférait aller à l’amble ou faire un petit temps de galop. Une course éperdue comme celle-ci ne lui convenait guère.

Nous dépassâmes tout à coup un feu de camp dans une vallée. C’était le bivouac de quelque unité turque et les chevaux firent aussitôt un écart. J’entendis Blenkiron jurer et je pariai qu’il avait perdu ses étriers et chevauchait sur l’encolure de sa bête.

À ses côtés galopait une haute silhouette emmitouflée et qui portait autour du cou une espèce de châle dont les pans flottaient par derrière dans le vent. Sandy ne possédait naturellement pas de pardessus européen, car depuis des mois il ne portait plus de vêtements possibles. Je voulais lui parler et pourtant, je n’osais. Son immobilité me le défendait. C’était un cavalier merveilleux, fort heureusement pour lui, car il ne surveillait nullement sa bête, l’esprit rempli de pensées inquiètes.

L’air devint tout à coup âcre et froid et je vis qu’un brouillard montait des vallées.

– En voilà une déveine ! criai-je à Hussin. Pourrez-vous nous guider dans le brouillard ?

– Je ne sais, dit-il en hochant la tête. Je me fiais à la forme des collines.

– En tout cas, nous possédons une carte et une boussole. Mais cela va nous retarder. Dieu fasse que le brouillard se lève !

La brume noire s’éclaircit bientôt, devint une vapeur grisâtre et l’aube pointa, ne nous apportant guère de réconfort. Le brouillard déferlait en vagues jusqu’aux oreilles des chevaux, et

comme je chevauchais en tête de notre compagnie, je distinguai difficilement le deuxième rang.

– Il est temps de quitter la route, dit Hussin. Nous risquerions d'y rencontrer des curieux.

Nous prîmes à gauche, à travers ce qui ressemblait absolument à une lande écossaise. La pluie y avait creusé des flaques et on y voyait des masses confuses de genièvres chargés de neige, et de longs récifs d'ardoise mouillée. Nous avancions avec difficulté, car le brouillard nous empêchait de nous diriger. Aidé de la carte et de la boussole, j'essayai de faire en sorte que notre chemin côtoyât le flanc d'un des éperons qui nous séparait de la vallée à atteindre.

– Il y a une rivière devant nous, dis-je à Hussin. Est-elle guéable ?

– Ce n'est qu'un filet d'eau, répondit-il en toussant. Ce diable de brouillard nous vient d'Eblis.

Mais bien avant d'y être parvenu, je devinai qu'il ne s'agissait pas d'un ruisseau mais d'un torrent des montagnes, qui descendait par un profond ravin. Nous nous trouvâmes bientôt au bord ; ce n'était qu'un tourbillon de chutes pâteuses et de rapides boueux. Il nous serait aussi facile de faire franchir cette cataracte à nos chevaux que de leur faire escalader les cimes des monts Palantuken !

Hussin considéra le tourbillon d'un air consterné.

– Qu'Allah me pardonne ma folie, j'aurais dû prévoir ceci ! Il nous faut rejoindre la route et trouver un pont. Quel chagrin j'éprouve d'avoir si mal guidé mes seigneurs !

Nous rebroussâmes chemin à travers la lande ; j'étais fort découragé. Nous n'avions pas une trop grande avance et Hilda von Einem déchaînerait certainement terre et ciel pour nous rejoindre. Hussin forçait l'allure de sa monture, car son inquiétude était aussi vive que la mienne.

Avant de parvenir à la route, la brume se dissipa et révéla

une bande de campagne au-delà des collines. Nous en avions une vue très claire : chaque objet se détachait nettement dans la lumière du matin. Nous vîmes le pont devant lequel des cavaliers étaient alignés et des piquets de cavalerie qui descendaient la route.

Ceux-ci nous aperçurent au même instant. Un mot d'ordre courut le long de la route, un coup de sifflet strident retentit, les piquets tournèrent leurs chevaux vers la berge et partirent à travers la lande.

– Je disais bien que ce brouillard venait d'Eblis, ronchonna Hussin, tandis que faisant demi-tour, nous retournions sur nos pas au grand galop. Ces maudits Zaptiehs nous ont vus et nous ont coupé la route.

Mon opinion était qu'il fallait à tout prix essayer de franchir la rivière, mais Hussin me fit remarquer que cela ne nous servirait à rien, car la cavalerie campée au-delà du pont remontait déjà l'autre rive.

– Je connais un sentier parmi les collines, dit-il, mais il faudra le gravir à pied. Nous avons encore une chance de leur échapper si nous pouvons prendre quelque avance et si le brouillard nous masque.

Nous parvînmes au bas des collines. Les cavaliers nous poursuivaient toujours et accentuaient chaque difficulté. Nous dûmes contourner de gros rochers, et les chevaux s'embourbèrent jusqu'aux sangles dans des marais. Heureusement, le brouillard était retombé de nouveau et, tout en entravant la poursuite, cela diminuait aussi les chances de Hussin de trouver le sentier.

Il le découvrit, pourtant. Nous aperçûmes enfin le ravin et le raidillon qui remontait la colline. Mais il était obstrué par un éboulement récent. Un grand lopin de terre s'était détaché du versant du coteau et, recouvert de neige, il ressemblait à une tranche de gâteau au chocolat glacé.

Pendant un instant, nous considérâmes ce spectacle sans mot

dire ; puis nous reconnûmes l'inutilité d'essayer de suivre ce chemin-là.

– Moi, je suis pour tenter les crêtes, dis-je. Là où il y a eu un chemin, on en trouvera bien un autre.

– Pour servir de cible à ces tirailleurs ? répliqua Hussin sèchement. Tenez, regardez.

Le brouillard s'était de nouveau levé, et un regard en arrière suffit à me convaincre que les cavaliers nous serraient de près. Ils étaient à moins de 300 mètres de nous. Nous tournâmes bride et nous nous dirigeâmes vers l'est, vers les assises des falaises.

Alors, Sandy parla pour la première fois.

– Je ne sais quel est votre sentiment, à vous autres. Moi, je suis résolu à ne pas me laisser prendre vivant. Il n'y a qu'une chose à faire : il faut trouver un bon endroit et opposer une résistance acharnée. Nous vendrons cher nos vies.

– C'est la seule solution possible, répondit Blenkiron avec sérénité.

La chevauchée lui avait valu de tels tourments qu'il accueillait avec joie l'idée d'un combat stationnaire.

– Distribuez les armes, dit Sandy.

Les Compagnons portaient tous des fusils en bandoulière. Du fond d'une grande sacoche, Hussin sortit des fusils et des cartouchières qu'il nous remit. En posant le mien sur mon arçon, je remarquai que c'était un Mauser, dernier modèle.

– Il nous faut à tout prix trouver l'endroit où opposer notre résistance, dit Sandy. Cette fois, les chances sont contre nous.

Le brouillard nous engloutit de nouveau et nous nous engageâmes bientôt sur une longue pente égale. Puis vint une montée, au haut de laquelle j'aperçus le soleil. Nous plongeâmes bientôt dans le grand jour et dominâmes une large vallée d'où une route montait en serpentant vers un défilé de montagnes.

C'était ce que j'attendais. Cette route était une des voies menant vers le défilé des monts Palantuken, à quelques kilomètres au sud d'Erzurum.

Alors, tournant mes regards vers le sud, j'aperçus ce que je cherchais depuis déjà plusieurs journées. La vallée était coupée par une petite colline dominée par un *kranz* de rochers. C'était bien le *castrol* de mon cauchemar.

En l'apercevant, je pris aussitôt la direction de notre compagnie.

– Voilà notre fort, criai-je. Une fois là, nous pourrons résister une semaine. Allons ! Encore un peu de courage.

Nous descendîmes le coteau ventre à terre, comme des possédés, et Blenkiron lui-même se cramponnait bravement à son cheval à tous les tournants. Nous atteignîmes bientôt la route et croisâmes au grand galop une compagnie d'infanterie en marche, des pièces d'artillerie et des camions vides. Je remarquai que tous semblaient descendre des montagnes ; ceux qui les remontaient étaient peu nombreux.

Hussin hurla quelques mots en turc qui nous obtinrent droit de passage, mais ils demeurèrent bouche bée devant notre allure folle. Je vis du coin de l'œil que Sandy avait rejeté ses manteaux et apparaissait dans un flamboiement de couleurs éblouissantes. Mais à ce moment, je n'avais de pensées que pour la petite colline qui nous faisait presque face du côté opposé du vallon.

Il était impossible que les chevaux gravissent cette montée. Nous les poussâmes jusqu'à la vallée et, sautant hâtivement à terre, nous chargeâmes les fardeaux sur nos dos et commençâmes à escalader le flanc du *castrol*. La pente était toute parsemée d'immenses rochers qui nous permirent fort heureusement de nous tenir à couvert. Nous en eûmes bientôt besoin, car, jetant un regard par-dessus mon épaule, je vis que ceux qui nous poursuivaient étaient parvenus à la route qui

nous surplombait et se préparaient à faire feu.

En temps normal, nous aurions été des cibles faciles, mais fort heureusement, des lambeaux de brouillard s'accrochaient encore à ce vallon. Les autres pouvaient se défendre ; je demeurai donc aux côtés de Blenkiron et le hissai, essoufflé, par le chemin le moins exposé. De temps à autre, des balles venaient s'aplatir sur les rochers et l'une d'elles siffla très près de ma tête. Nous franchîmes de cette façon à peu près les trois quarts de la distance. Il nous restait encore à parcourir environ une douzaine de mètres pour parvenir à l'endroit où le glacis montait plus doucement jusqu'au bord du *kranz*.

Blenkiron reçut une balle dans la jambe ; ce fut notre seul accident. Il n'y avait rien à faire qu'à le porter. Je le hissai donc sur mes épaules et franchis ces quelques mètres, le cœur gonflé à éclater. Les balles pleuvaient autour de nous. Nous parvînmes cependant au *kranz*, sains et saufs.

Ayant escaladé sans peine le rebord, je posai Blenkiron à l'intérieur du *castrol* et je me hâtai de préparer notre défense.

Nous n'avions pas de temps à perdre. Des silhouettes s'avançaient dans le mince brouillard, se glissant à couvert. Nous nous trouvions dans une redoute naturelle dépourvue de meurtrières et de sacs de sable. Pour tirer, il nous fallait passer la tête au-dessus du rebord, mais ce danger était amoindri par le superbe champ de tir que formait le glacis. Je postai nos hommes et j'attendis. Blenkiron, le visage blême, annonça qu'autrefois, il maniait habilement le fusil, et il insista pour participer à la défense.

Je donnai l'ordre que personne ne devait tirer avant que l'ennemi eût quitté l'abri des rochers et ne fût parvenu au glacis qui entourait le *castrol*. Nous fûmes donc obligés d'être sur le qui-vive de tous les côtés à la fois pour empêcher qu'on ne nous surprît de flanc. Le fusil de Hussin retentit bientôt derrière moi et me prouva que mes précautions n'avaient pas été inutiles.

Nous étions tous trois d'assez bons tireurs, mais nous n'arrivions pas à la cheville de Peter. Les Compagnons se

montrèrent aussi assez adroits. Comme le fusil Mauser était précisément l'arme que je connaissais le mieux, je ne ratais guère de coups. Nos assaillants n'eurent aucune chance, car leur seul espoir était de nous écraser par la supériorité du nombre. Mais comme ils n'étaient que vingt-quatre, ils étaient beaucoup trop peu nombreux pour réussir ce coup. Je crois que nous en tuâmes au moins trois, car leurs cadavres furent abandonnés sur le glacis ; nous en blessâmes environ six, et les autres se retirèrent vers la route. Un quart d'heure plus tard, tout était fini.

– Ce sont des chiens de Kurdes ! s'écria Hussin d'une voix farouche. Seul un *ghiaour* kurde oserait tirer sur la livrée du Kaaba.

Ce fut alors que je regardai Sandy. Il avait rejeté tous ses châles et se dressait dans un très étrange costume de bataille. Il s'était procuré, je ne sais comment, des bottes de campagne et une vieille paire de culottes, par-dessus lesquelles retombait une magnifique *jibbah* ou éphode d'une merveilleuse soie vert émeraude. Je dis de la soie, mais cela ne ressemblait à aucune soie que j'ai jamais vue, tant la trame en était exquise et chatoyante. Il portait sur la poitrine un étrange symbole que je distinguai mal dans la faible lumière. Mais je gage que jamais vêtement plus rare et plus coûteux ne fut exposé aux balles sur une âpre colline d'hiver.

Sandy paraissait inconscient de son accoutrement. Ses regards fouillaient le vallon.

– Ce n'était là que l'ouverture, s'écria-t-il. L'opéra commencera bientôt. Il nous faut élever des parapets pour combler ces brèches ; autrement, ils nous atteindront de plus de 1000 mètres d'ici.

Pendant ce temps, j'avais pansé très sommairement la blessure de Blenkiron avec un morceau de toile que Hussin me fournit. Une balle, par ricochet, lui avait éraflé le tibia gauche. J'aidais ensuite les autres à élever des remblais pour compléter la défense. Ce ne fut guère facile, car pour tout instrument nous

n'avions que nos couteaux et nous devions creuser profondément le gravier couvert de neige. Tout en travaillant, j'examinai notre refuge.

Le *castrol* avait à peu près 10 mètres de diamètre, l'intérieur était rempli de rochers et de pierres détachées, et le parapet avait environ 120 mètres de haut. Le brouillard s'étant en grande partie dissipé, je pus voir les alentours immédiats. À l'ouest, au-delà du vallon, se déroulait la route que nous venions de suivre, et sur laquelle nos poursuivants s'étaient retranchés. Au nord, la colline descendait à pic jusqu'au bas de la vallée, mais au sud, au-delà d'une pente, une crête barrait la vue. À l'est, je découvris un autre bras de rivière suivi de la grand-route menant au défilé, tout encombrée de convois. Les deux routes semblaient converger l'une vers l'autre à un point plus au sud qui m'était invisible.

Je devinai que nous n'étions pas très éloignés du front, car le grondement de l'artillerie paraissait tout proche – détonations brusques de pièces de campagne et celles plus profondes des howitzers. Et les crépitements des mitrailleuses retentissaient comme le bavardage d'une pie au milieu des aboiements d'une meute formidable. Je vis même l'éclatement des marmites russes qui cherchaient évidemment à atteindre la grand-route.

Un obus éclata à moins de 10 mètres d'un convoi sur notre gauche, et un autre tomba dans le vallon que nous venions de quitter. Il s'agissait évidemment de tirs à longue portée, et je me demandai si les Russes avaient posté des observateurs sur les hauteurs pour repérer. Dans ce cas, ils essayeraient peut-être bientôt un tir de barrage, et ce serait vraiment une ironie du sort si nous devenions la cible d'obus amis.

– Seigneur, s'écria Sandy, si seulement nous avions deux mitrailleuses, nous pourrions résister à une division.

– Oui, mais en attendant, ils nous auront vite fait sauter s'ils s'avisent d'installer un canon, répliquai-je.

– Dieu veuille que les Russes leur donnent trop à faire pour leur permettre cela ! répondit-il.

Je surveillais nos ennemis sur la route, avec inquiétude. Ils paraissaient plus nombreux. Ils faisaient des signaux, car je vis un drapeau blanc s'agiter. Puis le brouillard nous engloutit encore une fois, et 10 mètres de vapeur limitèrent de nouveau notre horizon.

– Attention, criai-je, ils peuvent à tout moment essayer de nous prendre par surprise. Surveillez le bord du brouillard et tirez au premier signe.

Nous attendîmes pendant près d'une demi-heure dans cet étrange monde blanc ; les yeux nous piquaient à force de regarder fixement devant nous. Le bruit des canons s'était tu et tout était d'une tranquillité mortelle. Et le cri de Blenkiron, lorsqu'il heurta sa jambe blessée contre un rocher, nous fit tressaillir.

Alors, une voix perça le brouillard. C'était une voix de femme, claire, pénétrante, mais douce. Elle parlait une langue qui m'était inconnue, mais Sandy la comprit. Il fit un mouvement brusque comme pour parer un coup.

La femme apparut sur le glacis, à quelques mètres de nous. Le premier visage qu'elle aperçut fut le mien.

– Je viens vous proposer des conditions, dit-elle en anglais. Me permettez-vous d'entrer ?

Je soulevai ma casquette en murmurant :

– Oui, madame.

Que pouvais-je faire d'autre ?

Accolé au parapet, Blenkiron se mit à jurer furieusement à voix basse.

Elle escalada le *kranz* et franchit le rebord, légère comme une biche. Elle portait des vêtements bizarres : des bottes éperonnées, et des culottes sur lesquelles retombait une courte jupe verte. Elle était coiffée d'une toque ornée d'un bijou et une mante d'une grosse étoffe campagnarde était rejetée sur ses

épaules. Elle portait des gantelets et tenait une cravache. Les cristaux du brouillard scintillaient dans ses cheveux et une couche de brume argentée recouvrait ses vêtements.

Jusqu'ici, je ne l'avais jamais trouvée belle. Étrange, bizarre, surprenante, si vous voulez, mais belle, non ; elle n'était pas assez humaine pour cela. Pourtant, debout devant nous, le teint avivé, les yeux brillants comme des étoiles, posée comme un oiseau sauvage, je dois avouer qu'elle possédait une beauté particulière. Elle était peut-être diabolique, mais ce n'en était pas moins une reine. Je me dis qu'il y aurait peut-être de la gloire à entrer à ses côtés à Jérusalem !

Sandy demeurait rigide, le visage grave et tendu. Elle lui tendit les deux mains, lui parlant très doucement en turc. Je remarquai que les six Compagnons s'étaient éclipsés et s'étaient cachés du côté le plus éloigné du *castrol*.

Je ne sais ce qu'elle lui dit, mais d'après son ton, et surtout d'après ses yeux, je compris qu'elle l'implorait de revenir, qu'elle le suppliait de s'associer à elle pour une grande aventure. Elle implorait peut-être son amour, que sais-je ?

L'expression de Sandy était pareille à celle d'un masque mortuaire, les sourcils froncés et la mâchoire rigide.

– Madame, lui répondit-il, je vous prie de nous dire au plus vite ce qui vous amène, et de le dire en anglais. Il faut que mes amis vous entendent aussi bien que moi.

– Vos amis ! s'écria-t-elle. Un prince a-t-il rien de commun avec de pareils mercenaires ? Ce sont vos esclaves, peut-être. Ce ne sont pas vos amis.

– Mes amis, répéta Sandy fermement. Vous devez savoir, madame, que je suis un officier de l'armée anglaise.

Ces mots lui portèrent sans aucun doute un coup direct. Dieu sait quelle origine elle prêtait à Sandy, mais elle n'avait certainement jamais envisagé pareille possibilité. Ses yeux se dilatèrent et devinrent plus brillants, ses lèvres s'ouvrirent comme pour parler, mais la voix lui manqua. Elle se ressaisit

par un effort, et toute l'ardeur et la vie s'éteignirent dans ce visage étrange qui ressembla de nouveau au masque redoutable que j'avais d'abord connu.

– Et ces autres, qui sont-ils ? demanda-t-elle d'une voix monotone.

– L'un est un de mes frères d'armes ; nous sommes tous deux officiers dans le même régiment. L'autre est un ami américain. Mais nous poursuivons tous trois la même mission. Nous sommes venus en Orient afin d'anéantir Manteau-Vert et votre ambition maudite. Vous avez vous-même détruit les Prophètes. À votre tour de disparaître. Ne vous y trompez pas, madame, cette folie est terminée. Je vais déchirer ce vêtement sacré en mille lambeaux que je jetterai au vent. Le peuple attend aujourd'hui même la révélation qui ne viendra pas. Tuez-nous si vous le pouvez, nous aurons du moins anéanti un mensonge et servi notre pays.

Je n'aurais pas détourné mon regard du visage de Hilda von Einem pour une rançon de roi. J'ai déjà dit que c'était une reine, il n'y a aucun doute à ce sujet. Elle avait l'âme d'un conquérant, car elle ne trahit aucun signe de faiblesse ni de déception. L'orgueil et la plus digne résolution brillaient dans ses yeux.

– J'ai dit que je venais vous offrir des conditions. Je vous les offre encore, bien qu'elles soient autres que je ne croyais. Écoutez : je renverrai le gros Américain sain et sauf dans son pays. Je ne fais pas la guerre à des êtres comme lui. Il est l'ennemi de l'Allemagne et non le mien. Mais vous, ajouta-t-elle en se tournant farouchement vers moi, vous, vous serez pendu avant le crépuscule.

Je n'ai jamais de ma vie éprouvé pareille satisfaction. Je tenais enfin ma revanche. Cette femme m'avait choisi parmi tous les autres pour être l'objet de sa haine et je l'aimais presque pour cela. Elle se tourna ensuite vers Sandy, et toute la férocité de son visage s'éteignit.

– Vous cherchez la vérité, lui dit-elle. Moi aussi. Et si nous

nous servons d'un mensonge, ce n'est qu'afin de renverser un mensonge encore plus grand. Vous appartenez à ma demeure par l'esprit, et vous seul, de tous les hommes que j'ai vus, êtes digne de m'accompagner dans ma mission. L'Allemagne faillira peut-être, mais moi, je ne faillirai pas. Je vous offre la carrière la plus belle qu'aucun mortel ait jamais connue. Je vous offre une tâche qui exige tout votre cerveau, toute votre force et tout votre courage. Refusez-vous cette destinée ?

Je ne sais quel effet ces paroles eussent produit dans des salles surchauffées et parfumées ou dans la langueur d'un riche jardin. Mais, prononcées sur cette colline glacée, elles parurent aussi irréelles que le brouillard qui nous entourait. Elles ne faisaient aucune impression, elles étaient tout simplement déraisonnables.

– Je resterai avec mes amis, répondit Sandy.

– Alors, je vous offre encore davantage. Je sauverai vos amis. Ils partageront mon triomphe.

Blenkiron ne put en entendre davantage. Il se dressa pour formuler la protestation que ces paroles faisaient jaillir de son âme, mais il oublia sa blessure et retomba à terre avec un gémissement.

Elle parut implorer Sandy une dernière fois. Elle lui parla en turc, et je n'ai aucune idée de ce qu'elle lui dit. Mais je devinai que c'était la requête d'une femme à son amant. Elle était redevenue la fière beauté, mais son orgueil contenait comme un gémissement – j'allais presque écrire une tendresse. J'eus l'impression de commettre la plus odieuse indiscrétion en l'écoutant ainsi. Il me semblait que nous surprenions quelque chose de pitoyable. Je me sentis rougir, et Blenkiron détourna la tête.

Sandy ne broncha pas. Il lui répondit en anglais.

– Vous ne pouvez rien m'offrir que je désire. Je suis le serviteur de mon pays, ses ennemis sont les miens. Je ne puis rien avoir de commun avec vous. Voilà ma réponse, madame

von Einem.

Alors, elle perdit tout son empire sur elle-même. On eût dit une digue se brisant sous la pression d'une masse d'eau glacée. Arrachant un de ses gantelets, elle le lui lança en plein visage. Et ses yeux exprimaient une haine implacable.

– Je n'ai plus que faire de vous ! s'écria-t-elle. Vous me méprisez, mais sachez que ce mépris creuse votre propre tombe.

Elle bondit sur le parapet, et l'instant d'après, elle atteignit le glacis. Le brouillard s'était une fois de plus dissipé, et de l'autre côté du vallon, je remarquais une batterie et des artilleurs qui n'étaient pas turcs. Elle leur fit un signe de la main et descendit le coteau en courant. À ce moment, je perçus le sifflement d'un obus russe à longue portée. Le choc sourd d'un éclatement se répercuta parmi les rochers et une gerbe de terre rouge s'épanouit en l'air. Cela se passa en un instant. Je vis les artilleurs sur la route nous montrer du doigt et je les entendis crier ; j'entendis également une espèce de sanglot de Blenkiron avant de me rendre compte de ce qui était arrivé. Puis j'aperçus Sandy qui était déjà au-delà du glacis et qui dévalait la pente par grands bonds. Les Turcs tiraient sur lui, mais il ne s'en préoccupait pas. Je le perdis de vue l'espace d'une seconde et sa direction fut marquée par une grêle de balles.

Il revint ensuite, remontant lentement la pente ; il portait quelque chose dans ses bras. L'ennemi ne tirait plus, comprenant ce qui s'était passé.

Sandy déposa son fardeau doucement dans un coin du *castrol*. La toque était tombée et les cheveux de Hilda von Einem se déroulaient autour de son visage très blanc, mais qui ne portait nulle trace de blessure ni de meurtrissure. J'entendis Sandy me dire :

– Elle a été tuée sur le coup, le dos brisé par un éclat d'obus. Il nous faut l'enterrer ici. Dick, vous comprenez… Je crois qu'elle m'aimait à sa manière. C'est tout ce que je puis faire pour elle.

Nous dîmes aux Compagnons de monter la garde. Puis nous creusâmes une tombe peu profonde, avec une lenteur infinie, nous servant de nos couteaux et de nos doigts. Lorsqu'elle fut prête, nous recouvrîmes le visage de la morte du manteau de toile que Sandy avait porté dans la matinée, puis il souleva le corps et le posa doucement dans la tombe.

– Je ne savais pas que rien puisse être aussi léger, dit-il.

Je n'avais pas à être témoin d'une scène pareille. Muni des jumelles de Blenkiron, je m'accoudai au parapet et j'observai nos amis sur la route. Il ne se trouvait aucun Turc parmi eux, et j'en devinai la raison ; il ne serait guère facile de faire marcher des hommes de l'Islam contre le porteur de l'éphode vert. Nos ennemis étaient allemands ou autrichiens, et ils possédaient une pièce de campagne, qui semblait braquée sur notre fort. Ils paraissaient attendre. Tout à coup, je crus reconnaître une silhouette massive. Stumm était venu assister à l'anéantissement de ses ennemis.

Je remarquai vers l'est un autre canon dans les champs au-dessous de la grand-route. Ils nous tenaient de flanc ; il n'y avait pas moyen de leur échapper. Hilda von Einem allait avoir un noble bûcher et une bonne escorte pour l'accompagner dans son sombre voyage !

Le crépuscule tombait, un crépuscule clair et brillant piqué d'étoiles au chatoiement d'émeraudes. Tout autour de l'horizon, l'artillerie tonnait, et j'aperçus la fumée et la poussière d'un bombardement furieux du côté du fort Palantuken. On eût dit que les canons des autres forts s'étaient rapprochés. Deve Boyun était caché par une colline, mais là-bas, vers le nord, des nuages blancs pareils aux étendards de la nuit se tenaient suspendus au-dessus de la vallée de l'Euphrate. Tout le firmament bourdonnait et résonnait comme une corde tendue qu'on vient de frapper…

Et, comme je regardais, le canon de Stumm fit feu. La marmite éclata à 10 mètres sur notre droite. Un instant plus tard, un deuxième obus tomba un peu au-delà du *castrol*.

Blenkiron s'était traîné jusqu'au parapet. Il n'avait jamais été bombardé auparavant, mais son visage révélait plutôt de la curiosité que de la crainte.

– Mauvais tir, déclara-t-il.

– Au contraire, ils savent ce qu'ils font.

À peine avais-je prononcé ces paroles qu'un obus tomba en plein sur nous. Il atteignit le rebord du *castrol* et brisa le rocher, mais éclata presque entièrement dehors. Nous fîmes tous un plongeon et personne ne s'en trouva plus mal, à part quelques égratignures sans importance. La tombe de Hilda von Einem fut couverte de débris.

Je hissai Blenkiron par-dessus le parapet ; je criai aux autres de nous suivre, ayant l'intention de nous mettre à couvert du côté de la colline. Mais dès que nous nous montrâmes, des balles sifflèrent, venant de plusieurs centaines de mètres devant nous. Il fut facile de comprendre ce qui se passait. On avait envoyé des tirailleurs nous attaquer par derrière. Tant que nous resterions dans le *castrol*, ils ne nous attaqueraient pas, mais ils nous empêcheraient coûte que coûte d'en sortir pour trouver un autre refuge.

Stumm et son canon nous avaient à leur merci.

Nous nous accroupîmes de nouveau sous le parapet.

– Autant jouer à pile ou face, dis-je. Il n'y a que deux partis à prendre : ou rester ici et être bombardé, ou essayer de franchir la ligne de ces tirailleurs. Les risques sont égaux.

Mais je savais qu'il n'y avait nul choix, car Blenkiron était blessé, et nous ne pouvions quitter le *castrol*.

22

Les canons du nord

Les obus cessèrent de tomber.

La nuit s'assombrit et révéla un champ d'étoiles scintillantes, car l'atmosphère plus vive faisait prévoir qu'il allait geler. Nous attendîmes une heure, accroupis derrière les parapets les plus éloignés, mais nous n'entendîmes plus le sifflement familier et lugubre.

Alors, Sandy se leva et s'étira.

– J'ai faim, déclara-t-il. Hussin, donne-nous à manger. Nous n'avons rien pris depuis l'aube. Je me demande ce que cette accalmie signifie.

Je crus pouvoir l'expliquer.

– C'est la manière de Stumm, dis-je. Il nous tiendra pendant des heures sur le qui-vive, exultant à l'idée des tortures qu'il nous suppose endurer. Il a juste assez d'imagination pour cela… Oh ! s'il avait un nombre suffisant d'hommes, il nous livrerait un assaut. Mais à défaut, il compte nous faire sauter, lentement, par petits morceaux, en se pourléchant les babines.

Sandy bâilla.

– Eh bien, mon vieux, il faut lui causer une déception, nous n'allons pas nous en faire. Nous sommes tous trois au-dessus de ce genre de frousse.

– En attendant, dis-je, tirons le meilleur parti possible de la situation. Il nous a repérés très exactement. Il nous faut trouver

un abri quelconque juste au-dessus du *castrol*, où nous pourrons au moins abriter nos têtes. Nous sommes certains d'être amochés quoi qu'il arrive, mais nous lutterons jusqu'au bout. Et qui sait ? Lorsqu'ils se décideront à livrer assaut, croyant nous avoir tous tués, un de nous sera peut-être encore debout pour trouer la peau de Stumm. Qu'en dites-vous ?

Ils partagèrent mon avis. Après notre repas, Sandy et moi sortîmes du *castrol* en rampant, afin d'explorer les alentours, laissant les autres monter la garde au cas où il y aurait une attaque. Nous découvrîmes une excavation dans le glacis, un peu au sud du *castrol*, et en y travaillant silencieusement, nous parvînmes à l'élargir et à creuser dans le flanc de la colline une espèce de cave peu profonde, qui ne serait d'aucune utilité au cas d'un coup direct, mais servirait du moins de pare-éclats.

Nos ennemis veillaient. Les tirailleurs à l'est lancèrent des fusées éclairantes par intervalles et Stumm en lança une également. Un peu avant minuit, l'enfer se déchaîna autour du fort Palantuken. Notre vallée ne fut plus bombardée par les Russes, mais par contre, la route vers l'est était sous le feu. Tout à coup, une explosion éclata au fort même, une grande lueur rouge fusa dans le ciel. Un dépôt de munitions venait sans doute de sauter. Ce bombardement intense dura deux heures. Ensuite, il se calma. Mais je me tournais continuellement vers le nord, car de ce côté, le bruit semblait avoir changé de nature : les coups de canons étaient plus distincts, comme si les obus tombaient dans une vallée étroite dont les murs de roc dédoublaient l'écho.

Les Russes avaient-ils réussi, par un heureux hasard, à contourner le flanc des montagnes ?

Je dis à Sandy d'écouter à son tour, mais il secoua la tête.

– Ces canons sont au moins à une vingtaine de kilomètres d'ici, dit-il. Ils ne sont pas plus rapprochés qu'il y a trois jours. Mais au sud, les Russes pourraient avoir une chance… Comment expliqueront-ils la présence de nos restes lorsqu'ils briseront les lignes et se déverseront dans la vallée ? Mon vieux,

nous ne sommes plus trois aventuriers inconnus dans un pays ennemi. Nous sommes l'avant-garde des Alliés. Nos amis ne soupçonnent pas notre existence, et nous allons être coupés, ce qui est déjà arrivé plus d'une fois à des avant-gardes. Mais nous nous trouverons au moins dans notre ligne de bataille. Cette pensée ne vous réjouit-elle pas, mon vieux Dick ?

Elle me réjouissait profondément, car je comprenais maintenant quel était le poids qui avait pesé sur mon cœur depuis le jour où j'avais accepté la mission de sir Walter. C'était la solitude. Je me battais loin de tous mes amis, loin du front véritable de la guerre. Je jouais un aparté qui, malgré son indéniable importance, était dépourvu de l'exaltation de l'effort principal. Mais maintenant, nous nous retrouvions sur un terrain familier. Nous ressemblions à ces Écossais dont la retraite fut coupée à Cité Saint-Auguste le premier jour de la bataille de Loos, ou aux Gardes Écossaises à Festubert. Seulement, nos amis n'en sauraient rien et n'entendraient jamais parler de notre sort. Si Peter réussissait, il leur raconterait peut-être notre odyssée. Mais il était plus que probable qu'il était déjà étendu mort entre les lignes russes et turques. Tout le monde nous ignorerait, seul demeurerait notre travail. Sir Walter le saurait, et il apprendrait à nos parents et à nos amis que nous étions morts au service de la patrie.

Nous avions réintégré le *castrol* et nous étions de nouveau assis sous les parapets. Sandy devait partager mes pensées, car tout à coup, il se mit à rire.

– Quelle fin étrange, Dick ! Nous nous évanouissons dans l'infini. En admettant que les Russes réussissent à passer, ils ne reconnaîtront jamais ce qui restera de nous parmi tous les débris de la bataille. La neige nous recouvrira vite, et au printemps, on ne trouvera que quelques ossements blanchis. Par mon âme, c'est bien la mort que j'ai toujours souhaitée !

– Mais notre œuvre vit, m'écriai-je avec un grand sanglot de joie. C'est l'œuvre qui importe, et non les hommes qui l'accomplissent. Et notre œuvre est terminée. Nous avons gagné

la partie, mon vieux. On ne peut le nier. Nous sommes, quoi qu'il arrive, bons gagnants, et pourvu que Peter ait eu la veine de passer, nous raflons la cagnotte… Après tout, nous n'avons jamais pensé nous tirer sains et saufs de cette aventure.

Blenkiron, la jambe étendue droite et raide, chantonnait à voix basse, selon son habitude lorsqu'il était de bonne humeur.

– Ça va ? lui dis-je.

– Très bien, major. Je suis l'homme le plus veinard de la terre. J'ai toujours désiré me trouver dans une grande bataille. Seulement, je ne voyais pas très bien comment cette occasion se présenterait à un citoyen rangé comme moi, vivant dans une maison à chauffage central et se rendant consciencieusement à son bureau chaque matin. J'enviais souvent mon vieux père qui s'était battu à Chattanooga, et qui n'oubliait jamais de vous le dire. Mais Chattanooga ne venait sûrement pas à la cheville de cette histoire-ci ! Et lorsque je rencontrerai mon vieux père au ciel, il faudra bien qu'il m'écoute à son tour !

Blenkiron venait de parler lorsque Stumm nous rappela sa présence. Le tir était bien réglé, car une marmite tomba sur le rebord du *castrol*, tuant le Compagnon qui y était de garde, et en blessant grièvement un autre ; un éclat me laboura la cuisse. Nous nous réfugiâmes dans la grotte, mais une volée de balles nous rappela presque aussitôt aux parapets, dans la crainte d'une attaque. Il ne s'en produisit pas. Aucune autre marmite ne tomba et la nuit redevint silencieuse.

Je demandai à Blenkiron s'il avait de proches parents.

– Non, seulement un neveu, le fils de ma sœur, un étudiant qui n'a que faire de son oncle. C'est heureux que nous n'ayons pas de femmes, nous trois. Je n'éprouve pas de regrets, car j'ai joliment joui de la vie. Ce matin, je songeais que c'était vraiment regrettable de m'en aller précisément au moment où j'avais amené mon duodénum à entendre raison. Mais c'est sans doute une grâce de plus. Le bon Dieu m'a délivré de mon mal

d’estomac afin que je puisse me présenter devant lui l’esprit libre et le cœur reconnaissant.

– Nous sommes des veinards ! déclara Sandy. Car nous nous en sommes donné à cœur joie, convenez-en. Quand je pense aux bons moments que j’ai passés, j’ai envie de chanter un cantique de louanges ! Nous avons vécu assez longtemps pour apprendre à nous connaître et pour nous former assez bien. Mais songez à tous ces garçons qui ont donné librement leurs existences avant de connaître le sens de la vie. Ils n’étaient qu’au commencement du chemin à parcourir et ils ignoraient les passages ardus qui s’étendaient devant eux. Tout était clair et ensoleillé, et pourtant, ils y ont renoncé sans un instant d’hésitation. Et songez aussi aux hommes dont les femmes et les enfants étaient la raison d’être ! Mais ce serait de la lâcheté si des types comme nous reculaient ! Nous, nous n’avons pas de mérite à tenir bon, mais ces autres sont allés résolument en avant. C’étaient des héros !…

Après cette tirade, nous demeurâmes silencieux. Dans un pareil moment, les pensées semblent avoir une puissance multipliée, et la mémoire se fait très nette et claire. J’ignore à quoi les autres songeaient, mais je sais les pensées qui remplissaient mon esprit.

Je m’imagine que ce ne sont pas ceux qui tirent le plus de l’existence et qui sont toujours gais et animés qui redoutent le plus la mort. Ce sont plutôt les âmes faibles, ternes, qui s’agrippent le plus farouchement à la vie. Elles ne connaissent pas cette joie de vivre qui est une espèce d’immortalité… Je songeais surtout à toutes les choses agréables que j’avais vues et faites ; j’y songeais sans regret et plutôt avec reconnaissance. Les panoramas des midis bleus en plein veldt se déroulèrent devant moi, ainsi que les nuits de chasse dans la brousse, le souvenir du sommeil, l’âpre stimulant de l’aube, la joie de la libre aventure, les voix des vieux amis éprouvés. Jusqu’ici, la guerre avait semblé rompre avec tout ce qui la précédait, mais à présent, la guerre faisait partie du tableau. Je songeai à mon bataillon, aux braves garçons qui le composaient et dont un

grand nombre était tombé sur les parapets de Loos. Moi-même, je n'avais jamais cru en réchapper.

Mais j'avais été épargné et j'avais eu la chance de m'attaquer à une plus grande entreprise que j'avais menée à bien. C'était là le fait capital, et j'éprouvai un orgueil triomphant et une humble reconnaissance envers Dieu. La mort était un faible prix à payer. Et comme dirait Blenkiron, j'avais reçu bon poids pour mon argent…

La nuit devenait glaciale, comme il arrive souvent avant l'aube. Il gelait de nouveau et le froid très piquant aviva notre appétit. Je sortis les restes des provisions, le vin, et nous fîmes notre dernier repas.

– Nous venons de faire notre repas pascal, dit Sandy. Quand prévoyez-vous la fin ?

– Un peu après l'aube, dis-je. Stumm attend le jour pour tirer toute la saveur de sa revanche.

Le ciel se mua subitement de l'ébène au gris, contre lequel les contours noirs des collines se détachèrent. Le vent souffla dans la vallée, nous apportant une odeur de brûlé et aussi quelque chose de la fraîcheur de l'aube, qui éveille chez moi d'étranges pensées. Et pour la première fois pendant cette longue veille, je fus déchiré par un regret soudain.

– Il faut nous réfugier dans la grotte avant qu'il ne fasse grand jour, dis-je. Nous allons tirer au sort pour savoir qui de nous doit y aller.

Le sort désigna un des Compagnons et Blenkiron.

– Ne comptez pas sur moi, dit-il, si vous voulez trouver un homme qui soit encore vivant lorsque nos amis viendront s'assurer du butin ! Je préfère rester ici, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. J'ai fait la paix avec mon Créateur et j'aimerais attendre tranquillement qu'il m'appelle. Je vais faire une réussite pour passer le temps.

Comme il ne voulait entendre aucun refus, nous tirâmes de nouveau au sort et, cette fois, Sandy fut désigné.

– Je promets que je ne manquerai pas mon coup si je suis le dernier à mourir ! Stumm me suivra sans tarder.

Il nous tendit la main, avec un sourire joyeux. Puis, suivi du Compagnon, il se glissa par-dessus le parapet dans les dernières ombres qui précédèrent l'aube.

Blenkiron étala ses cartes sur un rocher plat. Il était parfaitement calme et chantonnait son éternel refrain. Quant à moi, je buvais ma dernière gorgée d'air des montagnes. Mon contentement s'évanouissait et tout à coup, j'éprouvai l'amer regret de mourir.

Blenkiron dut aussi éprouver quelque chose d'analogue. Il leva tout à coup la tête et demanda :

– Sœur Anne, sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Je me tenais tout près du parapet, surveillant chaque détail du paysage que l'aube révélatrice me dévoilait peu à peu. Des monceaux de neige débordaient des falaises sur le haut des Palantuken, et je me demandais s'ils tomberaient en avalanche. Sur le flanc d'un des coteaux, il y avait une espèce de métairie, et la fumée s'élevait en spirale d'une hutte. Les artilleurs de Stumm étaient éveillés et tenaient comme un conseil. Un convoi s'avançait, dans le lointain, sur la grand-route, et j'entendis le grincement des roues à plus de 3 kilomètres de distance, car l'air était absolument immobile.

Puis tout à coup, le monde se précipita dans une activité hideuse, comme si un ressort se fût brusquement déclenché. Les canons grondèrent soudain tout autour de l'horizon. Ils s'acharnaient surtout au sud, où ils envoyèrent une rafale comme je n'en ai jamais entendue. Et jetant vivement un coup d'œil en arrière, je vis le défilé des collines tout noyé de fumée et de poussière.

Mes regards étaient fixés sur le nord. De longues flammes s'élevaient dans différents quartiers d'Erzurum, et le bruit sec des pièces de campagne résonnait dans la vallée au-delà de l'Euphrate. Fou d'impatience, les yeux fixes, l'oreille tendue, j'essayai de déchiffrer l'énigme.

– Sandy, hurlai-je, Peter a réussi ! Les Russes ont contourné la colline ! La ville est en flammes. Dieu soit loué ! Nous avons gagné ! Nous avons gagné !

Au moment où je parlais, la terre parut se fendre à mes côtés et je fus projeté en avant sur le gravier recouvrant la tombe de Hilda von Einem.

Lorsque je me relevai et me trouvai indemne, à mon grand étonnement, je vis Blenkiron qui se frottait les yeux et alignait une carte. Et maintenant, il chantait à tue-tête.

– Dites donc, major, s'écria-t-il, je crois bien que mon jeu se fait !

J'étais presque fou. Je délirais à la pensée que mon vieux Peter avait réussi, au-delà de nos plus folles espérances, et que si nous mourrions, ceux qui arrivaient exigeraient la plus complète vengeance.

Bondissant sur le parapet, j'agitai la main vers Stumm, en hurlant mon défi. Des coups de feu partirent derrière moi et je retombai dans le *castrol* juste à temps pour recevoir la deuxième marmite, qui tomba sur le glacis, car ils avaient visé trop court.

Mais la suivante éclata sur le parapet le plus proche, creusant un grand trou dans le *kranz* rocheux. Cette fois, mon bras pendit inerte, brisé par un fragment de pierre. Pourtant, je ne ressentis nulle douleur. Blenkiron semblait être préservé par un charme, car il était indemne bien que couvert de terre. Il souffla délicatement la poussière recouvrant ses cartes et continua à jouer.

– Sœur Anne, demanda-t-il, ne vois-tu rien venir ?

À ce moment, un obus tomba à l'intérieur du *castrol* sur la

terre molle. J'étais décidé, au risque de recevoir une balle, à sortir à découvert, car si Stumm continuait à nous bombarder ainsi, nous nous vouions à une mort certaine en restant dans le *castrol*. Je saisis Blenkiron par la taille et, éparpillant ses cartes, je bondis avec lui sur le parapet.

– Ne vous excusez pas, sœur Anne, dit-il. Le jeu était pour ainsi dire réussi. Mais lâchez-moi, pour l'amour de Dieu, car si vous continuez à m'agiter ainsi, comme l'étendard de la liberté, je m'en vais être amoché pour de bon.

Je n'avais qu'une seule pensée : nous mettre à couvert quelques instants, car je devinais que la fin de notre veille approchait. Les défenses d'Erzurum croulaient comme des châteaux de cartes, mais j'étais comme sourd au bruit, ce qui prouve la tension de mes nerfs. Stumm nous avait vus traverser le parapet et il se mit à arroser tous les alentours du *castrol*. Blenkiron et moi demeurâmes accroupis comme une équipe de travailleurs surpris entre les lignes par des mitrailleuses. Sandy avait au moins un abri, mais nous nous trouvions sur le versant extrême de la montagne, et tout tirailleur posté de ce côté nous tenait à sa merci. Cependant, aucun coup ne partit, et je vis que le flanc est de la colline qui, quelque temps auparavant, avait été tenu par nos ennemis était maintenant abandonné.

Alors, j'aperçus sur la grand-route un spectacle qui me fit hurler comme un possédé. Une cohue d'hommes et de caissons d'artillerie dévalait par le vallon, une foule affolée se bousculait et débordait au-delà de la route jusqu'aux pentes rapides, laissant derrière elle de nombreuses taches sur la neige.

Les portes du sud avaient enfin cédé, et les Russes les franchissaient.

À cette vue, j'oubliai complètement notre danger. Je me souciais comme d'une guigne des marmites de Stumm. Je ne croyais pas qu'il pourrait m'atteindre. La fatalité, qui nous avait épargnés pour nous donner l'avant-goût de la victoire, nous serait clémente jusqu'au bout.

Je me souviens que je fis filer Blenkiron le long de la pente à

la recherche de Sandy. Mais il savait déjà la nouvelle, car le même flot humain déferla dans notre vallon. Et derrière lui, dans le défilé même, j'aperçus les cavaliers de la poursuite.

Nicolas avait lancé sa cavalerie dans la mêlée !

Sandy était debout, les lèvres serrées, le regard perdu. Son visage était noir de hâle, autrement, on eût pu voir qu'il était pâle comme un linge. Car, lorsqu'un homme de sa trempe se décide à mourir et se voit tout à coup rendu à la vie, il en éprouve une violente commotion. Je crus qu'il ne se rendait pas compte de ce qui se passait, et je lui donnai une forte bourrade.

– Voyez-vous lui criai-je, les Cosaques ! Les Cosaques ! Dieu ! comme ils dévalent cette pente. Ça y est ! Ils les ont rejoints. Par Dieu ! Nous allons chevaucher à leurs côtés. Prenons les chevaux des pièces.

Un petit tertre empêchait Stumm et ses hommes de voir ce qui se passait dans le haut de la vallée ; ils ne s'en rendirent compte que lorsque la première vague de la débâcle les eut rejoints. Ils avaient continué à bombarder le *castrol* et les environs pendant que le monde s'écroulait sur leurs têtes. L'attelage de la pièce était posté dans le creux au-delà de la route, et nous nous traînâmes au bas de la colline, parmi les rochers. Blenkiron boitait comme un canard, et mon bras gauche pendait inerte.

Les pauvres bêtes tiraient sur leurs longes et humaient le vent du matin qui leur apportait les lourdes fumées du grand bombardement, les cris confus et indescriptibles d'une armée en déroute. La cohorte affolée nous devança avant que nous eussions pu atteindre les chevaux. Des hommes haletant dans leur fuite, dont beaucoup étaient tout sanglants et chancelaient, épuisés, prêts à mourir, se ruèrent sur ces bêtes.

Je vis une douzaine de mains s'abattre sur les chevaux, et il y eut une lutte sauvage pour s'en emparer. Mais comme nous faisions halte, nos regards fixèrent la batterie sur la route qui nous surplombait, et où déferlait l'avant-garde de la retraite.

C'était la première débâcle que je voyais. Je n'avais jamais vu le moment où des hommes arrivent au bout de leur résistance et où seules leurs ombres brisées trébuchent vers le refuge qu'elles ne trouvent jamais. Et Stumm non plus, pauvre diable ! Je n'éprouvais plus de ressentiment contre lui, bien que j'avoue avoir espéré, tout en descendant la colline, que nous nous trouverions face à face. C'était une brute et un bravache. Mais par Dieu, c'était un homme ! J'entendis son grand rugissement lorsqu'il aperçut la débâcle, et l'instant d'après, je vis sa silhouette monstrueuse s'acharnant au canon. Il le fit virer vers le sud et le braqua sur les fugitifs.

Mais le coup ne partit jamais. La foule l'entourait déjà et le canon fut renversé. Stumm se dressa, dominant tous les autres de plus d'un pied ; avec son revolver, il essaya d'enrayer la débandade. Mais il y a une puissance dans le nombre, même lorsque chaque unité est brisée et fuyante.

Stumm représenta tout à coup l'ennemi aux yeux de cette foule farouche, qui disposait d'assez de force pour l'écraser. La vague l'entoura et puis se rua sur lui. Je vis les crosses des fusils s'abattre sur son crâne et ses épaules ; et l'instant d'après, le torrent humain franchissait son cadavre…

Tel fut le jugement que Dieu prononça sur un homme qui s'était placé au-dessus de ses semblables.

Sandy me saisit l'épaule et me cria à l'oreille :

– Dick ! Ils viennent ! Voyez les diables gris ! Dieu soit loué ! Ce sont nos amis…

L'instant d'après, nous dégringolions la pente. Blenkiron sautillait sur une jambe entre nous. J'entendis vaguement Sandy crier : « Oh ! Bravo, les nôtres ! » et Blenkiron entonner de nouveau sa chanson. Mais je n'avais ni voix, ni désir de crier. Je sais que les larmes me montèrent aux yeux, et que si j'avais été seul, je me serais mis à pleurer de joie et de reconnaissance, car un nuage de cavalerie grise se précipitait ventre à terre dans la vallée. Des cavaliers montés sur de petits chevaux robustes passèrent comme un arc-en-ciel en fuite,

l'acier de leurs lances scintillait dans le soleil d'hiver. Ils chevauchaient vers Erzurum.

Rappelez-vous que, depuis trois mois, nous vivions avec l'ennemi sans jamais voir le visage d'un de nos frères d'armes. Nous avions été privés de la confraternité d'une grande cause comme un fort assiégé. Et maintenant que nous étions délivrés, nous étions aussi sensibles à la chaude joie de la camaraderie qu'à l'exaltation de la victoire.

Nous jetâmes toute précaution au vent et devînmes fous de joie.

Sandy, toujours vêtu de son turban et de son manteau vert, criait la bienvenue aux Cosaques dans toutes les langues de la terre. Le chef l'aperçut, et d'un mot arrêta ses hommes. Ce fut une chose étonnante que de les voir immobiliser leurs chevaux dans une course aussi éperdue. Une douzaine de troupiers se dégagèrent de l'escadron et s'avancèrent vers nous. Un homme, vêtu d'un pardessus gris et d'un bonnet de peau de mouton, sauta à terre et nous saisit les mains.

– Vous êtes sauvés, mes vieux amis ! nous dit la voix de Peter. Je m'en vais vous ramener à l'armée et vous faire déjeuner.

– Ah ! çà, jamais de la vie ! cria Sandy. Nous avons eu tout le mal de la tâche et maintenant, nous voulons en avoir le plaisir. Tenez, prenez soin de Blenkiron et de mes hommes. Quant à moi, je vais chevaucher vers la ville aux côtés de vos cavaliers.

Peter dit un mot et deux des Cosaques mirent pied à terre. L'instant d'après, je me trouvais mêlé au nuage de manteaux gris, descendant au galop la route que nous avions eu tant de peine à gravir le matin même.

Ce fut la plus belle heure de ma vie. Avec mon bras gauche cassé, je n'avais aucune prise sur ma monture, à qui je me confiai, la laissant aller à sa guise. Tout noirci de poussière et de fumée, sans chapeau et sans uniforme d'aucune sorte, je

présentais un aspect plus fantastique qu'aucun Cosaque. Je fus bientôt séparé de Sandy, qui disposait de ses deux mains et d'un meilleur cheval, et qui semblait bien résolu à parvenir à l'avant-garde. C'eût été me suicider que d'essayer de le suivre. J'avais déjà du mal à me tenir parmi ceux qui m'entouraient. Mais, grand Dieu, quelle heure que celle-là ! On tira sur notre flanc gauche, mais cela ne nous arrêta pas, quoique l'attelage d'un *howitzer* autrichien, se débattant follement devant un pont, nous donnât quelque embarras. Tout passait devant moi comme de la fumée, ou plutôt comme la finale effrénée d'un rêve, au moment précis où on s'éveille. Je ne sentais les mouvements de ma monture et la camaraderie des hommes que très vaguement, car dans mon cœur j'étais seul, luttant avec la réalisation d'un monde nouveau. Je sentis les ombres se dissiper dans le vallon de Palantuken, et je fus frappé du grand éclat de la lumière lorsque nous pénétrâmes dans la vallée. En face de nous s'élevait une fumée épaisse, toute striée de flammes rouges, derrière laquelle on devinait l'obscurité des montagnes plus élevées.

Mais pendant tout ce temps, je rêvais, et je chantais des refrains. Car j'étais si heureux, si follement heureux, que je n'osais pas penser. Je murmurai une espèce de prière faite de mots bibliques que j'adressai à Celui qui m'avait témoigné sa bonté dans le monde des vivants.

Pourtant, je repris pleinement conscience lorsque, quittant les collines, nous approchâmes de la longue descente menant à la ville. Je humai la forte odeur des peaux de moutons et surtout l'odeur des incendies. À mes pieds, Erzurum brûlait en plusieurs endroits, et vers l'est, des cavaliers l'encerclaient au-delà des forts muets. Je criai à mes camarades que nous serions les premiers à pénétrer dans la ville. Ils acquiescèrent, heureux, d'un signe de tête, et proférèrent leurs étranges cris de guerre. En parvenant au sommet de la dernière crête, j'aperçus l'avant-garde de notre charge, une masse sombre contre la neige ; tandis que des deux côtés les ennemis en déroute jetaient leurs armes et se répandaient à travers champs.

Tout en avant, approchant des remparts de la ville, un homme chevauchait seul. Il était comme l'extrémité acérée de la lance qui va bientôt percer sa proie. Et dans l'atmosphère claire du matin, je vis que cet homme ne portait pas l'uniforme des Cosaques. Il était coiffé d'un turban vert et chevauchait comme un possédé. Je distinguai un chatoiement émeraude contre la neige. Et il me sembla qu'à mesure qu'il avançait, les Turcs en déroute s'arrêtaient et s'effondraient sur la route, suivant du regard la silhouette insouciante.

Alors, je compris que le Prophète avait dit vrai : la révélation tant attendue s'accomplissait enfin.

Manteau-Vert se manifestait au peuple qui l'espérait.

À propos de cette édition électronique

{1} Long fouet rigide utilisé en Afrique. *(Note du correcteur – ELG.)*

{2} Antilope. *(Note du correcteur – ELG.)*

{3} Gredin, coquin. *(Note du correcteur – ELG.)*

{4} Femme. *(Note du correcteur – ELG.)*

{5} Dîner. *(Note du correcteur – ELG.)*

{6} Hommes gros, ventrus. *(Note du correcteur – ELG.)*

{7} Assvogel : vautour d'Afrique du sud. *(Note du correcteur – ELG.)*

{8} Interdit. *(Note du correcteur – ELG.)*

{9} Sac à dos (Note du correcteur)

{10} Bâton ferré utilisé pour les marches en montagnes. *(Note du correcteur – ELG.)*

{11} Le manteau vert. *(Note du correcteur – ELG.)*

{12} Dorp : village en Néerlandais et en Afrikaans. *(Note du correcteur – ELG.)*

{13} Livre d'Esther, chap. VII.

{14} Wagon-lit. *(Note du correcteur – ELG.)*

{15} Bâtiment où les caravanes faisaient étapes. *(Note du correcteur – ELG.)*

{16} Mammifère de l'ordre des marsupiaux. Le plus connu : l'opossum. *(Note du correcteur – ELG.)*

{17} Comment allez-vous ? *(Note du correcteur – ELG.)*

{18} Nom de Dieu ! *(Note du correcteur – ELG.)*